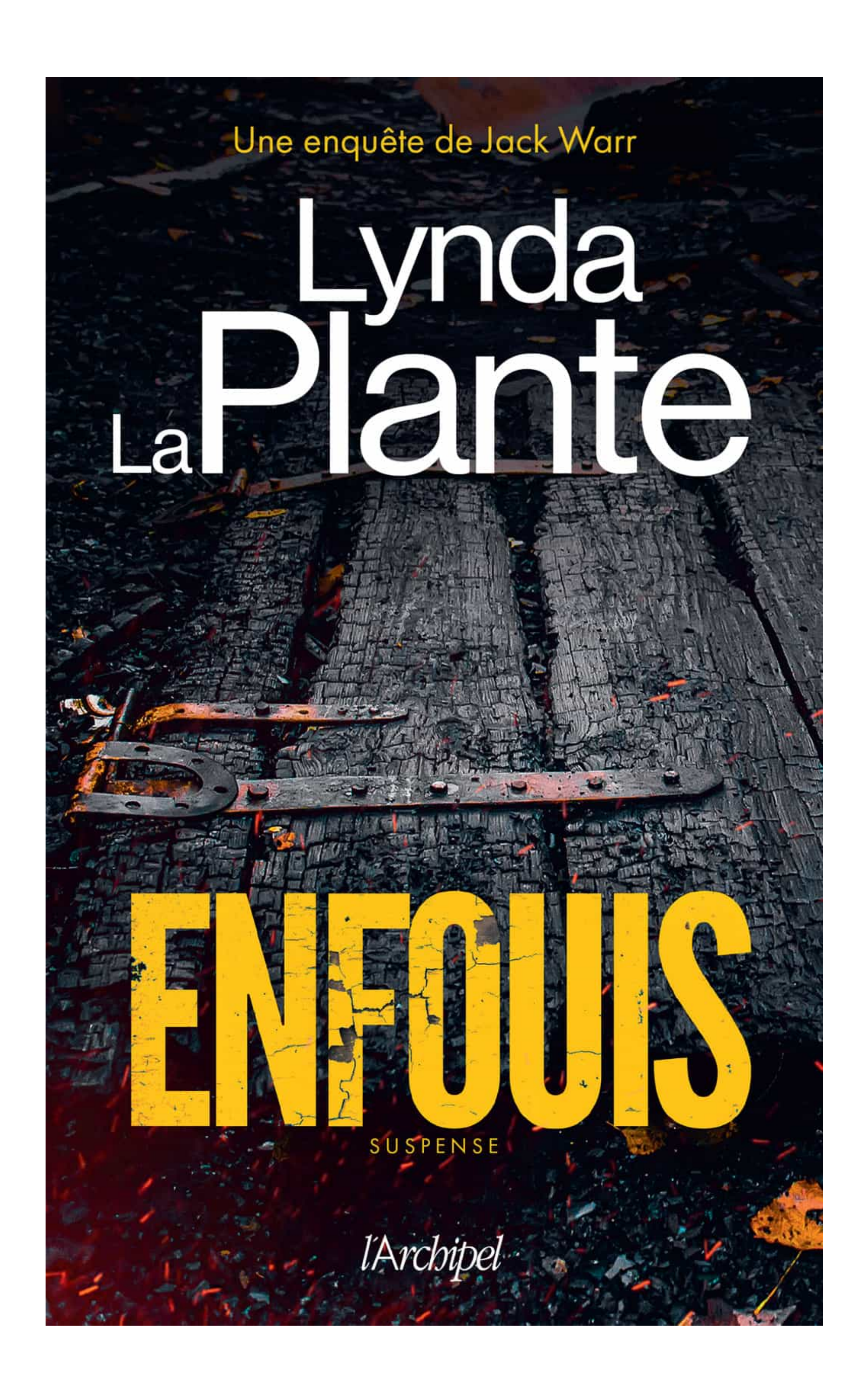

Une enquête de Jack Warr
Lynda La Plante
ENFOUIS
SUSPENSE
l'Archipel

LYNDA LA PLANTE

ENFOUIS

traduit de l'anglais
par Sebastian Danchin

l'Archipel

Ce livre a été publié sous le titre
Burried
par Zaffre, Londres, en 2020.

Si vous souhaitez prendre connaissance de notre catalogue :
www.editionsarchipel.com

Pour être tenu au courant de nos nouveautés :
www.facebook.com/editionsdelarchipel

E-ISBN 978-2-8098-4691-1

Sommaire

Prologue

1995

À la lueur vacillante des chandelles, la pièce avait tout d'un décor de cinéma reconstitué autour de cinq femmes heureuses de se retrouver. Alors qu'une petite bonne remplissait maladroitement le verre de l'invitée d'honneur, un éclat étrange brilla dans le regard de cette dernière. Elle hocha la tête en souriant, donnant l'impression de savourer chaque instant de cette curieuse réunion amicale. Elle attendait la suite. Ses compagnes avaient une intention cachée ce soir-là, le premier depuis sa sortie, et la nature suspicieuse de Dolly Rawlins se réveilla.

*

En quittant la prison de Holloway ce matin-là, Dolly ne s'attendait pas à voir une Mercedes noire ronronner devant l'entrée principale. Au moment d'ouvrir sa portière, le chauffeur lui avait tendu une invitation : des « amies » l'attendaient à l'heure du dîner dans le manoir de La Grange. L'écriture était celle d'Ester Freeman, qui avait brièvement séjourné dans une cellule voisine. Dolly avait pris place dans la voiture tout en sachant qu'elle commettait une erreur. Mais comme elle n'avait nulle part où aller…

La nuit tombait lorsque la Mercedes s'était garée sur l'allée gravillonnée du manoir et une lueur rassurante s'échappait des fenêtres. Je reconnais bien le côté théâtral d'Ester, *avait pensé Dolly. En atteignant la porte, elle savait que cette mise en scène visait surtout à dissimuler le piteux état du manoir. Ester tout craché.*

Une jeune fille en tablier avait écarté le battant et Dolly avait reconnu derrière elle la belle Ester Freeman, debout au pied du grand escalier, dans une pose étudiée.

— Ma chérie, s'était-elle exclamée de sa voix rauque en tendant les bras à son invitée. Quelques vieilles amies qui te doivent beaucoup sont venues fêter ta libération.

Elle s'était tournée vers la bonne.

— Angela, va annoncer aux autres que notre invitée est là.

Puis elle avait reporté son attention sur Dolly.

— Suis-moi…

À l'étage, dans la grande chambre éclairée à la bougie, une ravissante robe en velours attendait Dolly, accrochée à la porte du dressing. Un châle l'accompagnait. Sur la commode étaient posés des accessoires de maquillage et de coiffure, un peignoir était étalé sur le lit. Dans la salle de bains voisine avait été coulé un bain.

Ester avait tendu à Dolly une flûte de champagne.

— Prends ton temps, Dolly.

Une heure plus tard, Dolly se retrouvait dans la salle à manger où l'attendait une longue table couverte de plats de viandes et de légumes, de sauces, de pain, sans oublier du vin à profusion. Cette fois encore, la magie opérait grâce à la pénombre. Avec son piano, la pièce vieillissante paraissait somptueuse à la lueur du feu qui crépitait dans l'âtre et des bougies disposées sur le manteau de la cheminée.

Tandis que la domestique emplissait les verres d'un champagne délicieusement frais, Dolly avait étudié les « amies » réunies à l'occasion de ce dîner de retrouvailles.

Ester Freeman, installée en bout de table, trinqua de façon canaille avec sa voisine. Tous les ports sont accueillants par gros temps*, se rassura Dolly. À l'époque de son incarcération, Ester avait jeté son dévolu sur une partenaire sexuelle dès son arrivée, et c'est ainsi qu'elle avait connu Julia. Cette dernière, médecin de profession, avait été condamnée pour avoir établi de fausses ordonnances afin de financer son addiction à l'héroïne.*

À la droite de Julia se trouvait une autre détenue, Gloria Radford. Bruyante et vulgaire, elle portait ce soir-là une robe léopard moulante et débitait une blague salace de sa voix rocailleuse. Dolly croyait se souvenir qu'elle avait été condamnée pour trafic d'armes.

Dolly, achevant son tour de table, posa son regard sur la jolie femme assise à sa gauche. Sans se souvenir des raisons qui avaient conduit Connie Stevens en prison, la prostitution sans doute, elle savait que celle-ci passait son temps à pleurer en clamant son innocence. Plantureuse, Connie avait des cheveux blond platine à la Marilyn Monroe dont elle possédait la moue aguicheuse.

Gloria acheva de raconter sa blague et un éclat de rire général, trop bruyant pour être sincère, secoua l'air de la pièce. Dans le silence retrouvé, Ester leva sa flûte en l'honneur de leur invitée, aussitôt imitée par ses compagnes qui l'observaient en coin.

Dolly fit des yeux le tour de la table, un sourire aux lèvres. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que ces anciennes compagnes d'infortune lui voulaient, mais rien ne pressait. Elle avait passé sa vie à attendre.

1



Aujourd’hui

Rose Cottage était inoccupé depuis huit mois. Une maison proprette à la façade de pierres blanches soulignée par des poutres noires au-dessus de la porte principale et de ses cinq petites fenêtres. Trois à l’étage, deux au rez-de-chaussée. Le lierre avait entièrement recouvert le pignon ouest de la maison, le plus abrité, au point de soulever les ardoises du toit. Le mur était nu du côté opposé, ses pierres lissées par les tempêtes hivernales descendues des collines voisines. Vu sous un certain angle, le cottage donnait l’impression de pencher à gauche.

Il s’agissait d’une ancienne ferme, à en juger par la présence d’une grange et d’écuries, mais les terres avoisinantes avaient toujours été sauvages. Seul l’espace situé face à la porte d’entrée avait été domestiqué, des allées circulant autour des massifs de roses. Celles-ci, pourtant laissées à l’abandon, rappelaient combien le lieu avait été charmant autrefois.

À l’intérieur, le mobilier avait été rassemblé au centre du salon, face à la cheminée. Une lourde commode et deux étagères à livres encadraient un canapé deux places en crin de cheval sur lequel étaient empilées quatre tables basses. Une partie des livres retirés des rayonnages avaient été éparpillés au-dessus de ce bûcher précaire, les autres jetés dans l’âtre sur un entassement de papiers.

Les petites fenêtres qui encadraient la porte d’entrée explosèrent soudain sous la pression de la chaleur, arrosant d’échardes de verre et de bois les massifs de roses. Les flammes s’attaquèrent aussitôt aux linteaux de bois et la façade blanche se retrouva rapidement couverte de suie.

La mer de flammes qui rugissait dans le salon partit à l’assaut des poutres du plafond et envahit la cage d’escalier. La violence de l’incendie souleva les ardoises du toit à travers les solives et il suffit d’une étincelle pour mettre le feu à la grange voisine, remplie de bottes de paille destinées à des chevaux disparus depuis longtemps. Le bâtiment s’alluma comme une torche, réduisant à néant tout espoir d’éteindre le brasier.

*

À un kilomètre de là, les premiers appels aux pompiers furent passés depuis un petit lotissement lorsque les voisins virent des nuages de

fumée noire s'élever dans le ciel. À l'époque où le cottage était encore habité, il n'était pas rare que des volutes grises montent de la cheminée, mais ce n'était pas le cas ce jour-là. Les nuages qui s'échappaient du toit étaient lourds et âcres, et rien ne semblait pouvoir les arrêter.

Chacun y allait de son explication sur la façon dont le feu avait pris. Un clochard soucieux de se réchauffer. Des gamins imprudents.

En tout, le central des pompiers reçut quatorze appels et dépêcha sur place deux camions de la caserne d'Aylesbury. À leur arrivée, les secours constatèrent qu'il ne restait quasiment rien de l'intérieur du cottage et que la grange était réduite en cendres. En revanche, les flammes n'avaient pas achevé de consumer les écuries, situées à l'écart.

Les pompiers se divisèrent en deux brigades : pendant que la première s'efforçait d'éteindre le feu à l'intérieur, la seconde s'attaqua aux écuries afin d'éviter que l'incendie ne se propage aux bois voisins. La tâche se trouva facilitée par le fait que le bâtiment était vide. Une fois la charpente consumée, il ne restait rien à brûler alors que l'étage du cottage et sa toiture continuaient de fournir du combustible aux flammes.

À la tombée de la nuit, les alentours de Rose Cottage ressemblaient à un marécage boueux et les rosiers avaient été piétinés par les pompiers chaussés de lourdes bottes. Le peu de mobilier sauvé avait été jeté pêle-mêle dans le jardin de façon à prévenir tout nouveau départ de feu, de sorte que les abords du cottage avaient tout d'une décharge.

— Stop ! cria un gradé en émergeant de l'ouverture béante qui avait été la porte de la maisonnette. Que plus personne n'entre !

Il sortit son portable et appela Sally Brown. Il était tard et sa correspondante tarda à décrocher.

— Sally ? On va avoir besoin de toi. On a trouvé un macchabée.

*

Sally Brown, pompier enquêteur de son métier, arriva sur place à 23 heures. Vêtue d'un uniforme élimé, elle était impeccablement coiffée, ses longs cheveux bruns maintenus en chignon par une épingle à cheveux ancienne décorée de perles et de feuilles en argent. Son maquillage discret mettait en valeur son beau visage. Les pompiers, sensibles à son charme, saluèrent son arrivée par des regards appuyés. Sally n'en avait cure. Jamais personne ne lui avait manqué de respect et qu'ils reluquent ses fesses de temps à autre n'était pas pour lui déplaire.

Sally, par souci d'équité, ne manquait jamais de regarder les fesses de ses collègues, de sorte que l'honneur était sauf.

À côté d'elle se tenait un jeune enquêteur. Il avait les yeux rougis et la tignasse hirsute de quelqu'un qu'on a tiré du lit. Armé d'une valise aussi grosse que lui, il ne quittait pas Sally d'une semelle.

Dans le salon de Rose Cottage, le mobilier entassé face à la cheminée achevait de se consumer. Les serrures et les poignées en laiton de la

commode gisaient au pied de l'âtre, et sur le canapé éventré aux ressorts saillants était allongé un corps carbonisé.

— Seigneur, marmonna Sally en sortant une caméra avec laquelle elle filma la scène en se dirigeant vers la dépouille.

Pendant ce temps, son jeune adjoint attendait sagement dehors qu'elle lui donne l'autorisation de la rejoindre.

— Sally ! Arrête ! hurla Sub.

Elle se figea. Sub était un taiseux de nature, il n'ouvrait jamais la bouche sans raison.

— Recule ! Tout de suite. S'il te plaît.

Elle revint sur ses pas en veillant à ne pas dévier du chemin qu'elle avait emprunté.

Un craquement assourdissant s'éleva au-dessus de sa tête. Une main l'empoigna par la ceinture et elle vola littéralement en arrière dans les bras de Sub qui la jeta au sol en la protégeant de son corps. Une fraction de seconde plus tard, un lit métallique fendait l'air et s'abattait à l'endroit précis où Sally se tenait un instant plus tôt. Un nuage de cendres et de débris retomba avec une lenteur infinie sur la silhouette allongée de Sub, ses bras serrés autour de la taille de Sally. Deux des pattes du lit s'étaient enfoncées profondément dans le plancher calciné, les deux autres à cheval sur le canapé éventré avec son corps calciné. Par miracle, celui-ci était intact.

Sub resserra brièvement son étreinte avant de libérer Sally, afin de lui signifier qu'elle était en sécurité. Elle s'agrippa aux genoux de Sub et se redressa. Alors qu'il l'aidait poliment à se relever en lui glissant une main dans le dos, elle trouva bien dommage que son sauveur ressemble autant à son père.

*

En arrivant sur le lieu de l'incendie, l'inspecteur Martin Prescott s'agaça de ne pouvoir pénétrer à l'intérieur du cottage tant que les mesures de sécurité n'avaient pas été prises.

Prescott avait été le supérieur de la sœur aînée de Sally Brown pendant plus de vingt ans et les deux familles étaient proches, ce qui n'avait rien d'inhabituel dans un secteur rural tel que celui d'Aylesbury. Sally, consciente de l'impatience de l'inspecteur, lui montra la vidéo de l'intérieur.

— Nous avons tout d'abord pensé qu'il s'agissait d'un vagabond, expliqua-t-elle à Prescott.

— « Un » ? sourit le policier.

Les images du corps lui avaient suffi pour comprendre que seule l'autopsie permettrait d'en déterminer le sexe.

— Désolée, se corrigea Sally. Nous avons tout d'abord pensé que le corps était celui d'un vagabond qui avait mis le feu à la maison en cherchant à se réchauffer avec des bougies. L'électricité était coupée

dans le cottage et on a retrouvé plusieurs bougies chauffe-plat sur la cheminée et dans l'âtre. En y regardant de plus près, j'ai constaté que les meubles avaient été délibérément entassés autour de lui. Je veux dire, autour du corps.

— Le corps était donc là en premier ?

— Je vous en laisse juge, Martin.

— Un produit accélérant ?

— Aucune idée.

Prescott ne cacha pas sa déception en voyant la vidéo se terminer.

— Vous n'avez rien d'autre ?

Sally mit en route une nouvelle séquence ; on y voyait en détail le lit métallique à cheval sur le canapé de crin. Prescott ferma les yeux et poussa un long soupir en constatant que sa scène de crime se trouvait enfouie sous un lit double. Le mot « putain » s'échappa de ses lèvres dans un souffle.

Il rassembla ses pensées. À chaque fois que son cerveau carburait, ses yeux naviguaient de gauche à droite comme s'il voyait défiler devant lui les images des divers scénarios possibles. Son visage de granit dissimulait un imaginaire très vif. Atteint d'une légère dyslexie, il avait décidé très tôt dans sa carrière de ne jamais prendre de notes en public et de tout mémoriser. Prescott était un homme intelligent qui cachait sa vivacité d'esprit derrière une désinvolture feinte, et son avis méritait d'être entendu.

— Bon, vous connaissez le topo, Sal. Comme il s'agit d'une mort suspecte, je considère qu'il y a eu meurtre jusqu'à preuve du contraire.

Il s'éloigna avant que Sally ait pu répondre et s'approcha du cottage afin d'en regarder l'intérieur par l'une des fenêtres éclatées.

— Et si on est bien en présence d'un meurtre, je perds un temps précieux à me tourner les pouces !

Sally le rejoignit précipitamment et lui barra la route.

— C'est peut-être votre scène de crime, inspecteur, mais vous ne mettrez pas les pieds à l'intérieur de ce bâtiment tant que je ne vous aurai pas donné mon feu vert.

Prescott toisa Sally. Elle avait dix centimètres de moins que lui, mais c'était une femme de caractère.

— En outre, ajouta-t-elle, je n'en avais pas terminé.

Elle mit la seconde vidéo en avance rapide et l'arrêta à sept minutes et trente-deux secondes. Sur le mur de la cheminée s'étalait en grosses lettres rouges le mot PERVERS, bien lisible en dépit de l'épaisse couche de suie qui le recouvrait.

— Nous sommes potentiellement en présence d'un délinquant sexuel. Je doute qu'il soit arrivé ici seul.

Prescott sortit une cigarette électronique de la poche de sa veste.

— Comment savoir si l'inscription concerne le corps ?

Il tira désespérément sur sa vapoteuse sans parvenir à la mettre en

route et finit par la ranger, puis il tira d'une autre poche un paquet de cigarettes et un briquet.

— Pendant que vous vous grouillez d'installer des étais, j'en profite pour m'empoisonner la santé.

*

Six heures s'étaient écoulées lorsque Martin Prescott put enfin enfiler une combinaison et des chaussons stériles bleus. Son masque pendu par l'élastique autour de son cou, il vit de loin Sally s'entretenir à voix basse avec Sub. Elle lui désigna le toit partiellement effondré, Sub acquiesça en silence et Prescott s'empressa de se couvrir le nez et la bouche avec le masque.

À l'intérieur du cottage, des étais avaient été placés sous les poutres calcinées du toit et les pierres les plus branlantes avaient été posées au sol, rendant la structure suffisamment solide. Si Prescott pressentait le spectacle qui l'attendait, rien ne l'avait préparé à une telle puanteur. En dépit du masque, une odeur obsédante de chair et d'ossements brûlés le prit à la gorge. Le policier reconnut instantanément des relents de « long cochon ».

— C'est comme ça que les cannibales désignent la viande humaine, lui avait expliqué Sally la première fois qu'ils s'étaient trouvés réunis autour d'une enquête, quatorze ans plus tôt. Il paraît que l'homme a le goût et l'odeur du porc quand on le cuit.

— Putain, avait grommelé Prescott. M'étonne pas que vous soyez célibataire.

Prescott et Sally s'arrêtèrent sur le seuil de ce qui avait été l'entrée de Rose Cottage et observèrent le ballet du maître-chien avec son épagneul. L'animal portait au niveau des pattes de minuscules bottines de toile rouge, fermées aux chevilles par des velcros. Une épaisse semelle de caoutchouc protégeait le chien contre les braises et les objets coupants. Pendant de longues minutes, seuls les mots « Cherche, Amber ! Cherche ! » résonnèrent à l'intérieur de la maison.

Le maître-chien évita soigneusement d'approcher Amber du canapé où se trouvait toujours le corps. La truffe en avant, la queue agitée d'un mouvement de balancier et la langue pendante, le chien fouillait inlassablement les décombres sans donner l'impression de trouver le moindre produit accélérant.

— L'incendie a très bien pu en effacer toute trace, suggéra Sally. Ou alors le coupable a utilisé un produit rare. Le chien ne reconnaît que l'essence et les produits inflammables domestiques habituels. Les types de la police scientifique retrouveront peut-être des traces en analysant les échantillons que vous allez prélever.

— Je veillerai à glisser une balle de tennis dans ma poche si jamais ils découvrent quoi que ce soit.

Sally pouffa en voyant dans sa tête Prescott récompenser les équipes

de l'identité judiciaire de leurs efforts en leur offrant une balle de tennis.

— Je me trompe peut-être, mais je me dis que le coup de la balle fonctionnera mieux avec Amber.

Prescott signala à ses équipes en combinaison d'entamer les recherches. Il leur désigna le canapé.

— Vous trouverez un corps là-bas, mais prenez votre temps. Pas question de saloper le boulot en vous pressant. Il n'ira nulle part.

Les silhouettes bleues s'abattirent sur la pièce afin de recueillir tous les indices. Ceux-ci étaient méticuleusement enfermés dans un sachet en plastique, dans l'espoir d'y découvrir par la suite des traces de produit accélérant.

Prescott fit preuve d'une patience d'ange dès qu'il se retrouva sur la scène de crime, sous le regard attentif de Sally qui s'était effacée à présent qu'il était à la manœuvre.

Au terme d'un long moment, essentiellement meublé par le silence, Prescott et Sally arrivèrent au niveau du canapé. Le lit métallique avait été dégagé et s'il avait épargné le corps au moment de sa chute, il était clair que le mort, quel que soit son sexe, était en piteux état. Le visage s'était consumé jusqu'à l'os, les pommettes et la mâchoire inférieure avaient éclaté, de nombreuses dents s'étaient détachées.

— Cette plaie au niveau du crâne a-t-elle pu être provoquée par la chute de débris ? interrogea Prescott.

Sally se pencha.

— Le plafond s'était en grande partie écroulé quand nous sommes arrivés, Dieu sait ce qui a pu tomber sur ce canapé dans l'intervalle. Les lignes de fracture au niveau des tempes ont très bien pu être provoquées par la chaleur. Il arrive que la boîte crânienne explose en pareil cas.

— Dommage que les dents soient aussi abîmées, murmura Prescott, comme à lui-même.

Il poursuivit d'une voix plus forte :

— Vos gars ont foutu un beau bordel, en tout cas.

Sally s'apprêtait à réagir vertement lorsqu'elle constata que les paupières de Prescott étaient plissées. Malgré son masque, elle comprit qu'il souriait.

— Vacherie d'incendies, poursuivit le policier. Quand ce ne sont pas les flammes qui emportent les preuves, c'est l'eau.

Il se gratta la tête à travers sa capuche en intissé tout en balayant la scène des yeux.

— S'il y a eu meurtre, le coupable savait ce qu'il faisait. Le bois calciné ne retient pas les empreintes et l'eau se charge d'effacer les traces de pas.

Il se pencha au-dessus de l'âtre. L'eau accumulée dans la cheminée ressemblait à de la peinture noire épaisse, un phénomène courant lorsqu'une importante quantité de papier a brûlé en produisant de fines

cendres solubles. Au fond de l'âtre, épargné par les lances des pompiers, se trouvait un entassement de feuilles calcinées. Il n'en restait guère que des fragments, mais en grande quantité.

Prescott s'empara du plus long des quatre tisonniers et repoussa délicatement les premières feuilles dans l'espoir de découvrir en dessous des morceaux intacts. Ses efforts furent récompensés quand apparut un minuscule carré de papier d'un centimètre de côté. Il reconnut instantanément le coin inférieur gauche d'un vieux billet de cinq livres. Il le ramassa avec mille précautions et le déposa dans le creux de la main gantée de Sally.

— Des billets de banque, Sally. Ce monticule de papier calciné… c'est de l'argent.

*

Très joli garçon, Jack Warr dissimulait des yeux d'un brun profond sous d'épais sourcils noirs. La fossette qu'il avait au menton laissait percer en permanence un début de barbe et son sourire faisait apparaître deux longues fossettes de part et d'autre de sa bouche.

Il suffisait d'un rien pour habiller sa longue silhouette musclée et Maggie, sa compagne, disait souvent qu'il avait été servi par la chance puisqu'il était doté d'une grande élégance naturelle, même si elle le préférait personnellement sans pantalon. Elle avait été séduite par son regard la première fois qu'elle l'avait vu. Sourcils froncés, il observait le monde qui l'entourait avec une telle intensité qu'on aurait pu le croire capable de battre le boxeur David Haye sur le ring. Sourcils levés, il avait tout d'un agneau capable de rendre heureuse n'importe quelle femme. Cet équilibre entre l'homme et l'enfant avait définitivement séduit Maggie. Jack était son protecteur et son amant, son rocher et son ami.

— Où se trouve la veste qui va avec ma chemise ? cria Jack depuis leur chambre.

Comme sa compagne ne répondait pas, Jack gagna la cuisine où l'attendaient un bol de céréales et une tasse préparés à son intention. La veste était pendue au dossier de sa chaise, au pied de laquelle se trouvaient ses chaussures. Maggie lui adressa un sourire amusé, l'air de dire : « Pourquoi faut-il qu'on ait droit au même cirque tous les matins ? »

Jack l'embrassa et la serra contre lui. Il la trouvait aussi belle que le jour où ils s'étaient rencontrés et prétendait volontiers qu'elle n'avait aucun mal à garder la ligne, oubliant un peu vite qu'elle fréquentait la salle de sport de l'hôpital quasiment tous les jours pendant sa pause et qu'elle se rendait à son travail à pied chaque fois qu'il prenait leur voiture. Maggie estimait que faire de l'exercice l'aidait à chasser le stress et la pression de son travail de médecin. Jack et Maggie n'avaient pas des métiers faciles. Les horaires changeants comme la charge de travail

les obligeaient à abuser de malbouffe, de sorte qu'ils n'aimaient rien tant que dîner en ville avant d'aller au cinéma les rares fois où ils étaient libres le même jour.

Maggie, une blonde aux yeux bleus de trente-quatre ans, formait un contraste marquant avec le beau ténébreux qu'était Jack. Ce dernier adorait la regarder quand elle se levait le matin, les cheveux en bataille, sa peau délicate épargnée par le maquillage. Il n'avait jamais connu de plus belle femme que Maggie et n'avait d'yeux que pour elle.

Maggie rentrait d'une nuit de garde dans le service d'orthopédie du New Victoria Hospital. Elle travaillait de nuit depuis trois semaines et, malgré sa fatigue, veillait à ce que Jack se prépare et parte travailler avant d'aller se coucher. Elle serait déjà repartie lorsqu'il rentrerait ce soir-là, si bien que ce moment était important à ses yeux. Jack l'embrassa dans le cou. En temps ordinaire, il détestait les odeurs de gel hydroalcoolique, de produits chimiques, d'antimites, voire de vomi qu'elle rapportait de l'hôpital, mais il s'était levé en retard ce jour-là de sorte que Maggie sortait de la douche et sentait la mandarine lorsqu'il la prit dans ses bras.

Quatorze mois plus tôt, Maggie et Jack avaient décidé de quitter le Devon et de s'installer à Londres où une carrière prometteuse attendait la jeune femme. À entendre Jack, son propre avenir professionnel passait en second plan. Maggie avait l'ambition de devenir chirurgienne orthopédique alors que Jack rêvait essentiellement d'assister aux matchs à domicile du Plymouth Argyle. De son propre aveu, il se trouvait à la croisée des chemins.

À trente-six ans, il aurait dû avoir au moins le grade de sergent, au lieu d'œuvrer tout au bas de l'échelle en qualité d'enquêteur. Lorsque Maggie lui avait demandé s'il acceptait de s'installer à Londres, il avait répondu sans hésitation :

— Bien sûr. Je m'occuperai des gangs. Ça ne doit pas être très différent des troupeaux de moutons, les couteaux en plus.

Et quand Maggie avait insisté pour savoir ce qu'il désirait vraiment, il s'était contenté de laisser tomber : « Toi. » La réplique était touchante, mais Maggie n'en était pas plus avancée.

— Je vois tes yeux briller chaque fois que tu passes ton stéthoscope autour du cou, avait-il ajouté, plus sérieusement. Tu adores ce que tu fais, Mags. Ton métier te fait vibrer, et te voir vibrer c'est ce que je désire le plus.

Déménager à Londres était risqué, humainement et financièrement, mais c'était la bonne décision dès lors que Maggie bénéficiait du soutien de Jack. Ils ne connaissaient personne dans la capitale, et si Maggie était d'un naturel extraverti, Jack était plus réservé. Il se fichait de ne pas avoir d'amis à partir du moment où il avait Maggie, mais l'argent posait en revanche problème. Alors qu'ils ne réfléchissaient pas à la dépense

dans le Devon, il leur fallait compter désormais, mais Maggie veillait au grain.

Jack avait accepté ce changement de vie par amour pour la femme de sa vie, mais sa propre mutation s'était plutôt bien déroulée. Son nouveau patron, l'inspecteur-chef Simon Ridley, s'était renseigné sur son compte auprès de la police du Devon où Jack avait la réputation d'un fantassin solide, capable de tirer les vers du nez des témoins qu'il interrogeait. Sa technique d'interrogatoire faisait l'admiration de ses collègues, bien qu'il n'ait jamais eu l'occasion de beaucoup la pratiquer à Totnes, la petite ville où il avait grandi. Mais si Ridley avait donné sa chance à Jack en l'intégrant à la brigade criminelle, il avait rapidement compris que sa nouvelle recrue manquait d'ambition. Comme Ridley n'avait rien d'autre à lui reprocher, il avait décidé de le conserver au sein de son équipe. Jusqu'à nouvel ordre.

*

C'était au tour de Jack de profiter de la voiture du couple ce matin-là, mais il le regretta amèrement, coincé par des embouteillages sur l'A3 près de Battersea. Son portable, réglé sur vibreur, s'agitait sur le siège passager chaque fois que lui parvenait un message sur l'application HOLMES. La banque de données de la police était normalement accessible sur des tablettes, mais la fiabilité étant toute relative, de nombreux enquêteurs préféraient investir dans l'achat d'un smartphone afin de pouvoir en bénéficier à tout moment.

Comme l'appareil continuait de vibrer, Jack secoua la tête, un sourire aux lèvres, en imaginant déjà la nature des instructions que lui envoyait Ridley dans des SMS rédigés et ponctués au cordeau. Son chef était pris par des réunions toute la matinée, de sorte que Jack ne se souciait guère d'arriver en retard. Il se promit de rester plus longtemps en fin de journée, d'autant que Maggie travaillait de nuit et qu'il trouverait l'appartement vide en rentrant chez lui.

Ridley dirigeait une équipe de douze enquêteurs. L'affaire dont s'occupait Jack avait commencé lorsqu'un jeune père de famille, ingénieur de profession, avait remarqué que le babyphone vidéo installé dans la chambre de sa petite fille envoyait un signal à trois appareils au lieu des deux prévus. L'appareil avait été piraté par un inconnu qui avait ainsi tout le loisir de regarder dormir son bébé.

La police avait commencé par géolocaliser le récepteur pirate avant de passer à l'enquête proprement dite. En l'espace de quelques mois, Jack et ses collègues avaient découvert des centaines de babyphones piratés dans un rayon de quatre-vingts kilomètres. Ils avaient interrogé 756 pédophiles, leurs amis et leurs proches, et réduit le nombre de coupables potentiels à 32 individus. Au terme de l'enquête, il n'en restait plus qu'un, un certain Donal Sweeney, qui avait un temps partagé sa cellule

avec un détenu dont le neveu commercialisait des babyphones. Il ne restait plus aux commandos de la police qu'à l'arrêter.

Il était déjà 8 h 45, mais Jack s'accorda une courte halte à la cafétéria où il lut ses e-mails et ses SMS tout en buvant un expresso avec un croissant arrosé de miel. Il ne prenait jamais de café en dehors du bureau car Maggie en détestait le goût lorsqu'elle l'embrassait. Et comme embrasser Maggie était plus important à ses yeux que la caféine, il ne buvait pas de café chez lui.

La cafétéria accueillait ce matin-là une nuée d'agents en uniforme qui prenaient pour certains un vrai repas alors que d'autres se contentaient d'un petit déjeuner léger, en fonction de leurs horaires de travail. Tout en dressant la liste de ses missions du jour, guidé par les textos de Ridley, il pouffa dans une explosion de miettes de croissant en découvrant une pépite dans les messages de son chef :

Le rapport de Laura, rédigé après 20 heures, recoupe celui que vous m'avez rendu hier matin. Merci de procéder aux modifications nécessaires dans le système et d'imprimer le résultat final en trois exemplaires que vous voudrez bien laisser sur mon bureau.

Ridley était le seul type au monde à rédiger des phrases complètes dans ses textos. Jack chassa d'un geste les miettes poisseuses collées sur ses lèvres et balaya la pièce du regard. Ses collègues discutaient entre eux de leurs enquêtes en cours, des arrestations auxquelles ils avaient procédé, des perquisitions qui les attendaient. La quantité d'adrénaline et de testostérone qui flottait autour de lui était impressionnante, mais elle ne le concernait pas. Il préférait prendre son temps à la cafétéria, laissant le soin à ses collègues de localiser le salopard qui regardait dormir les gamins des autres.

Jack était passé du statut de poisson normal dans un bassin ordinaire à celui de menu fretin dans le plus vaste étang policier du Royaume-Uni, la police métropolitaine du Grand Londres. Il n'avait toujours pas trouvé sa vitesse de croisière depuis quatorze mois et craignait de ne jamais y parvenir.

*

Jack remonta l'austère couloir gris conduisant à la Criminelle et se pétrifia en poussant la porte de la grande salle. *Merde !* Ridley n'était pas en réunion comme il le pensait et son arrivée tardive ne risquait pas de passer inaperçue.

Ridley n'accorda pas même un regard à Jack dont les collègues n'osèrent pas davantage tourner la tête dans sa direction. La réunion avait été improvisée à la suite d'un appel de l'inspecteur Prescott à Aylesbury.

— On vient de nous signaler une maison incendiée, dans les

décombres de laquelle ont été retrouvés les restes carbonisés d'un individu, ainsi que deux millions de livres en billets périmés, également calcinés. Nous partons pour Aylesbury cet après-midi même. Nos collègues de l'Armed Response Unit se chargeront de l'interpellation de Sweeney.

Ridley posa pour la première fois son regard sur Jack. Un regard dans lequel brillait un mélange de colère et de déception.

L'instant suivant, Ridley regagna son bureau et claqua la porte.

Les collègues de Jack, gênés, se tortillèrent sur leurs chaises sans comprendre à quoi il jouait en arrivant en retard. L'intéressé baissa la tête d'un air penaud et remarqua soudain qu'une goutte de miel s'était incrustée sur son pantalon.

2

Sous le regard attentif de Prescott et Sally, deux techniciens de police peinaient à glisser le corps depuis le canapé jusqu'à la housse déployée à leurs pieds. L'entreprise de pompes funèbres avec laquelle travaillait la police locale n'aurait plus qu'à transporter la dépouille à la morgue où serait pratiquée l'autopsie. En attendant, l'un des deux croque-morts jouait bruyamment à *Candy Crush* sur son téléphone.

— Coupez-moi le son ! s'énerva Prescott. Au premier bruit idiot, ce ne sera pas un mort qu'on conduira à la morgue, mais deux !

Il se tourna vers Sally.

— Que pensez-vous de « Sheila » ? lui demanda-t-il à travers son masque.

Sally fronça les sourcils.

— Il faut bien qu'on donne un nom à la victime tant qu'on n'a pas découvert son identité, se justifia Prescott.

— J'avais compris, mais pourquoi « Sheila » ?

— À cause de Sheila Ferguson, la chanteuse du groupe américain The Three Degrees. Je sais bien que notre victime a été brûlée au sixième degré, mais il n'y a pas de groupe baptisé Six Degrees.

Sally afficha sa perplexité.

— Je vous plains, marmonna Prescott. Vous êtes trop jeune pour apprécier à sa juste valeur mon humour ravageur.

La partie inférieure du corps calciné restait accrochée aux ressorts du canapé. Chaque fois qu'un technicien parvenait à dégager un bras, l'extrémité d'un ressort se prenait dans une jambe, et vice versa. L'un des pompiers de Sally finit par se décider à cisailler les ressorts. Le médecin légiste aurait tout le loisir de les retirer au moment de l'autopsie.

— C'est bon, annonça le pompier allongé sous le canapé, une pince à la main. Vous pouvez soulever le corps.

Le croque-mort et son assistant s'emparèrent de la dépouille et la déposèrent dans la housse mortuaire.

À mesure que s'écoulaient les fluides mêlés à l'eau des lances à incendie, il apparut clairement qu'une partie du corps manquait. La semelle en caoutchouc du soulier gauche de la victime, coincée dans un ressort, avait fondu autour du pied. Prisonnier de la chaussure, le pied s'était détaché du corps au niveau de la cheville. Prescott s'éloigna avec un haussement d'épaules.

— Bel effort, messieurs.

Sally se pencha vers le pompier allongé sous le canapé éventré.

— Si vous arrivez à récupérer le pied gauche, je suis preneuse.

*

Abigail Coleman, médecin légiste chargée de l'autopsie, riait si fort que ses assistants froncèrent les sourcils dans la pièce voisine.

— « Sheila » ! s'écria-t-elle. Martin, vous êtes décidément très drôle !

Elle reprit son sérieux et se mit au travail.

— Tout d'abord, nous sommes en présence d'un garçon, décréta Abigail. Les mesures pelviennes nous en donnent la certitude. Plus important encore, je suis convaincue que notre homme a été assassiné, à la vue de la fracture située sur l'arrière du crâne. La boîte crânienne n'a pas éclaté sous l'effet de la chaleur, ni même lorsque le plafond s'est écroulé sur la victime. La mâchoire et les pommettes en miettes nous indiquent que « Sheila » était allongé sur le dos. La partie postérieure du crâne se trouvait donc protégée. À première vue, cette fracture est due à un traumatisme provoqué par un objet contondant. Je pourrai vous en dire davantage demain matin. L'autopsie est programmée à 9 heures.

— Pourquoi pas aujourd'hui ? s'étonna Prescott, impatient de savoir comment la victime était morte.

— Je pourrais, répondit Abigail en jetant un coup d'œil en direction d'une autre table d'autopsie sur laquelle reposait sous un linceul un corps de moins d'un mètre. Mais je vous laisse le soin d'expliquer aux parents de ce petit garçon de six ans qu'il leur faudra attendre quarante-huit heures avant de savoir si leur fils a été violé avant d'être étranglé.

Prescott quitta la pièce sans un mot.

*

Le bureau de Prescott était pour le moins minimaliste. En temps ordinaire étaient posés sur sa table de travail un verre contenant ses stylos, un agenda, un téléphone et une coupelle destinée à recueillir tout ce qui traînait au fond de ses poches : du chewing-gum, une clé USB, des cachets d'aspirine, son portefeuille et ses clés, ainsi qu'un minuscule tournevis grâce auquel il resserrait ses branches de lunettes. Et si la table n'avait rien de particulier, elle était équipée d'un magnifique fauteuil. Prescott tenait à son confort lorsqu'il réfléchissait.

Il avait étalé devant lui les photos prises à Rose Cottage tandis qu'une tablette adossée à son téléphone diffusait la vidéo filmée par Sally. Calé au fond de son immense fauteuil en cuir, Prescott regardait attentivement les images. Les liasses brûlées dans la cheminée l'intriguaient car elles étaient forcément antérieures au mois de mai 2017, quand les anciens billets de cinq livres avaient été retirés de la circulation. Il battit machinalement des paupières.

On toqua à la porte du bureau et deux de ses subordonnés entrèrent sans attendre son autorisation, se sachant attendus. Gerrard et Miriam,

une tablette et un carnet à la main, s'installèrent face à lui en attendant son feu vert. Prescott se pencha par-dessus les photos étalées sur sa table et fit signe à Miriam de commencer.

— Rose Cottage était occupé par Norma Walker jusqu'à ce qu'elle meure d'un cancer il y a huit mois. Walker appartenait à la police montée…

Prescott se cala contre le dossier de son fauteuil, sa position de prédilection lorsqu'il s'agissait d'écouter tout en réfléchissant.

— Elle gardait les chevaux de son unité dans ses écuries, c'est également là que finissaient leurs jours les bêtes mises à la retraite. Les médecins ont diagnostiqué un cancer du sein à Walker en 2013 et elle sortait rarement de chez elle depuis 2016. C'était une femme respectée qui comptait de nombreux amis. Au cours de ses huit derniers mois de vie, nombre de ses collègues sont passés la voir, en dehors des heures de service, pour s'assurer qu'elle ne manquait de rien. J'ai cru comprendre que sa compagne s'était installée chez elle à la fin. Walker n'avait pas d'enfants, ce qui explique que personne n'ait touché à ses objets personnels.

— Norma Walker… Norma Walker… Pourquoi ce nom m'est-il familier ?

Comme Miriam ne répondait pas, Gerrard prit le relais avec son accent de Cork qui faisait invariablement sourire Prescott.

— Si les cendres retrouvées dans la cheminée de Rose Cottage correspondent effectivement à des billets périmés, on parle d'une somme d'un à deux millions de livres. Tout dépend du nombre de billets de cinq et de dix concernés. Comme nos techniciens n'ont retrouvé aucun numéro de série intact, il est impossible de les dater précisément, sinon pour dire qu'ils sont antérieurs au mois de mai 2017. J'ai établi une liste longue comme le bras de hold-up dont une telle somme pourrait provenir…

Prescott bondit de son siège en frappant son bureau du plat de la main.

— Norma Walker ! Je m'en souviens à présent. Elle a été interrogée dans le cadre d'un vol à main armée…

Prescott s'efforça de rassembler ses souvenirs.

— Au début des années 1990. Peut-être un peu plus tard. Bill… Bill…

Il claqua des doigts à plusieurs reprises afin de solliciter la mémoire de Gerrard.

— Je vous rappelle que je suis né en 92, chef.

Prescott se tourna vers Miriam qui était à un an de la retraite.

— Bill… Un officier de la police à cheval, lui aussi… Un type bavard…

— Thorn ! s'écria Miriam.

— Bill Thorn !

Prescott retomba sur son siège.

— En 95, le train postal d'Aylesbury a été attaqué par une bande de cinq ou six types à moins d'un kilomètre de Rose Cottage. Les voleurs sont repartis avec vingt-sept millions de livres. Bill Thorn a dirigé l'enquête en collaboration avec la police ferroviaire. Ils sont parvenus à la conclusion que les voleurs n'étaient pas du coin. Aucun membre de la pègre locale n'avait l'envergure nécessaire à l'élaboration d'une telle opération. Des barrages ont été installés dans les minutes qui ont suivi le hold-up et des centaines d'agents ont fouillé la région. Sans succès.

Prescott planta ses coudes sur le bureau, enferma le poing droit dans sa main gauche et posa son menton sur ses doigts repliés.

— Si « Sheila » et l'argent retrouvé à Rose Cottage sont liés à l'attaque du train postal de 1995, il suffit de consulter le dossier car l'affaire n'a jamais été classée.

Il tendit le doigt en direction de Gerrard.

— Je vous laisse le soin de recueillir tous les détails sur ce hold-up. Quant à vous, ajouta-t-il en se tournant vers Miriam, intéressez-vous à Bill Thorn.

3

L'inspecteur-chef Simon Ridley était occupé à classer ses dossiers dans la cage de verre qui lui servait de bureau. Ce quinquagénaire élancé, presque maigre, restait debout en toutes circonstances, qu'il s'agisse de lire, de manger, de téléphoner. Il était capable de parcourir plusieurs kilomètres en l'espace d'une réunion.

De l'autre côté de la vitre, Jack, la sergente Laura Wade et l'agent Ank Joshi observaient son manège en attendant ses instructions.

Ridley avait la réputation de travailler vite, mais c'était mal le connaître. Ses équipes savaient à quel point il se montrait méticuleux dans ses préparatifs. Une fois prêt, rien n'aurait pu l'arrêter, c'est vrai, mais il suait sang et eau avant d'en arriver à ce stade. Ridley choisissait ses collaborateurs avec la même méticulosité. Il les formait personnellement et les surveillait attentivement.

— Tu crois qu'il est comme ça au lit ? murmura Laura à l'oreille de Jack. Tu crois qu'il met des heures à se préparer et qu'il charge ensuite à la vitesse d'un express ?

Lorsque Ridley finit par émerger de son bureau, Jack et Laura se tordaient silencieusement de rire. Comme à l'accoutumée, leur chef alla droit au but.

— Nous allons à Aylesbury, départ dans vingt minutes avec deux véhicules. Jack, vous m'accompagnez.

*

Les deux voitures atteignaient Watford quand Ank se sentit mal. La nuque collée contre l'appuie-tête de son siège, paupières closes, il serrait les poings sur le dossier posé sur ses genoux.

— Désolé, je suis incapable de lire en voiture. Ça me soulève le cœur. Toujours est-il que nous sommes en présence de deux possibilités. Dans le pire des cas, la victime est un délinquant sexuel brûlé vif dans une maison abandonnée. Et dans le meilleur des scénarios, le cadavre est lié à l'attaque d'un train postal il y a un quart de siècle.

— « Pire » et « meilleur » selon quels critères ? Tu parles de l'intérêt de l'enquête ?

— Absolument, répondit Ank.

Il fut pris d'un haut-le-cœur alors que sa collègue changeait de file un peu trop brutalement. Elle s'arrêta un peu plus loin dans une station-service afin de lui passer le volant.

De la voiture de tête, Ridley vit dans son rétroviseur Laura quitter

l'autoroute. Au même moment, le téléphone de Jack émit un bip. Un SMS de Laura.

Ank a envie de vomir. L

— Pause pipi, mentit Jack. Laura connaît le chemin, elle nous rejoindra.

Il feuilleta le dossier qu'il avait entre les mains.

— Les enquêteurs ont recueilli les dépositions de plusieurs centaines de témoins en 95. Prescott a souligné quelques pistes intéressantes.

Il entama la lecture des noms les plus prometteurs.

— Norma Walker, ancienne membre de la police montée et dernière locataire de Rose Cottage. Dorothy Rawlins, surnommée Dolly, dernière propriétaire de La Grange, un manoir situé à proximité où elle vivait avec cinq autres femmes, toutes interrogées à l'époque. John Maynard, un maçon qui travaillait à La Grange en 95. James Douglas, l'aiguilleur de service la nuit de l'attaque du train postal.

Ridley attendit que Jack ait terminé pour réagir.

— Cherchez donc Dolly Rawlins dans la base de données.

Jack cliqua sur l'appli HOLMES de son portable. Quelques minutes plus tard, il relevait la tête d'un air étonné, à la grande satisfaction de Ridley.

— « Dolly Rawlins », lut Jack à voix haute. « Condamnée en 1984 pour le meurtre de son mari, Harold Rawlins, surnommé Harry. Abattue le 27 août 1995 par Ester Freeman. » Avec un tel pedigree, elle devait connaître quelques gangsters.

— Qui a dirigé l'enquête à l'époque ?

— Newman, un inspecteur mort depuis. Seul reste encore en vie un ancien de la police montée, un certain Bill Thorn, qui a participé activement à l'enquête. Il connaissait personnellement Norma Walker.

Jack referma le dossier.

— Les coupables sont donc repartis avec vingt-sept millions de livres. Vingt-quatre ans plus tard, on retrouve deux millions de billets de cinq et de dix qui n'ont plus cours, ce qui leur laisse en gros vingt-cinq millions. Quelles que soient leurs intentions, il leur faudra agir vite car les billets de vingt livres seront remplacés l'an prochain.

Pour la première fois depuis une éternité, Jack sentit son cœur battre plus vite. Enfin une enquête intéressante. Lui qui avait toujours dit à Maggie qu'il rêvait d'un métier aussi passionnant que le sien…

Ridley, à qui l'excitation de Jack n'avait pas échappé, haussa les sourcils d'un air ravi. Il ne s'était donc pas trompé sur le compte de sa nouvelle recrue.

— Qu'avez-vous décidé au sujet de l'examen de sergent ? s'enquit-il.

Jack, brusquement rappelé à la réalité, n'avait aucune envie d'aborder la question. Coincé dans une voiture avec son chef, il n'avait toutefois pas le choix.

— Je compte en discuter avec Maggie dès que nous aurons un moment. Avec nos horaires respectifs, ce n’est pas évident, mais je ne vous apprends rien.

Ridley serra les doigts autour de son volant.

— Je comprends que la carrière de votre femme soit importante, mais la vôtre ne l’est pas moins. Je ne vois pas de quoi vous pourriez discuter, tous les deux. Un poste de sergent est disponible, vous êtes un garçon sérieux et vous répondez à tous les critères. Ce poste ira à vous ou à votre collègue Joshi. Vous êtes plus ancien dans le métier que lui, de sorte que… Écoutez, je sais que vous vous êtes enfoncé sur une voie de garage dans le Devon, mais vous n’allez pas vous en tirer à si bon compte ici.

Le portable de Jack vibra dans sa main. Sa mère. Il laissa la messagerie prendre le relais. Il voyait mal comment il aurait pu répondre au moment où son chef le sermonnait.

— Je ne vous dis pas d’y aller à tout prix, poursuivit Ridley, mais de prendre une décision. Il n’y a aucun mal à rester simple agent toute sa vie, mais j’aime m’entourer de gens qui ont de l’ambition. C’est clair ?

Le reste du trajet se déroula en silence.

Puisqu’il lui fallait prendre une décision, Jack prit celle de se jeter corps et âme dans l’enquête de Rose Cottage dans l’espoir d’aider Ridley à retrouver le gang qui avait commis ce hold-up en 1995. Peut-être même avec un meurtre à la clé. Il se promit aussi de veiller à entretenir la flamme qui s’était allumée en lui. Il comptait se laisser guider par elle de façon à choisir, le moment venu, entre quitter la police la tête haute, ou bien ravir le poste de sergent à Ank Joshi.

4

L'inspecteur Prescott et l'inspecteur-chef Ridley se connaissaient depuis l'époque où ils avaient effectué leurs classes ensemble à l'école de police. Leur amitié, née autour de cafés au goût de polystyrène, s'était renforcée lorsqu'ils s'étaient découvert une passion commune pour le golf. Les deux hommes n'auraient pourtant pu être plus différents l'un de l'autre. Prescott traitait ses collègues des deux sexes en camarades alors que Ridley se montrait plus distant avec ses équipes. Dans leur travail, les deux hommes possédaient toutefois une acuité et une approche méthodique d'une efficacité redoutable. Et, s'il ne leur serait pas venu à l'idée de se voir en dehors du travail, ils éprouvaient l'un pour l'autre le plus grand respect. Ridley était notamment reconnaissant à Prescott d'avoir fait appel à lui aussi tôt dans l'enquête.

Prescott commença par emmener Ridley, Jack, Laura et Ank visiter le jardin de Rose Cottage que plusieurs dizaines d'agents en uniforme passaient au peigne fin, à la recherche d'indices potentiels.

— Les informations recueillies à l'époque et ma conversation récente avec Bill Thorn semblent indiquer que le meurtre d'aujourd'hui est lié à l'attaque du train postal. On s'apprête à vous envoyer tous les éléments dont on dispose. À vous de me dire si vous souhaitez qu'on poursuive l'enquête sur place, ou bien si vous préférez envoyer vos gens.

Le maître-chien apparut derrière une haie au moment où Ridley s'apprêtait à répondre.

— Inspecteur !

Amber avait collé sa truffe au sol en remuant la queue. Son maître écarta les branches d'un buisson et découvrit une courte longueur de tuyau d'arrosage, de la même couleur que celui de Rose Cottage. Le sol meuble avait conservé l'empreinte de ce qui ressemblait à une semelle de basket.

— Amber a senti une odeur d'essence sur ce tuyau.

— Votre chien a-t-il pu ne pas en trouver à l'intérieur de la maison ? s'enquit Prescott.

— Oui, inspecteur, répondit le maître-chien. L'incendie s'était déclaré depuis un moment quand les pompiers sont arrivés, toute trace de produit accélérant avait probablement disparu. Sans parler de l'odeur du corps qui a pu dérouter Amber.

— Nous avons recueilli des échantillons de tout ce qui se trouvait à l'intérieur, déclara Prescott à Ridley. Si on a mis le feu avec de l'essence, les analyses nous le diront. En attendant, je vais demander à l'identité judiciaire de réaliser un moulage de cette empreinte.

Prescott adressa un signe à un technicien de la police scientifique équipé d'un appareil photo qui mitrailla le morceau de tuyau avant de le glisser dans un sachet à scellés.

Ridley, qui avait été interrompu avant de répondre à Prescott, tint à rassurer ce dernier :

— Je laisse le soin à vos équipes de poursuivre les recherches sur place, inspecteur. Merci pour tout.

Prescott entraîna ses visiteurs vers l'entrée du cottage. Jack, resté en arrière, examina le morceau de tuyau dans son sac transparent et prit des notes sur son portable. Il n'aurait pas été surpris que l'incendie ait été improvisé à la suite d'un imprévu quelconque.

Il retrouva son chef et ses collègues près des massifs de rose piétinés.

— À la mort de Norma Walker, expliquait Prescott, une chaîne de supermarchés a contacté le propriétaire de cette maison en lui faisant une offre mirobolante. On a construit un lotissement à moins d'un kilomètre, à l'endroit où se trouvait autrefois le manoir de La Grange, si bien que la clientèle du supermarché était toute trouvée. La démolition a été stoppée à la suite de l'incendie, évidemment. Rien ne bougera tant que vous n'aurez pas donné votre feu vert. Le corps est également à votre disposition. Je vous ferai parvenir le rapport d'autopsie préliminaire, ainsi que tous les éléments et les témoignages que nous avons recueillis. Récupérer les billets de banque n'a pas été une partie de plaisir. Ils tombaient en poussière dès qu'on les touchait, mais tout a été filmé et photographié. Je crois n'avoir rien oublié.

— Les dépositions des témoins de l'incendie ne contiennent rien d'intéressant ? demanda Ridley.

— Il n'y avait personne sur place, nous n'avons que des témoignages indirects, et la maison n'était pas équipée de caméras. Cela dit, les habitants du lotissement sont tous d'accord sur l'heure à laquelle l'incendie s'est déclaré.

— Merci infiniment, inspecteur.

À la vue de l'état du bâtiment, Ridley n'osait pas imaginer à quoi ressemblait l'intérieur.

*

Ank, le visage barré par un masque bleu, fronça les sourcils en voyant ses collègues errer à travers les décombres du salon de Rose Cottage, désormais débarrassé de son mobilier. Tous avaient revêtu la même combinaison stérile bleue, mais la sienne, trop grande, lui donnait des allures de bibendum.

Pourquoi faut-il que les putains de tenues fournies par le service ne m'aillent jamais ? maugréa-t-il intérieurement.

Ridley, Jack, Laura et Ank disposaient tous d'une tablette qui leur permettait de faire défiler les photos de la scène de crime à mesure de leur visite. Jack, debout au centre de la pièce à l'ancien emplacement du

canapé, se pencha sur les clichés du corps calciné retenu par les ressorts. L'incendie avait forcément été violent pour que le corps se consume de la sorte, parfois jusqu'à l'os. Jack aurait donné cher pour savoir si la victime avait la conscience chargée ou bien s'il s'agissait d'un innocent. Était-ce un « pervers », ainsi que le suggérait l'inscription à la peinture rouge sur le mur ? Ou bien un malheureux qui s'était trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment, en présence des mauvaises personnes. Son portable vibra au fond de sa poche, interrompant le cours de ses pensées. Sa mère venait de lui laisser un nouveau message.

Ridley discutait à l'autre bout de la pièce avec Prescott. Tout en s'engageant à ne pas gêner son collègue londonien, l'inspecteur souhaitait être tenu informé de la suite de l'enquête. Norma Walker avait appartenu à la police locale et le mystère de ce corps découvert dans son ancienne maison méritait qu'on lui apporte une réponse. Jack en profita pour s'éclipser afin d'écouter le message de sa mère, conscient qu'il n'en aurait pas l'occasion lorsqu'il reprendrait le chemin de Londres en compagnie de Ridley.

— *Mon chéri, c'est maman…*

Comme si elle avait besoin de le préciser.

— *On aurait bien aimé que tu nous rendes une petite visite. Assez vite. On aurait voulu avoir une petite discussion avec toi. Rien de grave, mais… on aimerait beaucoup te voir.*

« Rien de grave. » Il fallait que la situation le soit pour que sa mère use d'une telle formule. Sans se soucier d'être entendu par quiconque, il la rappela sans attendre.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il d'emblée sans perdre de temps en civilités.

Sa mère ne répondit pas tout de suite. Jack l'entendit retenir son souffle avant de laisser échapper un lent soupir annonciateur d'une crise de larmes. Il avait suffi que Penny reconnaisse la voix de son fils pour être submergée par l'émotion.

— Je viens vous voir dès que possible. D'accord, maman ? Pas forcément aujourd'hui, mais je te promets d'essayer. Comment va papa ?

Penny marqua un nouveau silence. Elle laissa s'écouler une éternité avant de répondre dans un murmure :

— Pas bien, mon chéri.

Jack veilla à réagir d'une voix calme.

— Je viens vous voir ce soir. Pas de souci, maman. Je viens.

Il raccrocha, afficha une mine impénétrable et se tourna vers Ridley qui donnait ses ordres à la ronde avec sa minutie coutumière, s'assurant pour la énième fois que chacun connaissait sa tâche.

— Chef, déclara Jack avec toute la politesse requise.

Il savait déjà que Ridley réagirait mal.

— Puis-je vous parler seul à seul ?

Il s'éloigna en compagnie de son supérieur.

— J'ai un souci familial, chef. Je suis désolé, j'ai bien conscience que ça tombe mal.

— Vous comptez vous absenter tout de suite ?

Ridley ne parvenait pas à y croire.

— Un problème avec mon père. Enfin, je crois. Ma mère vient de m'appeler… j'ai senti que quelque chose clochait.

Ridley poussa un soupir à fendre l'âme et Jack tendit le dos.

— Nous venons de découvrir un cadavre calciné à côté de deux millions de livres en billets périmés, le tout dans un cottage dont la dernière occupante était une collègue de la police montée.

Jack savait parfaitement où souhaitait en venir Ridley, mais son silence fit comprendre à son chef que son père lui importait davantage que l'enquête.

— Prenez votre journée, Jack. Ils sont loin d'en avoir terminé ici, de toute façon. Je tiens à ce que mes collaborateurs soient au mieux de leur forme, ce qui ne sera pas le cas si vous vous inquiétez pour vos parents.

Avant que Jack ait pu le remercier, Ridley s'éloigna en direction de leur voiture.

Putain, se dit Jack. *Tu parles d'un trajet retour…*

5

Maggie se leva à 15 heures comme à son habitude et se rendit dans la cuisine afin de se préparer une tasse de thé. Elle trouva un mot sur la table du petit déjeuner.

Je suis allé voir papa et maman. Je t'appellerai quand tu seras réveillée. Ne t'inquiète pas.
Bisous,
Jack

Le portable de Maggie se mit au branle au même moment.
— Salut, mon amour, murmura Jack à l'autre bout du fil. Je suis dans le train, je te rappelle si jamais ça coupe. Je t'ai laissé la voiture.
— Que se passe-t-il ? Un problème avec Penny et Charlie ?
— Je ne sais pas. Je te rappelle dans deux heures, quand j'en saurai plus.
Maggie connaissait suffisamment Jack pour savoir qu'il ne cherchait nullement à noyer le poisson. Il détestait téléphoner lorsqu'il prenait le train, entouré d'inconnus qui l'écoutaient sans le vouloir. Surtout en pareille circonstance. Maggie prit le relais.
— D'accord, chéri. Je prends mon service à 16 heures, mais je garderai mon portable avec moi en le mettant sur vibreur. Tu m'appelles quand tu veux. Si je ne peux pas répondre, je trouverai le moyen de m'isoler pour te rappeler le plus rapidement possible. Tu as reçu un coup de fil de ta mère ?
— Oui.
— Alors c'est Charlie qui a un problème ?
— Oui.
— D'accord. Quoi qu'il advienne, ça va aller.
Un bip signala à Jack l'arrivée d'un SMS qu'il ignora, laissant Maggie poursuivre.
— À nous quatre, on trouvera toujours le moyen de gérer la crise. Et si tu as besoin que je vous rejoigne, tu me le dis, OK ? Sache que je peux m'absenter au besoin, Jack. Ils comprendront très bien au boulot…
La conversation s'interrompit faute de réseau et Jack consulta le SMS. Il était signé de Laura.

Ridley m'a expliqué ce qui t'arrivait. J'espère que tout va bien. Bise, L.

Jack rédigea un SMS à l'attention de Maggie.

Je t'aime. Bisous.

Mais le texto refusait de partir et il s'y prit en vain à sept reprises avant de réussir la huitième fois. Il passa le reste du trajet le nez collé à la vitre, à se demander comment il réagirait si sa mère lui annonçait que son père était mourant.

*

Charlie et Penny Warr avaient toujours su qu'ils ne pourraient pas avoir d'enfant, du fait d'un problème lié à Charlie sur lequel ils ne s'étendaient pas. Ils avaient très vite pris la décision d'adopter, ce qu'ils avaient fait en juin 1987.

Jack avait quatre ans et sept mois lorsque Lillian, l'assistante sociale chargée de son dossier, s'était rendue au King's Head, le pub de village du Devonshire devant lequel l'attendaient les futurs parents. Jack, happé par le monde qui l'entourait, regardait partout, papillonnait à droite et à gauche. Penny et Charlie l'avaient longuement observé, pas un instant le petit Jack n'avait cessé de sourire tout en enregistrant le moindre détail de ses yeux bruns.

— Tu as vu ? Lillian porte le même pantalon court que moi, avait susurré Penny à l'oreille de son mari.

Charlie avait remarqué qu'elle avait les larmes aux yeux et ils avaient tous deux éclaté de rire.

— Je sais, je suis ridicule, s'était excusée Penny, mais je suis si nerveuse. Tu as remarqué ses grands yeux bruns, Charlie ? Regarde-le, il observe tout. Il est incroyablement malin.

Charlie avait passé un bras autour des épaules de sa femme. Elle s'était serrée contre lui sur le banc du pub et ils avaient regardé leur petit garçon s'approcher de sa démarche d'enfant. Ils l'aimaient déjà lorsqu'il les avait rejoints.

Jack avait conservé un souvenir flou de ce jour-là, mais à force d'entendre ses parents lui raconter la scène, il avait fini par se l'approprier. Tandis que le train poursuivait sa route à travers le Devon, il revit dans sa tête le pantalon court de Penny et retrouva l'odeur de l'après-rasage de Charlie lorsqu'il avait fini par s'endormir dans ses bras musclés.

*

Laura, restée à Rose Cottage, observait le manège des équipes de la police scientifique occupées à charger dans leur camionnette l'ensemble des indices recueillis sur place, à commencer par le morceau de tuyau d'arrosage. Elle regarda son portable pour la énième fois, mais Jack ne répondait pas à son SMS. Au fond d'elle-même, elle savait qu'il resterait muet, mais à l'image de beaucoup de femmes amoureuses d'un homme

qui ne les aime pas, elle continuait d'espérer.

*

Ridley se trouvait en compagnie de William Fox, le médecin légiste, lorsque le croque-mort grincheux d'Aylesbury écarta les portes arrière du fourgon blanc. Une odeur de cochon trop grillé flotta jusqu'à leurs narines. Il n'avait fallu qu'une heure et demie au véhicule pour gagner la morgue de Londres, mais le croque-mort détestait conduire dans les rues de la capitale et souhaitait rentrer chez lui au plus vite.

Will recula machinalement en retirant sa veste, assailli par la puanteur.

— Nom d'un chien, Simon. Vous ne m'aviez pas dit qu'il avait brûlé. L'odeur va imprégner ma veste toute neuve !

Ridley ricana intérieurement.

Will n'avait pas quarante ans, ce qui ne l'empêchait pas d'être l'un des légistes les plus réputés du pays. Doté d'un esprit aussi pointu que ses goûts vestimentaires, il était unanimement apprécié et faisait preuve d'une passion inégalée pour son métier. Épris de justice, il avait opté pour cette carrière en comprenant que sa petite taille et son aversion pour toute forme de confrontation physique lui fermaient les portes de la police. Du jour où il avait opté pour la médecine légale, il avait fait des étincelles.

Will, ou Foxy comme on le surnommait, avait compris qu'il pouvait jouer de sa profession pour séduire les femmes et cette stratégie fonctionnait. Il se présentait comme le « détective de la mort », affirmant volontiers que les enquêteurs de la Criminelle n'auraient jamais pu se passer de lui. Ridley le laissait dire, d'autant que ce n'était pas tout à fait faux. L'essentiel pour l'inspecteur-chef était de s'entourer des meilleurs, et Foxy en faisait partie.

Le croque-mort tendit au légiste un sac scellé et poussa le brancard à l'intérieur du bâtiment.

— C'est le pied gauche. Il s'est détaché quand on a voulu récupérer le corps, expliqua Ridley.

*

Le trajet séparant la gare de Totnes du pavillon de Charlie et Penny n'avait rien de particulier, mais chaque détail du paysage semi-rural éveillait en Jack des souvenirs émus. Le pub où il avait bu de l'alcool pour la première fois alors qu'il n'était pas majeur, le petit jardin où il avait peloté sa première conquête, sa première bagarre, son premier chagrin d'amour, le pub où il avait fait la connaissance de Maggie. Elle s'était montrée atroce avec lui, mais ils étaient soûls tous les deux, l'un et l'autre soucieux de briller auprès de leurs bandes de copains respectives.

Jack s'était rendu le lendemain dans le snack où travaillait Maggie afin de s'excuser. Il avait attendu pas moins de quatre heures qu'elle termine son service avant de l'emmener prendre un verre. Trois heures plus tard, ils savaient tout l'un de l'autre. Jack n'était pas le premier amour de Maggie, mais elle était le sien.

Avant de la connaître, il confondait encore amour et désir. Le premier était synonyme d'apaisement, le second rimait avec frénésie. Quand on ne sait pas combien de temps peut durer une passion, on cherche à en tirer le maximum. À l'inverse, il avait immédiatement compris en rencontrant Maggie que le temps n'était pas un critère avec elle. Maggie n'allait nulle part.

*

Jack s'arrêta pour regarder le pavillon dans lequel il avait grandi. Les lumières étaient allumées dans toutes les pièces. Comme toujours. Il sourit en secouant la tête. Les rideaux n'étaient jamais tirés et Penny s'affairait dans le salon. Il la vit passer dans son ancienne chambre où elle tapota ses oreillers sur le lit, sans doute pour la vingtième fois.

Penny ouvrait à peine la porte qu'elle le bombardait de questions.

— Une tasse de thé, mon chéri ? J'imagine que le voyage en train a été pénible ? Et comment va Maggie ? Figure-toi que Georgina a pris un chien ! J'ai mis un poulet au four, mais je n'ai pas encore eu le temps de m'occuper des légumes. Tu ne veux pas un petit whisky pour te détendre ?

Charlie sourit en voyant Jack lever les yeux au ciel.

Le père prit le fils dans ses bras, le serrant un peu plus longuement que d'habitude, et Jack comprit que ses craintes étaient fondées. Charlie avait les yeux brillants lorsqu'il relâcha son étreinte. Il renifla, secoua la tête et serra les épaules de Jack dans ses grosses mains pendant que Penny s'activait en cuisine, entre l'évier, le four et l'armoire aux alcools, sans se douter que la terrible nouvelle dont elle redoutait de parler avait fait l'objet d'un échange silencieux entre son mari et son fils.

Lorsqu'elle se retourna, deux whiskys on the rocks à la main, elle découvrit Charlie et Jack à nouveau dans les bras l'un de l'autre, et Jack pleurait.

*

Penny découpa le poulet tandis que Jack et Charlie s'installaient à table l'un en face de l'autre. Le premier, perdu, avait les sourcils froncés.

— Je voudrais comprendre : qui t'a annoncé que tu en avais pour quelques mois à peine ?

— Le docteur Chakrabarti. Il me semble que c'est son nom.

Charlie ne s'embarrassait pas de ce genre de détail, laissant le soin à

sa femme de s'en soucier.

— Quel traitement propose-t-il ? s'enquit Jack tout en cherchant le nom du médecin sur son portable.

— On a tout tenté, mon chéri. Ton père l'a su juste avant Noël…

— Noël ?!! Mais enfin, vous étiez chez nous à Londres, à Noël !

— Tu veux bien m'écouter au lieu de crier, mon chéri ?

Jack ne répondit rien. Sa mère lui tourna le dos et déchiqueta la fin du poulet avec ses doigts, terrifiée à l'idée de craquer.

— Ton père a appris la nouvelle juste avant Noël et il a entamé sa première chimiothérapie en tout début d'année. Ça l'a rendu malade comme un chien. Pas vrai, chéri ?

Charlie acquiesça.

— On a essayé ensuite avec un autre protocole de façon à éviter les effets secondaires, mais ça n'a pas servi à grand-chose…

— Je ne trouve pas votre docteur Chakrabarti sur Internet, la coupa Jack. Son cabinet se trouve bien à Derriford ?

— Oui. C'est le meilleur spécialiste de la région. C-H-A-K…

— C'est bon, j'ai trouvé.

Tout en écoutant sa mère lui raconter ce qui s'était passé derrière son dos au cours des mois écoulés, il lut la notice du médecin.

— Il doit forcément y avoir une autre solution. Ils découvrent constamment de nouveaux traitements.

Charlie s'immisça dans la discussion.

— Personne n'a jamais prononcé le mot « guérison », fiston. Dès le départ. Leur seul objectif était de me faire gagner un peu de temps. C'est ce qu'ils ont fait.

Jack, au bord des larmes, sentit son cœur se serrer.

— Quelques mois, putain de merde !

Pour une fois, Penny ne s'avisa pas de lui reprocher sa grossièreté.

— Oui, fit Charlie. C'est pour ça qu'on a décidé de partir en vacances avec ta mère. Si tu es d'accord.

— Combien de temps ? Vous avez besoin d'argent ? Où comptez-vous aller ?

Un grand sourire illumina le visage de Charlie. On pourrait croire qu'il n'avait pas un souci en tête.

— Un peu partout. On a mis la maison en vente et je compte toucher l'argent de ma retraite.

Jack en resta sans voix.

— Vous vendez la maison ? Mais ça n'a aucun sens. Où vivrez-vous à votre retour ?

Penny lui caressa doucement la nuque.

— Pourquoi n'iriez-vous pas prendre un verre au pub, tous les deux ?

*

Il était trop tard pour entamer l'autopsie, mais Foxy voulut s'assurer qu'aucun prélèvement urgent n'était nécessaire. Le corps humain se conserve mal en temps ordinaire, et « Sheila » avait été gravement fragilisé par les flammes.

Le cadavre reposait sur le flanc en position fœtale, comme toujours lorsque la victime a été exposée à des températures extrêmes. En partie par un réflexe de défense naturelle parfaitement vain, également parce que les articulations se replient sous l'effet de la chaleur. Dans le cas présent, peut-être aussi parce que la victime avait été déposée sur un canapé de petite taille.

Foxy feuilleta le rapport préliminaire établi par Abigail Coleman, d'accord avec sa collègue sur le fait que la mort avait été provoquée par le coup brutal porté à l'arrière du crâne.

Lorsqu'il ouvrirait « Sheila » le lendemain matin, Foxy commencerait par rechercher des traces de fumée dans les poumons. Si ce n'était pas le cas, il tiendrait la preuve que la victime était déjà morte lorsque l'incendie s'était déclaré.

Foxy, un sourire aux lèvres, enferma le cadavre dans un tiroir réfrigéré pour la nuit. Il n'aimait rien tant que les morts mystérieuses.

*

Jack et Charlie choisirent un box près d'une fenêtre donnant sur l'esplanade de pelouse que les habitants du cru qualifiaient fièrement de « green ». Charlie raconta une fois de plus à son fils les détails de leur première rencontre, mais Jack n'aurait pas songé à s'en plaindre.

Ce jour de 1987, Charlie avait quitté son banc en terrasse et s'était accroupi dans l'herbe pour accueillir son futur fils. Arrivé à sa portée, Jack s'est retourné tout naturellement et s'était posé sur les genoux de Charlie où il était resté pendant que Penny et Lillian se demandaient comment une mère avait pu se séparer d'un enfant aussi adorable.

Jack revint au présent à contrecœur.

— Vous vendez la maison parce que tu sais déjà que tu ne reviendras pas, c'est ça ?

Charlie ne répondit pas tout de suite.

— Un ami de mon frère nous a proposé un studio meublé pour ta mère dans un ensemble gardienné. Elle pourra y rester aussi longtemps qu'elle le souhaite. Elle n'a pas envie…

Charlie chercha ses mots.

— Elle ne veut pas rester toute seule dans notre maison.

— Mais rien ne dit que tu ne vas pas revenir, papa. On entend régulièrement parler de gens qui ont trompé le diagnostic des médecins. Quand ils parlent de quelques mois, ça peut être beaucoup plus.

Charlie s'obligea à sourire en avalant une gorgée de bière.

— C'est possible, mentit-il. Tu sais comment nous sommes, nous autres, dans le bâtiment. Quand on nous donne six mois pour construire

une maison, on met un an.

*

Le reste de la soirée se déroula comme au bon vieux temps. Jack se plaignit des contre-performances de l'équipe de foot de Plymouth. Charlie lui posa mille questions sur son boulot, Maggie, la perspective qu'ils aient bientôt des enfants.

— Pour l'instant, on privilégie nos carrières respectives, papa. Mags n'a pas beaucoup d'ancienneté dans son hôpital, mais elle se débrouille super bien. Elle a attiré l'attention des bonnes personnes. On verra dans un ou deux ans.

— Sauf que le jour où elle aura le poste qui l'intéresse, elle ne voudra plus s'arrêter pour élever un gamin.

— Ça pourrait aussi être moi.

La phrase était sortie toute seule. Il n'y avait jamais vraiment réfléchi, mais la perspective d'arrêter de travailler pour s'occuper des enfants n'était pas pour lui déplaire.

— Maggie adore son boulot. Beaucoup plus que moi. Mais c'est ma faute. Il faut que j'arrive à me motiver et que je m'habitue à Londres. N'en dis rien à maman, elle risque de s'inquiéter alors qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat. On est très soudés avec Mags. Tant que nous sommes ensemble, on se fiche de savoir qui fait quoi.

*

Charlie mit une éternité à glisser la clé dans la serrure. Parce qu'il était gentiment ivre, aussi parce qu'il était 23 h 30 et que son traitement le mettait à plat. Le père et le fils rirent sous cape comme des collégiens en croyant être discrets alors qu'ils faisaient un boucan infernal.

Ils trouvèrent sur le plan de travail de la cuisine deux assiettes recouvertes d'un fil plastique déjà troué, prêtes à être enfournées dans le micro-ondes. La table était mise, Penny avait même pensé à ajouter deux verres à whisky en plus des verres à eau. Jack se chargea de les remplir pendant que Charlie réchauffait leurs plats.

— J'ai un truc pour toi, fiston, déclara Charlie avant de s'éclipser.

Les deux assiettes fumantes l'attendaient lorsqu'il réapparut quelques instants plus tard.

Il déposa un dossier corné devant Jack. Ce dernier crut un instant qu'il s'agissait de papiers officiels qu'il lui faudrait régler à la mort de son père, mais le dossier était trop ancien. Il souleva le rabat et découvrit quelques documents jaunis, ainsi qu'un paquet de vieilles photos. Charlie s'attaqua à son plat en silence pendant que son fils prenait la mesure de ce cadeau inattendu. Un certificat de naissance, les formulaires d'adoption, plusieurs photos d'une jeune femme tenant dans ses bras un bébé. Jack s'empressa de refermer le dossier. Charlie ne lui laissa pas le

temps d'ouvrir la bouche.

— Tu es mon fils. Tu portes mon nom, tu as pris mes tics et je jurerais que tu as hérité de mon nez, même si je sais que c'est impossible.

— Ça ne m'intéresse pas, répliqua sèchement Jack avant d'enfourner un gros morceau de poulet.

Sa réaction provoqua brièvement l'hilarité de Charlie.

— Et quand tu fais la tête, tu ressembles comme deux gouttes d'eau à ta mère.

Il redevint grave.

— Tu ne m'as jamais demandé d'où tu venais, Jack, et rien ne t'oblige à me poser la question ce soir. Je tiens simplement à te dire que ce n'est manquer de respect ni à moi, ni à ta mère de t'y intéresser.

— Pourquoi voudrais-tu que je fasse ça, papa ? Tu t'imagines peut-être que je voudrais appeler « papa » quelqu'un d'autre ? Que quelqu'un d'autre m'appelle « fiston » ?

— Tout ce que je dis, c'est que le jour où tu voudras t'intéresser à ton passé… tu as ma bénédiction.

*

Allongé sur son lit d'enfant, la tête posée sur les oreillers affectueusement tapotés par sa mère, Jack raccrocha lorsqu'il tomba sur la messagerie de Maggie. Elle le rappellerait à la première occasion en voyant qu'il avait cherché à la joindre et il attendit, le portable à la main, prêt à décrocher.

Trois minutes s'écoulèrent avant que l'écran ne s'anime.

— Salut Mags, chuchota-t-il.

— Comment ça se passe ? lui demanda-t-elle sans préambule.

— Les médecins lui donnent quelques mois à vivre. Ils ne savent pas exactement où le cancer s'est déclaré, mais il a déjà des métastases aux poumons et au foie.

— Oh, Jack ! Je suis désolée.

— Tu ne trouves pas ça bizarre qu'ils soient infichus de savoir où ça a pu commencer ? Le cancer initial n'a pas pu disparaître, tout de même ? Comment se fait-il qu'ils n'arrivent pas à le localiser ? Ça permettrait peut-être de régler le problème. Tu ne crois pas que…

— Tu veux que je vienne ?

Si Maggie changeait de sujet de conversation, c'est qu'elle n'avait pas de réponses à lui apporter.

— Non, je rentre demain par le premier train, répondit-il d'une voix presque amère. On m'a uniquement donné ma journée, et puis mes parents ont déjà tout réglé. Ils sont au courant depuis Noël. Ils ont même décidé de se lancer dans une croisière autour du monde. Tu le crois, ça ?

— Ton père n'a plus aucun traitement ?

— Ça ne sert à rien.

— Jack… tu dois les laisser vivre ça comme ils l'entendent.

Maggie entendit Jack retenir son souffle au bout du fil. Elle comprit qu'il pleurait en silence.

— Et moi, alors ?

— Il n'est pas question de toi en l'occurrence, mon amour.

Jack s'obligea à respirer longuement, le temps de se reprendre.

— Oublie ta colère, finit par reprendre Maggie. L'important en pareil cas, c'est de ne pas avoir de regrets. Donne-leur ta bénédiction. On les appellera sur Skype tous les jours, on peut même les rejoindre lors d'une escale si tu veux.

— Ils commencent par Sainte-Lucie, réagit Jack d'une voix plus alerte.

— Tu vois bien. On peut parfaitement passer quelques jours là-bas avec eux. On descendra dans le même hôtel que la dernière fois, quand on a pris ces vacances alors qu'on n'avait pas un sou. Il est bientôt 2 heures du matin, Jack. Tu devrais dormir. Je t'aime.

*

Trois heures et demie plus tard, le temps de prendre une douche et de s'habiller, Jack quittait le pavillon de ses parents afin d'attraper le train de 5 h 45 qui le ramenait à Londres. Il allait refermer la porte lorsqu'il vit Penny, en peignoir, sur le seuil de sa chambre.

Il rentra et la serra fort dans ses bras, bouleversé. Le temps que Penny dépose un baiser sur sa joue, Jack s'en allait.

*

S'il n'avait pas eu à la main un sac de voyage et s'il n'avait pas eu les traits aussi tirés, Jack n'aurait pas échappé à la vindicte de son chef. Au lieu de quoi Ridley se douta au premier regard que les nouvelles étaient mauvaises et accepta sans un mot de voir Jack débarquer à 10 heures. De son côté, Laura brûlait d'en savoir davantage, au cas où Jack aurait voulu pleurer sur son épaule.

Jack s'assit discrètement et Ridley poursuivit sa présentation.

— William Fox est en train de pratiquer l'autopsie à l'heure où je vous parle. En attendant, nous avons la confirmation que la victime était bien de sexe masculin et que toute identification dentaire est impossible à cause des mutilations d'apparence accidentelle subies par le corps. Nous allons toutefois pouvoir recueillir son ADN grâce à la moelle épinière. Dès que ce sera fait, Laura, je vous demanderai de passer au crible les bases de données. Faites-vous aider par deux collègues. Ank, où en est-on de l'argent ?

— Nos techniciens ont pris le relais de ceux de Prescott. Ils tentent de retrouver un numéro de série intact, mais ils n'y croient pas vraiment.

— Maintenez le contact avec eux. En attendant, veuillez vous intéresser aux délinquants sexuels. Commencez par Aylesbury puis élargissez le cercle.

Ank se renfrogna à l'idée de se voir confier une tâche aussi modeste, mais c'était le cadet des soucis de Ridley.

— Le mot « pervers » n'a pas été peint sur le mur sans raison, poursuivit l'inspecteur-chef. Tant que vous y êtes, Ank, intéressez-vous aussi aux vagabonds qui traînent dans le coin.

— Bien, inspecteur, grommela docilement Ank en ouvrant un nouveau dossier.

Son geste rappela à Jack le dossier qu'il rapportait de chez ses parents, sagement rangé dans son sac au-dessus de ses vêtements.

Imitant son collègue, il sortit d'un tiroir une chemise sur laquelle il écrivit : « Incendie et meurtre d'Aylesbury / 23 juin 2019 ». Il tira de son sac le dossier corné et le glissa à l'intérieur de la chemise, ce qui lui permit de lire tranquillement les informations portées sur son acte de naissance sans que Ridley se doute de quoi que ce soit.

Il avait toujours su que sa mère biologique se nommait Trudie Nunn, et qu'elle était mariée à un certain James Anthony Nunn. Le dossier confié par Charlie ne contenait aucune photo de l'intéressé, alors que les portraits de Trudie ne manquaient pas. Une silhouette frêle, des cheveux blonds décolorés, un look sexy. Jack grimaça intérieurement. Jamais le mot « sexy » n'aurait dû lui venir spontanément à l'esprit, mais il était trop tard. Et il n'y pouvait rien si sa mère biologique était sexy quand elle était jeune. Il découvrit un peu plus loin son certificat de décès. Daté de 1988, il précisait qu'elle était morte d'une tumeur au cerveau.

Absorbé, il n'entendit pas Ridley l'apostropher.

— Jack ! répéta son chef.

Il referma brusquement le dossier et releva la tête. Un septuagénaire armé d'une canne avait rejoint Ridley.

— Pour votre gouverne, Jack, puisque vous n'étiez pas présent au début de la réunion, je vous présente le sergent Bill Thorn de la police d'Aylesbury, aujourd'hui en retraite. Il a très gentiment accepté de nous apporter son aide. Il a enquêté à l'époque sur le hold-up du train postal et connaissait Norma Walker, la dernière occupante de Rose Cottage.

Jack adressa un sourire de bienvenue au nouvel arrivant alors que Ridley donnait la parole à ce dernier.

— Vous êtes peut-être tombé sans le savoir sur une sacrée affaire qui n'a jamais été élucidée.

Thorn était flic dans l'âme. On le sentait parfaitement à l'aise face aux équipes de Ridley, tous les regards braqués sur lui.

— J'ai travaillé un temps au sein de la police montée avec Norma Walker avant de rejoindre la Criminelle à la fin des années 1990, mais c'est l'année 1995 qui vous intéresse. Je précise que je ne sais rien du meurtre d'aujourd'hui, inspecteur Ridley. En revanche, je peux vous parler de l'argent. C'est à Aylesbury que s'est déroulé en 95 le plus grand hold-up ferroviaire de l'histoire de ce pays. Une bande de gangsters

armés est repartie ce jour-là avec vingt-sept millions de livres. Ces gars-là étaient particulièrement malins, croyez-moi. L'un d'eux, monté à cheval, a fait croire qu'il appartenait à la police montée, mais ses complices disposaient d'un véhicule. Les deux gardes qui se trouvaient à bord du convoi ont clairement entendu vrombir un moteur. Toujours est-il que les gangsters se sont évanouis dans la nature. On ne sait pas combien ils étaient, mais on estime que la bande devait être fournie à cause de l'importance du butin. Un million, ça pèse déjà son poids, il aura fallu pas mal de bras pour transporter et mettre à l'abri vingt-sept fois plus en moins de quarante minutes. C'est le délai dont ils ont disposé avant que tout le secteur d'Aylesbury soit bouclé. Sans parler des fouilles effectuées dans l'ensemble des propriétés de la région très tôt le lendemain.

— Vous connaissiez bien Norma Walker ? demanda Jack.

— Ce n'est pas elle qui a braqué le train postal à cheval, si c'est la question que vous posez, réagit Thorn avec virulence. Norma était l'honnêteté incarnée. Je pense que quelqu'un s'est servi de sa maison, rien de plus.

Il laissa s'écouler un instant.

— Qu'elle repose en paix. Mourir d'un cancer est une fin horrible.

Jack eut un pincement au cœur, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre.

— À votre avis, quelqu'un s'est servi de la maison de Norma Walker en 1995, à l'époque où elle y vivait, ou bien à la suite de sa mort, quand le cottage était inoccupé ?

— Je n'en sais rien, concéda Thorn. Quoi qu'il en soit, je peux vous affirmer que Norma n'a jamais été mêlée à l'attaque du train postal.

En dépit de la véhémence de l'ancien policier, tous les subordonnés de Ridley ajoutèrent le nom de Norma à leur liste de suspects. C'était une cavalière accomplie et elle vivait à côté du lieu où s'était déroulé le hold-up. L'écarter d'emblée n'avait aucun sens.

Thorn poursuivit comme si de rien n'était.

— Imaginez… imaginez un peu que vous retrouviez cet argent un quart de siècle après les faits !

Son auditoire ne partageait pas nécessairement son enthousiasme. Il semblait peu probable que les auteurs de l'attaque aient laissé dormir une telle fortune sans y toucher.

— Dites-moi, Bill, demanda Ridley. Quels étaient vos principaux suspects à l'époque ?

— Pour être tout à fait honnête, nous n'en avions pas vraiment. On a interrogé tous les types louches de la région, mais aucun d'eux n'y était pour rien. On a procédé à une fouille en règle de toutes les propriétés du coin dans les heures qui ont suivi le hold-up. À commencer par La Grange, un manoir qui se trouvait sur le terrain occupé désormais par le lotissement. On s'est rendu sur place en premier parce que le lieu était

habité par d'anciennes taulardes. Uniquement des femmes. Ce n'était pas elles non plus. Quand on a débarqué chez elles à l'aube, on les a trouvées en chemise de nuit. Vous verrez, une grande partie du dossier que vous a envoyé l'inspecteur Prescott les concerne. Les flics ont commis pas mal d'erreurs à l'époque. Pas ceux de mon service, Dieu merci. Mes collègues de l'époque ont même fait plusieurs perquisitions à La Grange, sur la foi de simples rumeurs. On a notamment accusé ces femmes de cacher des armes. Ces filles avaient fait de la prison, c'est vrai, mais Norma s'est portée garante pour elles. Elles voulaient monter un foyer pour enfants en difficultés ou un truc du genre. En plus, comme je vous le disais, transporter vingt-sept millions de livres dans des sacs postaux n'est pas donné à n'importe qui. Ceux qui prétendent que ces filles ont fait le coup racontent des idioties.

Ridley s'entêta par acquit de conscience.

— Que pouvez-vous nous dire au sujet de Dolly Rawlins ? J'ai cru comprendre qu'elle était propriétaire de La Grange au moment du hold-up.

— Oui, et la propriétaire précédente n'était autre qu'Ester Freeman qui y tenait un bordel, sourit Thorn. Elle a été contrainte de fermer les portes de son établissement le jour où elle a recruté des pensionnaires mineures.

Laura ne put s'empêcher d'intervenir.

— Quel que soit l'âge des filles, on n'a pas le droit de tenir un bordel dans ce pays.

— Comprenez-moi, rétorqua Thorn. Je vous parle des années 1990.

Il était clair que le laxisme de la fin du siècle précédent constituait une excuse suffisante aux yeux du policier en retraite. Laura préféra ne pas insister.

— Ester était mère maquerelle, poursuivit Thorn. Gloria était faussaire. Julia… je ne sais plus très bien pour quelle raison Julia avait fait de la prison. Connie se prostituait et Dolly avait tué son mari. Je crois n'oublier personne…

— De toute façon, l'interrompit Ridley, le reste figure dans le dossier.

— Ce ne sont pas ces femmes qui ont commis le hold-up, répéta Thorn. L'attaque du train a été montée par des pros probablement venus de Londres. Si jamais vous arrivez à mettre la main sur ces types et, plus encore, sur l'argent, je peux vous dire que vous passerez pour un héros, inspecteur.

Ridley eut brusquement une idée.

— Ank, veuillez recouper la liste des délinquants sexuels avec celle des anciens clients de La Grange à l'époque où c'était un bordel. Quant à vous, Jack, servez-vous du dossier d'enquête du sergent Thorn pour retrouver les anciennes occupantes de La Grange qui sont encore en vie.

— Vous perdez votre temps, s'interposa Thorn.

Ridley se justifia sur un ton poli en lui expliquant que tous ceux qui se trouvaient dans les parages à l'époque méritaient d'être interrogés à nouveau en qualité de témoins.

— En tout cas, je vous remercie infiniment de vous être déplacé, Bill. Vous nous avez fourni une aide précieuse. Puis-je me permettre de vous recontacter si nous avons d'autres questions ?

— Avec plaisir, inspecteur, répondit Thorn, ravi. C'est formidable de penser que le mystère de ce hold-up sera peut-être élucidé.

Ridley adressa un signe de tête à Jack qui se leva et ouvrit la porte.

— Puis-je vous raccompagner jusqu'à l'ascenseur ? proposa-t-il à Thorn.

Celui-ci s'engagea dans le couloir d'un pas ralenti par sa canne.

— Quelle couleur déprimante, remarqua-t-il. Qui a choisi ce gris ?

— Quelqu'un qui ne passe jamais par ici. Les murs du dernier étage sont bleu ciel.

— Évidemment ! Du bleu ciel pour les huiles, ce gris sinistre pour les masses laborieuses. Vous êtes originaire de Londres ? Je vous pose la question car vous avez un accent du Sud-Ouest.

— J'ai grandi dans le Devon, mais je me suis donné beaucoup de mal pour en perdre l'accent.

Jack hésita avant de poursuivre.

— Ne m'en veuillez pas de vous poser la question, Bill, mais avez-vous eu l'occasion de revoir Norma Walker quand elle était malade ?

Le sergent sonda le regard de Jack.

— Je lui rendais visite au moins une fois par semaine. Le cancer est une vraie vacherie, mais même quand elle n'avait plus rien physiquement de la Norma d'autrefois, sa vivacité restait intacte. Elle a conservé son sens de l'humour jusqu'au bout. Le cancer s'attaque au cerveau en dernier. Quand un malade commence à flancher, n'hésitez pas à lui dire que vous tenez à lui. C'est la seule arme dont on dispose, à la vérité.

Bill Thorn se retint de demander à Jack lequel de ses proches il était sur le point de perdre, et le jeune homme ne jugea pas opportun de le préciser.

*

Jack consacra le reste de sa journée et son début de soirée à rechercher les anciennes occupantes de La Grange. Il se jeta corps et âme dans sa tâche alors qu'Ank, assis en face de lui, ne cachait pas son déplaisir à l'idée de dresser la liste interminable des délinquants sexuels d'Aylesbury. Victime de sa jeunesse et de son enthousiasme, Ank était persuadé qu'un enquêteur digne de ce nom se trouvait sur le terrain, et non enfermé dans un bureau.

À force de ténacité, Jack finit par découvrir qu'Ester Freeman, Gloria Radford, Julia Lawson, Connie Stephens et Angela Down avaient toutes

été arrêtées le 27 août 1995, quelques jours après l'attaque du train postal. Ester parce qu'elle avait abattu Dolly Rawlins, ses compagnes pour avoir assisté au drame. Lorsqu'il avait été établi qu'elles n'étaient pas complices, elles avaient été libérées.

Lors de son interrogatoire, Ester avait exprimé toute sa haine à l'endroit de Dolly qu'elle accusait de l'avoir trahie et de la considérer comme une merde.

Les témoignages des autres occupantes de La Grange confirmaient que Dolly et Ester, toutes deux dotées d'une forte personnalité, ne s'entendaient pas. Leur inimitié remontait apparemment au jour où Ester avait vendu La Grange deux cent mille livres à Dolly en négligeant de lui préciser qu'elle y tenait un bordel, ce qui réduisait à néant le rêve de Dolly de transformer le manoir en foyer pour enfants. Alors que Dolly comptait sur le versement d'une importante subvention municipale, la visite surprise de la commission concernée s'était déroulée un jour où Ester organisait une orgie dans le sauna.

Un quiproquo avait achevé de mettre le feu aux poudres. Dolly avait entamé des poursuites contre les enquêteurs à la suite de la perquisition brutale effectuée à La Grange au lendemain du hold-up. Un représentant de la police s'était rendu sur place afin d'en discuter et Ester, persuadée que Dolly négociait avec les autorités derrière son dos, avait vu rouge. Elle s'était emparée d'une arme et avait vidé le chargeur sur Dolly.

Ester était sortie de prison en 2017, après avoir purgé une double peine, quatorze ans pour le meurtre de Dolly, et huit de plus pour avoir voulu tuer la détenue qui partageait sa cellule. D'après son contrôleur judiciaire, Ester vivait désormais à Seaview, sur l'île de Wight. Jack prit note de son adresse et passa aux autres occupantes de La Grange.

Gloria Radford, qui faisait du trafic d'armes avec son mari, était morte dans un accident de la route en 2004 après avoir voulu fêter la sortie de prison de ce dernier. Par chance, le drame était survenu à 3 heures du matin sur une route déserte.

Connie Stephens vivait apparemment à Taunton où elle avait sollicité les autorisations nécessaires à l'ouverture d'un bed and breakfast, mais Jack peinait à retrouver son adresse exacte. Quant à Julia Lawson et Angela Down, il perdit leur trace respectivement en 2010 et 2015.

Prêt à remballer au terme d'une journée bien remplie, il jeta un coup d'œil en direction d'Ank. Celui-ci, démoralisé par ses recherches, ne lui prêtait aucune attention et Jack en profita pour se rendre discrètement sur la base de données HOLMES afin de se renseigner sur le compte de son père biologique. James Nunn, surnommé Jimmy, s'était fait remarquer dès sa prime jeunesse pour conduite en état d'ivresse et vol de voiture. Vers l'âge de vingt-cinq ans, il était passé à la vitesse supérieure en mettant ses dons de conducteur au service de gangsters lors d'attaques à main armée.

Jack fit la grimace, espérant secrètement que son père ne se soit pas entêté sur une pente aussi glissante. Le mieux était encore d'effectuer des recherches sur Google pour le savoir.

Il découvrit ainsi que Jimmy Nunn avait mené auparavant une carrière prometteuse de pilote de course. Pour une raison indéterminée, celle-ci avait pris fin lorsqu'il avait vingt-trois ans. Réduit à travailler comme mécanicien, il peinait à joindre les deux bouts, ce qui l'avait conduit sur le chemin de la délinquance.

Les articles de presse que découvrait Jack sur le Net précisaient que Nunn avait côtoyé les plus grands : Niki Lauda, James Hunt, Jackie Stewart, ou encore Mario Andretti.

— Quel putain de gâchis, murmura-t-il, dépité.

— De quel gâchis parles-tu ? lui demanda Ank.

Jack se vit contraint d'improviser un mensonge.

— La propriétaire de La Grange comptait ouvrir un foyer pour enfants lorsqu'elle a été abattue.

— Je ne vois pas où est le gâchis. Ces gosses n'avaient aucune chance avec une fille pareille.

— Peut-être, concéda Jack, désireux de mettre un terme à la conversation.

Lorsqu'il se décida enfin à rentrer chez lui, Jack avait réussi à reconstituer le parcours de Jimmy Nunn depuis sa naissance en 1945 jusqu'en 1984, sans parvenir à aller plus loin. À l'époque où il était pilote de Formule 1, un nom revenait souvent : celui de Kenneth Moore, un mécano de plus de soixante-dix ans vivant à Hackney. À présent que Jack se trouvait dans une impasse, le mieux était encore de s'adresser à ceux qui avaient bien connu Jimmy Nunn…

Jack rangea le dossier dans son sac de voyage et rentra chez lui.

*

À la grande surprise de Jack, Maggie avait pris sa soirée et l'attendait chez eux. Leur dîner était au four et le vin dans les verres. Elle prit Jack dans ses bras et lui tendit un verre. Persuadée qu'il allait lui parler de Charlie, elle fut surprise de l'entendre évoquer un père biologique dont elle ne connaissait même pas le nom.

— Jimmy Nunn aurait pu se hisser au niveau de Jackie Stewart, mais sa carrière a déraillé pour une raison inconnue.

Maggie ouvrit de grands yeux en découvrant le contenu du vieux dossier corné.

— Papa m'a donné ça, me laissant libre de me renseigner sur mon passé. Je lui ai répondu sèchement que je n'avais besoin de personne en dehors de maman et lui. Et puis en arrivant au boulot, j'avoue que j'ai été curieux de savoir.

Il prit le certificat de décès de Trudie et le tendit à Maggie.

— Rien à espérer de ce côté-là.
— C'était une très belle femme, nota Maggie en feuilletant les vieilles photos.
Jack haussa les épaules.
— Ouais, peut-être… J'ai l'intention de retrouver Jimmy Nunn. J'ai réussi à identifier certains de ses anciens collègues. Je me dis aussi que tante Frances pourrait m'en apprendre davantage sur son compte.
Frances Stanley était la sœur de Trudie et sa signature figurait au bas des papiers d'adoption. Aux pieds de Maggie et Jack s'étalaient également quelques cartes de Noël et d'anniversaire envoyées par Fran. Les envois avaient apparemment cessé lorsque Jack avait six ou sept ans.
— J'ai le souvenir d'avoir eu tante Fran au téléphone une fois. J'avais obtenu un prix à l'école et j'ai demandé à maman la permission de l'appeler. Elle était très fière et m'a promis de m'envoyer un cadeau pour me récompenser. Mais elle ne l'a jamais fait.
— Mon chéri, dit Maggie d'une voix douce, pourquoi tiens-tu absolument à retrouver ce Jimmy Nunn ?
Jack posa sur elle un regard perplexe, comme si la réponse était évidente.
— Libre à toi, bien sûr, poursuivit Maggie, mais pourquoi ?
La sonnerie du four leur signala que le dîner était prêt. Maggie embrassa Jack et emporta son verre de vin dans la cuisine. Jack avait disparu lorsqu'elle regagna le salon. Elle l'entendit téléphoner à travers la porte ouverte du couloir.
— Tante Fran ?
Jack regarda sa montre.
— Oh ! Il est déjà minuit moins le quart. Excuse-moi de t'appeler si tard… Oui, je vais bien… Je sais, ça fait une éternité… Je vis à Londres maintenant. On a déménagé pour le boulot de Maggie… Je travaille dans la police…
Jack accueillit la réplique de sa tante avec un rire poli.
— Oui, ça me plaît. C'est un boulot stimulant.
Maggie se posa sur le canapé du salon, l'oreille tendue.
— Je t'appelle pour une raison simple. Que sais-tu de Jimmy Nunn ?
Jack ponctua la réponse de sa tante de « Hmm », « OK » et autres « Je vois ».
— Qui pourrait me renseigner sur lui ?… J'ai bien conscience que c'est de l'histoire ancienne… Non, je comprends. En tout cas, merci et encore désolé de t'avoir téléphoné si tard… Oui, papa et maman vont bien, merci d'avoir posé la question… Je leur passerai le bonjour de ta part.
Jack rejoignit Maggie dans le salon, ramassa les documents éparpillés par terre et les rangea d'un air maussade.
— Ne t'inquiète pas, mon amour. Tu y arriveras sans elle, le rassura Maggie.

Puis elle partit chercher les assiettes dans la cuisine.

6

Jack arriva le premier au bureau le lendemain. Moins par envie que parce qu'il avait mal dormi. L'indifférence dont avait fait preuve sa tante le désarçonnait, il la soupçonnait de vouloir lui cacher la vérité. C'était la première fois depuis très longtemps que son « instinct de flic » se rappelait à son bon souvenir et il voulait plus que jamais se renseigner sur le compte de Jimmy Nunn. Il allait devoir se montrer prudent ; si jamais Ridley pensait qu'il se relâchait, il n'hésiterait pas à le renvoyer dans le Devon.

Lorsque ses collègues le rejoignirent, Jack avait eu le temps de punaiser au mur les portraits des occupantes de La Grange, accompagnés des éléments recueillis au sujet de chacune d'elles.

Tout le monde n'était pas encore assis lorsque Jack se lança.

— Dolly Rawlins, tuée en 1995. Sa meurtrière, Ester Freeman, est sortie de prison en 2017 et vit actuellement sur l'île de Wight avec un certain Geoffrey Porter-Lewis, notaire en retraite, sans casier judiciaire. Gloria Redford a trouvé la mort avec son mari dans un accident de voiture. Connie Stephens a ouvert un gîte à Taunton, mais je ne suis pas certain qu'elle l'ait encore. Je compte vérifier. Enfin, je n'ai encore aucune information sur Julia Dawson et Angela Down.

Ridley interrogea Jack du regard, persuadé que ce n'était qu'un début. En une fraction de seconde, Jack passa de la satisfaction du devoir accompli à la déception la plus profonde.

— Très bien, finit par déclarer Ridley. Je vous demanderai de vous rendre sur l'île de Wight demain…

Il laissa s'écouler un silence avant d'ajouter :

— Puisque c'est la seule piste dont vous disposez.

Jack se rassit en accusant le coup et Ank prit sa suite.

— Figurez-vous, inspecteur, qu'un demi-millier des délinquants sexuels répertoriés dans nos fichiers se sont évaporés dans la nature. Ils sont censés vivre dans les centres de réadaptation dans lesquels on les a placés, mais ils n'y restent pas.

— Nous aurons tout le loisir de réviser nos statistiques plus tard, Ank. Pour l'heure, ce que nous savons m'intéresse plus que ce que nous ne savons pas.

— Bien, inspecteur. J'écume actuellement une liste de quarante-cinq délinquants sexuels originaires de la région d'Aylesbury et…

— Qu'entendez-vous par « j'écume » ? s'enquit Ridley.

Ank afficha sa surprise, désarçonné par la question.

— Je vous engage à contacter le service des Personnes vulnérables pour qu'on vous adjoigne deux ou trois collègues. Vous leur demanderez de collecter les informations susceptibles de vous intéresser, il vous suffira ensuite de les réunir dans un même document.

— Bien sûr, inspecteur. Je vous remercie. Sinon, je suis tombé sur le procès-verbal d'arrestation d'un certain Daniel Green, un vagabond qui squattait régulièrement Rose Cottage. Il volait des cierges à l'église du village et des provisions dans une épicerie voisine. La dernière fois, la police locale l'a retrouvé avec des images pédopornographiques collectées sur Internet, si bien qu'il pourrait bien s'agir du « pervers » qui nous intéresse. Il a été condamné à deux mois et demi de prison pour ça. Les collègues du cru, qui le connaissent de vue, m'ont promis de garder l'œil ouvert. Si jamais on ne le retrouve pas, il pourrait s'agir de notre « Shirley ».

— « Sheila », le corrigea Jack, dans l'espoir infantile que son collègue paraisse aussi ridicule que lui.

Ank, imperturbable, ajouta une photo de Daniel Green sur le tableau mural, et Laura prit sa suite.

— En tout, le train postal de 95 transportait près de trente-sept millions de livres, mais les gangsters ont abandonné sur place plusieurs sacs. Tous contenaient des billets usagés dont les numéros de série n'avaient pas été relevés. De ce fait, il ne sert à rien de tenter d'identifier les numéros des billets brûlés. De toute façon, je vois mal d'où pourraient provenir les billets de cinq et de dix livres découverts dans la cheminée de Rose Cottage. Si cet argent avait une origine légale, ses propriétaires auraient forcément tenté d'échanger les billets avant leur date de péremption. Il y en a tout de même pour près de deux millions !

Jack poursuivit le raisonnement de Laura.

— Et si les coupables ont brûlé autant d'argent, c'est qu'ils conservaient vingt-cinq millions par-devers eux. En billets aisément négociables, cette fois.

— Exactement.

— Deux millions, c'est de l'argent de poche à côté du reste. Il s'agit forcément du butin récupéré lors de l'attaque du train postal.

Ridley joignit sa voix au chœur de ses deux subordonnés.

— Ce dont nous sommes sûrs à présent, c'est que le produit accélérant utilisé était de l'essence. Très certainement siphonnée dans le réservoir du véhicule des coupables, puisqu'il n'y en avait aucun sur place. Laura, je vous propose de visionner les images de toutes les caméras de surveillance des environs. Il n'y en a sans doute pas beaucoup, mais il nous faut identifier l'ensemble des véhicules qui ont circulé sur la route voisine. La plupart appartiennent aux habitants du lotissement, ce qui ne nous autorise pas à les éliminer pour autant. Vous devrez tout vérifier.

Laura acquiesça d'un mouvement de tête.

— Quant aux autres, servez-vous du rapport d'autopsie que Jack vous

fournira incessamment pour essayer de retrouver « Sheila » dans la liste des personnes disparues. Des questions ? Jack, vous venez avec moi.

*

Jack s'attendait à un savon en remontant le couloir qui menait au laboratoire de Foxy en compagnie de Ridley. Il ne s'était pas trompé.

— Comment se fait-il que vous ayez uniquement retrouvé la trace d'une suspecte que n'importe qui aurait localisée en un rien de temps puisque le nom de son contrôleur judiciaire figure dans le dossier envoyé par l'inspecteur Prescott ?

Ridley ne laissa pas à Jack le temps de se justifier. Il enchaîna :

— Une nouvelle recrue comme Ank devrait vous prendre comme exemple, Jack, mais ce n'est nullement le cas. Vous n'êtes rien d'autre qu'un simple collègue à ses yeux.

— Je compte parler à Maggie de ce poste de sergent…

— Ne le faites que si le poste vous intéresse réellement, conclut Ridley en poussant la lourde porte matelassée de l'univers carrelé de blanc du médecin légiste.

Foxy ne prêta guère attention à la tension palpable qui régnait entre ses visiteurs. C'est tout juste s'il remarquait la présence de ses semblables lorsqu'il était occupé par une autopsie. Sans même saluer Ridley et Jack, il leur montra du doigt « Sheila » allongé sur une table.

— L'échantillon de moelle épinière que j'ai prélevé n'a donné aucun résultat. L'ADN du sujet ne figure sur aucune base de données. À moins de me fournir celui de l'un de ses proches, je n'ai aucun moyen de vous révéler l'identité de « Sheila ». Je puis cependant vous dire qu'il était déjà mort quand l'incendie s'est déclaré car je n'ai trouvé aucune trace de fumée dans les poumons.

Foxy alluma la boîte lumineuse fixée au mur, sur laquelle était accrochée une radio du crâne de la victime.

— La mort a été provoquée par le coup reçu derrière la tête. La fracture était importante et la tache noire que vous voyez sous la fracture correspond à une hémorragie intracrânienne. Le décès a été très rapide. Il m'a fallu briser les hanches et les genoux pour redresser le corps, mais je peux vous dire qu'il mesurait un mètre soixante-dix-huit. Du côté droit en tout cas, puisqu'il lui manque le pied gauche.

Très content de sa plaisanterie, Foxy lança le sac contenant le pied à Jack qui s'empressa de s'en débarrasser sur une table d'autopsie d'un air dégoûté.

— Espèce de crétin, marmonna-t-il en se retenant d'éclater de rire, au cas où Ridley ne se serait pas départi de sa mauvaise humeur.

Ridley trouva toutefois la plaisanterie très cocasse. Jack le sentait nettement plus détendu qu'à son habitude chaque fois qu'il se trouvait en présence de Foxy. Sans doute parce que les deux hommes n'avaient

aucune raison de se marcher sur les pieds. Jamais Ridley n'aurait pu pratiquer le métier de Foxy, et réciproquement, ce qui les laissait libres de s'admirer mutuellement.

— Au vu de ce qui reste du corps, poursuivit le légiste, je dirais que « Sheila » pesait entre soixante-dix et soixante-quinze kilos. Sinon, il était blanc, ce qui devrait grandement vous faciliter la tâche pour l'identifier. Bonne chance.

Ridley se tourna vers Jack.

— Je vous laisse le soin de consulter les listes des personnes disparues. Tout de suite.

Et il congédia Jack d'un geste.

*

Jack passa une journée interminable derrière son bureau, pendu à son téléphone. Avant de rentrer chez lui, il fit un détour par Hackney dans l'espoir de rencontrer Kenneth Moore, l'ingénieur de Formule 1 qui avait travaillé avec Jimmy Nunn. Comme il disposait d'une simple adresse, et non d'un numéro de téléphone, il croisa les doigts.

En chemin, il appela Maggie et laissa un message sur son répondeur.

— Je travaille tard ce soir. On aurait pu grignoter ensemble vers minuit, je peux prendre à manger sur le chemin de l'hôpital. Envoie-moi un SMS. Si tu ne peux pas, tant pis. On se voit demain matin. Je t'aime, Mags.

L'ascenseur de l'immeuble de Kenneth Moore était en panne, et l'ancien mécano vivait au onzième étage. Jack regarda sa montre : 21 h 30. Apercevant un café en face de l'immeuble, il décida de tenter sa chance. L'affaire de Rose Cottage et son enquête personnelle sur Jimmy Nunn semblaient redonner vie à son instinct.

Il poussa la porte du café et le silence se fit instantanément. Les présents semblaient avoir deviné sa profession.

— Je cherche Ken Moore, s'enquit-il. Il connaissait mon père, un certain Jimmy Nunn.

— J'accepte de vous en parler uniquement si vous me donnez les dix-sept livres que ce connard ne m'a jamais rendues ! lui cria un barbu âgé à l'extrémité du comptoir.

Jack se tourna vers le barman.

— Je voudrais une Beck pour moi, donnez à Ken ce qu'il veut, et prenez ce qui vous fait plaisir.

Le barman obtempéra sans un mot et les conversations reprirent comme si de rien n'était.

En l'espace d'une heure et demie, pendant que Jack se contentait de deux cannettes, Ken avait avalé quatre pintes sans rien révéler d'intéressant au sujet de Nunn. Le vieil homme avait la mauvaise habitude de se coller contre son interlocuteur sans avoir conscience de sentir mauvais. Jack avait beau s'efforcer de garder ses distances, rien

n'y faisait. Chaque fois que le genou de Ken venait se frotter contre celui de Jack, ce dernier reculait. Il aimait mieux ne pas savoir à quoi correspondaient les taches qui maculaient le pantalon beige du mécanicien. Le temps aidant, Ken finit toutefois par lui raconter une histoire intéressante.

— Je me souviens d'un jour, se lança-t-il en posant machinalement une main moite et grassouillette sur le genou de Jack. Jimmy faisait le cake avec deux filles. On parle souvent des groupies qui traînent autour des rock stars, mais c'est rien à côté de la Formule 1, Jack.

L'ingénieur envoya au visage de son interlocuteur son haleine chargée de bière et de chips.

— Avec Jimmy, on s'est vite mis d'accord sur les filles qui nous intéressaient. Pour une raison quelconque, il a pensé que le moyen le plus rapide de sauter celle qu'il avait choisie était encore de franchir les barrières au lieu de passer par le portail, alors qu'il se trouvait tout près. L'instant d'après, Jimmy se retrouvait le cul par terre, comme de juste. Les filles se sont barrées en se foutant de sa gueule et Jimmy, allongé au pied des barrières, s'est mis à crier comme un putois : « Mon bras ! Je me suis cassé le bras ! » Au début, j'ai cru qu'il s'était uniquement démis l'épaule, mais il s'était pété la… Je suis plus comment ça s'appelle, précisa-t-il en posant sa main sur la clavicule de Jack. Quel con ! Juste avant la course la plus importante de sa carrière ! Il aurait pu devenir l'un des grands de la Formule 1, au lieu de quoi il a disparu du jour au lendemain.

— Les gens ne disparaissent pas, Ken.

— Son nom s'est retrouvé mêlé à celui des frères Fisher deux ou trois ans plus tard. Ça vous dit rien ?

Jack secoua la tête.

— Vous êtes trop jeune. Des caïds de Soho, précisa Ken. Ça remonte à près de quarante ans, à l'époque où les rues étaient tenues par de vrais gangsters, et non des gamins étiques qui s'invectivent à distance. À l'époque, les truands avaient des couilles.

— Que faisait Jimmy avec les Fisher en question ?

— Jimmy était doué pour un seul truc : conduire les bagnoles et les réparer. Je vois mal à quoi d'autre il aurait pu leur servir.

Ken vida sa pinte et jeta un regard en coin en direction de Jack qui sortit un billet de dix livres de son portefeuille.

— Je vais y aller, mais…

Le bip de son portable interrompit Jack. Le temps qu'il lise le SMS de Maggie, Ken commandait une autre pinte et un petit verre de gnôle.

— Gardez la monnaie ! lui cria Jack en quittant le bar.

*

Installés l'un en face de l'autre à la cafétéria, Jack et Maggie partageaient un plat de nouilles acheté dans un restaurant à emporter

proche de l'entrée de l'hôpital. Ce n'était ni un Chinois, ni un Indien, ni un fish & chips, mais les trois réunis et le résultat était délicieux, contre toute attente. Maggie porta à sa bouche une dernière crevette tout en écoutant Jack. Si elle avait été raisonnable, elle aurait mis à profit sa pause en se rendant dans la salle de sport du personnel, mais Jack avait besoin d'elle.

— C'était un parfait connard de l'avis de tous. Il a mis un terme à une carrière prometteuse en se bousillant l'épaule, tout ça pour draguer une fille. Sans compter qu'il était avec Trudie à l'époque. Un type super.

— Ce n'est pas « de l'avis de tous », Jack, le corrigea Maggie. Tu as uniquement discuté avec ce type dont j'ai cru comprendre qu'il pourrait bien terminer la soirée en coma éthylique.

La déception de Jack faisait peine à voir et Maggie lui caressa gentiment le bras.

— Il avait quel âge au moment de cette histoire ? Dans les vingt-cinq ans ? Rien d'étonnant à ce qu'il fasse le beau avec les filles. Ça n'en fait pas un connard pour autant, c'était encore un gamin. Il a très bien pu réussir comme prof de mécanique depuis. Quelle importance, de toute façon ? Dis-toi bien que ce type n'est pas ton père, Jack. Ton vrai père, c'est celui qui part en croisière demain.

— Putain, c'est déjà demain ?

Si Jack avait retenu la date, il n'avait pas réfléchi que l'échéance était aussi proche.

— Leur bateau part à 14 heures, poursuivit Maggie. J'imagine qu'ils monteront à bord vers midi. Leur croisière dure quatre mois, mon chéri, de sorte que…

Maggie laissa sa phrase en suspens. Il était clair que c'était sans doute la dernière fois que Jack verrait Charlie.

— Tu sais s'ils ont des cercueils à bord des bateaux de croisière ? s'inquiéta-t-il.

— Ils en ont des dizaines. La plupart des passagers ont plus de soixante-dix ans. Tu sais, Jack, c'est l'occasion ou jamais de leur dire combien tu les aimes. Ils ont besoin de l'entendre. Emmène-les déjeuner.

7

Jack posa un regard ahuri sur le gigantesque paquebot. Un monstre de dix-sept étages dont les six ponts supérieurs formaient une pyramide. Du quai, Jack aperçut sur les ponts les plus élevés des palmiers, des piscines équipées de toboggans, un mur d'escalade et même une tyrolienne. Le spectacle était incroyable. Des centaines d'employés asiatiques des deux sexes couraient dans tous les sens, Jack se fit la réflexion que ses parents seraient traités comme des rois par les membres du personnel. Moins par sens du devoir que par souci de rapporter chez eux de généreux pourboires. Jack s'empressa de chasser de son esprit cette pensée cynique. S'occuper de croisiéristes à longueur de journée ne devait pas être une sinécure.

Le paquebot, plus haut que l'immeuble où vivaient Jack et Maggie, était plus large que l'autoroute M25. Un condensé flottant de Las Vegas et de la Floride. Ses parents allaient adorer. Il les imagina en train de boire du champagne au petit déjeuner, de perdre leur argent au casino, de s'empiffrer aux repas.

Jack s'assura pour la centième fois qu'il n'avait pas perdu son billet pour l'île de Wight. Il avait à peine réfléchi aux questions qu'il poserait à Ester Freeman, préférant se laisser porter par l'entretien. Il avait choisi de prendre un ferry seulement dans l'après-midi, mais il avait une réponse toute prête pour Ridley : il prétendrait avoir réglé un problème de passager à la demande des autorités portuaires. Pas question de se laisser sermonner une fois de plus par son chef.

Son portable sonna.

— Où es-tu, mon chéri ?

— Lève la tête, maman, plaisanta Jack. Dès que tu vois un énorme bateau de croisière tout blanc, tu montes à bord.

Il glissa le téléphone dans la poche intérieure de son blouson de cuir en souriant. Quelques instants plus tard, il repérait Charlie et Penny sur le quai. Ils paraissaient parfaitement sereins.

— On est là ! lui cria joyeusement sa mère.

*

Les restaurants ne manquaient pas autour des docks de Southampton, mais Jack préféra conduire ses parents dans un petit pub. Charlie et Penny étaient des gens simples aux goûts simples.

Charlie et Jack commandèrent un steak frites, Penny préféra manger du poulet servi avec une tourte aux champignons. Elle prenait

systématiquement de la tourte en pareil cas, pour n'avoir jamais réussi à maîtriser l'art de la pâte brisée. « Je ne vois pas l'intérêt de manger des plats que je pourrais me préparer moi-même », disait-elle invariablement. Ils discutèrent de tout et de rien en partageant une bouteille de vin rouge. À aucun moment il ne fut question du cancer de Charlie, ou du fait qu'il ne reverrait peut-être jamais l'Angleterre.

Le repas avalé, Jack laissa ses parents à l'intérieur du pub et partit chercher leurs bagages dans la voiture de Penny. Cette dernière s'était garée dans un parking longue durée, le plus loin possible de l'entrée, fidèle à sa conviction que les voleurs de voitures privilégiaient les véhicules les plus proches de l'entrée afin de s'échapper plus vite.

Jack fit ses adieux au comptoir d'embarquement. Les embrassades, interminables, furent entrecoupées de nombreux « Je t'aime ». Charlie prit Penny par la main et elle lui caressa machinalement les doigts avec le pouce. Elle serait toujours là pour lui… jusqu'au jour où il lui faudrait rentrer seule, laissant le soin à Jack d'être là pour elle. Penny déposa un dernier baiser sur la joue de Jack, puis elle entraîna son mari vers la passerelle.

Resté sur le quai, Jack chercha les visages de ses parents au milieu de ceux des milliers de passagers agglutinés sur les ponts du paquebot. Il finit par les localiser dans la foule. Serrés l'un contre l'autre le long du bastingage, ils tenaient d'une main une coupe de champagne et de l'autre un petit drapeau du Royaume-Uni.

Seigneur, rit Jack intérieurement. *Ils vont être soûls avant même d'avoir quitté le port.*

Son rire céda brusquement la place aux larmes, sans qu'il parvienne à les retenir. Il se rassura en constatant qu'il était entouré d'inconnus. Les bras de la foule s'agitèrent pendant une bonne quarantaine de minutes, puis la sirène retentit et le navire s'ébranla lentement. Penny envoya mille baisers à Jack pendant que son père levait le pouce à de multiples reprises. Jack longea le quai sur toute sa longueur en multipliant les grands gestes, un large sourire aux lèvres. Il ne reconnaissait déjà plus ses parents parmi la masse des passagers, persuadé qu'ils continuaient de le voir puisqu'il était le seul à s'aventurer aussi loin.

— Et merde ! s'écria-t-il soudain en sortant une nouvelle fois son billet pour l'île de Wight.

Il rebroussa chemin précipitamment et se hâta en direction de l'embarcadère des ferrys où il vit, pour la deuxième fois ce jour-là, un bateau s'éloigner sans lui.

8

Le ferry qui emportait Jack vers l'île de Wight était loin d'être aussi luxueux que le paquebot sur lequel voguaient Charlie et Penny. À cette heure, ceux-ci devaient déguster des crustacés, pour le plus grand plaisir de Penny. Quant à Charlie, tant qu'il avait un verre à la main, il était prêt à tout pour satisfaire les caprices de sa femme. Jack sourit en imaginant ses parents au milieu de passagers issus de classes moins populaires que la leur. Il retrouva soudain sa mine grave en se demandant combien d'entre eux s'étaient embarqués comme Charlie dans un voyage sans retour.

Jack profita de la traversée pour se renseigner sur le compte des frères Fisher en se servant de Google comme des bases de données de la police. Ken Moore lui avait soufflé l'information d'une voix pâteuse en fin de soirée, mais c'était la seule piste dont il disposait.

Arnie et Tony Fisher possédaient à Soho un club qui avait fait l'objet de nombreuses descentes de police pour trafic de drogue, jeux clandestins et prostitution de mineurs. En vain. Arnie, le plus malin des deux, avait toujours réussi à passer entre les mailles du filet. Ce garçon charmeur, doté d'un penchant marqué pour les jeunes hommes, savait également se montrer d'une grande brutalité. D'apparence mielleuse, il possédait un regard froid de squale et se montrait impitoyable avec ses adversaires. S'il ne se salissait jamais les mains, la police le soupçonnait d'avoir commandité un grand nombre de vols à main armée, d'agressions et de meurtres tout au long des années 1970 et 1980. Son frère Tony, très différent de lui, était un voyou affirmé. Il aimait les voitures de sport et les femmes vulgaires, n'appréciait rien tant que terroriser et torturer ses ennemis. Tony était un véritable psychopathe, ainsi que le prouvait un casier judiciaire particulièrement fourni.

Jack tomba sur un article de presse de 1984 relatif au meurtre d'un certain « Boxer » Davis, un homme de main proposant ses services au plus offrant. Avant d'être assassiné au printemps de cette année-là, Davis avait travaillé aussi bien pour les Fisher que pour Harry Rawlins. À en croire les rapports de police établis à l'époque, il avait été acculé contre un grillage dans une allée de Soho par un conducteur qui avait foncé sur lui à trois reprises, reculant à chaque fois, avant de disparaître dans la nuit. Aucun témoin n'ayant assisté à la scène, le corps de Boxer avait été découvert le lendemain matin par un cuistot qui vidait son seau.

Tel était le monde interlope qu'avait fréquenté Jimmy Nunn lorsque sa carrière de pilote de Formule 1 s'était brusquement arrêtée. Il s'était contenté de poursuivre son unique passion en tenant le volant pour le

compte de gangsters. Avec talent, apparemment, car il n'était jamais resté en prison longtemps.

Jack appela Laura.

— Tu pourrais me rendre un service, ma grande ? J'aurais aimé récupérer le dossier de police de deux frères, Arnie et Tony Fisher.

— Pas de souci, réagit Laura. De qui s'agit-il ?

Laura était tellement mordue qu'elle se méprit sur la signification réelle de l'expression « ma grande ». Elle la prit pour une marque d'affection dans la bouche de Jack qui appelait couramment ses collègues « mon grand » ou « ma grande ».

— Je m'intéresse au passé des femmes de La Grange, et le mari de Dolly Rawlins était un gangster notoire dans les années 1970 et 1980. Comme les frères Fisher. Je t'avoue que je pars un peu à la pêche.

— C'est Ester qui t'a parlé d'eux, j'imagine ?

Jack releva la tête. Le port de Cowes, avec ses vedettes et ses yachts, était tout proche à présent.

— Cette vieille sorcière n'a pas essayé de te draguer ? Elle jouissait d'une sacrée réputation à l'époque, elle a sans doute gardé ses bonnes vieilles habitudes, gloussa Laura à l'autre bout du fil.

— Elle n'était pas chez elle, mentit Jack. J'attends qu'elle…

Sur les haut-parleurs du bord, une voix informa les passagers, entre deux crachotements, qu'ils arrivaient à destination.

— Mon Dieu, Jack ! chuchota Laura qui avait parfaitement entendu l'annonce. Tu n'as pas encore débarqué.

— Ne le dis pas à Ridley, surtout.

Il s'était exprimé d'une voix si tendue, il craignit qu'elle soupçonne Charlie d'être mort prématurément. Le mieux était encore de la rassurer.

— Mon père va bien. Enfin, aussi bien qu'on peut l'être dans son état. Ils sont partis en croisière ce matin et comme j'étais à Southampton pour prendre le ferry, j'ai voulu les inviter à déjeuner avant leur départ. C'est peut-être la dernière fois que je vois mon père. Je me voyais mal expliquer ça à Ridley.

— Si ça se trouve, il comprendrait, dit Laura d'une voix compatissante.

— J'aime autant ne pas prendre le risque. Je vois Ester dans moins d'une heure, je serai rentré en fin d'après-midi.

— Il t'avait bien recommandé de revenir tôt.

Ank poussa la porte de la Criminelle au même moment. Il devina tout de suite que Laura avait Jack au téléphone.

— En tout cas, ce n'est pas moi qui le lui dirai, poursuivit la jeune femme. Et je m'occupe des frères Fisher. À demain.

Elle raccrocha et n'eut pas besoin de relever la tête pour savoir qu'Ank l'observait d'un air réprobateur.

— Si tu n'as pas envie qu'il t'arrive des bricoles, je te conseille de te

mêler de tes oignons, lui recommanda-t-elle.

— C'est à Jack que tu devrais dire ça, rétorqua Ank, très content de lui.

Laura le fusilla du regard.

— Le propre d'un sergent, agent Joshi, est de comprendre ses équipes et d'en tirer le meilleur parti.

Sur ces mots, elle se leva et partit préparer du thé vert, de peur de prononcer une phrase qu'elle serait amenée à regretter.

*

Jack vérifia l'adresse dont il disposait en découvrant une superbe propriété en bordure de plage à Seaview, au sud de Ryde. Comment une ancienne taularde avait-elle pu s'offrir une aussi belle maison ? En chemin, il avait longé une marina peuplée de yachts accueillant des hommes en blazer et des femmes dégustant des cocktails en robe courte alors que le ciel était couvert. La moitié de l'habitat était constitué d'hôtels ou de gîtes ; quant à la plage, c'était un heureux mélange de sable fin et de rochers. La mer était constellée de bateaux, les vélos étaient plus nombreux que les autos, les enfants allaient pour la plupart pieds nus et les adultes portaient presque tous des chaussures bateau. Les touristes assis sur la digue mangeaient des fish and chips ou buvaient des bières, parfois les deux. À l'extrémité de la plage se dressait un râtelier accueillant des canoës en position verticale. Les maisons, nettement plus espacées qu'en ville, étaient entourées de verdure.

Jack se remplit les poumons d'air marin en contemplant ce spectacle paisible. Il se fit la réflexion qu'il s'ennuierait à mourir s'il lui fallait vivre dans un endroit pareil.

Il toqua à la porte du numéro 34 et un petit homme au crâne dégarni lui ouvrit. Son visage était barré d'une épaisse moustache grise qui lui dissimulait entièrement la bouche. Son nez était chaussé de lunettes rondes en métal, il portait un t-shirt moulant blanc qui mettait en valeur des abdos peu convaincants, ainsi qu'un bermuda noir, un tablier de soubrette ourlé de dentelle, et des chaussons roses. Une paire de gants de ménage jaune vif émergeait de la poche droite de son tablier, et la gauche était déformée par ce qui ressemblait fort à une paire de menottes.

Le petit homme dévisagea son visiteur en silence.

— Désolé, s'excusa Jack en s'apercevant qu'il observait son hôte avec de grands yeux. Je cherche Ester Freeman.

— Vous êtes ?

— Jack Warr, de la police métropol…

Le visage du petit homme s'illumina.

— Entrez donc, mon joli. Elle est dans l'orangerie.

Ester se reposait, un exemplaire du magazine *Marie Claire* dans les

mains, une cigarette entre les lèvres et un verre de vin rouge posé à côté d'une bouteille de McGuigan Classic à moitié vide. Le carton dans lequel avait été livré le cabernet sauvignon reposait un peu plus loin. Douze bouteilles pour cinquante livres, livraison comprise. Jack le savait car Maggie et lui achetaient leur vin de la même façon. Ils profitaient de l'offre initiale, recevaient le premier carton au tiers de son prix, et résiliaient leur abonnement dans la foulée. En attardant son regard dans les recoins de l'orangerie, Jack constata qu'Ester avait répété la manœuvre avec quatre compagnies différentes au moins. Il sourit intérieurement.

Ester présentait une coiffure et des ongles immaculés, mais l'extrémité de ses doigts était jaunie par le tabac. Elle portait un long cardigan beige qui découvrait l'une de ses épaules, un pantalon de coton large et un haut un peu trop décolleté pour ses soixante-quatorze ans. Occupée à lire, elle referma lentement son magazine et adressa un signe au petit homme qui se sentit autorisé à s'exprimer.

— Nous avons l'honneur d'accueillir l'agent Jack Warr de la police métropolitaine, annonça-t-il, puis il se tourna vers le visiteur : Du thé ? Un verre de vin ?

— Une tasse de thé, avec grand plaisir. Merci.

Ester rappela le petit homme au moment où il quittait l'orangerie.

— Geoffrey chéri. Apporte-nous des biscuits. Non. Des petits gâteaux ! Trouve-nous des petits gâteaux. Et fais bouillir de l'eau pour deux, je prendrai également un thé.

Geoffrey reparti, Ester s'intéressa à Jack. Elle l'examina de la tête aux pieds d'un air approbateur.

— Asseyez-vous donc, mon joli.

Jack prit place en face d'elle sur un fauteuil de jardin en osier couvert de coussins.

— En quoi puis-je vous aider, agent Warr ?

— J'aurais souhaité vous poser quelques questions au sujet de La Grange, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— À l'époque où je proposais des filles à des clients fortunés ? Ou bien quand j'ai vidé le chargeur d'une arme à feu sur Dolly Rawlins ? Montrez-vous plus précis.

Tout en dévisageant Jack avec la mine la plus sérieuse du monde, elle affichait un regard pétillant de malice.

— Je m'intéresse à l'année 1995, mademoiselle Freeman.

Jack n'entendait pas se laisser intimider par une mère maquerelle sur le retour.

— Vous deviez avoir dix ans tout au plus à l'époque. Pourquoi vous intéresser à l'histoire ancienne ?

— Vous aurez peut-être lu dans la presse qu'un incendie s'était déclaré à Rose Cottage, près d'Aylesbury ?

Ester se redressa sur son siège.

— Je ne m'intéresse pas à ce qui se passe dans le monde en dehors de Seaview. J'avoue toutefois que cet incendie m'intrigue. Et, plus encore, la venue jusqu'ici d'un enquêteur de la police londonienne. Pourquoi ne pas m'avoir envoyé un flic local quelconque ?

Au lieu de répondre, Jack se lança :

— J'aimerais que vous me parliez de votre séjour à La Grange en 1995.

— Un putain de désastre en puissance. Imaginez un peu : une meurtrière, une mère maquerelle, une trafiquante d'armes, une toxico et une pute décidées à ouvrir un foyer pour enfants ! Je ne vous apprends rien, j'imagine que vous connaissez déjà nos pedigrees respectifs. Julia et Gloria avaient sans doute l'intention de refaire leur vie de merde. Connie attendait qu'on décide à sa place. Quant à moi, j'espérais piquer son fric à Dolly Rawlins.

Geoffrey revint avec un plateau en argent. Il tendit à Jack une assiette aux motifs compliqués et l'invita à prendre ce qui lui faisait plaisir, puis il remplit deux tasses, en tendit une à Ester, et quitta la pièce.

— Vous ne trouvez pas qu'il est charmant ? sourit Ester en choisissant trois petits gâteaux différents qu'elle dévora l'un après l'autre sans se soucier de parler la bouche pleine. Geoffrey a été l'un de mes premiers clients à La Grange dans les années 1980. Il n'avait d'yeux que pour moi, ce qui était pour le moins flatteur. C'est un être d'une loyauté à toute épreuve. Plus de trente ans plus tard, il m'adore toujours.

— Cette maison lui appartient ?

— En tout cas, ce n'est pas la mienne, mon chéri. Prenez donc un petit gâteau, Jack. J'ai décidé de vous appeler Jack.

— Pas de souci, dit l'intéressé en reposant son assiette afin d'ajouter du sucre dans son thé.

— Geoffrey est un switch. Vous savez ce que c'est, Jack ?

Sans attendre sa réponse, elle enchaîna :

— Ça veut dire qu'il choisit d'être soumis ou dominateur, en fonction des circonstances. Vous aurez noté qu'il est soumis en ce moment. Il fait la cuisine et le ménage, ça tombe bien pour vous. Si vous étiez venu la semaine dernière, vous m'auriez trouvée enchaînée à mon lit.

Elle enfourna une bouchée de cake Battenberg rose vif.

Jack étouffa un ricanement dans sa tasse, ce qui provoqua l'hilarité d'Ester.

— On est comme on est, Jack. Pourquoi s'en cacher ?

— Vous disiez il y a un instant que Dolly Rawlins avait de l'argent.

— Elle m'a acheté La Grange deux cent mille livres, c'est-à-dire cent mille livres en dessous de sa valeur. D'un autre côté, ça me libérait de mes dettes et m'autorisait à réaliser tranquillement mes projets. À ceci près que je ne savais pas quels projets j'avais, alors je suis restée à La Grange en attendant de me décider. Je mangeais bien, je buvais bien, je

baisais Julia. Jusqu'au jour où quatre clampins envoyés par les autorités ont effectué un contrôle à l'improviste. En se baladant au sous-sol, ils nous ont trouvées avec Julia en train de batifoler dans le sauna. Ça ne correspondait pas exactement à la vision qu'ils avaient d'un foyer pour enfants et ils ont retiré les subventions accordées à Dolly. Elle m'a tout mis sur le dos et m'a demandé de prendre mes cliques et mes claques.

— Alors vous l'avez tuée ? s'enquit prudemment Jack qui soupçonnait son interlocutrice de ne pas lui avoir tout dit.

— Vous n'auriez pas agi de la même façon ? s'étonna Ester, comme si sa réaction de l'époque avait été parfaitement normale. Non ? Alors vous avez du pot, Jack. C'était la deuxième fois de ma chienne de vie que je voyais rouge. Je me suis dit : « Rien à foutre ». Elle m'avait déjà baisée une fois en m'achetant La Grange parce qu'elle savait que je n'avais pas le choix. Dolly Rawlins était une salope de première. Je me demande comment elle a pu atteindre la quarantaine sans se faire descendre.

Jack se sentit obligé de poser la question :

— Quand avez-vous vu rouge la première fois en vous disant : « Rien à foutre » ?

Ester lui sourit, presque admirative.

— Le jour où mon oncle Derek m'a violée pour la première fois quand j'avais douze ans. Je me suis dit : « Rien à foutre d'oncle Derek » et je lui ai planté une paire de ciseaux dans les couilles.

Ester éclata d'un rire sonore.

— Comme on dit souvent : ce qui ne te tue pas te rend…

— Vous souvenez-vous de l'attaque du train postal en 95, mademoiselle Freeman ?

— Vous feriez mieux de m'appeler Ester si vous voulez que je réponde à vos questions.

— Vous souvenez-vous de l'attaque du train postal en 95, Ester ?

— Je me souviens que vos collègues ont débarqué à La Grange à une heure indue. On ne savait pas de quoi il retournait sur le moment, mais j'avoue que j'ai été flattée quand j'ai compris. C'était la première fois qu'on m'accusait d'un truc aussi intelligent.

Jack poursuivit sur cette lignée, mais le compte rendu d'Ester correspondait en tout point à celui de Bill Thorn. Jack eut le pressentiment qu'interroger les occupantes de La Grange serait une perte de temps, mais il n'avait pas le choix.

— J'imagine que vous ne savez pas où je pourrais trouver Julia Lawson, Connie Stephens et Angela Down ?

— Vous avez consulté les registres des prisons ? Elles étaient toutes les trois trop connes pour échapper longtemps à la taule.

— Elles ne sont pas incarcérées actuellement.

— Dans ce cas, vous trouverez Julia dans un caniveau ou à la morgue, elle aimait trop la dope. Ou plutôt le contraire. Connie doit servir de paillasse à un connard violent et jaloux. Elle n'est capable de rien

d'autre, elle n'a jamais réfléchi de sa vie. Et qui est la troisième ?

— Angela.

— Ah, elle ! Aucune idée. Elle faisait le ménage encore moins bien que Geoffrey, et je doute qu'elle ait possédé la moindre cellule grise. Conne comme cochon, et je suis dure avec les cochons.

*

Jack s'installa sur la digue avec un fish and chips et une pinte de bière. La marée était basse et les bateaux les plus proches étaient échoués sur le sable. Il scruta l'horizon en se demandant où étaient ses parents, à quoi ils pouvaient bien occuper leur temps. Il sourit en imaginant son père furieux parce qu'il perdait au casino, Penny cherchant à le calmer, un cocktail exotique à la main. Elle se serait contentée de le choisir pour son appellation imagée, ainsi qu'elle le faisait lorsqu'elle misait sur un cheval au Grand National.

Il consulta ses notes et repensa à ce qu'Ester lui avait dit au sujet de Connie et de son manque d'imagination.

Il sortit son portable et appela Laura.

— J'ai un autre service à te demander.

— « Bonjour, Laura. Comment vas-tu ? », rétorqua-t-elle sur un ton sarcastique avant d'ajouter : Je t'écoute.

— Ça t'ennuierait de voir s'il existe à Taunton un bed and breakfast qui s'appelle La Grange ?

Il entendit sa collègue s'activer sur son clavier en prononçant à voix haute les mots qu'elle dactylographiait, un tic qu'il détestait chez elle.

— À propos, déclara-t-elle pendant que le moteur de recherche moulinait, Arnie Fisher est mort du sida en 2012 et son frère Tony est incarcéré à Pentonville pour homicide involontaire. Il a encore quatre ans à tirer.

Le cliquetis des touches reprit de plus belle.

Avant qu'il ait pu remercier Laura de son aide, Jack reconnut la voix de Ridley en arrière-plan.

— Quel rapport entre les frères Fisher et le meurtre de Rose Cottage ?

Laissant à Laura le soin de se débrouiller avec les explications vagues qu'il lui avait fournies un peu plus tôt dans la journée, Jack sauta de la digue, mit les restes de son fish and chips dans une poubelle et apostropha le premier passant dont il croisa la route.

— Savez-vous où je pourrais trouver un taxi ?

— La station la plus proche se trouve à la gare de Ryde, à une heure de marche. Sinon, il arrive à John, qui tient le bureau de poste, de…

Jack se précipita en direction de la poste, le portable collé à l'oreille. Il entendit Ridley interroger Laura au sujet de Taunton.

— Jack a eu l'intuition que Connie aurait pu baptiser son gîte La Grange. Je suis en train de vérifier.

Elle reprenait ses recherches lorsque Ridley l'interrompit.

— Pourquoi Jack ne s'en charge-t-il pas lui-même ? C'est lui que vous avez au bout du fil ?

Il arracha le téléphone des mains de Laura.

— Jack ? tonna Ridley.

Il se reprit en s'apercevant qu'il criait.

— Jack, je vous attends dans mon bureau à votre retour pour un compte rendu circonstancié.

— Bien, inspecteur, répondit Jack en s'efforçant de ne pas paraître essoufflé.

Il hésita à expliquer à son chef qu'il avait cru bon de payer un steak frites à son père mourant, dans l'espoir qu'il se montre compréhensif. L'autre solution consistait à lui mentir comme prévu, mais Ridley y croirait-il ? Avant même qu'il se soit décidé, Ridley reprenait :

— Vous êtes en train de courir ? Où êtes-vous ?

Jack tendit le dos.

— Euh…

Il n'eut pas l'occasion d'aller plus loin.

— Une seconde, Jack. Laura me signale l'existence à Taunton d'un gîte baptisé La Grange enregistré sous le nom de Connie Stephens. Comment avez-vous deviné ?

— Une remarque d'Ester sur le manque d'imagination de Connie, inspecteur.

— Bien joué, approuva Ridley sur un ton nettement plus amène. Je vous vois tout à l'heure. Quand regagnez-vous le bureau ?

— Quand j'aurai un train, inspecteur. J'arrive dès que possible.

*

Ridley rendit son portable à Laura.

— Ce gamin est persuadé que je suis né de la dernière pluie, marmonna-t-il entre ses dents.

Il releva la tête et annonça d'une voix forte :

— Je vous demanderai à tous votre attention !

Il s'empara d'un gros feutre et inscrivit : « Bed and breakfast La Grange – Taunton » sous la photo de Connie Stephens punaisée au tableau.

— Je sais à quel point il est pénible de consulter les archives de l'Office des personnes disparues. Notre victime y figure forcément quelque part, je vous prie de continuer. Laura, que savez-vous du foyer pour enfants que comptait ouvrir Dolly Rawlins ?

— Tout était en règle, inspecteur. Elle avait effectué des demandes de prêt, fait réaliser des devis et rempli les formulaires des services sociaux qui s'étaient renseignés sur son compte. Le directeur de la prison de Holloway s'était montré dithyrambique en expliquant que Dolly était une détenue modèle qui apportait son aide aux jeunes mères. La moitié

des filles de son bâtiment souhaitaient lui confier leurs gamins lorsqu'elle aurait ouvert son établissement.

— Ank, qu'avez-vous découvert ?

— « Sheila » n'est pas le vagabond dont on nous a parlé. Danny Green a été arrêté hier soir pour attentat à la pudeur. À mon avis, c'est à lui que s'adressait le mot « pervers » peint sur le mur de la pièce, et non à la victime.

— Jack enquête au sujet des frères Fisher. Pour quelle raison ? demanda Ridley en s'adressant à Laura.

— Parce qu'ils étaient liés à Dolly Rawlins. Arnie est mort et Tony est en prison, mais ils étaient davantage en cheville avec Harry Rawlins qu'avec Dolly. Ils se partageaient le même territoire dans les années 1980. Rawlins était notamment le commanditaire d'un hold-up raté qui s'est déroulé dans le tunnel du Strand en 1984. J'ai cru comprendre que Jack aimerait en savoir davantage sur les liens qui unissaient Dolly aux deux frères.

— Si Jack était là, on aurait pu lui poser la question. Pour l'heure, poursuivit Ridley, notre priorité reste l'identification de la victime. Demain, concentrez tous vos recherches sur l'Office des personnes disparues.

Ridley regagna son bureau dont il ferma la porte. Ses équipes en profitèrent pour souffler, terminer leur tâche du jour et s'en aller. Ridley quittait systématiquement les locaux de la Criminelle le dernier.

*

Jack regagna son domicile à 21 heures. Il trouva Maggie lovée sur le canapé, un verre de vin à la main.

— Comment ça s'est passé ? s'enquit-elle.

— Comment se fait-il que tu ne travailles pas ? rétorqua Jack en s'asseyant à côté d'elle, un verre vide à la main.

Maggie s'empressa de le remplir.

— J'ai pris ma journée, ou plutôt ma nuit, pour être avec mon adorable mec qui a traversé des heures difficiles.

Jack laissa aller sa tête sur le dossier du canapé.

— Des heures difficiles, répéta-t-il. Entre un après-midi en compagnie de deux vieux vicelards et Ridley qui ne voulait pas me lâcher, je suis sur les rotules.

Il adressa à Maggie un regard fatigué, mais elle conserva une mine grave.

— Je parlais de tes adieux à Penny et Charlie.

Jack posa une main sur le genou de Maggie. Il en avait presque oublié comment cette journée échevelée avait débuté.

— Désolé, mon amour. Je les ai invités à déjeuner dans un pub, on a bu une bouteille de rouge, et je leur ai dit au revoir depuis le quai. Ils avaient la banane tout le temps.

Jack vida la moitié de son verre d'un trait et reposa sa tête sur le dossier.

— Ils sont parfaitement conscients de ce qui les attend, Mags, mais ils sont dans leur monde.

— C'est encore le mieux, je suppose.

Jack avait toujours admiré la sagesse de sa compagne.

— Allez, je t'écoute me raconter ta journée de boulot.

Jack se frotta les yeux.

— J'ai deux ou trois nouvelles pistes pour retrouver Jimmy Nunn. L'une des femmes que je cherche vit à Taunton. Le jour où j'irai l'interroger, je compte rendre visite à tante Fran. Elle s'est défilée l'autre soir au téléphone, je vais lui tirer les vers du nez. J'ai également retrouvé un certain Tony Fisher qui connaissait bien Jimmy, apparemment. Je vais demander l'autorisation d'aller le voir en prison.

Maggie fronça les sourcils.

— Si je comprends bien, le seul type qui connaissait ton père biologique est derrière les barreaux. Oserai-je te demander pour quelle raison ?

Jack posa sur elle deux yeux rougis par la fatigue. Quand Maggie le vit vider son verre, elle devina que le Tony Fisher en question avait été condamné pour avoir tué quelqu'un.

9

Laura affichait sa perplexité devant la machine à café, se demandant combien de sucre elle s'autorisait à l'heure du petit déjeuner, lorsque Jack la rejoignit.

— Alors, ce séjour à l'île de Wight ?

Elle n'avait pas vu qu'il était au téléphone et il leva un doigt.

— Oui, d'accord, mais pensez-vous qu'il sera de retour demain ?… Ah ! Après-demain… Oui, c'est en rapport avec une enquête en cours. Sans rapport avec sa condamnation. Nous avons besoin de renseignements sur l'une de ses vieilles connaissances… Oui, si possible. Je vous remercie.

— Tony Fisher ? tenta Laura.

— Ce type est à la retraite, ce qui ne l'a pas empêché de s'en prendre à un gamin de vingt ans aux dents longues.

— Je suis prête à parier qu'il a remporté la partie. Tu devrais lire son dossier, Jack. Un psychopathe de la vieille école pur jus.

Laura récupéra dans la machine un gobelet de chocolat, un paquet de chips et une cannette de soda.

— D'après ce que j'ai cru comprendre, Tony a coincé le gamin et lui a cassé les deux majeurs en lui disant, et je n'invente rien : « Comme ça, tu pourras pas te branler pendant un mois ! »

Laura pouffa de rire tant Jack imitait bien l'accent cockney.

— Tony parle vraiment comme ça ?

— Probablement, répondit Jack en entraînant sa collègue en direction des bureaux de la Criminelle.

Ank les rejoignit en courant.

— C'était quoi, votre blague ?

— Tu n'avais qu'à être là, le rembarra Laura, et le visage d'Ank se décomposa.

*

Le quartier général de la Criminelle était équipé de deux tableaux débordant d'informations remontant pour certaines à 1984. Laissant le soin à Jack de présenter ses découvertes, Ridley s'installa derrière le bureau de ce dernier. Jack commença par punaiser trois nouvelles photos portant les noms d'Harry Rawlins, Joe Pirelli et Terry Miller, puis il ajouta une silhouette noire portant un gros point d'interrogation en guise de visage. Alors que les portraits de Pirelli et Miller étaient des photos de police, celui de Rawlins était l'agrandissement d'une vieille

photo de presse illustrant le compte rendu d'un vernissage dans une galerie de Soho au début des années 1980. Rawlins, de trois quarts, tenait à la main une flûte de champagne. Il aurait pu s'agir d'à peu près n'importe qui.

— Harry a été mêlé à l'époque à un hold-up commis dans le tunnel du Strand. Comme l'un des gangsters a été retrouvé en miettes, on a d'abord cru qu'il s'agissait de lui, mais Dolly a mis à mal cette théorie en abattant son mari six mois plus tard. Pour être en mesure d'ouvrir un foyer pour enfants à La Grange, Dolly avait forcément besoin de liquidités, notamment pour financer les deux cent mille livres versées à Ester Freeman et il ne serait pas surprenant qu'elle ait utilisé l'argent raflé par Harry.

Ridley leva la main.

— Quel rapport y a-t-il entre cette histoire et « Sheila » ?

Jack prit le temps de réfléchir avant de répondre.

— On pense que l'argent retrouvé dans la cheminée de Rose Cottage provenait de l'attaque du train postal en 95. Les rapports d'enquête de l'époque confirment que jamais les gangsters n'ont pu quitter Aylesbury puisque toute la région était bouclée. À ce stade, j'aimerais pouvoir éliminer les occupantes de La Grange de la liste des suspects, ou bien apporter la preuve qu'elles ont attaqué le train, mais je n'ai aucune certitude. À défaut d'avoir commis le vol elles-mêmes, il est probable qu'elles sont au courant de certains détails.

Ank laissa échapper un soupir bruyant, ce qui était sa façon de se moquer de la façon dont Jack refusait de se mouiller.

— Vous avez un commentaire, Ank ? lui demanda Ridley qui détestait par-dessus tout le manque de solidarité au sein de ses équipes. Je vous laisse prendre le relais.

Ank se leva à contrecœur et rejoignit Jack au pied des tableaux muraux.

— Euh… Les fichiers de l'Office des personnes disparues n'ont encore rien donné, mais j'ai trouvé un… euh…

Il récupéra à la hâte un dossier sur son bureau et reprit aussitôt sa place devant les tableaux.

— Je me suis intéressé à l'entrepreneur qui avait commencé les travaux à La Grange avant le décès de Dolly Rawlins. Il vit toujours à Aylesbury. J'ai également déniché l'adresse de l'aiguilleur qui était en service la nuit du hold-up. Aucun des deux n'a de casier et personne ne leur connaissait de liens particuliers avec les occupantes du manoir. Je me suis dit qu'ils seraient en mesure de nous apporter un témoignage objectif sur les circonstances de l'attaque du train.

Ridley se leva et s'approcha de Jack et Ank qui s'écartèrent devant lui comme la Mer rouge face à Moïse.

— Je vais m'arranger pour que nous puissions retourner voir la scène de crime demain. Ank, profitez-en pour convoquer vos deux témoins.

Pendant ce temps, je demanderai à la police de Taunton d'interroger Connie Stephens. Inutile de vous envoyer là-bas, Jack.

Jack réfléchit à toute vitesse. Voilà qui n'arrangeait pas ses affaires, il comptait sur ce déplacement à Taunton pour aller rendre visite à sa tante à Burnham-on-Sea.

Ridley, sans se douter qu'il contrecarrait les plans de Jack, poursuivit :

— En attendant, je vous demande à tous de continuer à consulter les dossiers des personnes disparues en élargissant le cercle au besoin. Jack, suivez-moi dans mon bureau.

*

Jack referma derrière lui la porte du bureau de son chef, comme le voulait la coutume lorsque ce dernier recevait l'un de ses subordonnés. Ridley se planta devant la fenêtre, dos à Jack.

— Je n'ai aucun besoin de savoir où vous êtes à tout moment, Jack, mais du moins dois-je être au courant de l'île sur laquelle vous vous trouvez.

Ridley se retourna, les mains dans les poches, et regarda Jack droit dans les yeux.

— C'est une question de respect, vous ne croyez pas ?

Jack, acculé, avoua.

— Mes parents se sont embarqués pour une croisière autour du monde hier. Je doute que mon père revoie l'Angleterre.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

Comme Jack gardait le silence, Ridley enchaîna :

— Je ne puis tolérer que l'un de mes hommes cherche à m'embobiner. Vous ne prenez pas votre travail au sérieux, Jack. C'est un vrai problème entre nous.

Son ton s'adoucit soudain.

— Combien de temps doit durer cette croisière ?

— Quatre mois.

— C'est-à-dire bien peu de temps. Vous m'en voyez désolé, Jack. Sincèrement. Cela ne vous dérange pas de rester ici pendant ce temps ?

— Pas du tout, inspecteur. J'ai besoin de travailler. J'aimerais même aller à Taunton interroger moi-même Connie Stephens. Si je n'avais pas eu Ester en face de moi hier, je n'aurais jamais pu deviner que Connie avait baptisé son gîte La Grange. Je commence à connaître ces femmes, je préfère continuer à les interroger moi-même si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Ridley se rallia rapidement au point de vue de Jack, convaincu d'avoir remotivé son protégé.

— Je vous remercie, inspecteur, réagit Jack. J'ai le sentiment que c'est en explorant le passé que nous irons de l'avant.

Tout en prononçant ces mots, Jack se demanda s'il faisait allusion au meurtre de Rose Cottage, ou bien à la quête de son père biologique.

10

Le poste d'aiguillage voisin du lieu où s'était déroulée l'attaque du train postal était abandonné. La partie inférieure, dotée de deux ouvertures minuscules, était indépendante du premier étage, entièrement vitré, auquel on accédait par un escalier extérieur.

Debout au milieu des voies désaffectées, Ridley était comme hypnotisé par le bâtiment. Les immenses baies de la partie supérieure avaient toutes été cassées à coups de pierre par des vandales, sans doute depuis l'endroit même où il se tenait, et il fut d'ailleurs tenté de ramasser une poignée de cailloux du ballast pour tenter sa chance.

Laura fronça les sourcils en voyant un sourire espiègle étirer les lèvres de son supérieur.

— Je ne suis pas un inconditionnel des trains, si c'est ce que vous pensez, Laura, se justifia-t-il. Même si j'ai eu un train électrique quand j'étais gosse. J'ai économisé l'argent de deux Noëls et de deux anniversaires pour m'acheter un poste d'aiguillage qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui-ci.

Laura secoua la tête. Elle avait le plus grand mal à imaginer que son chef ait pu être un enfant. La tête d'Ank apparut derrière l'une des baies vitrées (« Ça pue la pisse, ici ») et le charme de cet instant si particulier se rompit.

Ank allait redescendre les marches en bois de l'escalier lorsque Ridley l'arrêta.

— Stop ! Que voyez-vous de là-haut ?

— Rien, répondit Ank en haussant les épaules. Les arbres étaient forcément moins hauts en 95, mais le pont où a eu lieu l'attaque du train n'est pas visible d'ici. On n'aperçoit pas non plus le nouveau lotissement où se trouvait La Grange. La vue n'est pas mal, mais on ne voit rien d'intéressant.

Il ne tarda pas à rejoindre Ridley et Laura sur les voies et la petite équipe se sépara. Pendant qu'Ank allait interroger l'aiguilleur, son chef et Laura se chargeaient de rencontrer l'entrepreneur sollicité pour aménager La Grange en foyer pour enfants.

*

Rallier Taunton en train depuis Londres prenait près de deux heures et Jack avait effectué la moitié du trajet. Son carnet devant lui, il écumait

la base de données HOLMES et consultait de vieux articles de journal sur Internet tout en prenant des notes. Jimmy Nunn, Boxer Davis, Carlos Moreno, Joe Pirelli, Terry Miller… les mêmes noms revenaient inlassablement. Le quartier de l'East End à Londres était décidément bien différent à l'époque. La pègre y opérait ouvertement et tout le monde en connaissait les principales figures, alors que les criminels d'aujourd'hui n'atteignaient jamais la « célébrité ».

Jack était tombé sur plusieurs rapports d'enquête rédigés par un certain inspecteur Resnick qui s'était efforcé, tout au long des années 1970 et 1980, de rattacher le nom d'Harry Rawlins à un grand nombre de crimes. Resnick, refusant de lâcher son os, avait voulu suivre son instinct, et son nom avait été traîné dans la boue par la presse de caniveau, au point de le contraindre à prendre une retraite anticipée. Resnick refusait pourtant d'en démordre : d'après lui, Harry Rawlins avait été mêlé au hold-up commis dans le tunnel du Strand. Il allait jusqu'à affirmer que le corps déchiqueté retrouvé sur place n'était pas celui de Rawlins, s'entêtant à poursuivre un fantôme jusqu'à ce que la vérité finisse par éclater.

Merde ! pensa Jack. *Il me manque la passion d'un type comme Resnick. La conviction d'avoir raison contre vents et marées.*

Mais Jack avait conscience de demander l'impossible. Comment suivre l'exemple de Resnick sans avoir un ennemi juré tel qu'Harry Rawlins ? À ceci près que les truands de cet acabit n'existaient plus. Jack passait son temps à se débarrasser de petits merdeux, de tarés, de toxicos et de crétins rongés par la paresse persuadés que le crime payait mieux que le travail. C'était même la raison pour laquelle l'affaire de Rose Cottage l'intriguait.

De la même façon, retrouver Jimmy Nunn le ramenait à une époque où l'on devenait truand par vocation, où la transgression était érigée au rang d'œuvre d'art. Jack n'en était pas encore au stade de regretter les « vrais » gangsters, mais il n'était pas loin de trouver exaltante l'idée que son père biologique ait appartenu au milieu d'antan.

*

Jim Douglas, l'ancien aiguilleur, était un personnage discret et timide. La soixantaine grassouillette, il était entièrement chauve avec des joues couperosées et de grands yeux d'enfant.

— Ça ne vous dérange pas qu'on aille dans le jardin ? demanda-t-il à Ank. Mes petits-enfants seront là à l'heure du goûter et je voudrais planter ces arbres avant qu'ils arrivent.

Il s'agenouilla sur un coussin de jardinage à fleur et entreprit de creuser la terre pendant qu'Ank buvait un thé dans un mug ébréché.

Douglas vivait au cœur du lotissement construit sur l'ancien emplacement de La Grange. Son pavillon était la copie conforme de ceux de ses voisins, mais son jardin, dessiné avec amour, était visiblement son

royaume. À l'extrémité du terrain se trouvait une remise à travers la fenêtre de laquelle Ank aperçut un vélo au porte-bagage surmonté d'un siège pour enfant, plusieurs ballons de foot, une cage de but miniature. Les petits-enfants de l'ancien aiguilleur disposaient même d'une cabane de fortune construite entre les branches d'un très vieux chêne qui avait connu les petits secrets des dernières occupantes de La Grange.

— Vous souvenez-vous de l'attaque du train postal, monsieur Douglas ?

— Vous pouvez m'appeler Jim. Bien sûr que je m'en souviens. Je revois encore les convoyeurs charger dans un wagon tous les sacs remplis de billets. L'opération terminée, j'ai donné le signal du départ et le convoi s'est ébranlé. Peut-être une minute plus tard, j'ai vu un éclair et entendu un coup de tonnerre. Sauf que c'était pas un orage, mais un pain de dynamite sur les rails. Les voleurs étaient malins.

— Malins ? répéta Ank d'un air surpris.

— L'explosion a fait dérailler le train qui a disparu de mon écran de contrôle. Le matériel de surveillance des voies est très sensible, il faut que les roues soient en contact avec les rails pour que les wagons apparaissent à l'écran.

— Vous pensez que les voleurs étaient au courant ?

— Tous les amateurs de train savent ça.

L'ancien aiguilleur, le souffle court, transpirait abondamment.

— Les voleurs avaient-ils un complice au sein de la société des chemins de fer ?

Douglas prit un air paniqué.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je ne vous accuse de rien, Jim, mais vous étiez au courant de l'horaire du train postal.

— J'étais peut-être en première ligne, mais j'étais le dernier informé, se justifia Douglas, au bord de la panique.

Conscient qu'il ne pourrait pas dissimuler longtemps son malaise, il fit diversion en se donnant un coup de déplantoir sur la main. Il poussa un cri de douleur et Ank se précipita.

— Seigneur ! Vous êtes blanc comme un linge. Tout va bien, Jim ?

Ank posa son mouchoir sur la blessure afin de cacher le sang qui s'en écoulait.

— Respirez lentement. Quand ça ira mieux, je vous emmènerai dans la cuisine, il faudrait passer la plaie sous l'eau avant de regarder si elle est profonde.

L'aiguilleur se reprit sur les conseils du policier et ne tarda pas à retrouver des couleurs.

Quelques instants plus tard, pendant qu'Ank se mettait en quête de la trousse de secours dans la salle de bains du premier étage, Jim laissa l'eau froide lui engourdir les doigts. Hypnotisé par le spectacle de l'eau rougie sur la porcelaine blanche de l'évier, il repensa aux nuits torrides

passées dans son poste d'aiguillage en compagnie de Connie. Jim, qui ne s'était jamais autorisé la moindre fantaisie, en dehors de cette femme exceptionnelle, sentait encore son haleine chaude sur son cou. Connie, allongée sur un banc, les jambes enroulées autour de sa taille, respirait bruyamment au rythme de son désir. Il sentait la caresse de ses mains sur ses fesses, la morsure de ses ongles sur sa peau alors qu'elle le poussait plus loin en elle. Jamais de toute son existence il ne s'était senti aussi désiré. Jean, sa femme qu'il aimait sincèrement, était tout l'opposé de Connie. Une épouse aimante que ses proches appréciaient pour sa stabilité.

Douglas n'avait jamais compris la raison pour laquelle Connie s'était intéressée à lui de la sorte le temps de quelques semaines en 1995, mais il était resté éternellement reconnaissant au destin de ce cadeau tombé du ciel. Il baissa la tête en sentant son cœur se serrer. Pourquoi se mentir ? Il savait parfaitement pourquoi, au contraire. Connie lui avait posé toutes sortes de questions sur son métier, la localisation des convois, les systèmes de sécurité. Elle s'extasiait sur ses compétences, l'ampleur de ses responsabilités, la complexité de son travail. Mais Jim s'en fichait. Connie lui avait donné brièvement le sentiment d'être le maître du monde et il garderait ce précieux secret au fond de son cœur jusqu'à son dernier souffle. À sa place, n'importe qui aurait agi de la même façon. Même si Connie s'était servie de lui, comme le suggérait ce flic.

*

Ridley crut un instant que John Maynard allait cracher ses poumons lorsqu'il lui demanda quels travaux il avait effectués à La Grange pour le compte de Dolly Rawlins. Il fut pris d'une quinte de toux, cracha dans la poubelle, se rassit et tira goulûment sur sa cigarette avant de répondre.

— Désolé. C'est toujours comme ça quand je repense à cette putain de Dolly Rawlins. Elle me payait le strict minimum, et toujours en retard. Elle savait très bien ce qu'elle faisait. Je lui ai laissé trop longtemps le bénéfice du doute. J'étais persuadé qu'elle finirait par récolter l'argent dont elle avait besoin pour un boulot de cette ampleur, mais ça n'a pas été le cas. J'aurais dû me douter qu'elle n'avait pas un sou.

Maynard acheva le quart restant de sa cigarette d'une seule bouffée, puis il se leva et se rendit dans la cuisine.

Laura leva un visage livide en direction de son chef.

— Vous pouvez m'attendre dehors si vous ne vous sentez pas bien, lui recommanda Ridley.

La maison de Maynard était immense, mais elle n'avait jamais été terminée. De l'extérieur, rien n'indiquait que ce bâtiment sur quatre niveaux situé dans les beaux quartiers d'Aylesbury était un vaste chantier. La pièce dans laquelle ils se trouvaient devait servir à la fois de salon et de chambre à coucher. Maynard avait dépassé le stade où il

serait en mesure d'achever un jour les travaux. Laura signala à son chef que tout allait bien et l'entrepreneur ne tarda pas à rejoindre ses visiteurs, une bière et un paquet de cigarettes neuf à la main. Il était vêtu d'un jogging usé aux genoux et à l'entrejambe, d'un t-shirt noir abondamment troué et de chaussettes noires. Le nuage de déodorant qui flottait autour de lui masquait difficilement ses odeurs corporelles pestilentielles.

— Dolly Rawlins vous a-t-elle payé en fin de compte, monsieur Maynard ? lui demanda Ridley.

L'intéressé laissa échapper un ricanement.

— C'est Connie qui m'a payé. Si vous voyez ce que je veux dire, ajouta-t-il d'un air entendu en lançant un coup d'œil en direction de Laura.

— Je pense que la sergente Wade a compris.

— C'est un fait établi, inspecteur… ?

— Inspecteur Ridley.

— C'est un fait établi, inspecteur Ridley, que les femmes ont un penchant marqué pour les travailleurs manuels. Le premier jour où je suis passé à La Grange, Connie est arrivée avec un morceau de tuyau à la main. « Il m'est resté dans la main », comme elle me l'a expliqué avec son petit accent de Liverpool.

Maynard ponctua son souvenir d'un rire en fourrageant ses testicules à l'intérieur de son pantalon de jogging. Ridley s'empressa de lui poser une nouvelle question avant que Laura ne tourne de l'œil.

— Que s'est-il passé à la suite de l'attaque du train postal, monsieur Maynard ?

— Les flics ont fouillé mes entrepôts et ma maison. Ils ont même sondé mon étang, c'est vous dire. Mais je peux vous dire que le hold-up n'a pas été commis par des gars du coin. C'étaient des types venus d'ailleurs. Ils avaient dû se procurer une péniche ou un truc du genre parce que jamais ils n'auraient pu transporter leur butin par la route. À moins qu'ils n'aient lesté l'argent dans des sacs imperméables et qu'ils ne les aient coulés quelque part avant de revenir les chercher. C'est comme ça que je m'y serais pris, personnellement. Le fric aurait pu rester planqué pendant des années sans problème. À votre place, j'interrogerais Warren, le patron du Dog and Gun. Il tient ce pub depuis une éternité, il sait tout et connaît tout le monde. Il doit avoir sa petite idée.

Ridley poursuivit en interrogeant l'entrepreneur sur les autres occupantes de La Grange, sans succès.

À peine Laura quittait-elle la maison qu'elle se remplissait goulûment les poumons d'air frais.

— Désolée, inspecteur. Je n'arrive pas à croire qu'une poupée digne de Marilyn Monroe comme Connie Stephens ait pu laisser ce type la toucher. Vous avez remarqué la couleur de ses ongles ?

— Appelez Ank, rétorqua Ridley en déverrouillant la voiture. Dites-lui de nous retrouver au Dog and Gun à l'heure du déjeuner.

Il s'installa derrière le volant et s'empressa d'ouvrir les fenêtres avant de façon à créer un courant d'air pour Laura.

— Vous voulez que je vous dise, inspecteur ? lui demanda celle-ci en bouclant sa ceinture, c'est peut-être vrai que les femmes aiment les travailleurs manuels, mais ça ne les empêche pas d'apprécier ceux qui ont une bonne hygiène personnelle… Merci pour les fenêtres.

*

Arrivé à Taunton, Jack prit la direction de La Grange, le gîte de Connie Stephens. Il arrivait en vue de la maison lorsque la porte s'ouvrit et laissa passer une ravissante blonde décolorée d'une quarantaine d'années qui entreprit d'arroser les plantes du perron. Connie était toujours aussi sexy, bien qu'elle soit nettement plus maquillée que sur le portrait dont disposait Jack. Elle avait troqué ses hauts talons contre des chaussures ordinaires, mais elle restait particulièrement belle. Jack, qui la voyait de profil, ne put s'empêcher d'admirer ses formes.

La Grange faisait partie d'une rangée de cinq gîtes mitoyens, tous dotés d'une plaque annonçant leurs trois étoiles. En examinant les maisons concernées, Jack estima que chacune d'elles devait proposer un maximum de trois ou quatre chambres. La pancarte de La Grange, rédigée d'une écriture maladroite, précisait « Bed & Brekfast » et Jack ne put retenir un sourire. Connie n'était quasiment pas allée à l'école et la faute d'orthographe était presque touchante.

Une grande pelouse, parsemée de bancs et de tables de pique-nique, s'étalait au pied des gîtes face aux premiers contreforts des Blackdown Hills, officiellement classées « site naturel » ainsi qu'en attestait un panneau en bois sur lequel avait été gravée la silhouette bien reconnaissable d'un sexe masculin. Comme quoi les gamins du cru étaient aussi bêtes qu'ailleurs.

Une femme éléphantesque sortit à son tour de la maison.

— Je pars en courses. Besoin de rien ?

— On n'a plus de beurre, répondit la blonde. Il faudrait aussi racheter des stylos pour mettre dans les chambres. Je sais pas ce qu'ils ont tous à les piquer.

Les deux femmes ricanèrent de concert et l'éléphant se glissa péniblement à l'intérieur d'une Fiat Punto au volant de laquelle elle s'éloigna.

— Salut, Connie ! lui cria la blonde. À cet après-midi !

Jack en resta bouche bée. *Merde alors !* La femme qu'il venait interroger venait de lui échapper.

Il s'assit sur l'un des bancs et regarda l'heure sur son portable. Midi passé. Il cliqua sur l'appli Google Maps, entra l'adresse de sa tante et constata que Burnham-on-Sea était à une vingtaine de minutes de là par

la route.

Tout en attendant le Uber qu'il venait de commander, il contempla le spectacle des Blackdown Hills. Il avait le souvenir de s'y être baladé avec Charlie quand il était jeune ado.

Leur maison de Totnes avait beau se trouver en bordure du Parc naturel du Dartmoor, Charlie avait toujours tenu à entraîner son fils dans des lieux inédits.

— Tout est beau dans la vie, Jack, lui répétait Charlie. Le tout est de trouver l'endroit qui te correspond.

Charlie adorait la tranquillité des Blackdown Hills, alors que Jack préférait la beauté sauvage du Dartmoor, mais la vue de ces collines éveilla en lui des souvenirs qu'il n'aurait laissé filer pour rien au monde.

11

Frances Stanley ne reconnut pas Jack lorsqu'elle lui ouvrit sa porte. Faute de l'avoir vu depuis qu'il était tout petit, elle ne pouvait savoir qu'il était devenu le beau jeune homme qu'elle avait devant elle. Elle le trouva trop chic pour un vendeur d'aspirateurs au porte-à-porte, trop décontracté pour appartenir à la police, trop jeune pour être témoin de Jéhovah. Elle posa sur lui un regard perplexe en attendant qu'il s'explique.

— Tante Fran ? C'est moi, Jack.

S'il s'attendait à voir sa tante afficher sa joie, il fut déçu. Le visage de Fran se tendit, c'est seulement en prenant conscience de son visage fermé qu'elle se força à sourire.

— Jack, mon petit ! Entre donc.

Il s'avança dans le couloir et ils se prirent maladroitement dans les bras l'un de l'autre.

— Pourquoi tu ne m'as pas prévenue ? J'aurais fait un peu de ménage. Et regarde comment je suis attifée !

— Désolé, j'ai su à la dernière minute que je passais dans le coin, il était trop tard pour t'appeler.

Fran l'entraîna dans la cuisine où elle mit de l'eau à chauffer pour le thé et se mit en quête de biscuits. Comme les mugs étaient tous sales dans l'évier plein à ras bord, elle en lava deux qu'elle rinça à l'eau froide en retirant avec ses doigts les traces qui en maculaient les bords. Elle s'essuya les mains sur le torchon sale à moitié brûlé dont elle se servait habituellement pour sortir les plats du four. Elle prit le lait dans le frigo et une forte odeur d'oignon emplit la pièce. Jack savait déjà que son lait en aurait le goût. Il ne quittait pas sa tante des yeux. À force de permanentes et de teintures, ses cheveux étaient devenus secs et cassants. Son visage s'était parcheminé, sa bouche était encadrée de rides du fumeur.

Il se demanda avec inquiétude si Trudie, sa mère biologique, aurait ressemblé à ça si elle avait vécu.

Pendant que Jack l'observait, Fran remplit trois mugs de thé en se confondant en excuses de sa maison mal rangée. La porte d'entrée claqua, un Noir maigre et mal rasé entra dans la cuisine, un journal de turf sous le bras et une cigarette au bec. Jack comprit à qui était réservé le troisième mug.

Fran fit les présentations avant que l'inconnu puisse lui demander qui était leur visiteur.

— Clay, je te présente Jack, mon neveu.

Les deux hommes se serrèrent la main en souriant. Clay avait quelques dents en moins au niveau de la mâchoire inférieure. Il embrassa Fran sur le front et se laissa tomber lourdement sur un siège devant la table de formica bleu ciel sur laquelle il posa son journal, son paquet de cigarettes et son briquet. Jack ne l'avait pas remarqué jusque-là, mais il n'y avait que deux chaises. Aucune importance, il n'avait pas l'intention de s'asseoir de toute façon.

— Je suis venu te parler de Jimmy Nunn, tante Fran, se lança-t-il. Tout ce que tu pourras me dire à son sujet m'intéresse, même les détails les plus insignifiants en apparence.

Fran posa les mugs sur la table avec le lait et le bol de sucre d'où émergeait une cuillère. Clay s'en saisit, la plongea dans son thé avec la masse de sucre qui y restait agglutinée et la tourna dans son mug jusqu'à ce que le sucre se soit dissous, puis il la remit dans le bol, encore humide.

Fran ramassa les cigarettes et le briquet de Clay sur la table, ouvrit la fenêtre et alluma une cigarette dont elle aspira quelques bouffées avant de répondre.

— Ta mère est venue vivre chez nous quand tu avais huit mois. On venait d'avoir notre aîné et le second était déjà en route.

— Deux bébés, lui fit écho Clay en levant les yeux au ciel. La maison était pleine.

— Jimmy était parti du jour au lendemain, poursuivit Fran. Trudie n'avait nulle part où aller, et pas un sou en poche. Au lieu de chercher une solution, elle a frappé à ma porte. On a fait de notre mieux, Jack, mais…

Elle trempa l'extrémité incandescente de sa cigarette dans un bol de céréales plein d'eau et se débarrassa du mégot dans le jardin d'une pichenette.

— On a mis les deux bébés dans la chambre d'amis et Trudie a pris le canapé, ajouta Clay.

Jack commençait à le trouver sympathique. Chaque fois que Fran faisait un commentaire larmoyant, il remettait les faits en perspective de façon pragmatique. D'homme à homme.

— Ta mère était…

Les yeux de Fran naviguèrent de Jack à Clay.

— Comment je pourrais dire ça, Clay ?

— Elle avait besoin d'être prise en charge. Elle manquait d'assurance.

— Trudie avait besoin qu'on s'occupe d'elle et son monde s'est écroulé quand Jimmy l'a quittée. Elle buvait trop, elle sortait trop, elle te laissait trop avec nous. C'était pas possible.

Clay se leva en faisant grincer les pieds de sa chaise sur le sol, alluma à son tour une cigarette et rejoignit Fran à la fenêtre. Il mesurait trente centimètres de plus qu'elle et paraissait moitié moins large. Tout en

formant un curieux couple, il était clair qu'ils s'entendaient bien.

Clay regarda Jack droit dans les yeux d'un air résolu.

— Ta mère maltraitait ma Fran. Elle lui parlait mal et passait son temps à crier. Elle l'a même frappée un jour.

Jack ne cacha pas son désarroi et Fran baissa la tête, presque honteuse.

— Il voulait la vérité, chérie, remarqua Clay à l'intention de Fran avant de s'adresser à nouveau à Jack : À force de boire, ta mère a sombré dans la dépression. On s'est retrouvés avec trois enfants en bas âge et Trudie qu'il fallait prendre en charge par-dessus le marché. Émotionnellement et financièrement.

Fran prit le relais.

— C'est à ce moment-là qu'elle est tombée malade. Elle a eu une tumeur au cerveau. Mais tu es au courant, non ?

C'était le cas. Penny l'avait expliqué à Jack lorsqu'il avait été en âge de comprendre.

— C'est allé très vite. Elle n'a pas eu le temps de souffrir. Tu étais encore petit et on a dû prendre une décision. On n'avait pas les moyens de tout assumer.

Jack sourit à sa tante. Il n'était pas venu là avec l'intention de lui adresser des reproches.

— J'ai des parents super, tante Fran. Tu n'as aucune raison de culpabiliser.

— Je m'en voudrai toujours de ce que tu as vécu jusqu'à tes cinq ans, Jack, rétorqua Fran avec la plus grande sincérité. Si on avait pu te garder, on l'aurait fait. Tu te souviens de cette époque-là ?

Jack avait gardé des souvenirs de situations dans lesquelles il n'avait pas sa place, sans doute à l'époque où il avait été placé en famille d'accueil. Des mauvais souvenirs, le plus souvent. Rien de dramatique, bien qu'il ait été frappé à plusieurs occasions. Il se souvenait avant tout d'une époque sans âme, de moments de solitude pendant lesquels il rêvait d'un avenir grandiose. Il avait connu ses premiers moments heureux avec Charlie et Penny.

— Il faut croire que tu t'en es mieux tiré sans ton père, reprit Fran. Jimmy Nunn n'était pas un cadeau. Il ne s'est jamais occupé de ta mère. Je ne sais pas ce qu'il est devenu, Jack. Et même si je le savais, je ne suis pas certaine que je te dirais où il vit. Ma sœur t'a aimé de tout son cœur, même si elle n'était pas faite pour élever un enfant toute seule, alors que Jimmy… Jimmy n'aimait personne, en dehors de lui-même.

*

La cuisine servie au Dog and Gun était exécrable. Contrairement à Ridley qui avait eu la sagesse de choisir un croque-monsieur, Laura commanda un burger immangeable. Ank, qui avait des intestins à toute

épreuve, se chargea de le terminer à sa place.

— Tu manges comme un ado en pleine croissance, remarqua Laura.

— Peut-être, mais moi au moins, je ne sens pas la clope, rétorqua Ank sans réfléchir.

Il s'excusa aussitôt, mais Laura ne put s'empêcher de renifler son pull en faisant la grimace.

Ridley, qui commandait un Coca au bar, tenta de joindre Jack. Il tomba sur son répondeur.

— Jack, j'aimerais que vous interrogiez Connie Stephens au sujet de John Maynard. Il prétend avoir eu des relations sexuelles avec elle, apparemment en échange de travaux effectués à La Grange. Rien d'autre pour le moment. Passez-moi un coup de fil quand vous aurez une minute.

Warren, le patron du pub, posa un grand verre de Coca devant Ridley, à côté des deux limonades qu'il venait de lui servir. Londonien d'origine, il s'était installé à Aylesbury quarante ans plus tôt.

— Si je me souviens de Dolly Rawlins ? Tu parles ! C'était la première fois qu'il y avait un meurtre dans le coin. La Grange se trouvait à vingt minutes à pied, les curieux passaient par ici pour qu'on fournisse des détails juteux sur cette mère maquerelle de Londres qui avait abattu la meurtrière de son gangster de mari. Une fois effectué le pèlerinage sur place, ils revenaient ici manger un steak frites, servi avec un petit souvenir de la scène de crime. Quarante balles le tout, sans les boissons.

— Un souvenir de la scène de…, s'étrangla Ridley.

— Vous faites pas de bile, l'interrompit Warren. De simples gravats qu'on glissait dans un sachet en papier. C'est comme si on leur avait offert un morceau de la Grande Muraille de Chine, ou bien un caillou ramassé sur la lune. Un petit souvenir du bordel qui avait servi de cadre au meurtre le plus sordide de l'année.

— D'où provenaient les gravats en question ?

— De mon jardin. Y'a pas de loi contre ça, tout de même ?

— Pas à ma connaissance, en effet, reconnut Ridley en réunissant les trois pintes de soda en triangle afin de les porter jusqu'à la table. Je vous ai laissé ma carte. Si jamais un détail vous revenait au sujet de l'attaque du train, je vous serais reconnaissant de m'appeler.

— Pas de souci, chef. Pas de souci, dit Warren en tapotant la poche de poitrine de sa chemise au fond de laquelle il avait enfoui la carte de Ridley.

*

À 17 heures, Jack se posait sur l'un des bancs extérieurs du gîte de Connie. Le portable collé à l'oreille, il achevait d'écouter le message de son chef lorsque la Fiat Punto se gara dans la rue.

Connie ouvrit sa portière, récupéra ses sacs de courses et sortit péniblement du véhicule en s'agrippant au montant métallique de la

carrosserie, les pieds par terre, avant de prendre son élan en se balançant d'arrière en avant. Jack, que le spectacle laissait bouche bée, en oublia de lui proposer son aide.

Il rejoignit Connie alors qu'elle se dandinait en direction de sa maison.

— Mademoiselle Stephens ? Jack Warr, de la police métropolitaine. J'aurais quelques questions à vous poser au sujet de La Grange.

Elle lui tendit ses sacs en silence, ouvrit la porte et s'avança dans l'entrée. Celle-ci donnait sur une cuisine étonnamment spacieuse dans laquelle Connie entraîna son visiteur. Les ondulations de son ample popotin n'étaient pas dénuées de charme, à condition d'aimer les rondeurs, ce qui n'était pas le cas de Jack.

Connie remplit deux verres d'eau glacée, en tendit un à Jack et ressortit de la maison en direction du banc où le policier était installé quelques instants plus tôt.

— Pourquoi vous intéressez-vous à La Grange ? s'enquit-elle après avoir avalé de longues gorgées d'eau. J'ai presque tout oublié de cette époque, mais je vous écoute.

Elle s'exprimait d'une voix sexy, douce et rauque à la fois, teintée d'une pointe d'accent de Liverpool.

Jack revit dans sa tête la photo de la Connie d'autrefois, à laquelle cette voix convenait infiniment mieux.

— J'aimerais savoir quels souvenirs vous avez gardés de l'attaque de ce train.

— C'était terrible, je n'arrivais pas à y croire. On n'était même pas au courant quand la police a tambouriné à la porte au petit jour. Je comprends ce qui a pu les pousser à venir chez nous en premier, mais ils ont immédiatement compris leur erreur. Ça ne les a pas empêchés de fouiller la maison de fond en comble. Dolly les a prévenus : « Si vous abîmez quoi que ce soit, vous paierez les dégâts ! » Je sais pas si vous êtes au courant, mais c'était pas la première fois que les flics démontaient la porte d'entrée.

— Je sais. Ils avaient déjà effectué une perquisition à la recherche d'une cache d'armes.

— Et ils s'étaient trompés aussi cette fois-là. Comme quoi, quand on a un casier, ça vous poursuit.

Connie vida son verre d'eau.

— J'adore la vue d'ici. Pas vous ?

— C'est magnifique, acquiesça Jack, mais expliquez-moi comment vous avez atterri à La Grange.

— Ester Freeman m'a invitée à la rejoindre là-bas. Elle m'a expliqué que Dolly Rawlins allait sortir de prison et qu'elle avait besoin d'aide. Elle voulait ouvrir un foyer pour enfants. On s'était toutes connues en cabane, Ester a pensé que c'était un bon moyen de repartir à zéro tout en donnant leur chance à des gamins à problèmes avant qu'ils deviennent comme nous.

Les yeux de Connie pétillaient lorsqu'elle souriait et ses fossettes ressortaient. Elle regarda Jack à travers ses longs cils noirs, et il ne put s'empêcher de la trouver touchante.

— On s'entendait toutes bien. Au début, en tout cas.

— Pourquoi Ester a-t-elle tué Dolly, à votre avis ?

— Des histoires d'argent, probablement. Ou peut-être même pas. Ester s'en prenait à tout le monde à un moment ou à un autre. Elle nous insultait la plupart du temps, mais elle était aussi capable de cogner dur. Elle m'a traitée de pute une fois, et quand je lui ai répondu, elle m'en a collé une. Vous avez rencontré Ester ?

Le sourire de Jack apporta à Connie la réponse à sa question.

— Drôle de numéro, pas vrai ? Je veux dire…

Le visage de Connie redevint grave au souvenir du jour où Dolly avait trouvé la mort.

— Dolly avait commis des erreurs, mais elle avait payé sa dette. Elle voulait se racheter en ouvrant ce foyer et Ester lui a tout pris en la tuant. Elle nous a tout pris par la même occasion.

Elle se perdit dans ses souvenirs et Jack ne voulut pas briser le silence.

— Je sais pas comment expliquer ça, mais La Grange, c'était… le meilleur et le pire à la fois. Pour moi en tout cas. Je peux pas parler pour les autres. C'était formidable de se construire un avenir et ça a fait très mal quand tout s'est écroulé.

Jack hocha la tête.

— À propos de construire, parlez-moi de John Maynard.

Connie rougit légèrement, ce qui ne l'empêcha pas de répondre en regardant Jack droit dans les yeux.

— On peut dire que vous n'y allez pas par quatre chemins, vous. J'étais une gamine de vingt ans perdue dans un trou paumé avec d'autres filles, c'est vrai que je suis sortie avec John. Vous avez vu à quoi je ressemblais à l'époque ? J'étais un beau petit lot, non ? Même sur les photos de police.

Connie se pencha vers Jack.

— C'est ce qui arrive quand une jolie fille a pas l'occasion de sortir, Jack. John était un gentil garçon. Avant lui, j'ai été avec Lennie, mais il me battait comme plâtre à tout bout de champ. Pour m'apprendre, comme il disait.

Elle posa sur Jack son sourire à fossettes et il remarqua que ses yeux bleu clair étaient mouillés de larmes.

— Comment on appelle ces chiens qui réclament à manger chaque fois qu'ils entendent un signal ?

— Les chiens de Pavlov.

— C'est ça. Après avoir été avec Lennie pendant quelques mois, il a arrêté de me battre, mais chaque fois qu'il entrait dans la pièce, je tremblais, je transpirais à grosses gouttes et mon cœur s'emballait. Le

souvenir de toutes les roustes qu'il m'avait collées était suffisant et je me tenais à carreau. Il me tenait par la peur.

Une larme roula le long de la joue de Connie. Elle serra ses genoux dans ses mains afin de contenir son émotion.

— C'est pour ça que je suis heureuse ici. Personne sait combien je suis faible et on cherche pas à profiter de moi. Surtout à mon âge, et grosse comme je suis. Je me sens libre d'être qui je suis et ça me plaît.

Elle essuya ses pleurs de ses doigts boudinés et Jack crut un instant se trouver en présence d'une petite fille. Elle observa longuement de ses yeux brillants le paysage des Blackdown Hills et ramena une mèche blonde derrière son oreille. Jack fut tenté de la serrer contre lui, ou de poser une main sur son épaule.

— J'ai pas revu John depuis la mort de Dolly, mais il me manque pas. Pas plus que les autres.

Le téléphone de Jack sonna, il s'excusa et s'éloigna de quelques mètres en tournant le dos, si bien qu'il ne remarqua pas que les mains de Connie tremblaient.

Sa conversation terminée, il se retourna et elle s'efforça de contenir son tremblement.

— Merci de votre temps, mademoiselle Stephens. Je vais devoir y aller, mon patron se demande où je suis. Et merci pour le verre d'eau.

— Avec plaisir, répondit Connie en se levant. Vous êtes venu en voiture, ou bien je peux vous déposer quelque part ?

— J'avais l'intention de me rendre jusqu'au pied des Blackdown Hills et de prendre un taxi là-bas.

— C'est une belle façon de terminer la journée, Jack. Au revoir.

Sur ces mots, Connie regagna le gîte de sa démarche chaloupée et Jack s'éloigna, emporté par les souvenirs des balades effectuées autrefois avec son père.

Connie posa ses lunettes sur l'égouttoir, s'appuya contre le rebord de l'évier et resta prostrée le temps de reprendre son souffle. Elle se servit un verre de gin d'une main tremblante, y ajouta un peu de tonic et une tranche de citron, puis elle sortit son portable dont elle contempla l'écran noir. Elle le reposa, vida son verre et le remplit aussitôt en repensant à la conversation qu'elle venait d'avoir. Elle saisit son téléphone et composa un numéro.

— Le flic de Londres est passé me voir. Je lui ai dit ce qui était prévu. Pas de souci, je suis encore capable de jouer à la blonde quand il faut. Je voulais juste te prévenir qu'il risque de venir te rendre visite.

12

Jack s'était fait remonter les bretelles par Ridley au téléphone la veille. Une nouvelle fois.

— Je me demande bien pourquoi je vous appelle, avait déclaré l'inspecteur. Je veux vous voir demain matin à 8 heures.

Il était 22 heures et Jack contemplait les photos punaisées au mur de la chambre d'amis de leur appartement. Plusieurs dizaines de clichés de Trudie, parfois avec lui bébé, parfois seule. Des photos en noir et blanc d'un très jeune Jimmy Nunn en compagnie de légendes de la Formule 1 telles que Jackie Stewart et James Hunt. Son propre acte de naissance, les documents officiels de son changement de patronyme, les papiers d'adoption signés par sa tante.

Trois autres portraits s'affichaient sur le mur voisin : Tony Fisher, Harry Rawlins et sa femme Dolly, tous liés au passé de Jimmy Nunn. La photo d'Harry était la moins mauvaise de celles que Jack avait pu dénicher, on voyait le gangster sur un champ de courses, des lunettes de soleil sur le nez, à moitié caché derrière une inconnue.

Maggie rejoignit Jack avec deux verres de vin rouge et lui en tendit un. Son regard se posa sur le visage de Tony Fisher.

— C'est lui que tu vas voir en prison ? Tu m'avais parlé d'un escroc, espèce de menteur, alors que c'est un… Un quoi, d'ailleurs ?

Jack fit la grimace.

— Il a été condamné pour homicide involontaire.

Maggie avala une gorgée de vin.

— Il tenait un club à Soho avec son frère Arnie.

Il poursuivit ses explications avec fièvre.

— Ils ont repris le business d'Harry Rawlins quand on l'a cru mort la première fois, réduit en miettes par une explosion lors d'un hold-up dans le tunnel du Strand. En fait, le corps n'était pas le sien, on s'en est aperçu plus tard quand il a finalement été tué par sa femme. Pour en revenir aux frères Fisher, Tony s'est rapidement retrouvé derrière les barreaux quand son frère est mort.

— Tu as vu son regard, Jack ? Ce type est terrifiant. Je ne suis pas rassurée à l'idée que tu lui rendes visite.

— C'est important pour mon enquête.

— Laquelle ? Celle pour laquelle on te paye, ou bien celle qui concerne ton père biologique ?

— Les deux.

Jack embrassa Maggie, à la fois pour la rassurer et la museler, mais elle n'avait pas l'intention d'en rester là. Depuis quelque temps, elle

n'arrivait plus à comprendre son compagnon.

— Ça ne te dérange pas que ton père biologique soit de mèche avec les pires gangsters que Londres ait connus ? Moi, ça me dérange, en tout cas. Et je suis bien certaine que ça dérangerait Ridley s'il était au courant.

Jack évita soigneusement de croiser le regard de Maggie, de peur qu'elle lui demande pourquoi il voulait à tout prix retrouver Jimmy Nunn. Il n'en savait rien lui-même. Il en éprouvait le besoin, c'est tout.

— Ce sont des gens dangereux, Jack. Je sais bien que c'est ton métier, mais je refuse que tu fasses entrer dans notre vie les gangsters dont tu dois t'occuper. Je n'aime pas du tout ce Tony Fisher. J'ai nettement plus de sympathie pour cette Dolly Rawlins. Tu crois qu'elle a tué son mari parce qu'il punaisait les portraits des gens qui l'obsédaient dans leur chambre d'amis ?

Jack éclata de rire et serra Maggie contre lui.

— Sois prudent, lui recommanda-t-elle dans le creux de l'oreille.

*

Jack, face à ses collègues dans la grande salle de la Criminelle, dirigeait la manœuvre ce matin-là à la demande de Ridley. Ce dernier, bras croisés et jambes écartées, était tiraillé par des sentiments contradictoires. Tout en étant furieux de l'incapacité de Jack à se soumettre à son autorité, il ne pouvait s'empêcher d'être impressionné par les renseignements qu'il avait réussi à recueillir. Il hésitait encore à rendre hommage à son travail.

Jack punaisa sur le panneau mural une photo de Connie prise avec son iPhone.

— Seigneur ! s'exclama Ank sans réfléchir, comme à son habitude. Vous avez vu comme elle est grosse ?

Laura lui lança un regard venimeux.

— Quel tact !

Jack entama sa présentation.

— Connie Stephens m'a parlé de l'attaque du train dans les mêmes termes qu'Ester Freeman. Elle m'a confirmé avoir été avertie du hold-up le lendemain matin seulement, quand la police a débarqué à La Grange. Ça colle avec le rapport d'enquête établi en 95. Le témoignage des filles n'a pas changé en vingt-quatre ans.

— Ce qui semble indiquer qu'elle dit la vérité, commenta Ank, soucieux de se rattraper aux yeux de Ridley. Les gens se souviennent rarement de leurs anciens mensonges, il y aurait forcément une différence entre la version d'aujourd'hui et celle d'autrefois si elle mentait.

— Bien sûr, approuva Ridley. À ceci près qu'il n'est pas très difficile de se souvenir de ce qu'on a dit quand on prétend n'avoir rien vu.

Ank montra sa déception. Il avait besoin de se sentir encouragé de

temps à autre, et ce n'était pas le style de Ridley qui se contenta de regarder Jack afin qu'il poursuive.

— Ni Connie ni Ester n'ont le train de vie de personnes qui disposent de trente millions de livres. Leurs comptes en banque respectifs paraissent tout à fait normaux, Connie est même à découvert au minimum une fois par mois. Ester s'en tire un peu mieux financièrement, mais grâce à l'argent de Geoffrey. Il me semble que les enquêteurs de l'époque ont eu raison de les retirer de la liste des suspects.

Ank se leva brusquement et s'isola en entendant sonner son portable.

— Je compte bien retrouver Julia Lawson et Angela Down pour les interroger, mais je serais surpris que leur version des faits soit différente.

Ank l'interrompit.

— Inspecteur ! s'écria-t-il d'un air ravi. J'ai élargi mes recherches au sujet des personnes disparues, comme vous me l'aviez recommandé, et l'un de mes copains de Paddington Green vient de m'appeler. Une certaine Susan Whitey a signalé il y a deux jours la disparition de son ex-mari. Mike Whitey est un ancien flic dont la taille et la corpulence correspondent à ceux de la victime de Rose Cottage.

Ridley décroisa les bras.

— Ank, Laura et Jack. Dans mon bureau, déclara-t-il en regagnant son antre.

Il attendit que son auditoire soit au complet pour s'exprimer.

— Ank, dit-il d'une voix calme. Il faut toujours faire attention à qui peut vous entendre quand vous claironnez une information aussi sensible que « le corps conservé à la morgue est celui d'un ancien collègue ». Savez-vous quand Whitey a pris sa retraite ? S'il a pris sa retraite, car il a très bien pu être limogé. Savez-vous s'il a travaillé avec certains de vos collègues ?

Ank prit conscience de l'erreur qu'il venait de commettre.

— Je ne sais pas, inspecteur.

— Dites-moi déjà ce que vous savez.

— Uniquement ce que je vous ai dit, inspecteur. Mon copain m'envoie le dossier.

Ank tira son téléphone de sa poche et consulta ses e-mails.

— J'ai entendu ce nom quelque part, inspecteur, marmonna Jack en fouillant activement ses dossiers. Je suis certain que ce Mike Whitey a été mêlé à l'enquête d'une façon ou d'une autre, mais je n'arrive pas à remettre la main sur l'information…

Ank pria le ciel que le mail de son collègue lui arrive avant que Jack ait pu lui ravir la vedette.

— Ah ! s'écria Jack. Mike Whitey est le fils d'Audrey Whitey et le frère de Shirley Whitey, un mannequin tué en 1984 lors d'un vol de diamants dont l'auteur n'était autre qu'Harry Rawlins, le mari de Dolly Rawlins.

Ridley l'écoutait en se balançant d'avant en arrière sur son fauteuil

d'un air songeur.
— Si notre victime est bien Mike Whitey, finit-il par se décider, nous allons devoir observer la plus grande prudence. Ank, comme c'est vous qui avez obtenu ce tuyau, je vous demanderai de m'accompagner chez Susan Whitey. Nous aurons besoin d'un échantillon ADN de son mari pour le comparer à celui de notre homme.
— Le service du personnel ne possède donc pas l'ADN de ce Whitey dans ses dossiers ? s'étonna Ank.
La remarque était logique, mais naïve.
— Pas s'il a quitté la police avant 2006 car ce n'était pas obligatoire auparavant. Jack et Laura, en attendant que le collègue d'Ank lui envoie l'adresse de Susan Whitey par e-mail, vous irez consulter le dossier interne de Mike. Je m'occupe d'obtenir les autorisations nécessaires.

*

Ridley se pencha au-dessus du volant de sa BMW afin de scruter les alentours à travers le pare-brise. La maison de Susan Whitey se trouvait à l'écart de la route, à l'extrémité d'une allée protégée par un portail. Celui-ci était ouvert et il aperçut une Smart blanche tapie sous un arbre. Ank, assis à côté de son chef, pérorait à l'infini.
— … et si jamais ils ne se voient plus, je demanderai à Susan l'adresse de Mike. Je lui demanderai aussi si Mike avait des enfants, de façon à recueillir leur ADN pour le comparer à celui des restes calc…
Il se reprit.
— J'éviterai de parler de restes calcinés en référence au corps, évidemment.
— Évidemment, murmura Ridley en retour.
— Si jamais il n'a pas eu d'enfants, il nous faudra prélever son ADN sur une brosse à cheveux, ou peut-être un vieux chapeau.
— Essayez de savoir combien a coûté leur maison, lui recommanda Ridley.
La maison en question se trouvait sur une rue arborée de Weybridge. À vue de nez, Ridley estima qu'elle devait coûter dans les deux millions de livres. Comment un ancien flic avait-il pu s'acheter une telle demeure ? À moins que Susan Whitey n'ait disposé d'une fortune personnelle lorsqu'elle s'était mariée. Ils savaient déjà par le collègue d'Ank à Paddington Green qu'Audrey Whitey, la mère de Mike, vivait dans une cité. Elle avait longtemps vendu des fruits et légumes sur les marchés, il était peu probable qu'elle soit à l'origine de l'argent avec lequel avait été achetée cette propriété.
Ank montra à Ridley l'écran de son portable.
— Elle est estimée à un million cinq, inspecteur. Elle dispose d'un garage pour deux voitures, d'une salle de jeux et d'une piscine couverte.
Ridley serra les paupières, au bord du désespoir en constatant qu'Ank le croyait intéressé personnellement par l'achat de la propriété.

— Que comptez-vous dire à Susan au sujet du corps ?

— Je ne préciserai pas les circonstances du décès ni l'état du corps, inspecteur. Jusqu'à preuve du contraire, nous sommes en présence d'une victime de sexe masculin dont la description correspond à celle de son ex-mari.

Ridley descendit de voiture et se dirigea vers la maison. Il attendit qu'Ank se précipite à sa suite pour verrouiller le véhicule.

*

Susan Whitey était belle, à condition d'aimer les femmes d'apparence austère. Il émanait d'elle un calme proche de la sérénité. Ridley eut la conviction qu'elle avait connu des déboires personnels dont elle ne voulait rien montrer. Son pantalon de jogging flottait sur ses hanches, mais son t-shirt moulant révélait une silhouette musclée. Ses pieds laissaient voir des ongles laqués rouge vif. Elle devait avoir franchi le cap de la cinquantaine tout en donnant l'impression d'avoir dix ans de moins. Le célibat lui avait plutôt bien réussi.

Le salon était sobre et sans prétention, avec ses murs crème, son parquet foncé et ses stores blancs. Seuls les coussins rouges du canapé blanc et les toiles abstraites accrochées aux murs apportaient quelques touches de couleur, de même que quelques dessins d'enfants encadrés. L'ensemble, très homogène, donnait l'impression que Susan avait voulu confronter les œuvres de ses enfants à celles d'adultes à peine plus doués.

Ank lui expliqua que la police avait découvert une victime anonyme, précisant que le corps était potentiellement celui de son mari. Ridley fut soulagé de constater qu'il faisait preuve de tact, même si son discours était ampoulé.

La réaction de Susan ne se fit pas attendre.

— Comment est-il mort ? s'enquit-elle en posant une main sur sa bouche.

— Je ne suis malheureusement pas autorisé à vous en révéler davantage à ce stade, madame Whitey, s'excusa Ank.

Son regard se posa au même instant sur un journal à la une duquel s'affichait un titre en caractères gras : INCENDIE CRIMINEL ET MEURTRE CHEZ UNE RETRAITÉE DE LA POLICE.

La mine d'Ank le trahit aussitôt.

— Non…, réagit Susan dans un souffle.

Elle s'empara du journal et s'empressa de parcourir l'article.

Ank quêta des yeux l'assistance de son chef. Ce dernier détourna la tête afin de le laisser se débrouiller tout seul. Il était temps qu'il apprenne le métier.

— Vous enquêtez sur cette affaire ? finit par demander Susan.

— Oui, avoua Ank, faute de choix.

— A-t-il été… ? Les flammes… ? Était-il vivant lorsque…

Ridley prit le relais.

— Il est possible que le corps retrouvé à Rose Cottage soit celui de votre mari. Il s'agit a priori d'un meurtre.

Susan n'arrivait pas à comprendre pour quelle raison Mike s'était trouvé là, ce qui l'incitait à espérer que la victime ne soit pas son mari. Ridley, qui savait que le déni est une forme de défense courante en pareil cas, ne chercha pas à la détromper, d'autant qu'elle s'évertuait à parler de Mike au présent.

— Mike ne vit plus ici depuis près d'un an, il lui arrive souvent de disparaître, mais il maintient toujours un lien avec moi ou les enfants, ne serait-ce que par SMS. Nous avons perdu tout contact avec lui il y a environ une semaine, c'est la raison pour laquelle j'ai appelé. Je vais vous donner son adresse personnelle et celle de son bureau. Celui-ci se trouve dans une zone d'activité fermée, le gardien vous laissera entrer. C'est le premier endroit où je me suis rendue quand Mike a cessé de m'envoyer des textos. Le gardien m'a expliqué qu'il ne l'avait pas vu depuis mercredi dernier. J'ai une clé de son appartement, si vous souhaitez vous y rendre, mais soyez prudents. Je ne voudrais pas qu'il s'imagine avoir été cambriolé.

Il était difficile de savoir si Susan aimait encore son mari, mais à la façon dont elle baissa la tête et tourna le dos à ses visiteurs, l'éventualité de sa mort la bouleversait.

— Vous n'aurez qu'à prendre ce que vous voulez, marmonna-t-elle.

Elle emprunta l'escalier d'un pas vif afin de récupérer les clés de Mike. Ses deux visiteurs l'attendirent sans prononcer une parole. Ank ouvrit la bouche à deux ou trois reprises avant de se raviser. Il avait le plus grand mal à rester silencieux et Ridley se promit de le corriger de ce défaut. Le travail d'enquêteur consiste avant tout à écouter et observer.

— Que dites-vous de cette maison ? finit par demander Ridley.

— Plutôt chic.

Au regard que posa sur lui son chef, Ank sut qu'il n'avait pas pris la mesure de la question. Il finit par comprendre.

— Mike Whitey était simple flic. Je n'aurais jamais les moyens de m'acheter une maison pareille, alors comment a-t-il pu s'y prendre ?

Le petit sourire de Ridley lui signala qu'il était sur la bonne voie.

Susan redescendit de l'étage avec une clé et deux petits papiers. Elle avait inscrit l'adresse de Mike sur le premier, le second était une carte professionnelle de mauvaise qualité au nom de l'« Agence de sécurité Whitey ».

— Le numéro de portable figurant sur cette carte est toujours le bon ?

Susan acquiesça.

Ridley se planta devant un mur de photos de famille. On y reconnaissait Mike et Susan en compagnies de leurs deux filles à tous les âges.

— Madame Whitey, le meilleur moyen de comparer l'ADN de votre mari avec celui de la victime serait encore d'obtenir un échantillon de l'une de ses filles. Est-ce possible ?

— Les filles sont grandes, elles ne vivent plus ici. Je… Quelle explication pourrais-je leur fournir ? Comment leur expliquer la raison pour laquelle vous en avez besoin ? Non, je ne crois pas que ce soit… Il n'y aurait pas une autre solution ?

— Nous pourrions nous servir d'un objet usuel. Une brosse à dents, par exemple.

— Claire laisse des vêtements et des affaires de toilettes ici.

Susan quitta la pièce d'un air songeur. Elle trouva à son retour Ank, un sachet en plastique à la main. Il avait enfilé des gants en latex. Elle glissa une brosse à dents rose dans le sachet.

— Merci, madame Whitey.

Ridley adressa un signe de tête à son subordonné afin de l'inciter à poursuivre l'interrogatoire.

— Vous avez une très jolie maison, se lança-t-il.

Susan lui fournit spontanément l'information qu'il cherchait.

— Je vous remercie. Audrey, ma belle-mère, a vendu sa villa en Espagne il y a quelques années. Quand elle a donné l'argent à Mike, je l'ai mis en garde en lui expliquant que s'il dépensait tout au jeu, je le quittais. Il a préféré acheter la maison.

Susan secoua la tête.

— Il est toujours passé d'un extrême à l'autre. Il n'avait aucune idée de ce qui était important pour les filles et moi. Il était persuadé que vivre dans une belle maison résoudrait tous nos problèmes, mais ça n'a pas été le cas. Malgré les photos que vous pouvez voir, cet endroit n'a jamais été une maison de famille. Ce n'était rien d'autre qu'une façade.

— Je vous engage à ne pas annoncer à Audrey que nous sommes venus vous voir, suggéra Ank. Il est préférable d'attendre le résultat du test ADN.

— Elle est au courant qu'il a disparu, mais… Je doute qu'elle s'inquiète pour l'instant, Mike avait l'habitude de disparaître régulièrement. Elle s'interroge, mais elle n'est pas « inquiète ».

— Vous avez évoqué les SMS qu'il a cessé d'envoyer. Est-ce la seule raison qui vous a poussée à signaler sa disparition cette fois ?

Pour une fois, Ank laissait parler son intuition, et Ridley en éprouva une certaine satisfaction.

— Je le sentais préoccupé. J'ai pensé que c'était à cause de son travail. Ou peut-être du manque de travail, je ne sais pas. Il était… ailleurs. Mike était quelqu'un de transparent et je sentais que ça n'allait pas depuis un moment.

Ridley conclut l'interrogatoire en passant aux questions les plus délicates, sachant qu'Ank n'y penserait pas.

— Madame Whitey, Mike portait-il encore son alliance ? Et pourriez-

vous m’indiquer les coordonnées de son dentiste ?

La larme solitaire qui roula sur la joue de Susan trahit son trouble. Le corps n’était donc pas identifiable.

*

De retour dans les locaux de la Criminelle, Jack et Laura se dirigèrent vers la petite salle de repos, rarement utilisée. Une vénérable machine à café trônait dans un coin, débranchée. Elle fonctionnait si mal que Laura avait demandé l’achat d’une bouilloire, de sachets de thé et de café, de gobelets en papier et de biscuits.

Jack étala le contenu du dossier de Mike sur la petite table. Il parcourut les documents qu’il contenait en les arrosant de miettes de biscuits tandis que Laura sirotait un thé en face de lui.

C’est tout juste si leurs genoux ne se rencontraient pas sous la table et Laura ne pensait qu’à ce contact furtif.

— Tu crois qu’il connaissait Norma Walker ? lui demanda soudain Jack.

— Je vois mal comment. Mike faisait partie de la police du Grand Londres alors qu’elle était rattachée à celle de la vallée de la Tamise. Il n’est pas impossible que leurs routes se soient croisées un jour ici puisque la police montée est parfois appelée en renfort lors des grands événements.

Laura reposa son gobelet et se pencha vers Jack. Si ce dernier avait relevé la tête, leurs nez se seraient touchés.

— Il était visiblement très apprécié et respecté quand il faisait partie de la police. Pas une plainte, pas un blâme. Jusqu’au jour de 1995 où il a été passé sur le gril pour avoir omis de signaler qu’il avait des liens personnels avec la victime d’un meurtre sur lequel il enquêtait. En l’occurrence Dolly Rawlins. Mike détestait Dolly. Il lui reprochait d’être responsable de la mort de sa sœur Shirley, tuée lors d’un vol de diamants commis par la bande d’Harry Rawlins. Whitey a quitté la police au début de l’année suivante.

Jack laissa retomber lourdement ses mains sur ses genoux.

— Tout ça ressemble furieusement à un règlement de comptes. L’incendie et le meurtre d’aujourd’hui sont liés à l’attaque du train et à la mort de Dolly en 1995, elle-même liée au vol des diamants en 1984 et au meurtre de son mari. Reste à savoir de quelle façon.

— Certains éléments de son dossier montrent que Whitey était un type louche.

— Voilà qui va plaire à Ridley, sourit Jack.

— Ses fadettes montrent qu’il était en contact avec sa mère, son ex, un certain Barry Cooper ainsi que… Tu es bien assis ? Il appelait régulièrement un contact sur un appareil jetable.

Elle leva la main pour faire un check à Jack et en profita pour glisser les doigts dans les siens.

— C’est louche, en effet, reconnut Jack.

Il se leva afin de préparer deux gobelets de thé.

Lorsqu’il avait intégré la police londonienne, Laura avait initialement trouvé Jack distant et morose. Elle n’avait appris à l’apprécier qu’en faisant équipe avec lui. Il se montrait volontiers tactile, ce qui avait perturbé la jeune femme. Tout en le sachant en couple avec Maggie, elle savait aussi que les aventures étaient courantes entre collègues dans un métier aussi stressant que le leur.

Jack releva la tête en posant sur elle un regard interrogateur.

— Un doigt de bourbon ?

Il mâchonnait un biscuit, ce qui n’empêcha pas Laura de trouver qu’il avait une très belle bouche.

Ils abandonnèrent thé et biscuits en recevant un appel de Ridley. Ce dernier leur donna l’ordre de perquisitionner le bureau de Mike, précisant qu’un mandat les attendait dans le cabinet du juge.

*

L’agence de sécurité Whitey avait ses locaux dans un bâtiment modulaire Portakabin érigé au cœur d’une zone d’activité à laquelle on accédait par un portail. L’ensemble regroupait au total quatorze modules du même type, placés sous la surveillance d’un gardien qui en possédait les clés. Il récupéra celle de Mike dans sa guérite. Celle-ci avait tout d’une caravane avec son poste de télévision, son fauteuil défraîchi et reprisé, son étagère, et sa pile de magazines de yachting qui devaient alimenter les rêves de grandeur de l’occupant des lieux. Un plat chaud à moitié entamé avait été abandonné sur le frigo miniature et un bol de bonbons était posé sur une table basse de récupération. Jack comprit la raison de leur présence en voyant les photos punaisées sur un panneau de liège : le gardien avait assez de petits-enfants pour constituer une équipe de foot.

Jack, remarquant un trou sur le bras droit du fauteuil usé, crut y voir la marque des centaines de bouteilles de bière posées là pendant que leur propriétaire regardait la télévision. À travers la tapisserie déchirée, il aperçut les vestiges des revêtements précédents : du velours, du faux daim, un motif écossais, des rayures et un tissu noir, autant de strates successives de la vie du gardien. Jack crut deviner à quel moment dans l’histoire du fauteuil son propriétaire avait rencontré la femme de sa vie : le passage du faux daim au velours ressemblait fort à une déclaration d’amour éternel.

Laura, qui s’étonnait de voir son collègue observer avec autant d’attention le décor de la pièce, lui glissa à l’oreille :

— C’est toute la différence entre les hommes et les femmes. Tu vois dans ce genre d’endroit un antre masculin alors que je vois un taudis.

En suivant le gardien jusqu’au module Portakabin de Mike Whitey, Jack remarqua qu’il avait un sérieux problème de dos en le voyant

avancer, plié en deux, entre deux courtes pauses. Jack lui avait pourtant proposé de s'épargner cette visite, mais le gardien prenait son métier à cœur et il avait refusé de se séparer de la clé. Comme ils avançaient à une allure de tortue, Jack en profita pour lui soutirer quelques informations.

— Depuis combien de temps Whitey occupe-t-il ce bureau ?

— Depuis 2003, répondit le gardien avec une voix curieusement aiguë marquée par un accent des quartiers nord de Londres. Les affaires ont pris un sérieux coup à la suite de la crise de 2008 et l'endroit est resté quasiment désert pendant près d'un an. Mike a pourtant gardé son employé. Il n'a jamais voulu le licencier. J'ai cru comprendre qu'ils se connaissaient depuis longtemps.

Jack s'apprêtait à interroger le gardien sur l'employé en question lorsque le vieil homme poursuivit.

— Il s'appelle Barry Cooper. Facile à retenir, à cause de Gary Cooper. Barry travaille avec Mike depuis le début. Ils ne sont pas vraiment associés puisque Mike est le patron de Barry, mais ils sont très amis, à voir les bouteilles vides que je retrouve dans leur poubelle. Ils picolent sérieusement tous les deux. Du whisky bon marché.

La serrure Yale du Portakabin, tout comme le bois de la porte tout autour étaient abondamment égratignés. Jack comprit en voyant le gardien peiner à introduire la clé dans la fente sous le regard impatient de Laura. La porte enfin ouverte, le gardien s'écarta et se percha sur un tas de pneus voisin.

*

À l'autre extrémité de Londres, Ank s'obligeait à paraître sûr de lui en indiquant au flic en uniforme qui lui avait été affecté ce qu'il devait chercher dans l'appartement de Mike Whitey. Ridley était retourné au bureau en confiant cette lourde tâche à Ank. Ce dernier agitait son mandat de perquisition avec ostentation, déçu de n'avoir personne à qui le présenter.

Le domicile de l'ancien policier était un antre de vieux garçon, aussi sale que l'on pouvait s'y attendre. La partie la plus usée de la moquette dessinait un T, preuve que l'occupant des lieux se contentait de naviguer entre la cuisine, son fauteuil préféré et son bureau. Celui-ci débordait de paperasses entassées sans logique précise. Des factures, des relevés bancaires, la carte grise d'un Range Rover, ainsi que plusieurs bulletins de salaire au nom de Barry Cooper. Ank découvrit dans tout ce fatras deux informations importantes : le numéro de portable de Cooper et les coordonnées de son véhicule.

À en juger par les quatre bouteilles vides retrouvées à côté de son fauteuil, Whitey usait du peu d'argent de poche dont il disposait pour s'acheter du whisky. Les relevés de banque indiquaient que Mike avait vécu en Espagne pendant plusieurs années.

L'agent en uniforme s'avança dans le salon. Il tenait à la main un sachet scellé contenant une brosse à dents aux poils hirsutes. Ank adressa un hochement de tête à son collègue.

— Vous mettrez également tous ces papiers dans un sachet scellé, ordonna-t-il en montrant d'un geste large le contenu du bureau.

Il se dirigea vers la cuisine en souriant intérieurement. Il commençait à maîtriser l'art de donner des ordres avec autorité, comme son maître à penser Ridley. Ce dernier était clairement le modèle sur lequel il entendait se conformer. Mais si Ank s'était retourné, il aurait vu son collègue en uniforme, deux fois plus âgé que lui, lui adresser dans son dos un doigt d'honneur.

Il ne s'attendait pas à découvrir une cuisine propre, étant donné que l'occupant des lieux était absent depuis neuf jours, mais il eut un haut-le-cœur en ouvrant la porte du frigo, pris à la gorge par une odeur de lait tourné. Le réfrigérateur contenait également un oignon rouge germé, une demi-bouteille de vin blanc, plusieurs cannettes de bière et un blanc de poulet faisandé.

L'évier débordait de mugs sales aux bords cerclés de brun dont certains se trouvaient là depuis plusieurs semaines.

À mesure qu'Ank parcourait l'appartement, il découvrit des pièces présentant un degré de crasse plus ou moins avancé, sans y découvrir le moindre indice intéressant, encore moins des millions de livres. En moins d'une heure, le petit appartement avait été fouillé de fond en comble. Ank ordonna à son collègue d'emporter les chaussures de Whitey afin de comparer les semelles aux empreintes retrouvées dans le jardin de Rose Cottage.

— Je vous attends dans la voiture, déclara-t-il à l'agent d'une voix de stentor en imitant Ridley.

Une fois sur le trottoir, il comprit soudainement que son départ aurait été nettement plus martial s'il avait été en possession des clés de la voiture en question.

*

Le module Portakabin de Whitey était meublé d'un bureau métallique à trois tiroirs, d'un meuble classeur du même gris, de deux fauteuils en faux cuir et d'un yucca artificiel en pot. Les tiroirs du bureau étaient à peu près vides, en dehors d'une flasque de mauvais whisky et de deux verres comme on en voit dans les vieux polars, d'un capuchon de stylo mâchonné et d'une poignée de trombones.

Jack feuilleta l'agenda de Whitey pendant que Laura examinait les dossiers rangés dans le meuble classeur.

— Essentiellement des devis et des factures. Des missions de sécurité très basiques, principalement du gardiennage de nuit. Une usine d'emballage, une clinique privée, rien de bien excitant. Le mieux serait de s'intéresser en priorité à ses derniers boulots, au cas où il aurait eu

des ennuis avec l'un de ses clients.

Laura trouva un sac de couchage répugnant dans le tiroir inférieur du classeur.

— Il lui arrive de dormir ici, déclara-t-elle.

Elle sortit du module dont elle fit le tour. Elle remarqua la présence de traces de pneus larges.

— Excusez-moi, dit-elle au gardien.

— Il avait un Range Rover, répondit-il avant même qu'elle lui ait posé la question. Acheté d'occasion, probablement, vu qu'un neuf coûte dans les cinquante ou soixante mille et que M. Whitey n'avait pas beaucoup d'argent. Le Range Rover restait parfois garé ici la nuit, ce qui n'est pas autorisé théoriquement, mais je me disais qu'il avait dû s'engueuler avec sa femme, alors je ne disais rien.

Laura le remercia d'un sourire et rejoignit Jack à l'intérieur du module.

— Plutôt vif pour un type de son âge, remarqua-t-elle en se perchant sur le bord du bureau. Je ne vois pas d'ordinateur. Tu crois qu'il n'en avait pas et se contentait de consulter le Net sur son portable ?

— Son agenda traite essentiellement de rendez-vous de boulot, répondit Jack. À chaque fois, il inscrit tous les détails. Noms, adresses, numéros de téléphone, et les grandes lignes de ce qu'on attend de lui. Les pages moins détaillées sont nettement plus intéressantes, à mon avis. Le jour de l'incendie, il a seulement noté : « RC 14h Del ». RC pourrait bien désigner Rose Cottage, reste à savoir qui est Del.

Le téléphone de Jack émit un bip, annonçant l'arrivée d'un SMS envoyé par Ank.

— Pas d'ordi à l'appartement. Sans doute à son bureau, lut Jack qui s'empressa d'expédier une réponse. Comme quoi il ne devait pas avoir d'ordinateur, ajouta-t-il une fois son texto envoyé.

— Comment va ton père ? s'enquit soudain Laura.

Jack s'en voulut aussitôt de n'avoir pas pensé de la journée à Charlie. En attendant, il n'avait aucune envie d'en discuter.

— Il a décidé de partir à sa façon.

Laura posa une main sur le bras de Jack en le regardant dans les yeux, le visage légèrement penché afin de lui manifester son empathie. Comme elle ne disait rien, Jack se demanda ce qu'elle espérait en retour. Un sourire ? Des larmes ? Un câlin ? Il se leva précipitamment pour couper court à tout débordement, s'empara de l'agenda de Whitey et s'éloigna.

Tout en étant conscient de se montrer brusque, il n'avait aucune envie de parler de ses soucis personnels, sinon avec Maggie.

Il retrouva le gardien assis sur son tas de pneus, tête baissée. Jack crut un instant qu'il dormait.

— Vous avez fini ? s'enquit le vieil homme.

Jack et Laura le remercièrent, lui laissant le soin de verrouiller la porte du module. Lorsqu'ils montèrent en voiture quelques instants plus

tard, le gardien bataillait toujours avec la serrure d'une main tremblante.

— Je suis désolée si je t'ai mis mal à l'aise, s'excusa Laura.

Jack, qui ne voyait pas à quoi elle faisait allusion, posa sur elle un regard surpris. Sans doute faisait-elle référence à la main qu'elle avait posée sur son bras. Il haussa les épaules, un sourire contraint aux lèvres.

— Tu ne m'as pas mis mal à l'aise. Je pensais juste qu'on avait terminé la fouille du bureau.

*

Ank regagna les locaux de la police en compagnie du flic en uniforme qui tenait dans ses bras neuf sachets scellés contenant les paires de chaussures de Whitey afin de les comparer avec les empreintes retrouvées à Rose Cottage. Cinq d'entre elles provenaient de l'appartement du disparu, ils avaient découvert les autres dans l'appartement de Barry Cooper pour lequel ils disposaient également d'un mandat de perquisition.

Cooper ne se trouvait pas chez lui et ses voisins ne l'avaient pas vu depuis plus d'une semaine, ce qui correspondait à la disparition de Whitey.

La journée avait permis de réunir de nombreuses informations concernant ce dernier. En attendant les résultats des tests ADN, tout le monde ou presque au sein de l'équipe de Ridley était convaincu que « Sheila » n'était autre que l'ancien policier. Ridley savait déjà que loin de résoudre l'équation, une telle découverte soulèverait mille autres questions.

Que faisait Whitey à Rose Cottage ? Avait-il été mêlé, de près ou de loin, à l'attaque du train postal ? Était-il tombé par hasard sur le butin bien des années plus tard ? Sans oublier l'interrogation centrale : qui l'avait tué ?

Ridley s'enferma dans son bureau avec le dossier de l'intéressé. De façon pour le moins curieuse, Whitey avait donné sa démission huit mois après l'attaque du train et s'était acheté une jolie propriété à Weybridge, théoriquement avec l'argent de la vente de la villa de sa mère en Espagne. Était-ce vraiment le cas ? Une villa en Espagne valait-elle un million et demi de livres, ou bien avait-il trouvé le complément ailleurs ?

À travers la vitre de son bureau, Ridley voyait les panneaux sur lesquels étaient punaisés les portraits de tous les protagonistes de l'affaire. Whitey connaissait-il Norma Walker ? Malgré les dénégations de Bill Thorn, celle-ci était-elle la cavalière qui avait stoppé le train la nuit du hold-up ? Mike avait-il pu l'aider ? Ou bien Barry Cooper ? Ridley imaginait facilement des flics se lancer dans une telle aventure, et non un groupe de femmes désireuses d'ouvrir un foyer pour enfants, même s'il s'agissait d'anciennes détenues. Ce tour d'horizon terminé, il

sortit de son bureau.

— Ank, retournez voir Susan Whitey. Je veux le détail précis de ses faits et gestes entre le moment où il a quitté la police et sa disparition. Je veux savoir combien ils ont acheté leur maison et combien Audrey a vendu sa villa en Espagne. Jack, renseignez-vous sur les proches de Whitey : sa mère, sa sœur Shirley, son jeune frère Greg. Et retrouvez-moi les dernières occupantes de La Grange.

L'enquête s'accélérait et Ridley était conscient qu'il lui faudrait disposer d'un maximum de détails pour expliquer à sa hiérarchie qu'il soupçonnait un ancien flic d'avoir commis le plus important hold-up de l'histoire du pays.

13

Jack et Maggie, serrés l'un contre l'autre sur le canapé, un verre de champagne à la main, un sourire aux lèvres, avaient les yeux rivés sur l'ordinateur portable posé devant eux sur la table basse du salon. Il était 23 heures. Jack avait passé une chemise propre, Maggie portait un joli chemisier et l'on aurait pu penser qu'ils se rendaient à une réception s'ils n'avaient pas été l'un et l'autre en bas de pyjama. L'image qui s'affichait sur le coin supérieur droit de l'écran les montrait en plan rapproché. L'avertissement « En cours de connexion » s'effaça soudain.

— Bonsoir, mon chéri !

La voix pleine d'excitation de Penny s'échappa des haut-parleurs de l'ordinateur et Jack baissa la tête d'un air découragé alors que sa mère se lançait dans de longues explications.

— Maman ! Tu as oublié de brancher la caméra ! Papa ! On vous entend, mais on ne vous voit pas. Il faut cliquer sur la petite icône en forme de caméra !

Jack et Maggie entendirent Penny et Charlie se concerter à mi-voix, et puis leurs visages apparurent brusquement à l'écran.

— C'est bon ! On vous voit !

Ils levèrent tous les quatre leur verre.

— Santé !

Penny et Charlie, en parfaits touristes anglais, étaient rubiconds et paraissaient gentiment éméchés. La chemise de Charlie était ouverte jusqu'au nombril, exposant une forêt de poils dont le gris contrastait avec sa poitrine rougie par le soleil. La robe de Penny lui montait jusqu'au cou, mais elle avait porté une robe à bretelles plus tôt dans la journée et ses épaules rouges étaient striées de marques blanches. Jack écouta sa mère leur parler de façon volubile de leur croisière.

— La nourriture est un véritable délice à Madère, Jack. Maggie adorerait. Et figure-toi qu'on a vu des baleines et des dauphins. Pas vrai, chéri ? Tu n'imagines pas combien c'est vert ici, malgré la chaleur. On fait escale à Funchal. Tu y es déjà allé ? C'est la capitale régionale la plus pittoresque et la plus propre de toute l'Europe, à en croire les guides touristiques. L'île était connue pour ses pirates. Et tu sais qui est né ici ? Je te laisse deviner, Jack.

— Aucune idée, maman, mentit Jack.

— Cristiano Ronaldo !

Jack et Maggie étouffèrent un petit rire et savourèrent leur champagne pendant que Penny leur dressait le détail de leur emploi du temps : les

magnifiques jardins, les longues promenades sur la plage, les dîners à 23 heures, les cocktails ornés de fruits. Le tout sous le regard de Charlie qui buvait chacune de ses paroles et ne manquait jamais une occasion de rire de ses plaisanteries. Jack avait les larmes aux yeux de voir ses parents aussi heureux. C'était pour lui un immense soulagement.

*

À 10 heures le lendemain matin, Jack subissait la fouille réglementaire à son arrivée à la prison de Pentonville où l'attendait Tony Fisher. À l'image de tous les détenus, celui-ci portait la combinaison jaune de rigueur.

Le gangster s'avança, le front barré d'un pli. Il portait sur son visage une expression qui semblait conseiller à son visiteur de ne pas l'avoir tiré de son lit sans raison. Il se percha sur le bord de sa chaise, à la façon de quelqu'un qui n'a pas l'intention de rester là longtemps. Sa mine maussade et sarcastique lui donnait un air inquiétant, en dépit de ses soixante-quinze ans. Il avait la lèvre éclatée, une plaie sous l'œil gauche et une égratignure au cou, autant de restes de l'agression dont il avait été victime de la part d'un assaillant nettement plus jeune que lui. Fisher était plus grand que Jack, plus carré, nettement plus intimidant, et il en jouait. Il dévisagea le nouveau venu en silence. Jack eut le sentiment que s'il ne s'expliquait pas très vite sur le but de sa visite, l'autre s'en irait.

— Merci d'avoir accepté de me voir, monsieur Fisher.

Un personnage aussi égocentré ne pouvait qu'être flatté de se voir traité avec respect.

— Rien à branler, gronda-t-il.

Jack ne put retenir un sourire en voyant son interlocuteur adopter la posture caricaturale des gangsters de l'East End.

— Je souhaitais vous parler de la famille Whitey, si ça ne vous dérange pas.

Les traits de Fisher s'adoucirent presque imperceptiblement et les pieds de sa chaise crissèrent sur le lino, preuve qu'il avait décidé de rester. Il esquissa un sourire, dévoilant de petites dents usées et jaunies, noires au niveau des gencives.

— Je pourrais te parler de Shirl des journées entières. Une belle meuf qui m'avait dans la peau. Des nichons qui tenaient dans le creux de la main et des grands yeux bleus avec un cerveau vide. La meuf idéale, si tu veux que je te dise. Elle était mannequin. Elle se la pétait, mais sous son joli maquillage avec ses coiffures compliquées, c'était rien qu'une pouffe. Elle pensait s'en tirer grâce à moi. À l'époque, je régnais sur la moitié de Soho.

Jack s'empressa de décliner le pedigree des frères Fisher au plus fort de leur gloire, dans les années 1980, de façon à amadouer son interlocuteur. Leur palmarès était assez impressionnant, au point

d'inspirer le respect dans le milieu, d'autant qu'ils avaient toujours une longueur d'avance sur la police. Tony avait de bonnes raisons d'être fier de son passé.

— Le reste de la famille ? reprit Fisher, preuve que son esprit avait continué de cheminer pendant que Jack parlait. Greg était une petite merde, à cause de la dope. Il était encore plus con que Shirl. Quant à Audrey… Putain ! Une vraie mocheté. À se demander comment elle avait pu pondre un canon comme Shirl.

— Avez-vous connu Mike Whitey ?

— Pas beaucoup. Une petite ordure quand il était gamin. Il s'est engagé dans l'armée qui en a fait une lavette. On croit toujours qu'on devient un homme quand on va à l'armée, mais c'est tout le contraire. L'armée fabrique des lavettes qui obéissent sans réfléchir. Tout le contraire de ce qu'on appelle un homme dans la vraie vie. Je vois pas l'intérêt d'être capable de tuer un mec à mains nues si on a pas le droit de le faire. Du coup, Mike est devenu un putain de flic en sortant de l'armée. Sans vouloir te vexer, ajouta Fisher avec un petit sourire.

Jack n'était pas loin d'être d'accord avec son interlocuteur.

— Mais j'ai jamais croisé la route de Mike officiellement, poursuivit le détenu. Il est venu au club deux ou trois fois et Shirl m'a vaguement parlé de lui. La rumeur a couru qu'il avait des dettes. Mike Whitey avait un pied dans ton monde et l'autre dans le mien. Il a jamais eu les couilles de franchir le pas, mais il était pas du genre à avoir des états d'âme, si tu vois ce que je veux dire.

Le sujet du clan Whitey éclusé, Jack se sentit libre de passer à sa propre enquête.

— Un mec que j'interrogeais l'autre jour m'a dit que vous aviez probablement connu Jimmy Nunn.

Tony voulut aussitôt savoir quel était le mec en question et Jack lui cita le nom de Kenneth Moore, ajoutant que l'ancien mécanicien de Formule 1 ne « tarissait pas d'éloges sur les frères Fisher ». L'argument sembla porter.

— Jimmy Nunn était complètement débile, mais c'était un as du volant. Pourquoi tu me parles de lui ? Ça fait une éternité que personne l'a vu. Je sais juste que sa copine s'est carapatée. Une pouffe elle aussi. Le seul qui lui soit pas passé dessus était mon frère, parce qu'il était pédé.

Jack n'avait conservé aucun souvenir de Trudie et sa tante lui avait déjà parlé d'elle en mal, mais entendre une raclure telle que Tony Fisher insulter sa mère biologique était plus qu'il n'en pouvait supporter. Il sentit souffler en lui un vent de colère qu'il s'employa à calmer car il n'en avait pas terminé avec son interlocuteur.

— Trudie passait ses soirées au club à traîner avec des types pleins aux as en attendant que l'un ou l'autre la ramène chez lui. Les soirs de dèche, elle attendait que j'aie fini et on terminait la soirée avec une

bouteille dans le bureau d'Arnie. Il avait un super canapé en cuir, mais ça branchait Trudie de se faire tringler sur le putain de bureau de mon frère, avec son beau vernis. Arnie y tenait comme à la prunelle de ses yeux. « Touche pas à mon bureau avec tes paluches sales ! », qu'il me disait. S'il avait su ! « J'y touche pas, frérot, je pensais, mais Trudie Nunn s'est pas gênée pour y étaler son petit cul. » Putain, j'avais pas pensé à Trudie Nunn depuis des années.

Tony Fisher posa machinalement la main sur son entrejambe d'un air songeur.

— C'est con qu'elle soit morte. Je ne dédaignerais pas qu'elle me rende une petite visite un jour comme aujourd'hui.

Si les yeux de Jack avaient été des mitraillettes, Fisher se serait effondré aux pieds de ses gardiens. Le gangster affichait un petit sourire de psychopathe et Jack s'aperçut qu'il serrait les poings à en avoir mal aux phalanges. Jamais de toute son existence il n'avait ressenti une haine pareille.

— Pour en revenir à Jimmy Nunn…, poursuivit Fisher sans se douter de ce qui se passait dans la tête de son visiteur. La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, c'était au moment du hold-up dans le tunnel du Strand. Une opération de merde montée par Harry Rawlins.

Il éclata d'un rire sonore.

— Ce con de Rawlins ! J'ai jamais vu mon frère avoir la banane comme le jour où Harry a passé l'arme à gauche. Il a même dépensé une petite fortune pour lui acheter des fleurs.

Fisher dessina dans l'air une énorme couronne avant d'expliquer que toute la pègre de Londres s'était réjouie à l'image d'Arnie.

— Harry Rawlins était le seul capable de rivaliser avec mon frangin. Il a jamais pris ne serait-ce qu'une prune pour avoir mal garé sa bagnole, mais ce type-là était une vraie pieuvre. Il avait des tentacules partout. Il connaissait le milieu comme sa poche, c'est bien pour ça qu'il était dangereux.

Jack aurait aimé en savoir davantage au sujet de Jimmy, mais Fisher restait centré sur lui-même, et l'équipe qu'il formait avec Arnie.

— Mon frangin s'y connaissait en tableaux. Il a souvent servi de fourgue à Harry. Il aurait jamais dû. Comme je te disais, Harry te tenait par les couilles dès que tu mettais un doigt dans l'engrenage. Il t'entraînait dans sa chute. Je l'ai jamais rencontré personnellement, c'était pas du genre à frayer avec la valetaille. C'est comme ça qu'il m'appelait, ce connard prétentieux. De la « valetaille ». Je l'emmerde ! Les journaux ont prétendu que la moitié de Londres avait pleuré à son enterrement. C'est faux. Tout le monde voulait s'assurer que ce connard était bien mort. Les gens du milieu comme les flics. Mais on s'était tous gourés !

La haine qui consumait intérieurement Jack se dissipa d'un seul coup

alors que lui venait soudain une idée… Puisque Rawlins avait finalement été abattu par sa femme à l'automne 1985, qui donc se trouvait dans le cercueil lorsque la moitié de Londres assistait à son enterrement neuf mois auparavant ?

— Jimmy Nunn était un putain de moins-que-rien, poursuivit Fisher. Il faisait ce qu'on lui disait et se contentait de dépenser son fric en filles et en bagnoles entre deux boulots. Mais je vais te dire un truc, agent Je-Sais-Plus-Qui : si Jimmy fait profil bas depuis toutes ces années, c'est qu'il a touché le pactole le jour de son dernier boulot.

— Vous croyez qu'il est toujours en vie ?

— Jimmy Nunn était pas très doué, mais il avait l'art de prendre la fille de l'air. Dès qu'il avait fini un coup, il disparaissait. À sa place, avec une fille comme Trudie, j'aurais pas laissé ma meuf toute seule longtemps.

Fisher fronça les sourcils en voyant le visage de Jack s'assombrir.

— J'ai dit un truc qu'il fallait pas ? ricana-t-il.

Jack recula sa chaise et se leva.

— Pourquoi tu veux partir, gamin ? On discutait gentiment, tous les deux.

Jack laissa s'écouler un battement avant de réagir.

— J'ai cru comprendre que le type qui vous avait attaqué serait bientôt sur pied, grinça-t-il d'une voix qui n'avait plus rien d'amène.

Fisher prit la mesure de ce changement brusque, sans en comprendre la raison.

— J'ai également cru comprendre que vous aviez reçu un avertissement. Au moindre souci, on vous colle au trou pour un bon bout de temps.

Jack posa ses poings sur la table et regarda Fisher droit dans les yeux.

— Je veillerai à ce que vous y creviez. Comme le disait Harry Rawlins, tout le monde se contrefiche de la valetaille.

Jack attendit que l'autre percute. D'un bond, Fisher jaillit de son siège et se rua sur lui. Jack, qui avait trente ans de moins, n'eut aucun mal à éviter son poing. Le gangster n'entendait pas renoncer pour autant. Il avait la force pour lui, mais Jack était plus rapide et n'eut aucun mal à lui échapper. Une alarme se déclencha et tous les autres détenus prirent bruyamment le parti de Fisher. Les gardiens se précipitèrent et leurs matraques s'abattirent sur le dos du prisonnier sans qu'il semble s'en soucier. Plusieurs coups assenés au niveau des cuisses vinrent à bout de sa résistance et il s'écroula. Immobilisé par les gardiens, la joue collée au lino d'un bleu froid, il cracha une bordée d'injures à l'adresse de Jack qui quitta le parloir avec le plus grand calme.

*

Dans le rapport que Jack se vit contraint de rédiger, il omit de préciser

qu'il avait insulté son interlocuteur, mettant la rage soudaine de ce dernier sur le compte de mauvais souvenirs qu'il avait involontairement ravivés.

— Quel caractère ! s'étonna-t-il d'un air innocent.

Le gardien auquel il s'adressait l'assura que Tony Fisher aurait tout le loisir de réfléchir à ses erreurs lorsqu'il se trouverait à l'isolement. Le temps de récupérer son portable et son portefeuille, Jack quittait la prison. Il consulta son téléphone en regagnant sa voiture. Un appel en absence de Ridley, accompagné d'un message lui demandant s'il avait retrouvé Julia Lawson et Angela Down.

Putain ! se dit Jack qui n'avait pas encore entamé les recherches.

14

Jack était assis derrière son bureau, la jambe de son pantalon remontée juste en dessous du genou. En cherchant à échapper à la fureur de Tony Fisher, son tibia avait frappé de plein fouet un obstacle quelconque et une large ecchymose s'était formée. Il s'en était rendu compte en montant l'escalier des locaux de la police, mais le cercle violacé qui se dessinait sur sa peau lui rappelait la satisfaction qu'il avait éprouvée en voyant le gangster maintenu au sol par ses gardiens. Le sentiment de pouvoir ressenti sur le moment ne s'était en rien altéré. Sans avoir un tempérament violent, Jack n'était pas mécontent d'avoir réussi à manipuler cette merde de première de Tony Fisher au point de le conduire au trou. C'est la première fois de sa vie qu'il se montrait cruel avec autrui, mais il n'en ressentait aucune honte.

Deux heures et plusieurs tasses de thé plus tard, Jack continuait d'éplucher l'épais dossier de police consacré à Harry Rawlins. Si son casier judiciaire était quasiment vierge, Rawlins ayant été suffisamment malin pour passer entre les gouttes, la liste des délits auxquels on le soupçonnait d'être associé était impressionnante. Son ennemi juré, l'inspecteur Resnick, s'était intéressé à plusieurs centaines d'affaires différentes dans lesquelles il aurait trempé. Si c'était le cas, Rawlins avait été l'un des gangsters les plus actifs des années 1980. Resnick ne s'était pas entêté sans raison, Rawlins aurait été une prise de choix s'il avait réussi à le coincer.

Jack feuilleta les photos prises à la suite du hold-up perpétré à coups d'explosifs dans le tunnel du Strand en 1984. Joe Pirelli et Terry Miller se trouvaient à l'arrière de la camionnette des gangsters lorsqu'elle avait pris feu. Le corps du premier avait pu être identifié grâce à sa dentition, ses mains ayant été arrachées. Quant au second, les empreintes du pouce et de l'index de sa main gauche avaient parlé. Rawlins, dont tout le monde pensait à l'époque qu'il conduisait le véhicule, avait été déchiqueté lors de l'explosion. Les parties de son corps retrouvées sur place étaient en trop piteux état pour qu'il soit possible de l'identifier avec certitude. Un chien policier avait cependant découvert un avant-bras gauche calciné à quelques mètres de la camionnette. Il n'appartenait ni à Pirelli, ni à Miller, et portait au poignet une Rolex sur laquelle figurait l'inscription : « À Harry – Je t'aime, Dolly – 12 février 1962 ». Tout naturellement, les enquêteurs avaient estimé qu'il ne pouvait s'agir que de Rawlins.

Jack examina longuement le puzzle des débris humains photographiés à l'époque. Il comprenait que la police scientifique ait pu penser qu'il

s’agissait de Rawlins, mais il n’en restait pas moins qu’elle s’était trompée puisque Dolly avait finalement tué son mari quelques mois plus tard, de sorte que le troisième cadavre retrouvé dans le tunnel du Strand restait anonyme. Il pouvait s’agir de n’importe quel voyou des années 1980. Ou de Jimmy Nunn.

Jack laissa échapper un long soupir. Son père biologique avait fort bien pu être inhumé par erreur à la place d’Harry Rawlins en 1984. Ou alors il coulait des jours paisibles dans une île paradisiaque avec le butin du hold-up. Ou celui du train postal.

*

Jack se réveilla à 5 heures du matin. Son corps moulu avait fini par épouser la forme de son siège de bureau, si bien qu’il resta un long moment comme paralysé en attendant que la circulation se rétablisse dans ses membres engourdis. Il fixa l’écran de son ordinateur. Une fois de plus, il avait mis à profit ses heures de service et les moyens que lui offrait la police pour procéder à des recherches d’ordre personnel. Si jamais il se faisait prendre, il serait limogé pour faute grave, mais cette perspective le dopait curieusement au lieu de le freiner. Cela faisait longtemps qu’il n’avait pas pris autant de plaisir à mener une enquête, ce qui lui donnait des ailes.

Une forte odeur de javel citronnée infestait les douches des locaux de la police, preuve que les équipes de nettoyage avaient également entamé leur journée très tôt. Jack repensa aux événements de la veille tout en regardant distraitement l’épaisse mousse de son shampooing s’écouler lentement dans la bonde. Deux souvenirs ne le quittaient plus : le visage de Tony Fisher écrasé contre le lino du parloir par quatre gardiens, et le message de Ridley lui demandant s’il avait retrouvé la trace d’Angela et de Julia. L’instant suivant, il se précipitait hors de la douche afin d’entamer des recherches sur le Net.

*

— Ester Freeman prétend qu’on trouvera Julia Lawson dans un caniveau, à moins qu’elle ne soit à la morgue, expliqua Jack à ses collègues rassemblés face à lui.

Ridley, imperturbable, observait la manœuvre depuis le seuil de son bureau, adossé au chambranle. On aurait dit l’un de ces portraits dont le regard suit le spectateur où qu’il se trouve. Depuis le début de l’enquête, il en était réduit à laisser des messages à Jack sur son répondeur, ce qu’il détestait. Jack savait déjà que, son exposé achevé, il lui faudrait une bonne excuse pour n’avoir pas décroché quand son chef l’avait appelé la veille. Une explication du style : « J’étais à la prison de Pentonville, sans votre autorisation, pour interroger Tony Fisher au sujet de mon père

biologique » ne conviendrait jamais. Heureusement qu'il avait découvert depuis des pistes solides pour retrouver Julia et Angela.

— Il semble que Julia se tienne tranquille depuis qu'elle dirige un foyer pour enfants. Elle s'occupe essentiellement de gamins à problèmes et évite de le crier sur les toits. Elle est officiellement enregistrée auprès de la police de Manchester et accueille les enfants des drogués qui ont choisi de suivre une cure de désintoxication afin d'éviter la prison. Quant à Angela Down, elle s'est mariée, mais elle a conservé son nom de jeune fille. J'ai son adresse, à elle aussi.

Les deux panneaux accrochés sur le mur, derrière Jack, étaient presque entièrement couverts. Les événements concernés s'étalaient de 1984 à la période actuelle, et le visage de Tony Fisher avait fait son apparition.

— Bon travail, Jack. Et je suis heureux que vous n'ayez pas été blessé quand Tony Fisher vous a attaqué.

Jack se sentit rougir. Il remarqua du coin de l'œil que Laura manifestait un soupçon d'inquiétude, mais il ne voulait pas quitter son chef du regard. Il n'en revenait pas que Ridley ne lui ait rien dit alors qu'il était au courant depuis le départ. Il était clair que son chef n'irait pas plus loin, il avait uniquement voulu lui signifier que rien ne lui échappait.

Jack attendit d'avoir repris son sang-froid pour continuer.

— Vous souhaitiez en apprendre davantage au sujet des Whitey, inspecteur. Et Tony les connaissait bien à l'époque.

Il poursuivit en expliquant à ses collègues ce qu'il avait appris au sujet de Shirley, de Greg et de leur mère.

Ridley attendit la fin de son exposé pour intervenir.

— Audrey ne doit se douter de rien tant que nous n'aurons pas pu officiellement identifier le corps. En attendant, rédigez les notes prises lors de votre rencontre avec Tony Fisher avant de vous rendre à Chester où vous interrogerez Julia Lawson.

*

Sam, confié à Julia le jour même par les services sociaux, portait sur son visage de huit ans toutes les marques d'une vie peuplée d'horreurs. L'enfant avait grandi avant l'âge, c'était déjà au plus profond de son âme un adulte endurci par la rue. Il serrait les poings, les épaules et les mâchoires. Insensible à la peur, il s'attendait à tout instant à être meurtri, frappé, ou enfermé dans un placard. Il était prêt à tout… sauf à Julia.

— Il y a du gâteau ce midi, déclara-t-elle d'un air enjoué.

Elle se rendit dans la cuisine en laissant Sam libre de lui emboîter le pas ou non, laissant ouverte la porte donnant sur le petit jardin clôturé dans lequel jouaient d'autres enfants. Sam aurait pu s'y rendre s'il le souhaitait.

Il préféra suivre Julia dans la cuisine où elle coupa une énorme part de gâteau au chocolat qu'elle posa sur une assiette. Elle y ajouta deux boules de glace, une petite cuillère, et posa le tout sur la table.

— Ne m'attends pas pour commencer, recommanda-t-elle à l'enfant avec un sourire.

Elle avait à peine terminé sa phrase que Sam enfournait un gros morceau de gâteau dégoulinant de glace.

— Je reste quand même pas dans cette putain de baraque, grommela-t-il entre deux bouchées.

Julia se hissa sur le plan de travail pendant que l'eau chauffait dans la bouilloire.

— Je te parie dix balles que tu restes dans cette putain de baraque, au contraire.

*

À Londres, au troisième étage d'un immeuble de Ladbroke Grove, Angela Down était assise les jambes croisées sur un canapé, entourée de pièces de tissus et de matériel de couture. Une machine à coudre était installée sous la fenêtre, entourée de dizaines de boîtes en plastique transparentes empilées jusqu'au plafond. Chacune d'elles, étiquetée au nom d'un client, était remplie de coupons de toutes les couleurs, de dentelles, de boutons et autres accessoires. Angela était couturière à domicile depuis plus de dix ans et disposait dans son quartier d'une clientèle fournie qui suffirait à l'occuper jusqu'à sa mort. Derrière le canapé, le mur était tapissé de photos de famille. Un klaxon résonna trois fois au pied de l'immeuble et Angela se précipita.

Rob était un solide Jamaïcain d'une cinquantaine d'années. Sa barbe marbrée de fils blancs et ses cheveux coupés court lui donnaient l'air d'un dur, mais un grand sourire illumina ses traits quand Angela se réfugia dans ses bras, dévoilant une incisive en or. Ensemble, ils admirèrent le bus qu'il venait d'acheter aux enchères à Wimbledon.

— Les pneus sont en bon état, dit Rob d'une voix rauque de fumeur alors qu'il n'avait jamais tiré sur une cigarette de sa vie. Il faudra que je bidouille la pompe à essence et que je remplace la batterie. Le moteur a chauffé un peu sur le chemin du retour, je vais devoir m'occuper du circuit de refroidissement et le système de ventilation sent atrocement mauvais. Je dois aussi changer les feux stop et le clignotant gauche. Les bougies sont encrassées et…

Angela l'interrompit en lui posant la seule question qui comptait à ses yeux.

— Combien de places en tout ?

— Vingt-cinq, répondit Rob.

— C'est génial ! Le temps d'appeler les filles et on peut entamer les préparatifs.

Rob embrassa tendrement Angela. Il l'aimait de toute son âme et elle

le lui rendait bien. Elle avait croisé son content de boulets au cours de son existence et lorsqu'ils s'étaient rencontrés, elle avait annoncé à Rob sans ambages qu'elle était prête à tout pour lui à condition qu'il la traite convenablement. Ils ne s'étaient pas quittés depuis et vivaient l'un pour l'autre.

— Le 4 x 4 a-t-il…

Rob l'arrêta en l'embrassant sur la bouche.

— Tu m'as déjà posé dix fois la question.

Angela lui sourit et lui demanda muettement d'un regard enjôleur de satisfaire son caprice une fois de plus.

— Le Chevrolet Suburban a été livré hier matin à Amsterdam où il a été pris en charge par l'un des protégés de Julia qui l'a conduit jusqu'à Düsseldorf. Il est garé au fond d'un parking de bus, dans un endroit où la caméra de surveillance ne fonctionne pas. Si le gamin de Julia est fiable comme tu le penses, on n'a aucune raison de s'inquiéter.

Le « gamin » en question avait été confié à la garde d'Angela qui lui avait sauvé la vie quinze ans plus tôt lorsqu'il s'était entaillé les poignets. Maltraité par ses parents depuis la naissance, il avait fini par craquer. Quand un ado victime de maltraitance finit par rencontrer un adulte qui l'aime, il lui voue une reconnaissance sans borne. Le « gamin » de Julia aurait tué pour elle.

*

Jack fit courir le rayon de sa lampe de téléphone sur les stèles du cimetière plongé dans l'obscurité. Il s'en voulut de penser brusquement à Charlie à la vue de ce lieu parfaitement entretenu. Il revit dans sa tête le cimetière proche du pavillon de ses parents à Totnes, perché sur une colline d'où il surplombait la mer. Jack le traversait tous les jours lorsqu'il allait en classe car c'était un raccourci. C'était également là qu'il avait l'habitude à l'époque de se poser sur un banc avec ses copains pour boire du cidre et fumer des clopes. Il n'y voyait aucun mal, d'autant qu'ils ne risquaient pas de gêner les occupants du lieu. Ce qui n'était pas le cas ce soir-là. Jack avait le sentiment de manquer de respect aux morts en parcourant ces sépultures à la recherche de celle qui l'intéressait.

Le rayon d'une vraie torche l'aveugla soudain.

— Vous cherchez qui ? lui demanda une voix marquée par un fort accent de Glasgow.

Incapable de voir à qui il avait affaire, Jack devina tout juste que l'homme avait une bêche posée sur l'épaule droite. Il s'empressa de sortir sa carte professionnelle.

— Police de Londres. Désolé, mais la grille était ouverte.

L'homme de Glasgow lui tourna le dos et Jack lui emboîta le pas.

— Z'êtes des Stups ? Je me suis fait tauper y a trois ans pour avoir dealé de la dope. C'est ce qui m'est arrivé de mieux. J'ai fait trois mois

de travaux d’intérêt général à ramasser des mégots et des merdes de chien. Z’imaginez pas le nombre de gens qui laissent chier leur chien partout. Ça me rend dingue. Mes trois mois terminés, j’ai continué le même boulot, mais payé.

Il laissa échapper un rire gras.

— V’trouvez pas ça drôle ? Le système était censé me punir, au lieu de quoi il a changé ma vie. On a enterré une femme vers 5 heures c’t’après-midi, sa famille avait pas prévu de bouquets mais des plantes en pot, je vais les planter sur sa tombe. Sa sœur arrive du Canada tôt demain matin, je voudrais que la tombe ait de la gueule.

— C’est bien d’être rentré dans le droit chemin. Ce n’est pas toujours facile.

— Tout est facile quand on sait pourquoi on est sur terre. Je l’ai compris le jour où on m’a collé ces trois mois de TIG. Boum ! Ça m’est venu d’un seul coup. Je suis là pour m’occuper des défunts et je vis bien depuis que j’le sais. J’me drogue même plus, sauf à dire qu’un peu de beuh, c’est de la drogue. Harold Rawlins, vous dites ? Je crois bien que j’en ai deux.

Il désigna à Jack une stèle nettement plus chargée que ses voisines :

12 mai 1941 – 12 août 1984
Porté par l’amour des siens
Dans la mort comme dans la vie

— C’est c’ui-là qu’vous cherchez ? J’en ai un autre un peu plus loin qu’est mort pas longtemps après. C’est drôle, vous trouvez pas ? C’est fou ce qu’on peut dire sur les gens en regardant leur tombe. Une belle grande stèle bien située, ce type-là était visiblement aimé. L’autre Harry nettement moins.

La sépulture à laquelle faisait allusion le gardien était signalée par une simple pierre ornée d’une plaque en bronze précisant le nom du défunt et ses années de naissance et de mort. Sans mention des mois concernés. Sans aucun message. C’était pourtant là que reposait la dépouille de Rawlins.

Jack remercia le gardien qui lui répondit par un hochement de tête et s’éloigna respectueusement. Jack ralluma la lampe de son portable en dépit du fait qu’il n’y avait rien à voir.

— Excusez-moi ! s’écria Jack en rappelant l’Écossais.

Il venait de découvrir à côté de la tombe mal entretenue une autre stèle, fleurie celle-là.

Dorothy Rawlins
Mars 1941 – août 1995

— Savez-vous qui entretient la sépulture de Dolly Rawlins ?

— Une femme. Je l’ai vue qu’une ou deux fois. Une fille toute fluette.

Une jeune. Je garde mes distances quand y a des visiteurs. Désolé.

— Pas du tout, vous m'avez été très utile. Je vous remercie. Prenez soin de vous, ajouta Jack alors que le gardien disparaissait dans la nuit.

Les fleurs posées sur la tombe de Dolly Rawlins avaient tout au plus un jour ou deux. Elles avaient été déballées, de sorte que Jack n'avait aucun moyen de savoir où elles avaient été achetées. Il lui faudrait fouiller le passé familial de Dolly. La « jeune fille toute fluette » n'était ni Connie, ni Ester. Peut-être ces fleurs n'avaient-elles pas de signification, après tout.

Jack regagna la première tombe qui l'intéressait nettement plus puisqu'elle contenait les restes d'un inconnu. Ce dernier, réduit en miettes lors du hold-up commis dans le tunnel du Strand, portait au poignet la montre en or d'Harry.

Jack avait la ferme intention de percer le mystère de son identité réelle.

15

— Tu veux quoi ? s'étonna Maggie.

Ils se trouvaient dans la chambre d'amis transformée en QG avec ses photos, ses noms, ses notes et ses lieux reliés entre eux par des fils de couleurs différentes. Maggie, enroulée dans un drap de bain, une serviette mouillée sur la tête, tenait dans ses mains deux verres de vin rouge.

— Tu espères obtenir l'autorisation officielle d'ouvrir le cercueil au cas où il contiendrait le corps de Jimmy Nunn ?

Jack saisit le verre qu'elle lui destinait. Il la connaissait suffisamment bien pour savoir qu'il était vain de l'interrompre quand elle était sur le sentier de la guerre.

— Comment comptes-tu t'y prendre, exactement ? « À propos, chef ! Vous savez, cette tombe dont tout le monde croyait qu'elle abritait Harry Rawlins ? Ça ne vous ennuierait pas qu'on procède à une exhumation ? Je crois que le corps est celui de mon père biologique qui servait de chauffeur lors du hold-up. »

— Je n'ai pas dit que Jimmy était mort. Si Tony Fisher a raison, il est même parti avec de l'argent plein les poches. Je sais simplement qu'il y a un corps dans ce cercueil, Mags, et que ce n'est pas celui de Rawlins.

— Quelle importance ? Sincèrement, Jack. Tout le monde se fiche de savoir quel gangster a été enterré là il y a trente-cinq ans.

Jack posa sur elle ses yeux magnifiques en haussant les sourcils. Il ne s'en fichait pas, lui. Maggie posa son verre et lui prit le visage entre les mains.

— Je m'y perds souvent, avec toi, lui glissa-t-elle dans un murmure. Je vois bien à quel point tu t'emballes quand tu parles de cette enquête et de ton père biologique. Ça me plaît vraiment, Jack, mais je te demande de réfléchir. Les enquêteurs se moquent depuis toujours de savoir qui se trouve dans cette tombe. Comment comptes-tu leur faire changer d'avis ?

— Tu as raison, reconnut-il. Je dois réfléchir à une raison autrement plus importante si je veux les convaincre. Je ne sais pas ce que je deviendrais sans toi, Mags. Tu as laissé l'eau de ton bain dans la baignoire ?

Et il quitta la pièce.

Maggie regarda le décor qui l'entourait d'un air désemparé. Jack avait enfin trouvé sa voie, mais ça ne la rassurait nullement. Au lieu d'être une renaissance, cette métamorphose pourrait bien le briser.

*

Jack, garé depuis une heure devant la maison de Julia, observait attentivement les allées et venues. Ce qu'il avait initialement pris pour trois petites maisons ne formait en réalité qu'un seul ensemble. Il le comprit lorsqu'une petite fille noire à nattes, vêtue d'un sweat à capuche rose, entra dans l'une des maisons avant de ressortir d'une autre quelques minutes plus tard.

Julia vivait dans un quartier des classes moyennes de Chester et l'ensemble devait valoir dans les trois cent mille livres. Il toqua à la porte de la maison la plus proche de sa voiture. Une voix féminine s'éleva de l'autre côté du battant, recommandant aux enfants de ne pas bouger, puis la porte s'écarta et une femme grande et mince apparut sur le seuil. Un torchon sur l'épaule, elle frotta l'une contre l'autre ses mains blanchies par la farine.

— Julia Lawson ? demanda Jack sur un ton qui laissait peu de doutes sur la nature de son métier.

Julia se campa face à lui, comme pour mieux protéger sa nichée.

— Vous êtes censé prévenir par un coup de fil, faute de quoi j'ai le droit de vous fermer ma porte. Ces gamins n'aiment pas beaucoup les surprises.

— Je ne suis pas venu voir les enfants, mademoiselle Lawson. C'est à vous que je souhaiterais parler.

Un grand bruit dans les profondeurs de la maison obligea Julia à regagner précipitamment la cuisine et Jack la suivit. Le carrelage était couvert de farine à gâteau et deux garçonnets posèrent sur la maîtresse de maison un regard faussement innocent. Julia tira de sa poche un billet de cinq livres qu'elle tendit au plus âgé des deux enfants.

— Nettoie-moi tout ça et va acheter un gâteau.

Elle entraîna Jack vers le jardin d'hiver.

Une nuée de gamins jouait dans les jardins des trois maisons, réunis en un seul espace. Leurs âges respectifs s'étalaient de six à seize ans à vue de nez, et ils dessinaient un véritable arc-en-ciel humain. Le jardin d'hiver ressemblait à un aquarium depuis lequel Julia pouvait surveiller étroitement les enfants. Le bas des murs sous les baies vitrées, rythmé par deux portes-fenêtres, était couvert de portraits encadrés d'époques différentes, à en juger par les couleurs passées de certains. Tous avaient en commun un même amour des enfants qui s'y trouvaient représentés. Jack avait remarqué en traversant le salon que des dizaines de photos en ornaient également les murs, du sol au plafond.

— Je ne suis pas autorisée à les photographier tous, lui avait expliqué Julia au passage, mais j'ai gardé des portraits de tous ceux pour lesquels je n'ai pas besoin de permission. C'est important que les nouveaux sachent qu'ils ne sont pas les premiers. C'est cruel d'imaginer que les autres ont une vie plus agréable que la vôtre.

Les gamins les plus âgés qui se trouvaient dans le jardin, remarquant

la présence de Jack, s'étaient rapprochés du jardin d'hiver, prêts à intervenir en cas de besoin.

— Je m'appelle Jack Warr et je suis enquêteur au sein de la police métropolitaine.

Julia, conservant le silence, attendit qu'il explique les raisons de sa présence.

— Combien d'enfants avez-vous à votre charge ?

— Je croyais que vous ne veniez pas pour eux.

Il était clair que Julia se méfiait de la police, au même titre que les enfants rassemblés dans le jardin.

— C'est vrai. Je…

Jack, qui observait les jeux des petits, laissa sa phrase en suspens. Julia, qui savait reconnaître un gamin paumé quand elle en voyait un, comprit immédiatement que Jack avait dû entamer son existence dans un lieu comparable. Un long silence s'abattit sur la pièce.

— J'ai cru comprendre que vous faisiez des miracles avec ces enfants, finit par se décider Jack en souriant. La collègue de Manchester à laquelle je me suis adressé était très impressionnée.

Julia refusa de mordre à l'hameçon, obligeant Jack à continuer.

— J'aurais pu me retrouver dans le système, mais j'ai eu la chance d'être placé relativement tôt. J'avais cinq ans.

Cet aveu détendit instantanément l'atmosphère. Dix minutes plus tard, Jack partageait une tasse de thé avec Julia qui lui expliquait avoir aidé plus de trois cent soixante-dix enfants à problèmes, ou rejetés par leur famille.

— On va à West Kirby dans la péninsule de Wirral une fois par mois, et une fois par an sur la plage de Formby. Les gamins adorent, même si certains d'entre eux font semblant du contraire, pour sauver la face. Les durs ne s'accordent pas le droit de montrer qu'ils aiment les manèges.

Jack repéra, dans la masse des portraits, celui d'une fillette de neuf ou dix ans franchissant une haie à cheval.

— Celle-là a manifestement bien pratiqué les manèges, remarqua-t-il.

— C'est une idée à moi, reconnut Julia avec une fierté oubliée de longue date. Si vous la voyiez aujourd'hui, elle est méconnaissable. Les chevaux sont des bêtes de confiance. Les enfants apprennent le respect et la gentillesse à leur contact.

Jack profita de l'occasion pour exposer le but de sa visite.

— J'imagine que La Grange aurait pu être un foyer pour enfants idéal.

Julia le sonda du regard.

— C'est la raison pour laquelle vous êtes là ? Seigneur ! Une éternité s'est écoulée depuis, réagit-elle sans la moindre gêne apparente. Le problème, monsieur Warr, c'est que je me droguais à l'époque. Ce n'est pas que je ne veux pas vous aider, mais toute cette période me paraît floue.

Elle enchaîna, se contentant d'explications que Jack avait déjà entendues dans la bouche des femmes qu'il avait déjà interrogées. Sous l'impulsion d'Ester Freeman, toutes s'étaient retrouvées à La Grange afin d'accueillir Dolly Rawlins à sa sortie de prison. Elles avaient pris la décision de rester lorsque Dolly avait évoqué la possibilité de transformer le manoir en foyer, alors qu'aucune d'elles n'avait de plans précis pour l'avenir.

— Il n'a pas fallu longtemps pour que j'attrape le virus. Dolly est morte tout de suite après, mais l'idée de m'occuper d'enfants m'est restée. J'aurais pourtant bien aimé que le projet aboutisse à La Grange, avec les écuries et tout le reste.

Jack lui demanda si elle se souvenait de leur voisine, Norma Walker.

— Vaguement. Elle s'occupait des chevaux en retraite de la police montée. Des animaux extraordinaires. Les chevaux rustiques craignent généralement leur ombre, pas les chevaux de la police. Ils ont des nerfs d'acier. Mais je ne vous apprends rien.

— J'en ai déjà vu à la manœuvre, reconnut Jack. Ils reçoivent un entraînement spécial pour rester calme au milieu de la foule, ou lors d'événements bruyants. Pour être honnête avec vous, je n'en ai jamais approché un. Ils me fichent la trouille.

Julia sourit d'un air compréhensif.

— Il suffit de devenir ami avec un cheval pour ne plus jamais avoir peur des autres, réagit-elle tout en surveillant le jardin du coin de l'œil. Je crois que Dolly aurait aimé cet endroit. Un jour où je lui demandais si elle n'avait jamais eu peur dans sa vie, elle m'a parlé de la nuit où elle avait tué son mari. Elle prétendait qu'après ça, plus rien ne pouvait l'effrayer. Elle m'a dit : « Je ne suis pas comme mon mari. Je suis meilleure que lui. Je l'ai toujours été, mais j'ai sagement veillé à ne jamais le lui montrer. » Pour avouer un truc pareil, il faut avoir du cran.

— Parlez-moi du jour où Ester l'a abattue.

— Une histoire ridicule ! Les flics étaient venus l'interroger quand Ester a déboulé et lui a tiré dessus, sans l'ombre d'une hésitation. Je ne comprendrai jamais ce qui lui a traversé la tête. On a toutes passé la nuit au poste avant d'être relâchées le lendemain. Ester a une case en moins. Vous l'avez rencontrée ? J'imagine que vous voudrez toutes nous interroger.

— J'ai rencontré Ester, oui. Et Connie.

— Une gentille fille. Je ne l'ai jamais revue depuis le drame. Gentille, mais pas très finaude. Elle n'a pas dû changer de ce point de vue.

Jack, refusant de mordre à l'appât, changea de sujet de conversation.

— Trois maisons réunies en une seule, dit-il d'un air admiratif. L'opération a dû vous coûter un joli petit billet.

— Je ne suis pas propriétaire, mais uniquement gérante. Comme me l'a dit Dolly un jour : « Avec de l'argent, Julia, tu peux devenir ce que tu veux. » L'argent comptait énormément à ses yeux. Elle aimait briller aux

yeux des autres, mais je me suis toujours dit qu'il lui manquait un bonheur qui ne s'achète pas. Avoir des enfants, probablement.

Julia observa les jeux des gamins dans le jardin.

— La plupart de ces gosses ne sauront jamais d'où ils viennent, alors il leur faut un but dans l'existence. Vous connaissez vos origines ?

Jack, qui s'était pris d'affection pour Julia, jugea que partager son expérience avec une personne aussi expérimentée ne pouvait que l'apaiser.

— Comme je vous l'ai dit, j'ai eu de la chance. Cela dit, je n'ai jamais éprouvé l'envie de retrouver mes parents biologiques, mentit-il. Je sais qui je suis et d'où je viens, grâce à mes parents adoptifs.

Julia posa sur lui un regard qui fit surgir de sa mémoire un souvenir enfoui depuis toujours. Lorsqu'il avait dans les six ans, il avait volé les petits gâteaux au chocolat pour diabétiques de Charlie. Lorsque Penny lui avait posé la question, il lui avait menti effrontément alors qu'il avait du chocolat plein les mains et la bouche. Il venait de se comporter de la même façon avec Julia qui n'avait pas été dupe un instant, tout comme Penny en son temps.

— En tout cas, ces gamins ont de la chance de vous avoir.

— C'est moi qui ai de la chance de les avoir, vous voulez dire. Ce n'est pas neuf. Je crois même que c'est ce qui m'a incitée à me lancer dans des études de médecine autrefois, avant de tout gâcher. Comme toutes les toxicos en sursis, je suis faible, surtout lorsque je suis seule. J'ai besoin d'avoir une raison de vivre, et c'est ce que m'offrent ces enfants. J'avance tous les jours que Dieu fait sur une corde raide. Il me suffit d'un pas de travers pour me fracasser au sol. C'est ce qui m'arriverait si je recommençais à me droguer… Je mourrais.

*

Ridley observait la commissaire Maxine Raeburn de l'autre côté de la vitre. Installée à son bureau, elle téléphonait en hochant machinalement la tête. Elle avait remarqué la présence de Ridley dans le couloir. Elle lui avait même adressé un signe de tête, sans pour autant lui donner l'autorisation d'entrer. À l'évidence, la conversation ne le regardait pas. Max Raeburn faisait partie des meilleurs commissaires sous les ordres desquels il avait servi. Une femme pondérée, patiente, mais pour le moins intimidante. Physiquement très menue, on aurait pu la croire fragile au point de s'écrouler au premier souffle, mais elle se serait empressée de mordre la cheville de quiconque l'aurait projetée au sol. Elle avait refusé le grand bureau qui lui était destiné au dernier étage, le jour de sa nomination au grade de commissaire, préférant rester proche de Ridley. Elle entendait croiser quotidiennement ses subordonnés. Leur montrer qu'elle arrivait avant eux le matin et repartait après eux le soir. Leur dire à tout moment où elle se trouvait. Leur offrir la liberté de

frapper à sa porte chaque fois qu'ils en avaient besoin, ce qui était rare, les lois impérieuses de la hiérarchie étant ce qu'elles étaient. Mais quelles que soient les circonstances, même lorsque Raeburn laissait sa porte ouverte, il était entendu que chacun devait frapper.

Sa conversation téléphonique achevée, elle adressa un signe à Ridley qui s'avança, les résultats des tests ADN à la main.

— Il s'agit bien de Mike Whitey.

Raeburn ne put dissimuler son amusement.

— Si je comprends bien, Mike Whitey, un ancien de chez nous, est assassiné et son corps est retrouvé calciné au lendemain de l'incendie qui a ravagé Rose Cottage au milieu de près de deux millions de livres en billets de cinq et de dix réduits en cendres, à moins de deux kilomètres de l'attaque de train la plus célèbre de l'histoire du pays. Je n'ai rien oublié ?

— Le fait que la locataire de Rose Cottage était Norma Walker, une retraitée de la police montée.

— Nul besoin de vous rappeler combien la situation est délicate. J'ai toute confiance en vous comme en votre équipe mais bon sang, Simon ! Il n'est pas question que la nouvelle devienne publique. Je compte sur vous pour le préciser à vos gens.

Ridley marqua son approbation d'un hochement de tête.

— Maintenant, en quoi puis-je vous aider ? poursuivit Raeburn.

Ridley lui expliqua, avec sa méticulosité coutumière, quelles mesures il comptait prendre, et dans quel ordre. Raeburn, qui l'écoutait en silence, l'arrêta d'un geste lorsqu'il lui dit son intention d'explorer la possibilité que Norma Walker et Mike Whitey « aient eu des relations personnelles ».

— Norma était gay. Elle n'en parlait jamais, mais avait-elle le choix à l'époque ? En 89, elle a été grièvement blessée en service. Sa compagne, prénommée Amélie si ma mémoire ne me trompe pas, a été prévenue. C'est moi qui m'en suis chargée et j'ai pu constater à quel point elles s'aimaient quand Amélie est arrivée au chevet de Norma. Celle-ci m'a avoué la vérité, je lui ai répondu que je m'en fichais totalement. Il est possible que Mike ait connu Norma, bien sûr, mais j'ajoute que je serais très étonnée s'il s'avérait que Norma a été mêlée à l'attaque du train postal. Les liens qu'entretenait Mike avec le milieu londonien me paraissent une piste autrement plus prometteuse. Cela dit, ne négligez rien, Simon… Il m'est arrivé de me tromper.

*

— Celui-là s'appelle Sam, déclara Julia en regagnant le jardin d'hiver avec une théière pleine.

Jack, debout face à la baie vitrée, regardait le jeune garçon jouer avec les autres.

— À huit ans, il est couturé par la vie de tous les côtés. Physiquement et psychiquement. Il ne peut pas s'empêcher de vouloir affronter les plus grands, et d'apprendre à jouer au foot aux plus petits. Une façon de se battre contre l'adulte qu'il aurait dû devenir tout en se rêvant comme l'enfant qu'il n'a jamais été.

— Il semble heureux, remarqua Jack en versant lui-même le thé dans les tasses.

Il s'interrompit en entendant son portable émettre un bip. Un SMS de Ridley.

Le corps est bien celui de Whitey. J'en informe immédiatement la famille. Aucune liaison avec Norma qui était lesbienne.

Jack réprima un sourire. Il savait déjà que Ridley avait longuement hésité entre les termes « lesbienne » et « gay ». Peut-être même au point de chercher sur Internet quelle était l'appellation la plus politiquement correcte.

Jack tendit une tasse à Julia et s'excusa afin de se rendre aux toilettes.

Une fesse posée sur le lavabo, il relut le texto de son chef, pris du sentiment qu'il perdait son temps avec les anciennes occupantes de La Grange. Il aurait mieux fait, avec ses collègues, de s'intéresser aux flics louches qui traînaient un peu trop dans le milieu à l'époque.

De retour dans le jardin d'hiver, il trouva une fillette en pleurs sur les genoux de Julia. Cette dernière invita Jack à poursuivre pendant qu'elle consolait l'enfant.

— Vous dirigez seule ce foyer ?

— J'ai deux éducateurs avec moi, à qui je confierais ma vie. J'en avais trois jusqu'au jour où le père d'un des gamins dont je m'occupais est venu réclamer son fils. J'ai tout de suite deviné qui lui avait donné mon adresse.

Elle se pencha vers la petite fille.

— Allez, retourne jouer, mais reste bien avec Suzie. J'irai dire deux mots à Darren dans une minute.

La petite fille bondit sur ses pieds et rejoignit Suzie dont Jack n'avait pas remarqué la présence à l'entrée de la pièce. La Suzie en question, grande pour son âge, n'avait pas l'air tout à fait normale. On la sentait timide et vulnérable. Julia attendit que les fillettes aient quitté la pièce pour continuer.

— J'ai du mal avec Darren. C'est un enfant sauvage. Je ne dis pas ça méchamment, mais c'est le terme qui le définit le mieux. Il se défend pour un oui ou pour un non.

— L'instinct de survie, réagit Jack dans la tête duquel s'imposa un nouveau souvenir enfoui de longue date. Un jour, après avoir été placé dans ma famille d'adoption, un grand a voulu me prendre l'argent de la cantine. Il s'est approché et je l'ai frappé avant qu'il n'ait pu le faire. Comme je n'avais pas envie de me battre, je m'étais menti à moi-même

en essayant de me convaincre que je n'avais pas peur.

— Vous fonctionnez toujours de cette façon, le railla gentiment Julia. Je constate que vous restez debout alors que je suis assise, de façon à mieux maîtriser la situation. Vous avez les mains dans les poches pour paraître décontracté. Vous me regardez droit dans les yeux pour être sûr de ne pas avoir l'air faible, et vous me parlez de tout et de rien pour me mettre en confiance. J'ai étudié la psychologie dans le cadre de ma thèse et je dois dire que vous n'êtes pas facile à décrypter pour un flic. J'ai du mal à savoir si vous êtes sincère, ou bien si tout ça n'est qu'une façade.

Jack lui répondit par un sourire. Décidément, il avait vraiment un faible pour cette Julia. Elle était dure comme un roc derrière ses airs de bourgeoise.

— Vivre isolée de cette façon n'est pas un poids pour vous ? lui demanda-t-il.

— C'est ce qui me sauve. J'ai la garde de ces enfants, et c'est un privilège que je ne prends pas à la légère. Ce sont eux qui m'ont sauvée, et non l'inverse, contrairement à ce qu'ils croient. Je leur dois tout.

*

Quatre heures plus tard, Jack sonnait à l'appartement d'Angela Down dans les quartiers ouest de Londres. Elle ouvrit la porte sans même demander qui était là et il comprit à son air étonné qu'elle attendait quelqu'un d'autre.

— Jack Warr, se présenta-t-il en exhibant sa carte professionnelle.

Elle le conduisit au salon où elle était occupée à tapisser des chaises de salle à manger.

— Je ne vois pas l'intérêt d'avoir une porte au pied de l'immeuble si tout le monde l'ouvre à n'importe qui. Je ne dis pas ça pour vous, mais je pensais que vous étiez ma voisine Irène. Elle voulait prendre une photo de ces chaises pour les montrer à sa mère. Mais je vous ennuie avec mes histoires. En quoi puis-je vous aider ?

Jack lui expliqua qu'il souhaitait lui parler de l'attaque du train postal. Pour avoir lu la déposition d'Angela à l'époque, il ne s'attendait à rien de nouveau.

— Je n'étais pas là cette nuit-là, expliqua-t-elle. Quand je suis rentrée, tôt le lendemain, La Grange grouillait de policiers. C'est comme ça que j'ai appris ce qui s'était passé. Une tasse de thé ?

— Je vous remercie, mais j'ai déjà dépassé mon quota.

— Si ça ne vous ennuie pas, je continue mon travail pendant que vous m'interrogez. Je ne veux pas me mettre en retard.

Jack enchaîna les questions, auxquelles Angela répondait invariablement de la même façon, puisqu'elle était absente au moment des faits. Il se fit la réflexion qu'aucune des anciennes occupantes de La Grange n'avait été surprise de sa venue. Si elles avaient été mêlées à cette histoire, elles se seraient forcément montrées nerveuses, même

aussi longtemps après les faits. Or elles se comportaient avec le plus parfait naturel. En outre, aucune d'elle ne vivait dans l'opulence.

L'appartement d'Angela devait disposer de deux ou trois chambres. Un coffre, posé dans un coin de la pièce, contenait des jouets pour des enfants des deux sexes, Jack crut pouvoir en déduire qu'un garçon et une fille vivaient là. En promenant son regard dans le reste de la pièce, il aperçut, trop haut sur une étagère pour que des mains d'enfant puissent les atteindre, un ours en peluche usé et un anneau de dentition jaune vif. De précieux souvenirs, sans doute.

L'atmosphère familiale qui régnait entre ces murs était très proche de celle que Jack avait pu découvrir chez Julia, ce qui était surprenant dans deux lieux aussi différents. Les enfants figurant sur ces photos n'avaient jamais été victimes d'abus et de violence, très certainement.

Angela expliqua à Jack son quotidien. Tapissière de métier, elle travaillait pour le compte de proches, d'amis et de voisins, entretenant l'idée d'une époque où l'on préférait réparer, au lieu de tout jeter comme le voulait la société de consommation. Son mari, Rob, suivait le même chemin dans son métier de mécanicien, réparant voitures et motos. Angela insista sur le fait que leurs activités respectives étaient parfaitement légales et que leurs revenus étaient déclarés. Une version mise à mal quand Irène, la voisine à laquelle Angela avait fait allusion, passa prendre des photos des chaises de salle à manger et paya Angela en liquide.

— Prends cet argent, Ange, je t'en supplie. Sinon je vais encore tout dépenser en jouant au tiercé.

Jack sourit en voyant Angela afficher une mine gênée. Elle se demandait manifestement à quel genre de flic elle avait affaire.

— Je suis uniquement là pour parler de l'attaque du train postal, la rassura-t-il en riant.

Pour preuve qu'il n'avait aucune intention de la dénoncer aux impôts, il finit par accepter la tasse de thé qu'elle lui avait proposée à son arrivée. Il est de notoriété publique dans la police que prendre un thé avec un suspect est encore le meilleur moyen de rompre la glace.

Jack et Angela évoquèrent, une demi-heure durant, les autres femmes de La Grange, le projet avorté de foyer pour enfants, ou encore la mort de Dolly Rawlins. Ce dernier point affecta visiblement la tapissière.

— À la seconde où je l'ai rencontrée, j'ai su que j'avais besoin d'elle, expliqua Angela. Voilà une femme âgée – du moins me paraissait-elle âgée à l'époque – qui était capable de vous jauger au premier coup d'œil. Un jour où je lui disais que nous étions amies, elle m'a répondu : « Mais tu ne me connais pas, ma chérie. Personne ne me connaît vraiment. C'est comme ça que je m'en suis toujours tirée. » Je crois pourtant que je la connaissais. Et elle me connaissait bien. Elle me manque.

— Vous arrive-t-il de vous rendre sur sa tombe ?

— Elle a le sens de l'écoute, sourit Angela. Je lui apporte des fleurs

coupées tous les mercredis. Comprenez-moi : je l'ai laissée tomber, et c'est ma façon d'obtenir son pardon.

Lorsque Jack voulut savoir en quoi elle l'avait « laissée tomber », Angela ne s'étendit pas sur les détails.

— Il s'agit d'une affaire personnelle. J'ai fait une bêtise… avec un mec. J'ai perdu mon bébé. Quand tout le monde me tournait le dos, Dolly m'a regardée droit dans les yeux en me disant que je m'étais comportée comme une petite conne. Et elle avait raison. Après sa semonce, elle m'a serrée dans ses bras comme jamais personne ne l'avait fait. C'est pour cette raison que je la croyais capable de jauger n'importe qui au premier coup d'œil. Elle savait de quoi j'avais besoin.

— Vous décrivez quelqu'un d'admirable.

Angela ne se laissa pas prendre au piège des bonnes paroles de Jack. Pour avoir déjà rendu visite à Ester, il savait forcément que Dolly ne faisait pas l'unanimité. Tout dépendait de quel côté de la barrière on se trouvait. Constatant l'heure tardive, Jack remercia Angela pour le thé, griffonna son numéro de téléphone sur un petit papier qu'il lui tendit en lui recommandant de le joindre si elle pensait à quoi que ce soit d'autre, et la laissa à son travail de tapissière.

Une fois son visiteur parti, Angela se posta à la fenêtre. Elle attendit de le voir sortir de l'immeuble et se diriger vers la station de métro Kensal Green, puis elle se hissa sur le canapé afin de prendre l'ours en peluche et l'anneau de dentition. Laissant libre cours à ses larmes, elle repensa à ce jour, un quart de siècle plus tôt, où elle avait annoncé sa grossesse à Dolly. Très jeune à l'époque, elle était pétrifiée par la peur et raconter à voix haute ce qui lui arrivait l'avait soulagée. Dolly l'avait emmenée dans un magasin Mothercare où elle lui avait acheté tout le nécessaire. Et quand Angela avait perdu son bébé par la suite, elle avait mis à la poubelle tout ce que lui avait donné Dolly. À l'exception du petit ours en peluche et de l'anneau de dentition jaune vif.

Ce n'était pourtant pas la mort de son bébé que pleurait Angela aujourd'hui, mais celle de Dolly.

16

Après sa première rencontre avec Susan Whitey, au cours de laquelle il avait voulu impressionner Ridley par sa technique d'approche et la pertinence de ses questions, Ank se sentait peut-être un peu trop sûr de lui au moment d'annoncer à Susan la mort de son ex-mari.

Elle s'apprêtait à sortir, de sorte qu'elle ne se comporta pas du tout comme il s'y attendait. Elle commença par refuser de s'asseoir lorsqu'il le lui suggéra. Tout en l'écoutant, elle continuait à vaquer à ses occupations. Ridley prit le relais.

— Susan, l'apostropha Ridley avec un mélange rare de douceur et d'autorité.

Il se planta devant elle.

— Je vous en prie. J'ai besoin d'avoir toute votre attention.

Il prit place sur le canapé afin de l'inciter à l'imiter.

— Nous avons pu identifier le corps découvert à Rose Cottage grâce aux tests ADN.

Cette seule phrase aurait suffi, mais Ridley décida d'aller jusqu'au bout de ses explications afin de s'assurer qu'elle avait bien compris.

— Je suis au regret de vous dire qu'il s'agit de votre mari.

Susan accusa le coup en baissant légèrement la tête, sans que change vraiment l'expression de son visage. Elle resta muette, les yeux secs.

— Nous poursuivons nos investigations et je vous tiendrai personnellement informée des suites de l'enquête. Vous vous apprêtiez à partir, Susan. Où alliez-vous ?

Sous le choc, elle lui répondit d'une voix terne qu'elle était censée retrouver une amie à sa salle de sport.

— J'aurais pu demander à votre amie de venir ici ?

Susan hocha la tête, chercha le nom de l'amie concernée dans la liste de ses contacts et tendit le téléphone à Ridley. Ce dernier le passa à Ank.

— Expliquez-lui que Susan a reçu une mauvaise nouvelle et qu'elle aimerait bénéficier de sa présence ici. Vous mettrez ensuite de l'eau à chauffer.

Ridley voulut rassurer Susan en lui annonçant son intention de rester jusqu'à l'arrivée de son amie. En s'éloignant en direction de la cuisine, le portable à la main, Ank entendit Susan demander à Ridley si elle pourrait voir le corps.

— Cela ne vous aiderait en rien, répondit-il avec douceur. Il est préférable que vous preniez soin de vous et de vos enfants.

Ank entendit Susan fondre en larmes et un froissement de tissu quand son chef passa un bras autour des épaules de la malheureuse. Lorsqu'il

revint quelques minutes plus tard avec un mug de thé sucré, Ank trouva Susan assise sur le canapé, Ridley debout devant la fausse cheminée. Une tache sombre se dessinait sur le vert pâle de sa veste, là où Susan avait pleuré. En dépit de la tristesse de la scène, il rêva du jour où la compagne d'une victime lui accorderait sa confiance au point de s'épancher sur son épaule.

*

Il était presque 19 heures lorsque l'équipe de Ridley se retrouva dans les locaux de la Criminelle. Jack put confirmer à ses collègues qu'il ne croyait guère à la culpabilité de ces femmes. Elles avaient seulement été témoins du meurtre de Dolly et n'avaient été mises au courant de l'attaque du train qu'au lendemain des faits. Cet aspect de l'enquête enterré, Ridley ordonna à ses enquêteurs de concentrer leurs efforts sur Mike Whitey et Barry Cooper, quitte à s'intéresser éventuellement à Norma Walker. Tous avaient un lien avec Rose Cottage et l'argent du hold-up.

— Inspecteur, intervint Jack. En plus de l'attaque du train postal, Whitey a un lien avec le vol des diamants survenu en 1984.

Ridley se tourna vers les tableaux qui s'étaient progressivement remplis depuis le début de l'enquête. Les recherches que Jack avait effectuées se révéleraient peut-être utiles après tout. Le nom du clan Whitey était omniprésent, Mike ne serait pas le premier flic à s'agacer de gagner dix fois moins que les voyous dont il avait la charge. Et s'il avait changé de bord ? Ridley, peu soucieux de voir son équipe s'emballer inutilement, voulut tempérer ses ardeurs.

— Le mieux est encore de remonter dans le temps en reliant les pointillés entre eux. Cela dit, insista-t-il, je vous rappelle que nous enquêtons avant tout sur un meurtre. Si nous parvenons à établir un lien avec les hold-up d'autrefois, tant mieux, mais ce n'est pas notre objectif.

Il changea aussitôt de sujet.

— Jack, vous m'accompagnez demain matin. Nous irons annoncer la mort de son fils à Audrey Whitey.

Ank plongea la tête dans ses notes afin de dissimuler sa déception. Laura, en sa qualité de sergent, crut de son devoir d'arrondir les angles.

— Tu sais, Ank, annoncer la mort d'une victime à ses proches n'est pas la partie la plus rose de notre boulot. Non seulement c'est toi qui les mets dans les affres, mais c'est également de ta responsabilité de leur remonter le moral ensuite. On n'y arrive pas du jour au lendemain.

*

Jack ébranla le battant à coups de pied jusqu'à ce que Maggie se décide à réagir.

— Chéri, il y a quelqu'un à la porte ! cria-t-elle de l'autre côté du

battant, feignant de ne pas être seule.

Elle reconnut le rire de Jack sur le palier. Elle ouvrit et trouva Jack, un mini-frigo dans les bras. Il s'avança péniblement et se débarrassa de son fardeau dans le couloir. Maggie lui opposa une mine furieuse.

— Quand un crétin s'amuse à défoncer ma porte en pleine nuit, ça t'étonne que j'essaye de le convaincre que j'ai un mari musclé à la maison ?

Jack la prit dans ses bras et la serra à l'étouffer. Épuisé comme il l'était, il aurait pu s'endormir sur place.

— Pourquoi avoir acheté un frigo ?

— Pour la chambre d'amis. Ça me permettra de travailler tard sans te réveiller en allant dans la cuisine.

Il souleva le mini-frigo et l'emporta dans son QG personnel, laissant Maggie interdite.

— Tu ne veux pas installer des toilettes, tant que tu y es ? Comme ça, tu auras tout le loisir de t'enfermer des jours entiers pour retrouver ton putain de Jimmy Nunn !

Jack la rejoignit, la prit par la main et l'entraîna dans la chambre d'amis. Il l'obligea à regarder son tableau débordant d'indices, se plaça derrière elle et la serra dans ses bras.

— Tu avais raison, Mags. Je crois avoir trouvé une bonne raison d'exhumer le cadavre qui se trouve dans la première tombe de Rawlins. L'affaire de Rose Cottage remonte plus loin en arrière qu'on ne le pensait.

Il désigna d'un geste ample la masse des éléments qu'il avait pu récolter.

— Il faut remonter jusqu'au vol des diamants en 1984. Jusqu'à Harry Rawlins. Ridley s'est enfin rangé à mon avis, il ne me reste plus qu'à le persuader de déterrer le cercueil.

Le visage de Maggie refléta un mélange d'inquiétude et d'étonnement. De quoi parlait-il ?!!

— Les diamants, Mags ! On ne les a jamais retrouvés, il faut bien qu'ils soient quelque part.

— Jack…, tenta Maggie.

— Je sais ce que tu vas me dire, mais il y a forcément un lien entre le meurtre de Rose Cottage et ma propre enquête.

— Quelle enquête ? s'énerva Maggie en désignant avec mépris le tableau. Il ne s'agit pas d'une enquête de police, mais d'une obsession personnelle !

Elle pivota sur elle-même afin de se retrouver face à Jack.

— Tu n'es pas censé t'occuper de ça. Surtout, tu n'en as pas besoin. Tu as un père. Pourquoi en vouloir un autre ? Celui-là particulièrement, Jack. Il est atroce.

Tout en écoutant Maggie, Jack sonda son regard. Les yeux grands ouverts, les sourcils haussés, elle reconnut enfin l'homme qu'elle aimait.

Passionné. Heureux. Vivant.

— Je ne cherche à remplacer rien du tout, mais mon passé a des trous à travers lesquels passerait sans mal un autobus. Il me manque des pièces essentielles du puzzle, j'ai besoin de les retrouver. Tu as raison, Jimmy n'a rien d'affriolant, mais il a existé, bon sang. Je voudrais le rencontrer, rien de plus. J'ai besoin de savoir pourquoi il était aussi instable. Sans ça, je ne parviendrai jamais à me concentrer sur le présent.

Maggie comprit qu'elle allait devoir lui apporter son soutien Ce n'était pas pour l'enchanter, mais c'était la seule façon pour elle de retrouver son mari. Le garçon intense et plein d'allant qu'elle avait devant elle était celui dont elle était tombée amoureuse autrefois à Totnes. Avant qu'elle ait pu comprendre ce qui lui arrivait, Jack l'embrassait fougueusement. Il la poussa sur le lit d'amis et la débarrassa de son short de pyjama en soie, puis il la bécota dans le cou tout en débouclant son ceinturon.

Maggie enferma le torse de Jack entre ses cuisses et l'attira à elle. Elle retrouva soudain l'excitation ressentie la première fois qu'ils avaient fait l'amour. Elle était si impatiente de connaître ce garçon qui entrait dans sa vie que tout était allé très vite, mais les quelques minutes de leur première étreinte lui avaient laissé le souvenir d'un véritable feu d'artifice. Voilà qu'elle renouait avec cette expérience, à la différence près qu'un amour durable venait désormais pimenter leur relation. Jack la connaissait bien, il savait comment déclencher le plaisir chez elle. Maggie se cambra afin de laisser à Jack tout le loisir de l'envahir. Elle l'aimait, elle se fiait à lui, et elle le désirait.

*

Audrey Whitey, sans se l'avouer, était de cette race d'individus qui ne savent pas vivre autrement que du mauvais côté de la loi. Elle n'avait jamais rempli une déclaration de revenus, achetait sans y réfléchir des cigarettes de contrebande, ne voyait aucun inconvénient à se procurer des marchandises volées. Son appartement de quatre pièces était plutôt agréable, mais tout y était disparate, preuve qu'elle n'hésitait pas à récupérer tout ce dont ne voulaient plus ses semblables. Les poubelles des autres débordent toujours de trésors, dit-on.

À soixante-seize ans, elle était squelettique au point de donner le sentiment qu'elle s'envolerait au premier coup de vent. Chaque fois qu'elle tirait sur sa cigarette, son visage tout entier se repliait sur lui-même et il ne faisait aucun doute, à l'odeur, que son café était abondamment arrosé. Elle conduisit Ridley et Jack jusqu'à son salon sans leur offrir à boire, ni même leur proposer de s'asseoir, de sorte que les deux policiers restèrent debout.

Le décor de la pièce aurait provoqué de violents maux de tête à des visiteurs moins solides. Les murs et les rideaux étaient jaunis par la

fumée de cigarette et l'appartement, s'il était rangé, était malpropre. Audrey elle-même était négligée, à l'image de ses vieux vêtements, des objets usés qui l'entouraient. Il était clair qu'elle ne faisait plus d'efforts depuis longtemps. Trois photos encadrées étaient posées sur le buffet : l'une de Shirley, la vingtaine, lors d'un concours de beauté ; l'une de Mike au même âge, en militaire ; l'une de Greg, adolescent, dans son uniforme de lycéen. Un quatrième cadre contenait des moufles et un minuscule bonnet roses de bébé, mal tricotés et encore neufs. Les cadres, attachés aux heures les plus glorieuses de chacun des intéressés, étaient exposés avec amour et fierté. Et contrairement aux bibelots, ils n'étaient pas recouverts d'un manteau de poussière.

Ridley laissa échapper un long soupir. Shirley avait été tuée lors du vol des diamants, Greg partageait son temps entre la prison et les cures de désintoxication, et les objets de bébé signalaient sans doute une fausse couche. Quant à Mike, Ridley allait annoncer à sa mère qu'il avait été tué d'un coup à la tête avant d'être réduit en cendres. Les jours comme celui-là, Ridley détestait son boulot. Aucune mère ne méritait de survivre à un enfant. A fortiori trois.

Ridley était conscient qu'une fois son interlocutrice avertie de la mort de Mike, elle se refermerait comme une huître. Il jugea plus prudent de lui poser quelques questions avant de lui annoncer la nouvelle.

— Madame Whitey, vous souvenez-vous de l'attaque du train postal qui s'est déroulée à Ayslesbury en 1995 ? Mike faisait encore partie de la police à l'époque et…

— Il ne me parlait jamais de son boulot, le coupa d'emblée la vieille femme. Je me demande bien pourquoi vous me parlez de toutes ces vieilles histoires, vous feriez mieux de chercher mon garçon.

— Je pensais que Mike vous aurait parlé de ce hold-up puisque Dolly Rawlins y était mêlée.

Audrey retroussa ses maigres lèvres et menaça Ridley d'un index jauni.

— Je vous interdis de prononcer le nom de cette femme chez moi, grinça-t-elle en laissant éclater toute sa haine. J'ai accepté de vous recevoir uniquement parce que vous vouliez me parler de Mike. Vous en profitez pour évoquer cette salope et je ne sais quel hold-up. Vous avez pas l'intention de lui coller ça aussi sur le dos, des fois ?

— Pourquoi dites-vous « aussi », madame Whitey ? se défendit Ridley avec un calme énervant qui fit bondir la vieille femme sur ses jambes.

— Vous êtes chez moi ! Pas question de me parler comme à une idiote ! Je suis pas née de la dernière pluie, jeune homme, alors essayez pas de me pousser à incriminer Mike. Je me souviens bien du hold-up du train, parce que c'est après ça que vous avez fichu mon Mike dehors. Il avait servi son pays, ici comme à l'étranger, et pour le remercier, vous l'avez traité comme un criminel !

Un sourire étira les lèvres de la vieille femme.

— Vous avez pas idée de l'endroit où il est, c'est ça ? Alors vous voulez vous en servir à nouveau comme bouc émissaire. Je suis bien contente qu'il se soit enfui !

— Pour quelle raison se serait-il enfui ?

— Parce qu'il vous connaît. Quand Dolly est sortie de prison, c'est comme si notre Shirl était morte une nouvelle fois…

Audrey Whitey posa un regard attendri sur les portraits alignés sur la commode, puis elle se reprit.

— C'est des moufles et un bonnet roses parce que je voulais à tout prix une autre fille. Je l'aurais appelée Eve, le second prénom de ma Shirl, qui le tenait de ma mère.

La vieille femme posa sur Ridley des yeux rougis, mais la haine l'empêchait de laisser libre cours à ses larmes.

— Le stress, qu'ont dit les docteurs. C'est à cause du stress que mon bébé est mort dans mon ventre. À cause de Dolly Rawlins !

Elle pointa du doigt les cadres.

— Tout ça, c'est sa faute !

Ridley estima qu'il était temps de la ramener au sujet qui l'intéressait.

— Calmez-vous, madame Whitey. Je n'ai pas l'intention d'accuser Mike de quoi que ce soit. Je ne crois pas non plus qu'il se soit enfui. Asseyez-vous, je vous en prie.

La vieille, tout en refusant d'obtempérer, s'était apaisée et Ridley fut en mesure de poursuivre.

— Nous avons uniquement besoin de savoir si vous avez discuté avec lui du hold-up de 95.

— Il m'a dit qu'un seul truc à l'époque : « Elle est morte, maman. » Maintenant, je vous demanderai de partir.

Ridley, faisant la sourde oreille, lui demanda si son fils lui avait déjà parlé d'une policière nommée Norma Walker. Il tenta également de savoir où pouvait se trouver le Range Rover de son fils.

Jack, qui assistait muettement à cet échange depuis le début, comprit qu'il était plus efficace pour lui de rester neutre, son chef ayant décidé de jouer la carte du mauvais flic. C'est tout juste si la vieille femme avait remarqué sa présence.

Ridley, après avoir invité à nouveau son interlocutrice à s'asseoir, sans succès, fit un pas vers elle.

— Madame Whitey, lui annonça-t-il avec beaucoup de douceur, malgré l'agressivité de la vieille dame. Je suis au regret de vous informer que nous avons retrouvé il y a quelques jours le corps d'un homme. Des tests ADN nous ont permis de l'identifier comme votre fils Mike.

Il s'était approché délibérément, de façon à pouvoir l'assister en cas de besoin. Audrey Whitey s'effondra dans ses bras comme une poupée de chiffon en poussant un cri déchirant et il l'aida à s'asseoir. Jack lui servit un petit verre d'alcool et le lui tendit, mais elle ne le vit même pas.

Épuisée, elle finit par cesser de pleurer tout en restant prostrée.

— Madame Whitey, tenta Ridley dans l'espoir qu'elle l'entende. J'ai l'intention de retrouver et d'arrêter celui qui a tué votre fils. Mike était mêlé à une histoire louche, volontairement ou pas. Je n'en sais encore rien. Toujours est-il qu'il a été retrouvé dans l'ancienne maison de Norma Walker, à côté d'une propriété qui appartenait autrefois à Dolly Rawlins. On a découvert sur place des indices liés à l'attaque train postal.

La vieille femme recouvra suffisamment ses esprits pour lui jeter un regard assassin.

— Sortez, murmura-t-elle dans un souffle.

— Puis-je appeler l'un de vos proches ?

Audrey Whitey se referma aussitôt. Jack posa le verre d'alcool sur une petite table et suivit son chef hors de l'appartement.

Une fois dans le couloir, Ridley se tourna vers lui :

— Accordez-lui dix minutes et retournez la voir en vous excusant de la façon dont je m'y suis pris. Montrez-vous compatissant. Nous avons besoin de savoir combien elle a tiré de la vente de sa villa en Espagne. Il nous faut absolument connaître la provenance de l'argent avec lequel Mike a acheté sa maison. Essayez aussi de lui tirer les vers du nez au sujet de Barry Cooper.

*

Jack retrouva Audrey Whitey dans la même position qu'à son départ du salon, un peu plus tôt. Il se posa à côté d'elle sur le canapé, tourné de côté de façon qu'elle le voie.

— Je tenais à m'assurer que tout allait bien, mentit-il. Je ne voulais pas vous laisser toute seule, madame Whitey. Je tenais à vous dire que notre seul but est de savoir qui vous a enlevé votre fils. C'est la raison pour laquelle il nous faut évoquer son passé, sans qu'il soit question pour autant de salir sa mémoire. Nous voudrions notamment retrouver ses amis comme les gens avec lesquels il était en affaires. À commencer par Barry Cooper.

— Comment est-il mort ? réagit la vieille dame sans lever la tête.

— Mike a reçu un coup à la tête. Il est mort sur le coup. La maison dans laquelle il se trouvait a brûlé, de sorte qu'il n'a pas souffert de l'incendie.

— Jamais Barry n'aurait fait ça à Mike. Ils étaient anciens frères d'armes.

Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Jack en avait le cœur serré, mais cette vulnérabilité pouvait jouer en sa faveur, aussi poursuivit-il son rôle de conciliateur en lui tendant le petit verre qu'elle avait refusé. Elle le vida cette fois d'un trait.

— Il s'en voulait tellement de se trouver en mission à l'étranger quand Shirl a été tuée. Quand il est rentré, Greg était à nouveau en prison.

Faudra m'expliquer pourquoi c'est toujours les pires qui s'en tirent, alors que les gens bien continuent de souffrir.

Elle lui tendit le verre qu'il s'empressa de remplir.

— Quand Dolly est sortie de prison pour avoir réduit son mari en miettes, elle est venue chez moi et m'a menacée de me tuer aussi. Une vraie bête sauvage, je vous dis.

— Quelle raison Dolly avait-elle de vous en vouloir ? s'étonna Jack.

— Je sais pas… Les filles comme Dolly ont pas besoin d'avoir une raison quand elles menacent et terrorisent les autres. Une façon comme une autre d'imposer sa loi.

Jack préféra ne pas insister, tout en sachant que Dolly n'aurait jamais proféré des menaces sans raison.

— On parlait de Barry il y a un instant. Savez-vous où je pourrais le trouver ? C'est peut-être la dernière personne qui a vu Mike vivant.

En dépit de son chagrin, Audrey Whitey avait une telle défiance des flics qu'elle opposa à Jack une autre question.

— J'imagine que vous avez son adresse ?

— Il n'est pas chez lui. Il n'a pourtant rien à se reprocher à notre connaissance. En revanche, son aide pourrait nous être précieuse.

La vieille femme avala son verre de cognac d'une lampée et répondit qu'elle ne savait pas où était Cooper. À l'entendre, elle ne connaissait pas non plus Norma Walker, n'avait jamais mis les pieds à La Grange, et avait appris l'attaque du train postal par les journaux. Lorsque Jack évoqua le vol des diamants de 1984, son attitude changea du tout au tout. Il la sentit nerveuse et évasive, avec cet air chafouin qu'ont couramment les criminels lorsqu'ils tentent de se souvenir des mensonges qu'ils ont pu servir à la police autrefois. Alors que Jack mentionnait pêle-mêle les noms de Terry Miller, Joe Pirelli, Jimmy Nunn et Harry Rawlins, elle se mit sur la défensive en répétant que Mike servait au sein de l'armée à l'époque et que ça n'avait donc aucun rapport avec le meurtre de son fils.

— Vous allez retrouver celui qui l'a tué, au moins ? Il a fait un temps partie de la police, vous lui devez bien ça.

— Le jour où nous aurons identifié celui qui a tué Mike, madame Whitey, je m'engage à venir vous l'annoncer personnellement.

*

Lorsque Rob rentra en fin de journée après avoir réparé le vieux bus, il trouva Angela assise dans l'obscurité. Elle tenait d'une main un verre et de l'autre le petit ours en peluche usé. Il fit le tour du canapé, se baissa et enveloppa les épaules de sa femme dans ses bras musclés. Les épais poils noirs des avant-bras de Rob chatouillèrent le menton d'Angela sans provoquer un sourire chez elle, pour une fois.

— La police est venue m'interroger, lui annonça-t-elle d'une voix

calme.

Rob l'embrassa longuement sur la joue afin de lui signifier qu'elle n'avait rien à redouter d'une telle visite.

— Ils m'ont posé des questions sur le hold-up du train.

— On s'en doutait, la rassura-t-il. Tout va bien. Chacun connaît son rôle.

Il prit dans sa grosse main celle d'Angela qui serrait l'ours entre ses doigts.

— Je regrette que Dolly ne puisse pas te voir, Angie. Elle serait fière de toi.

17

L’inspecteur Prescott de la police d’Ayslesbury ricana en voyant l’une de ses jeunes recrues sautiller d’un pied sur l’autre et se frotter les mains dans l’espoir de se réchauffer. On aurait dit un danseur de sirtaki. De son côté, Prescott avait tout d’une statue, raide comme la justice à côté du Range Rover couvert de boue. Il s’agissait d’une découverte majeure qui lui vaudrait d’être mis au courant des avancées de l’enquête par ses collègues de Londres.

Le Range Rover de Mike Whitey avait été retrouvé en plein champ, à l’abri d’une haie, à moins de cinq cents mètres de Rose Cottage. Le bouchon du réservoir avait disparu et le véhicule était quasiment à sec. Les équipes de Prescott avaient prélevé un échantillon du peu d’essence qui restait, les résultats d’analyses prouveraient très certainement qu’il s’agissait de celle qui avait servi à incendier la maison de Norma Walker. De la bande de police jaune avait été tirée tout autour du véhicule et des nombreuses empreintes de pas qui entouraient celui-ci. La pluie s’était malheureusement chargée d’effacer la plupart des traces, mais il en restait quelques-unes à l’abri de la haie et les techniciens de la police scientifique s’employaient à en réaliser des moulages. Le démarreur n’avait pas été forcé et, en l’absence de la clé de contact, les enquêteurs fouillaient les alentours dans l’espoir de la retrouver et d’y découvrir des empreintes digitales.

Prescott plissa les yeux en s’efforçant de reconstituer la scène dans sa tête.

Mike avait-il siphonné le réservoir pour mettre le feu au cottage ? Sans doute pas. Si telle avait été son intention, il se serait muni d’un jerrycan plein avant de venir. L’incendie était probablement le fait du meurtrier de Mike. Auquel cas il savait où était garé le Range Rover, car celui-ci était bien caché. Les deux hommes étaient peut-être arrivés ensemble. Ou bien le coupable disposait-il de son propre véhicule ?

Prescott sortit son portable avec l’intention d’alerter Ridley. À coup sûr, Mike Whitey connaissait son meurtrier.

*

— Barry Cooper.

Tout en prononçant le nom de l’associé de Whitey, Ridley dévisagea ses collaborateurs, rassemblés face à lui.

— Où se cache-t-il ? Je sais qu’il s’est débarrassé de son ancien portable, rien à espérer de ce côté-là, mais il doit bien y avoir un moyen

de lui mettre la main dessus. Allez ! Pourquoi n'arrive-t-on pas à le localiser ?

— Parce que c'est un ancien de l'armée, répondit Jack.

Ridley accueillit cette suggestion par un ricanement.

— Et nous alors ? On compte pour du beurre ? Il s'agit de notre principal suspect. On emporte actuellement le Range Rover à la fourrière et nos techniciens vont le passer au peigne fin. On dispose également de moulages d'empreintes et d'échantillons de terre prélevés sur place, afin de les comparer à ceux qu'on retrouvera sur les semelles de Cooper.

Il se retourna et contempla les tableaux de plus en plus chargés. Les deux premiers étant saturés, il avait fallu en installer un troisième.

— Ne vous laissez pas distraire par la masse d'informations dont nous disposons, poursuivit Ridley d'une voix posée. Notre objectif est de découvrir le meurtrier d'un ancien de la maison. Les liens avec le passé nous apparaîtront quand nous connaîtrons le coupable. Cela dit, ajouta-t-il après un battement, il est probable que Mike a été mêlé à l'attaque du train postal. Ank ?

L'intéressé, installé derrière son bureau, consulta la masse des notes posées devant lui.

— Audrey Whitey a acheté une villa en Espagne au tournant des années 1990. Je n'ai pas encore pu établir l'origine des fonds. Je sais en revanche que la villa en question a été revendue trois cent cinquante mille livres en 2005 et que la propriété de Mike à Weybridge a coûté un million cinq. Il nous reste à déterminer d'où provenait la différence.

Il releva brièvement la tête avant de poursuivre.

— Quand Mike a quitté la police, il a plus ou moins perdu les pédales. Il s'est mis à boire, à jouer, à multiplier les aventures. J'en ai discuté avec sa femme, elle n'a jamais su avec qui il sortait, persuadée qu'il s'agissait de collègues féminines ou de prostituées qu'il avait arrêtées. Il lui arrivait aussi de se servir de ses poings quand il avait trop bu. Sa femme n'a jamais porté plainte contre lui, mais son dossier médical montre qu'elle a pris cher. Le couple a tenté de recoller les morceaux en partant vivre en Espagne, avant de rentrer pour la scolarité des enfants. Ils ont revendu la villa et acheté la maison de Weybridge, mais Mike a recommencé à se comporter en parfait connard et Susan l'a finalement mis dehors.

Jack bouillait intérieurement, furieux du manque de précision des informations fournies par son collègue. Comment pouvait-il ne pas savoir d'où provenait l'argent manquant ? Comment pouvait-il ignorer l'identité des maîtresses de Whitey ? Ank avait beaucoup à apprendre sur la façon de recueillir les confidences des témoins. C'était le nœud de tout interrogatoire.

— Bien, intervint Ridley, mais tout ça ne me dit pas pourquoi la photo

de Barry Cooper ne se trouve pas punaisée au mur. Il aurait suffi de contacter les autorités militaires, le service des passeports ou celui des permis de conduire pour en obtenir une. Comment se fait-il que vous n'ayez pas encore écumé les banques de données de l'Office des personnes disparues ? Mike est mort, Barry l'est peut-être aussi, si ce n'est pas lui, le meurtrier. J'espère qu'il est en vie, en tout cas, parce qu'on a de nombreuses questions à lui poser, et personne d'autre pour y répondre. Alors trouvez-moi Barry Cooper !

La réunion achevée, Jack s'éclipsa discrètement.

*

Au milieu du salon de Susan Whitey était posé un carton contenant d'anciennes affaires de son ex-mari : des chapeaux, des chaussures, des sous-vêtements…

Susan brandit un soulier de cuir brun.

— Une seule chaussure ! dit-elle à Jack. Comment peut-on partir en emportant une seule chaussure ?

Elle laissa tomber le soulier dans le carton qu'elle referma.

— Je suis désolé de venir vous importuner à nouveau, s'excusa Jack. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Ne vous inquiétez pas. Ça me distraira. Si Mike avait encore partagé ma vie, je saurais comment réagir. Je le pleurerais avec mes filles, mais nous l'avions déjà perdu. Je suis désolée pour elles, mais j'avoue avoir du mal à éprouver moi-même de la tristesse.

Elle se rendit dans la cuisine où Jack la vit remplir deux mugs de thé.

— Vous avez récemment évoqué votre vie commune avec l'un de mes collègues, mais j'ai d'autres questions, si ça ne vous ennuie pas.

Elle se contenta d'un haussement d'épaules.

— Allez-y.

— Ne m'en veuillez pas d'aborder ce sujet, mais vous avez expliqué à mon collègue que Mike était infidèle. Pourriez-vous être plus précise ?

Elle versa du lait dans les deux mugs sans relever la tête.

— Je suis obligé d'insister sur ce point car nous avons besoin de comprendre ce qui s'est passé dans la tête de Mike au cours de la période difficile qui a suivi son départ de la police.

— Mike m'a raconté un jour qu'il avait effectué un raid dans un bordel. Ils ont arrêté tout le monde sans distinction. Les filles comme les clients. En fouillant la cuisine, il a découvert une toute jeune fille dissimulée sous l'évier. Elle avait quinze ou seize ans et refusait de sortir de sa cachette en jurant ses grands dieux qu'elle était uniquement la petite bonne. Mike a réussi à la convaincre de sortir et l'a conduite au poste dans sa propre voiture en veillant à recueillir lui-même sa déposition. Il m'a dit qu'il avait tendance à la croire quand elle affirmait être une simple domestique, si bien qu'il l'a relâchée. La semaine suivante, il a commencé à rentrer tard de son travail.

Susan tendit l’un des mugs à Jack.

— Il a toujours eu un faible pour les chiens errants.

— Vous êtes en train de me dire que Mike a eu une relation avec cette fille ?

— Je n’en sais rien, mais je peux vous dire que Mike a eu des aventures. Il avait besoin de se sentir aimé. Je ne sais pas s’il a couché avec cette ado, mais il en était capable. Sans doute était-elle prête à tout pour éviter la prison. Elle a très bien pu voir en lui un « héros », parce que Mike n’était pas un violeur.

Peut-être, mais c’était un pédophile, se dit Jack, si cette histoire était vraie. Il posa machinalement les yeux sur les portraits des propres filles de Mike.

Le temps de remercier son hôtesse et de prendre congé d’elle, il repensa à ce qu’elle venait de lui dire au sujet de la jeune bonne du bordel. Pouvait-il y avoir un lien avec La Grange ? Ester Freeman avait dit à Jack qu’Angela était encore plus mauvaise femme de ménage que Geoffrey… La même Angela avait avoué à Jack avoir « laissé tomber » Dolly. Le bordel évoqué par Susan était-il celui d’Ester ? C’était un peu tiré par les cheveux, mais si Angela avait travaillé pour Ester quand elle était ado, et si la descente de police effectuée par Mike concernait La Grange, cela remettait les occupantes du manoir au centre de l’affaire.

Jack remonta dans sa voiture, garée devant la trop belle maison de Susan, et sortit son portable. En quelques minutes, la banque de données HOLMES confirmait ses soupçons : Angela Down avait été arrêtée à l’occasion d’un raid effectué à La Grange avant d’être relâchée sans aucune inculpation.

Si Susan ne se trompait pas, Angela Down avait été la maîtresse de Mike Whitey.

*

Arrivé chez lui, Jack se glissa dans la chambre à coucher où il trouva le lit fait au cordeau. *Merde !* Lui qui avait envie de raconter sa journée à Maggie. Il était pourtant persuadé qu’elle ne travaillait pas ce soir-là.

Il la trouva dans la cuisine où elle était absorbée par l’écran de son ordinateur tout en sirotant un verre de vin. Elle le regarda à la façon d’une mère agacée de voir son ado rentrer tard.

— Quoi de neuf, mon amour ? l’interrogea Jack.

Maggie retourna l’ordinateur afin qu’il puisse voir l’écran, puis elle se leva et lui servit un verre. Jack découvrit une photo de Charlie et Penny sur le balcon de leur cabine. La moitié du visage de Penny était mangée sur le selfie, le ciel et l’océan occupaient l’essentiel du cadre. On apercevait en arrière-plan la proue du bateau-pilote orange chargé de mener au port le paquebot, le temps d’une journée d’excursion.

Jack sourit. Sa mère n’avait jamais su prendre des photos ! Il fit défiler les images des nombreux souvenirs accumulés en l’espace de quelques

jours à peine. Il remarqua que son père avait mauvaise mine et s'en voulut d'être aussi loin de lui.

Maggie posa le verre de Jack sur la table.

— Tu as raté leur Skype.

Jack pâlit. Les yeux embués, il dut se retenir de pleurer, rattrapé par la honte. Maggie le lui avait pourtant bien rappelé le matin même et il lui avait promis de ne pas oublier.

Il releva piteusement la tête.

— Comment tu l'as trouvé, Mags ? Il avait une bonne voix ? Je lui trouve très mauvaise mine, non ?

Maggie, comprenant qu'enfoncer le clou n'aurait servi à rien, lui massa le dos pendant qu'il regardait les uns après les autres une nuée de selfies mal cadrés.

— Il est ravi, Jack. Il prétend ne s'être jamais aussi bien porté. Il est vite fatigué, mais ils font la sieste après le déjeuner pour ne pas rater les soirées cabaret.

— J'aurais dû être là, ragea-t-il en tapant du poing sur la table. Maman était furieuse ? Sûrement. J'arrête de m'occuper de Jimmy Nunn, Mags. C'est à cause de ça que je manque des moments que je ne pourrai jamais revivre.

Il fit le dos rond sur sa chaise de cuisine.

— Dis-moi ce qu'ils t'ont raconté.

Maggie régla l'ordinateur en position diaporama et lui fit le détail de l'appel Skype.

— Je monte me coucher, lui dit-elle en guise de conclusion. Je t'attends.

En quittant la pièce, elle jeta un regard par-dessus son épaule. Jack, hypnotisé par l'écran, regardait défiler les clichés pris par sa mère.

18

Lorsque Jack se réveilla le lendemain, au sentiment de culpabilité éprouvé la veille avait succédé l'excitation d'avoir découvert un lien potentiel entre Ester Freeman, Angela Down et Mike Whitey. S'il ne se trompait pas, les affaires d'autrefois et le crime d'aujourd'hui étaient liés.

Il se rendit chez Angela Down, sonna à sa porte, et remarqua immédiatement son étonnement.

— Ah ! C'est vous ! déclara-t-elle, le temps de se reprendre. Entrez.

Il lui fallut deux fois plus de temps que la fois précédente pour préparer du thé, preuve qu'elle éprouvait le besoin de réfléchir.

— Je suis en train de coudre une robe, expliqua-t-elle en l'entraînant dans le salon.

Elle montra le vêtement à Jack qui ne put que l'admirer, malgré sa taille opulente. *Le genre de tenue qui irait à ravir à Connie*, pensa-t-il curieusement.

— En quoi puis-je vous aider ? s'enquit Angela en remplissant les tasses.

— Les avancées de l'enquête soulèvent des questions supplémentaires, si ça ne vous ennuie pas, madame Down.

Angela lui sourit aimablement.

— Connaissez-vous un certain Mike Whitey ?

— Non.

Elle avait répondu avec une telle assurance que Jack se demanda l'espace d'un instant s'il ne faisait pas fausse route. Il était toutefois étrange qu'elle n'ait pas cherché à savoir de qui il s'agissait. Jack décida de se fier à son « instinct » retrouvé.

— Je pensais que vous le connaissiez, madame Down. Vous avez peut-être oublié. Avez-vous le souvenir d'avoir travaillé pour Ester Freeman à La Grange ?

— Je ne me suis jamais prostituée ! rétorqua Angela. Si c'est ça que vous voulez savoir.

— Pas du tout, se défendit Jack. Je sais que vous étiez employée comme domestique, mais je sais aussi qu'on vous a arrêtée lors d'une descente de police et que l'agent Whitey s'est… occupé de vous.

Les traits d'Angela s'adoucirent.

— L'agent Whitey… bien sûr. Je ne me souvenais plus de son nom, désolée. Il s'est montré très gentil avec moi.

— Il n'est pas rare que les victimes considèrent en héros ceux qui les

aident à s'en sortir. Il arrive que les personnes concernées se lancent dans une liaison, ce qui n'a rien de grave en soi.

— J'avais quinze ans et il était marié, si je me souviens bien. Je lui étais très attachée, mais il s'est toujours comporté avec moi de façon professionnelle. Il n'y a jamais rien eu entre nous, si c'est ce que vous sous-entendez.

Angela avait indéniablement du sang-froid, mais son comportement, ses mots, le son de sa voix indiquèrent à Jack qu'elle mentait. Il en avait la certitude.

— Vous avez perdu un bébé, demanda-t-il soudain. Qui était le père ? Vous m'avez dit lors de notre précédente rencontre que vous alliez fleurir la tombe de Dolly parce que vous l'aviez laissée tomber. À vous entendre, vous aviez commis une erreur et perdu votre bébé. Était-ce vers 1995, à l'époque où vous viviez à La Grange ?

Angela leva les yeux vers l'étagère où se trouvaient l'ours en peluche et l'anneau de dentition. Ce réflexe n'échappa pas à Jack. Il allait devoir se montrer plus délicat. Le souvenir de ce deuil était encore vif.

— J'imagine votre détresse. Vous m'en voyez désolé.

Il marqua un temps d'arrêt, puis il reprit d'une voix douce :

— Mike était-il au courant ?

Elle se rebella.

— L'agent Whitey n'avait rien à voir avec l'erreur à laquelle j'ai fait allusion. Si vous insistez pour mettre le nez dans mes affaires, j'ai fait l'objet d'une attaque. Je parlerais même de viol si j'avais été assez sobre pour m'en souvenir. Cinq semaines plus tard, j'étais enceinte. Et je n'ai pas perdu mon enfant, monsieur Warr. Je l'ai tué en avalant de l'eau de Javel. Mon corps a choisi entre ma survie et celle du bébé. C'est pour cette raison que j'estime avoir laissé tomber Dolly. Elle m'avait acheté cet ours et cet anneau parce qu'elle m'aimait, et qu'elle aimait ce bébé. Je lui ai pris les deux ce jour-là.

Angela lui adressa un regard de défiance, comme pour le pousser à poursuivre son interrogatoire.

Jack se leva. Il ne faisait pas de doute qu'elle disait la vérité, mais elle n'avouait pas tout et il ne pouvait pas l'obliger à parler.

— Je vous remercie de m'avoir reçu, madame Down, dit-il en prenant congé.

*

Depuis son balcon, Angela regarda Jack Warr monter dans sa voiture. Celle-ci avait à peine disparu au milieu de la circulation qu'elle rentrait et prenait son téléphone.

— Non, non, ne t'inquiète pas. Rien de grave. Mais la police flaire du louche. J'ai à nouveau reçu la visite de ce Jack Warr. Il ne sait encore rien, mais il finira par trouver. J'ai besoin de te voir… Jeudi ? Ça t'ennuie de venir ici ? À cause des enfants, tu comprends… Réfléchis à

deux fois avant de l'appeler. Aucune raison de paniquer. On fait comme prévu, mais plus tôt qu'on ne l'imaginait, c'est tout.

Une fois qu'elle eut raccroché, elle s'assit avec un long soupir, les épaules voûtées.

Le temps de se remettre, elle bondit sur ses jambes et quitta l'appartement. Angela n'entendait pas se laisser ébranler.

*

À Taunton, Connie était assise dans la salle à manger, un verre de gin dans une main et son portable dans l'autre.

— Respire, respire, s'admonesta-t-elle à voix basse, à la façon d'un mantra.

Lorsqu'elle se décida à composer le numéro de Julia, elle était à moitié ivre.

Julia lui répondit d'une voix enjouée.

— Pas de souci pour jeudi, dit-elle. Bisous.

Et elle s'empressa de raccrocher avant que Connie lui dresse la liste de tout ce qui pouvait mal tourner. Elle composa un numéro dans la foulée.

— Alors ma chérie ? répondit la voix chantante d'Ester. Toujours aussi belle ?

Angela avait déclenché une réaction en chaîne en appelant d'abord Connie afin de pouvoir calmer ses angoisses, sachant que Julia ferait de même lorsque Connie lui passerait un coup de fil à son tour. À charge pour Julia de téléphoner à Ester car elle saurait gérer cette vieille peau acariâtre.

— Peux-tu venir chez Angela jeudi ? lui demanda-t-elle.

— On part ?

— Non, pas encore, mais il faut mettre au point la suite et…

— Pas question de me déplacer aussi loin pour des palabres interminables, Julia. Rappelle-moi quand le départ aura été fixé. Et si notre glorieuse cheffe autoproclamée n'est pas contente, elle n'a qu'à prendre elle-même son téléphone.

— Décidément, tu ne changeras jamais, Ester, répliqua Julia à la façon d'une mère déçue par un enfant insupportable. On a besoin des autres, dans la vie. On a besoin d'amis.

— J'ai Geoffrey, rétorqua Ester. Il est en phase dominante cette semaine, on n'a pas mis le nez dehors depuis vendredi. Il nous la joue à la *Gladiator*.

Sa voix se fit soudain méchante.

— Tu n'auras qu'à m'appeler quand on partira ! J'ai fait mon boulot, Julia, et je suis vieille. Je vous rejoindrai le moment venu pour récupérer ma part avant de disparaître dans le soleil couchant. Ce n'est pas cette connasse d'Angela qui va me donner des ordres.

Car telle était la véritable raison de la colère d'Ester.

Angela avait pris le pouvoir tout naturellement, sans que Connie et

Julia s'en formalisent, à l'inverse d'Ester. De son point de vue égocentré, narcissique et mesquin, Ester se voyait en héritière naturelle de Dolly Rawlins. Angela n'était qu'une petite idiote qui n'avait pas eu le talent de se prostituer à l'époque où La Grange était un bordel, dans les années 1980.

— Cette gamine s'imagine peut-être qu'elle dirige tout, grinça Ester, mais je m'en contrefiche parce que vous ne pouvez pas bouger le petit doigt sans ma bénédiction. Ma chérie, tu me connais suffisamment pour savoir que je vous collerai toutes au trou à la première incartade. Alors va voir Angela comme un bon toutou. Je crois te l'avoir déjà dit, tu n'auras qu'à m'appeler quand tout sera prêt.

Sur ces mots, elle mit fin à la communication.

*

Julia soupira. Au même moment, Sam la rejoignit, sa chemise couverte de sang et la lèvre éclatée.

— Darren m'a traité de lavette et m'a piqué mon vélo, alors je lui en ai collé une. C'est vrai que je suis une lavette ?

Il recula instinctivement en voyant Julia s'avancer.

— Est-ce que je t'ai déjà frappé ? lui demanda-t-elle.

La question le prit de court.

— Tu me respectes, Sam ? insista-t-elle avec un air attendri, et Sam se détendit légèrement. On n'obtient jamais rien des autres par la brutalité, Sam. Tu es meilleur que Darren. Tu es plus fort.

Elle lui enfonça un doigt dans la poitrine.

— Tu es plus fort dans les domaines qui comptent, et c'est pour ça que tu dois consentir davantage d'efforts vis-à-vis de Darren. Il a traversé des périodes très dures, tu sais ce que c'est. Aujourd'hui, j'ai besoin que tu sois plus malin que ça. Un jour, j'aurai besoin de ton aide et si tu n'es pas assez malin, je te laisserai sans hésiter.

Sam en resta bouche bée et Julia lui remonta gentiment le menton de l'index.

— Allez ! Va te laver, lui enjoignit-elle, puis elle déposa un baiser sur sa joue et quitta la pièce.

*

Dougie Marshall puait de l'intérieur. On aurait dit que des effluves nauséabonds s'échappaient de son corps par tous les pores. Il avait franchi la barre des quatre-vingts ans, mais c'était le seul faussaire que connaissait Angela. Dolly lui avait souvent parlé de lui autrefois, et elle n'avait pas oublié. Faute d'appartenir au milieu, elle n'avait aucun moyen d'être en contact avec la jeune génération des faussaires, si bien qu'elle s'était rabattue sur Dougie. S'il avait la confiance de Dolly, il

avait la sienne.

Elle faisait face au vieil homme dans son petit bureau mal aéré au-dessus de Marshall’s Bookmakers, dans la grand-rue de Croydon. Les parieurs du coin venaient là depuis une éternité. Le lieu servait de refuge aux seniors de la ville soucieux de rompre avec la solitude, on y trouvait également des jeunes prêts à sacrifier leur maigre paie dans l’espoir de s’enrichir à bon compte. Gareth, le fils de Dougie, avait pris la suite de ce dernier au rez-de-chaussée, laissant le soin à son père de coller des adresses sur des prospectus dans le musée qui lui servait de bureau à l’étage.

On y accédait par une porte étroite sur le côté du bâtiment. L’ajout d’un monte-escalier au niveau de la rampe rendait malaisée la montée des marches et Angela se cogna le tibia.

Elle examina avec attention les passeports et les permis de conduire sous le regard plein de fierté de Dougie. Cela faisait longtemps que personne n’avait eu recours à ses services, à son savoir-faire, à son âme d’artiste. Il s’enorgueillissait de fabriquer des faux passeports que leur apparence défraîchie rendait plus crédibles encore. Il en abîmait les bords, y ajoutait des taches et des éraflures, allant jusqu’à user le logo en relief de la page de garde de façon à donner l’impression que le document avait été abondamment manipulé à mesure des années. Il choisissait volontairement une date d’émission ancienne et ajoutait des tampons de divers pays. Dougie était un faussaire de génie, son travail valait bien la somme qu’il réclamait, ainsi qu’une vingtaine de minutes désagréables dans son bureau fétide.

Angela lui tendit cinq liasses de billets de cinquante livres qu’il eut la grâce de ne pas compter.

— Bonne chance, souhaita-t-il à sa visiteuse en la voyant se lever.

Elle lui adressa un sourire. La chance n’avait rien à voir là-dedans.

19

Lorsque Ridley poussa la porte du QG de la Criminelle, une heure avant l'heure à laquelle arrivaient normalement ses équipes, il trouva Jack face aux trois tableaux dont il avait entièrement revu l'ordonnancement de façon à mieux coller avec sa nouvelle théorie.

Au lieu de se fier à la chronologie, il avait préféré regrouper les suspects autour des différents événements concernés.

La photo de Mike était punaisée à côté de celle d'Angela, au-dessus des portraits des autres occupantes de La Grange. Il y avait ajouté la photo d'Audrey Whitey, ainsi que celle de Norma Walker.

Ridley se débarrassa de son manteau, se percha sur le bord du bureau de Jack, croisa les bras, et attendit ses explications.

— Angela Down a rencontré Mike Whitey à La Grange en 1995, se lança Jack. Il n'est pas impossible que les autres, qui vivaient également là, aient connu Mike. Dolly Rawlins le connaissait forcément à cause de la haine que lui vouait Audrey, la mère de Mike. Je ne sais pas encore quel rôle ont pu jouer Audrey et Norma, mais je n'ai pas voulu les éliminer d'emblée.

Jack, remarquant que Ridley l'écoutait avec attention, attendit sa réaction.

— Quand Dolly Rawlins est sortie de prison, reprit-il en constatant que son chef gardait ses réflexions pour lui, Mike a pensé qu'elle savait où étaient cachés les diamants. Il a prétendu avoir recueilli un tuyau auprès d'un informateur, mais qui nous dit qu'il… ?

Ridley l'arrêta d'un haussement de sourcils. Conscient de s'aventurer en terrain miné en accusant un ancien collègue, Jack se jeta à l'eau.

— Qui nous dit que Mike n'était pas son propre informateur ? Sa sœur a été tuée lors du vol des diamants et sa mère vit dans un quartier infesté par la pègre londonienne. Ils se connaissaient déjà autrefois, inspecteur.

Ridley se leva sans un mot et se rendit dans son bureau où l'attendait sa machine à café. C'est tout juste si Jack, qui l'observait, ne voyait pas tourner les rouages dans sa tête pendant qu'il mettait l'appareil en route. Il aurait voulu que son chef accepte d'envisager son hypothèse. Il n'en demandait pas davantage.

Ridley revint avec deux cafés américains. Il en tendit un à Jack sur le bureau duquel il posa à nouveau une fesse.

— À votre avis, qui a été enterré à la place de Rawlins dans la première tombe ?

Jack s'y attendait si peu que son sourire se figea. L'occasion était trop

belle.

— À défaut de savoir « qui », inspecteur, je crois savoir « quoi » : les diamants.

Les mots étaient sortis tout seuls. Si Ridley le prenait au mot et demandait un ordre d'exhumation, il saurait si Jimmy Nunn était mort ou encore en vie. Et tant mieux si les diamants refaisaient surface par la même occasion.

Ridley but la moitié de son café avant de s'expliquer.

— Le souvenir de cet enterrement continue de hanter la police de Londres aujourd'hui encore. Du jour où il a été établi que la dépouille de Rawlins ne se trouvait pas dans ce cercueil, personne n'a voulu y toucher. De toute façon, il aurait été impossible d'identifier le corps car il n'en restait presque rien. Du moins est-ce l'excuse qui a été donnée pour ne pas l'exhumer. Et puis le temps a passé et tout le monde s'est désintéressé de la question.

— Il serait possible de l'identifier aujourd'hui, inspecteur, dit Jack sur un ton faussement innocent. Quelle meilleure cachette pour les diamants qu'une sépulture dont la police elle-même ne veut plus entendre parler ? J'ai lu le rapport d'enquête consacré au vol des diamants. Aucun fourgue londonien n'accepterait de toucher à ces pierres et il semble qu'elles n'aient pas quitté le pays. Elles sont forcément quelque part, pas loin d'ici.

Jack se triturait les méninges depuis plusieurs jours pour trouver le moyen de pousser son chef à ordonner une exhumation, et voilà que Ridley était sur le point d'en prendre lui-même la décision.

Vas-y mollo, se refréna-t-il intérieurement. *N'insiste pas. Laisse-le décider. Bon Dieu ! Pourquoi faut-il que Ridley soit toujours aussi lent ?*

L'intéressé finit par se décider.

— Vous avez réfléchi à ce poste de sergent, Jack ?

— Je comptais vous en parler à la première occasion, inspecteur. Je suis partant. Cette enquête… Je ne sais pas, un déclic s'est produit dans ma tête, je sais ce que je veux à présent. Je vous promets de ne plus traîner les pieds, inspecteur.

Ridley récupéra les deux tasses vides et repartit en direction de son bureau.

— Je m'occupe de cette histoire de sépulture, déclara-t-il.

Du coin de l'œil, Jack le vit prendre son téléphone et enfoncer la touche supérieure droite. Celle du poste de la commissaire Raeburn. Il fit pivoter son siège de façon à tourner le dos à Jack qui afficha un sourire d'une oreille à l'autre.

*

William Fox, médecin légiste de profession, travaillait dans son laboratoire lorsque Jack y pénétra en trombe.

— Foxy ! Tu vas recevoir une série d’ossements dans quelques jours. Je te préviendrai assez tôt. Dès que tu les auras, j’aimerais que tu procèdes à un test ADN.

Foxy et Jack s’étaient connus à l’époque où ils suivaient la même formation. Ils s’étaient tout de suite entendus comme larrons en foire, au point de rester en contact lorsque Jack était retourné dans le Devon. De solides liens d’amitié s’étaient établis entre eux. Il suffisait que l’un demande un service à l’autre pour que ce dernier accepte sans même savoir de quoi il retournait.

— Pas de souci, dit Fox, mais tu devras me fournir toi-même un kit ADN. Je n’ai pas les moyens d’en prélever un sur mon stock.

C’était aussi simple que ça.

20

Les enfants d'Angela se précipitèrent dans le salon en pyjama. Leurs cheveux étaient encore humides aux extrémités, et en bataille au sommet du crâne, là où était passé le sèche-cheveux de Rob. Aggie avait sept ans, Riel en avait neuf. Aggie était encore à l'âge où l'on saute dans les bras de ses parents pour le câlin du soir alors que c'était tout juste si Riel acceptait encore qu'Angela le prenne dans ses bras. En un mot, il était trop jeune pour se passer des marques d'affection maternelles, et trop âgé pour le reconnaître.

La hantise de Riel vira au cauchemar lorsque, après avoir laissé sa mère l'embrasser, il fut contraint d'accepter que tante Connie le serre à l'étouffer avec son opulente poitrine. Puis ce fut au tour de Julia de le saisir par les épaules et de l'entraîner sur la moquette où elle l'inonda d'une pluie de bisous dans le cou.

— Arrête ! hurla-t-il, secoué par un rire incontrôlable.

Julia l'aida à se relever et le repoussa comme si c'était elle qui détestait les câlins.

— Allez, ouste ! lui ordonna-t-elle avec le plus grand sérieux.

Les deux enfants se ruèrent sur Rob qui les attendait sur le seuil de la pièce afin de laisser tranquilles les trois femmes.

De nouveau seules, elles dégustèrent leur vin en silence, heureuses de se trouver à nouveau réunies.

Connie prit la parole la première.

— Vous ne trouvez pas qu'il est mignon ?

Angela et Julia pouffèrent dans leur verre.

— J'ai vraiment trouvé ce Jack Warr très gentil, poursuivit Connie. Ils auraient pu nous envoyer un vieux barbon. J'ai commencé par lui raconter que Lennie me battait, je savais d'avance que ça me ferait pleurer. Et puis j'ai joué à Lady Di en le regardant à travers ma frange avec de grands yeux innocents. J'en aurais fait ce que je voulais. On a même regardé le paysage pendant une éternité. Pour être honnête, je n'avais aucune envie qu'il s'en aille.

— Reste à savoir s'il t'a posé des questions dérangeantes, voulut savoir Angela.

— Il était au courant pour John Maynard, répondit Connie.

— On se fiche de ce qui s'est passé entre toi et John, la rassura Angela. C'est même aussi bien. Ça lui aura confirmé que Dolly voulait vraiment transformer La Grange en foyer pour enfants.

— Il ne m'a pas non plus posé de questions bizarres, renchérit Julia. Il s'est contenté de glisser dans la conversation qu'il avait lui-même été dans le système, ce qui avait élargi sa vision de l'existence.

— Un détail, pourtant, reprit Angela d'un air grave. C'est la raison pour laquelle je vous ai demandé de venir. Jack Warr voulait savoir si j'avais connu Mike Whitey en 95. Il était persuadé que j'avais eu une liaison avec lui. J'ai nié d'une telle façon qu'il s'est senti gêné d'avoir posé la question.

— Putain, Angela ! s'écria Julia. Il se fout de savoir si tu as couché avec Mike il y a vingt ans. Il t'a posé la question parce qu'il est courant que le corps carbonisé est celui de Mike !

Du coin de l'œil, elle remarqua l'expression apeurée de Connie.

— Le mieux est de partir du principe qu'il est au courant de tout. Agir autrement serait suicidaire. En attendant, on continue comme prévu.

*

À 23 heures, Angela, Julia et Connie étaient gentiment éméchées. Se soûler ensemble était encore la meilleure solution à l'approche de l'échéance qui les attendait.

— À la santé de Dolly ! s'exclama Connie d'une voix pâteuse. La seule femme qui a eu les couilles de planquer vingt-sept millions de livres sous la baraque d'une flic.

Elle se roula par terre de rire.

— Quand je pense à tous ces flics qui faisaient les courses et le jardin de Norma quand elle était malade. S'ils avaient su que le fric était sous leurs pieds !

*

Dolly, Julia, Connie et Gloria galopaient dans la nuit. C'était la première fois de sa vie que Gloria montait à cheval, et voilà qu'elle chevauchait avec une partie des trente millions de livres dans des sacs postaux arrimés à sa selle. Elle laissa échapper un hurlement de joie et Dolly pria le ciel que les flics soient trop loin pour l'avoir entendue.

Ester, qui les attendait à La Grange, était sur des charbons ardents. Elle se demandait si ses compagnes avaient réussi à provoquer le déraillement du train postal. Lorsque les quatre autres l'avaient enfin rejointe, elle était prête à exploser, mais Dolly avait bien compris que cet accès de rage traduisait une forme de soulagement.

Elle calma Ester qui déversa l'argent dans une benne en jetant au fur et à mesure les sacs postaux vides au fond d'un trou rempli de chaux, creusé à l'avance par Gloria. Pendant que les sacs se délitaient lentement, elle récupéra les billets au fond de la benne à l'aide d'un aspirateur industriel et enfouit l'argent dans des sacs-poubelles noirs.

Une fois l'argent dans les sacs-poubelles, les autres jetèrent ces derniers

dans l'une des camionnettes de John Maynard à bord de laquelle elles gagnèrent Rose Cottage à quelques centaines de mètres de là.

C'était Julia qui avait découvert l'ancienne cave à charbon sous la maison de Norma. Celle-ci en pinçait pour elle et Dolly avait donné l'ordre à Julia de s'attirer les bonnes grâces de la policière, quitte à se glisser dans son lit. La trappe à charbon, située sur l'arrière de la maison, ne servait plus depuis belle lurette. Il suffisait de l'ouvrir le temps d'y glisser l'argent, sachant que le seul moyen de récupérer les billets par la suite consisterait à démolir le mur de la cuisine où se trouvait l'ancienne porte de la cave, murée de longue date.

Rose Cottage était désert cette nuit-là, Norma participant toute la semaine à un stage loin de chez elle. La camionnette de John Maynard garée en marche arrière à l'entrée de la trappe, Connie et Julia déversèrent le contenu des sacs-poubelles dans la cave tandis qu'Angela s'assurait que pas un billet ne s'envolait, qu'Ester récupérait les sacs vides et que Dolly faisait le guet. De son côté, Gloria était restée à La Grange où elle était chargée de relâcher les chevaux, sachant qu'ils retrouveraient tout seuls le chemin des écuries où Julia les avait « empruntés » quelques heures plus tôt.

Quarante minutes après l'attaque du train, les cinq occupantes de La Grange étaient dans leur lit. La tête sur l'oreiller, Dolly repensa aux événements de la nuit et laissa échapper un rire inextinguible à l'idée de la prouesse qu'elles venaient d'accomplir. Le bruit se répercuta longuement sur les murs du couloir voisin et une vague d'hilarité secoua bientôt la maison tout entière. Aussi incroyable que ça puisse paraître, elles venaient de commettre le hold-up du siècle !

*

Depuis toujours, la vie de Dolly avait été une longue suite d'événements dont elle n'avait pas la maîtrise. Tout avait commencé lorsqu'elle avait commis l'erreur de confier les diamants à cette pétasse d'Audrey Whitey. Celle-ci les avait revendus pour une bouchée de pain pendant que Dolly purgeait sa peine, privant celle-ci de toute possibilité d'ouvrir le foyer pour enfants dont elle rêvait. Un obstacle qui l'avait conduite, dès sa sortie de prison, à mettre sur pied le hold-up du train postal.

Alors que les autres occupantes de La Grange n'auraient jamais pensé à remettre en cause son autorité, Dolly se trouvait perpétuellement en butte aux récriminations d'Ester Freeman. Cette dernière était convaincue que Dolly avait l'intention de doubler ses compagnes et de les abandonner sans un sou. Dolly n'en voulait pas à Ester, sachant à quel point la prison abîmait certaines personnes. Elle n'imaginait pas que la paranoïa d'Ester la pousserait au meurtre.

*

À 1 heure du matin, Angela et ses compagnes en étaient à leur troisième bouteille de Cava. Connie était assise par terre, adossée au

canapé sur lequel était allongée Angela. Quant à Julia, elle avait trouvé le moyen de se recroqueviller dans un fauteuil en dépit de sa grande taille.

Seuls les ronflements de Rob dans la chambre à coucher, à l'autre extrémité du couloir, venaient troubler le calme qui régnait dans le salon. Le lampadaire branché à côté de la porte donnant sur le balcon apportait à la pièce une lumière chiche, mettant en relief les dessins d'enfants sur les murs. Un fil d'ampoules, enroulé autour de la rambarde, éclairait le balcon dans la nuit. Alors que ces lampes clignotaient à Noël, elles brillaient ce soir-là de façon continue.

Connie, une fois de plus, fut la première à rompre le charme.

— Je suis contente qu'Ester ne soit pas venue. Vous trouvez que c'est mal de ma part de penser ça ?

Julia et Angela grimacèrent de concert.

— Sa vie doit être infiniment triste. Je la vois mal avoir des amis, pas vous ? Je veux dire, à cause de son foutu caractère.

La remarque fit rire Julia.

— En fait, c'est à cause d'elle qu'on n'a jamais pu récupérer ce putain de fric pendant plus de vingt ans ! poursuivit Connie. « Si jamais vous y touchez, je vous dénonce ! » Quelle salope ! Elle se fait coffrer pour avoir tué Dolly et il faudrait encore l'attendre !

— Ce n'était pas la seule raison, fit remarquer Julia. Même à sa sortie de prison, on ne pouvait pas approcher de Rose Cottage puisque Norma y vivait toujours. Qui aurait cru qu'elle avait autant de copains flics ? Comme si elle organisait chez elle le bal annuel de la police. On aurait difficilement pu choisir une cachette plus débile que celle-là.

— C'était une idée géniale, au contraire, s'interposa Angela. Dolly ne pouvait pas se douter qu'Ester péterait les plombs.

— Tu vois bien ! s'écria Connie d'un air triomphal. C'est la faute d'Ester ! C'est bien ce que je disais.

Angela préféra évoquer un souvenir moins sombre.

— Tu te souviens de cette visite guidée de La Grange, Julia ?

— J'étais dégoûtée de ne pas être là ! s'écria Connie.

Aggie s'agita dans la pièce voisine.

— Maman !

Connie plaqua une main sur sa bouche d'un air contrit, mais Angela la rassura d'un sourire. Aggie dormait toujours comme une souche.

— Je t'avais donné rendez-vous au Dog and Gun, tu te souviens ? poursuivit-elle. Ils avaient baptisé ça « La Visite de la maison du crime ». Le barman nous a emmenées à La Grange…

Elle riait trop pour être en mesure de poursuivre et Julia prit le relais :

— Il nous décrivait comme « cinq sorcières » assoiffées de meurtre, liées par un pacte de sang. À l'entendre, l'histoire était écrite d'avance, il laissait entendre qu'on avait attiré Dolly à La Grange dans le seul but de la tuer. D'après lui, nous menions une existence de débauchées

orgiaques ! Il confondait visiblement notre projet de foyer et l'ancien bordel d'Ester. Il m'a décrite sous les traits d'une généraliste rongée par la drogue, Dolly était une meurtrière sans pitié et toutes les autres étaient des prostituées. C'est bien ça ?

Connie manifesta sa fureur.

— Je ne me prostituais pas, j'étais hôtesse.

— Une hôtesse blond platine avec une culotte fendue au niveau de la chatte qui chantait « boo boo be do », collée contre le mur d'une ruelle, la railla Julia. Tu étais une pute, Connie chérie. Et j'étais une généraliste rongée par la drogue. Quand je pense que des milliers de touristes ont cru à ces conneries. Regarde-nous un peu ! Nous sommes des légendes vivantes. Tu imagines un peu s'ils savaient la vérité ?

— Vingt-quatre ans, dit Angela d'un air pensif. Vingt-quatre années à rester sous la coupe d'Ester de peur qu'elle ne nous dénonce. À attendre que cette pauvre Norma passe l'arme à gauche. Tu as raison, Julia, regarde-nous !

Elle ajouta dans un murmure :

— Vous voulez les voir ?

Elle entraîna ses compagnes dans la chambre d'amis où étaient entreposés les vingt-cinq sièges du bus acheté par Rob quelques jours plus tôt. Dans un coin se trouvait un énorme tas, dissimulé à la vue sous un drap. Angela retira celui-ci, découvrant des sacs de jardinage verts en plastique renforcé. Elle en ouvrit un et ses compagnes reconnurent les liasses de billets de vingt et de cinquante livres, jetées pêle-mêle comme de vulgaires feuilles mortes. Les billets, déjà usagés au moment du hold-up, étaient en piteux état, ce qui n'empêcha pas les trois femmes de les trouver magnifiques.

C'était là, dans cette pièce anonyme, que reposaient désormais leurs rêves longtemps repoussés. Des rêves qui se seraient concrétisés un quart de siècle plus tôt si Ester n'avait pas eu la mauvaise idée d'abattre Dolly Rawlins sous les yeux de quatre flics.

En dépit de tout, leur heure arrivait enfin.

21

Le QG de la Criminelle ressemblait à une ruche. Et si Ridley manquait à l'appel, ce n'était pas parce qu'il était en retard – il ne l'était jamais – mais parce qu'il se trouvait en compagnie de la commissaire Raeburn avec laquelle il attendait de savoir si l'ordre d'exhumation leur avait été accordé.

Morgan, l'un des hommes de Ridley, prenait les paris. C'était un vieux fossile qui avait établi ses quartiers dans un coin de la salle où il disposait d'un mini-frigo branché sous son bureau. Il avait reçu l'autorisation d'installer ce frigo pour y entreposer ses doses d'insuline, ce qui ne l'empêchait pas d'y conserver des cannettes de Coca et des barres chocolatées, en dépit de son diabète. Accessoirement, c'était lui qui servait de bookmaker auprès de ses collègues.

Morgan prenait les paris sur le nom du futur sergent : Jack, Ank, ou un collègue venu d'un autre service. Mais aussi sur l'identité du prochain collègue victime d'une crise cardiaque. Ou encore sur les chances de leurs chefs d'obtenir le fameux ordre d'exhumation. Lui-même était convaincu que Raeburn n'obtiendrait pas gain de cause, au prétexte qu'une telle mesure coûterait trop cher au service. Pour avoir été l'un des rares vétérans qui avaient assisté aux obsèques du faux Rawlins en 1984, il soupçonnait les huiles de ne pas vouloir remettre en lumière ce qui avait été un fiasco retentissant pour la police à l'époque. On ne réveille pas un chien qui dort.

L'arrivée de Ridley lui donna raison.

— Nous ne disposons pas de motifs suffisants pour nous lancer dans une opération aussi onéreuse, annonça-t-il d'une voix monocorde, sans que l'on puisse savoir s'il était satisfait ou déçu. À part ça, Barry Cooper a été aperçu dans l'Essex et la police locale le recherche activement. Jack, une sergente nommée Mary Fleming vous contactera à ce sujet.

Et comme le téléphone sonnait dans son bureau, il quitta ses équipes.

En allumant son ordinateur, Jack trouva dans sa boîte mail un message de la sergente Fleming. Laura, debout derrière lui, déchiffra lentement le message à mi-voix, une main posée à côté du clavier, son haleine caressant la nuque de Jack qui se souvint soudain du soir où ils avaient fait l'amour avec Maggie dans la chambre d'amis. En faisant le compte de tous les lieux dans lesquels ils s'étaient aimés depuis leur arrivée à Londres, il s'aperçut qu'ils avaient perdu l'habitude de s'aventurer dans des cadres inhabituels. La cuisine ? Non. Le salon ? Oui. La salle de bains ? Non. En plein air ? Non. Dans la voiture ? Non. Au travail ?

Il sourit en se remémorant ce soir où il avait apporté une pizza à Maggie alors qu'elle effectuait une garde de nuit. Il était 1 heure du matin, il sortait d'une journée de boulot particulièrement ennuyeuse et s'était autorisé une virée au pub en sortant. Il s'était ensuite arrêté dans une pizzeria proche de l'hôpital. Maggie avait croulé sous les urgences ce soir-là, de sorte qu'elle dormait dans la salle de repos quand Jack l'avait rejointe. Lorsqu'elle lui avait demandé de la serrer fort dans ses bras, il avait compris qu'elle avait perdu l'un de ses patients. Joue contre joue, il avait commencé par lui caresser les cheveux et, de fil en aiguille, ils avaient oublié où ils se trouvaient et s'étaient abandonnés dans le petit lit qui grinçait sous leurs efforts.

Jack sortit de sa rêverie en sentant Laura tout contre son dos, un doigt posé sur l'écran pour mieux suivre les lignes.

— Putain, Jack ! Tu as vu ? Le dossier militaire de Cooper précise qu'il était dans le génie ! Spécialisé dans la démolition des ouvrages de fortification. Il s'y connaît forcément en explosifs, il n'aurait eu aucun mal à placer la charge qui a fait dérailler le train sans abîmer le wagon postal.

Ridley les interrompit en sortant de son bureau.

— Je viens de m'entretenir avec l'inspecteur Prescott, annonça-t-il. Les équipes de démolition présentes à Rose Cottage ont fait une découverte.

*

La lourde trappe à charbon se trouvait à l'origine à hauteur de la cuisine, mais l'incendie l'avait projetée dans le jardin où personne n'y avait prêté la moindre attention. Il avait fallu l'arrivée des équipes de démolition, étroitement surveillées par les enquêteurs locaux, pour découvrir l'existence d'une cave sous la maison.

— Vous remarquerez que le mur du fond n'est pas tombé au moment de l'incendie, expliqua Prescott. Il a été détruit avant. Il abritait autrefois la porte d'accès à la cave à charbon, mais celle-ci a été grossièrement murée avec des briques à une époque indéterminée. La cave restait toutefois accessible par une trappe dans le jardin, et voici ce qu'a trouvé un des ouvriers en faisant tomber les murs.

Prescott, satisfait de son petit effet, tendit triomphalement à Ridley un sachet transparent contenant des restes de billets de banque calcinés, ainsi que la moitié d'un bracelet utilisé autrefois pour les liasses de cinquante billets de vingt livres, frappé de la mention : 1 000 £.

— Les vingt-sept millions volés lors de l'attaque du train auraient aisément tenu dans cette cave, poursuivit Prescott. À ceci près qu'il était impossible de les récupérer une fois qu'ils avaient été passés par la trappe à charbon à moins…

— … à moins de démolir le mur de la cuisine, acheva Ridley à sa place.

Prescott, derrière son allure flegmatique, avait perdu toute retenue.

— Les voleurs avaient des couilles en acier ! s'écria-t-il. Vous imaginez un peu ça ? Dissimuler un butin de vingt-sept millions de livres dans la cave d'une flic ? Ils savaient surtout qu'il leur faudrait patienter avant de pouvoir récupérer le magot. Ils ne pouvaient pas démolir le mur de sa cuisine tant que Norma vivait sur place.

Il s'éloigna de quelques pas afin d'allumer une cigarette. Ridley lui emboîta le pas, suivi par Jack qui tenait encore à la main le sachet à scellés.

Il écouta ses deux aînés disserter longuement sur cette découverte. À l'évidence, les gangsters n'avaient pas touché à l'argent tant que Norma était en vie, si bien qu'on pouvait probablement disculper cette dernière. D'un autre côté, comment avaient-ils découvert l'existence de la trappe à charbon ? Les cottages des environs en possédaient-ils tous ? Et Mike, dans tout ça ? Tout indiquait qu'il était le cerveau de l'affaire et que Cooper était son lieutenant. Le soir où ils étaient enfin revenus chercher l'argent, la situation avait dérapé.

*

Mike Whitey donna un coup de pioche dans le mur de brique de la cuisine et une pluie de liasses s'échappa de l'ouverture. Il ramassa sa moisson à pleines mains et la fourra dans le sac vert qu'Ester tenait ouvert à son intention. À côté de lui, Angela et Julia triaient les liasses de billets de cinq et dix livres qu'elles jetaient par poignée dans la cheminée pendant que Connie faisait le guet à la fenêtre. Rose Cottage était très isolé, il était peu probable que quiconque les surprenne. À la première alerte, ils auraient tout le loisir de prendre la fuite sans être vus par l'intrus éventuel.

Angela se redressa lentement dans l'espoir d'épargner ses reins douloureux. De son côté, Julia se soulagea de son propre mal de dos en adoptant la position du chien tête en bas. À peine les ultimes liasses de billets de cinquante livres disparaissaient-elles dans le dernier sac qu'Ester le ferma en faisant un nœud.

— Il n'y a plus qu'à charger la camionnette, décida Angela.

Les quatre femmes s'emparèrent des sacs deux par deux et les portèrent dans le jardin pendant que Whitey se chargeait de mettre le feu aux liasses de cinq et de dix désormais inutilisables.

— Quand on pense que c'est uniquement du papier, nota Angela, revenue dans la pièce. Sinon, j'ai posé le sac qui te revient sur le canapé, Mike.

— Angela…

Mike aurait volontiers poursuivi sa phrase, mais Angela n'avait aucune envie d'entendre ce qu'il voulait lui dire. Si elle l'avait regardé autrefois avec des étoiles dans les yeux, ce n'était plus le cas. Elle dirigeait désormais la manœuvre et il n'était plus qu'un pion sous ses ordres.

— Mets le feu aux billets, lui ordonna-t-elle d'une voix sèche. Il ne doit rien rester de Rose Cottage. Ni la cave à charbon, ni le fric. Ensuite, tu balanceras le Range Rover dans la Tamise. Il ne te reste plus qu'à refaire ta vie avec ce

fric, Mike.

Elle s'éclipsa aussitôt, certaine d'être obéie parce qu'il avait autant à perdre qu'elles s'il n'exécutait pas ses instructions. Mais Angela était loin de se douter que Mike avait demandé à son vieux copain Barry Cooper, avec lequel il avait été dans le génie, de lui donner un coup de main.

*

Ridley et Prescott se dirigèrent d'un même pas vers leurs véhicules respectifs, Jack dans leur sillage. Ridley avait les mains dans le dos et son pantalon parfaitement repassé flottait harmonieusement autour de ses jambes à chaque pas. Prescott avait les mains dans les poches et de son pantalon chiffonné s'échappait un pan de chemise. En dépit de leur différence de mise, ils éprouvaient le plus grand respect l'un pour l'autre.

Arrivés aux voitures, ils se serrèrent la main.

— Tout est à nouveau bloqué, déclara Prescott. On a sécurisé les lieux de sorte que les gars de la police scientifique puissent vérifier qu'on n'avait rien oublié. Pendant ce temps-là, on reprendra le porte-à-porte.

Ridley se retourna vers Jack.

— Convoquez Susan et Audrey Whitey à la première heure demain matin pour un nouvel interrogatoire. Nous avons encore vingt-cinq millions qui se baladent dans la nature et je serais heureux que nous soyons là tous les deux quand on les retrouvera, ajouta-t-il à l'adresse de Prescott.

*

Angela, assise dans son salon, l'un des sièges de bus serré entre ses jambes, achevait d'en recoudre le coussin. De son côté, Connie retirait le rembourrage de mousse du siège voisin et l'enfouissait dans un sac-poubelle.

— Je lisais l'autre jour un article consacré à une communauté de femmes, expliqua Connie qui n'avait pas cessé de parler depuis qu'elle s'était levée ce matin-là. Elles ont quitté leurs mecs et se sont installées dans des caravanes en pleine cambrousse avec leurs gosses. Pas des vieilles caravanes. Des trucs spacieux comme on en voit dans les campings des cités balnéaires. Les gamins allaient à l'école et vivaient comme tout le monde, sauf qu'ils créchaient dans ces mobile homes qui n'ont rien de mobile, en fait. Il me semble que c'était dans la région des lacs. Un truc du genre. Tout le monde s'entendait bien. Plus question de demander la permission à quiconque quand on veut boire un coup avec les copines. Et plus de claques dans la figure quand on ouvre sa gueule au mauvais moment. On n'a pas besoin des hommes, Angela. Il est probable que ça favorise le lesbianisme, et alors ? J'ai souvent pensé qu'Ester et Julia avaient raison. Ester a beau être une sale conne de

première, elle vaut quand même mieux que la majorité des types. T'en penses quoi ?

— De quoi ? Des communautés de femmes ? Bien sûr que c'est une bonne idée. Pour le sexe, il suffit de trouver ailleurs, sans avoir à s'embarrasser d'un mec qui te colle sur le dos sa lessive, son repassage, la cuisine et le ménage, en plus d'élever les gosses.

Connie fut prise d'un fou rire, persuadée qu'Angela n'en pensait pas un traître mot puisqu'elle avait la chance d'avoir rencontré Rob. Un type super.

Une fois le fauteuil de bus vidé de sa mousse, Connie tira à elle l'un des sacs verts dont elle vida patiemment le contenu à l'intérieur du siège.

Angela avait calculé qu'en bourrant l'assise des sièges de billets de cinquante livres, chacun pouvait contenir deux cent cinquante mille livres, le dossier étant susceptible d'accueillir deux cent mille livres. Un compte approximatif, bien sûr.

*

Les agents Adam Franks et Tanya Daly, trempés jusqu'aux os, sonnèrent à la porte de l'un des pavillons du lotissement érigé sur le terrain où se dressait autrefois La Grange. Le rideau d'une fenêtre s'écarta et trois enfants collèrent leur nez à la vitre. Ils étaient tous en pyjama et un feu ronflait dans la cheminée du salon, en arrière-plan. La mère de famille se décida enfin à écarter le battant et s'avança sur le petit perron, un cardigan serré autour de ses épaules.

L'agent Franks se présenta.

— Désolé de vous déranger à nouveau, madame Stanhope. J'ai bien conscience que nous vous avons déjà interrogée au sujet de l'incendie, mais nous aurions aimé vous montrer quelques photos.

— Pas de problème, dit la femme, mais je ne peux pas vous inviter à entrer. Les enfants ont attrapé la varicelle.

Franks lui montra les portraits de Mike Whitey et de Barry Cooper, mais Mme Stanhope, à l'instar de tous les voisins qui avaient daigné ouvrir aux deux policiers, ne reconnut ni l'un ni l'autre.

— Aucun autre détail ne vous serait revenu en mémoire depuis notre dernière visite, par hasard ? s'enquit Daly machinalement.

— Rien du tout, répondit Mme Stanhope en secouant la tête d'un air désolé. À part la camionnette du service de désinsectisation garée devant Rose Cottage le soir de l'incendie, bien sûr. On en a discuté depuis avec mon amie Jean, mais elle pensait que ça ne vous intéresserait sûrement pas.

Franks et Daly échangèrent un regard entendu : pourquoi fallait-il que les gens décident eux-mêmes de ce qui était intéressant ou non ?

De retour dans la voiture de patrouille, Daly approcha ses doigts gelés de la soufflerie pendant que son collègue appelait Prescott.

— La camionnette était apparemment garée sur la pelouse, inspecteur. Le témoin l'a vue en se rendant à la piscine vers 16 heures, le véhicule n'était plus là à 19 heures quand elle est rentrée chez elle. L'incendie s'est déclaré à 20 heures et…

Franks éloigna le portable de son oreille afin d'échapper aux vociférations de son chef.

— Quelle triple imbécile ! hurla Prescott. Je me demande comment elle arrive à s'habiller le matin, bête comme elle est !

*

La camionnette s'éloigna de Rose Cottage en direction des collines voisines. Angela la conduisait, une paire de lunettes sur le nez, une perruque brune d'homme sur la tête et un bouc au menton. Les épaules tendues, elle serrait le volant à le casser. Elle finit par se détendre à mesure que la camionnette s'enfonçait dans la campagne, loin de tout témoin éventuel. Elle arracha brutalement le bouc et frotta d'une manche son menton qui la démangeait furieusement, puis elle se débarrassa de la perruque.

Elle roulait en direction de Little Marlow depuis près de trois quarts d'heure lorsqu'elle aperçut un vieux pick-up Ford Ranger noir rangé sur le bas-côté. Le plateau arrière avait été récemment équipé d'une cabine aveugle dont le volet roulant était solidement cadenassé.

Angela se gara devant le pick-up, descendit d'un bond de la camionnette et libéra Ester, Julia et Connie qui se trouvaient à l'arrière, perchées sur les sacs verts contenant le butin. Ester sortit la première à l'air libre.

— Il était temps, grogna-t-elle. J'ai bien cru que ma putain de vessie allait éclater.

Tandis que Julia et Connie sortaient à leur tour, Angela sentit deux bras puissants l'enlacer et Rob posa son menton sur le sommet de son crâne. Il adressa un sourire radieux aux autres femmes, ouvrit grands ses bras et les serra toutes contre lui. Le petit groupe savoura en silence la réussite de l'opération, jusqu'à ce qu'Ester gâche l'instant en faisant une plaisanterie graveleuse, comme à son habitude. L'instant suivant, Rob et ses compagnes transféraient l'argent à l'arrière du pick-up.

La manœuvre achevée, Angela, Julia, Connie et Rob montèrent dans la camionnette qui s'engagea sur le petit chemin voisin en direction de la Tamise. Le véhicule s'immobilisa, frein à main débloqué, ses quatre occupants en descendirent et le poussèrent dans les eaux sombres du fleuve où il ne tarda pas à s'enfoncer. Le petit groupe repartit à pied et rejoignit Ester, déjà installée avec les sacs sur le plateau du pick-up. Rob referma le volet roulant, s'installa au volant, ouvrit la vitre coulissante donnant sur l'arrière du véhicule et tendit aux quatre femmes une bouteille de champagne. L'instant suivant, une clameur assourdissante s'échappait de l'arrière du pick-up.

*

À Rose Cottage, Barry Cooper contemplait les billets de cinq et de dix livres entassés dans la cheminée. S'il avait à peu près le même âge et la même taille que Mike, il était plus gros d'une bonne dizaine de kilos, tout en portant bien son embonpoint. La vie ne s'était pas montrée tendre avec lui. Tout comme Mike, l'armée lui avait appris l'art de survivre en groupe, mais pas en tant qu'individu. Le retour à la vie civile avait été dur pour lui.

— Tu déconnes, marmonna-t-il de sa voix rauque de fumeur.

Mike lui tendit un petit sac entrouvert.

— Je t'ai mis là-dedans deux cent mille livres en billets de vingt et de cinquante. Tous intraçables. En attendant, il va falloir brûler les billets de cinq et de dix en s'assurant qu'il n'en reste pas la moindre trace. On mettra ensuite le feu au cottage. Il y a pas mal de SDF qui squattent la maison et ils s'éclairent à la bougie, tout le monde croira à un accident.

Barry prit le sac que lui tendait Mike. Il avait beau n'avoir jamais tenu une telle somme entre ses mains, l'idée de brûler la montagne d'argent liquide déposé dans l'âtre le chagrinait. Il regarda alternativement le tas de billets et le petit sac contenant son argent liquide.

— Dans le journal, ils disent que le train transportait dans les trente millions. Comme ça te fait ni chaud ni froid d'en brûler deux, c'est forcément que t'as mis de côté un joli pactole.

Barry posa sur son compagnon un regard morne que Mike connaissait bien. Le même qu'il affichait lorsqu'il se lançait autrefois dans une mission dont personne d'autre ne voulait.

— Je veux plus de fric que ça, Mike. T'aurais jamais pu faire dérailler le convoi si je t'avais pas fourni les explosifs. Tu m'as refilé cent mille à l'époque. Et maintenant tu me refiles seulement le double pour effacer toutes les traces du hold-up. Je veux un million.

Mike lui opposa un sourire gêné.

— Les journaux exagèrent toujours. Il y avait bien moins dans le train postal. Sans compter que je suis un simple rouage dans l'équipe. Les autres ont emporté la plus grosse part du gâteau.

Tout en parlant, il eut le tort de jeter un coup d'œil machinal en direction du sac vert posé sur le canapé, dans lequel se trouvait sa part : cinq millions de livres en billets usagés de vingt et de cinquante.

Barry se rua sur le sac qu'il éventra. Il vit rouge en découvrant son contenu. D'un violent coup de poing, il fracassa la mâchoire inférieure de Mike qu'il envoya au tapis. L'instant suivant, il s'agenouillait à côté de lui.

— Je croyais qu'on était comme deux frères, Mikey, lui souffla-t-il au visage. Quand j'ai piqué ces bâtons de dynamite pour toi, je me suis fait virer parce que mon patron s'en est aperçu. Tu l'as peut-être oublié ? Tu m'as même donné ce job dans ta boîte pour t'excuser. À l'armée, c'était à la vie à la mort entre nous. Comment tu peux vouloir me rouler dans la farine aujourd'hui ? Dis-moi un peu ? D'abord, y'a combien dans ce sac ?

Mike voulut répondre, mais une douleur insoutenable à la mâchoire

l'empêcha d'ouvrir la bouche et il se contenta de lever cinq doigts.

— Cinq millions ?

Mike acquiesça.

— C'est con, Mike. Je me serais contenté d'un million. Maintenant, je vais tout prendre.

Barry se releva et fourra le petit sac qui lui était initialement destiné dans celui de Mike.

— Je vais quand même incendier le cottage pour toi parce que je suis pas un putain de traître dans ton genre. J'ai qu'une parole. Tout le monde croira à un accident, t'as pas à t'inquiéter. En revanche, je te laisse sans un flèche, ça t'apprendra.

Il tourna le dos à Mike, mais un gargouillis le fit se retourner et il découvrit son complice, un tisonnier levé en l'air. Il évita le coup de justesse en se protégeant du bras et l'arme lui fractura le radius. Fou de rage, il arracha le tisonnier des mains de Mike. Ce dernier voulut s'enfuir mais Barry, aveuglé par la fureur, lui assena de toutes ses forces un coup à l'arrière du crâne. Mike s'écroula alors qu'un flot de sang s'échappait de la blessure en dessinant un motif vermillon sur le faux tapis persan de Norma Walker.

*

Ridley, raide comme la justice, les mains dans le dos, faisait face à la commissaire Raeburn dans le bureau de cette dernière. Il aurait fort bien pu s'asseoir, mais au même titre qu'il restait invariablement debout lorsqu'il s'adressait à ses équipes, il observait systématiquement une posture digne, presque obséquieuse, en présence de sa cheffe. C'était tout particulièrement le cas ce jour-là, alors que Raeburn venait d'obtenir, parce qu'il était revenu à la charge, l'autorisation d'exhumer le corps enfermé dans la première sépulture d'Harry Rawlins.

— Veillez surtout à ne pas faire de vague, Simon, lui recommanda Raeburn.

— Je vous remercie, madame la commissaire.

*

À Aylesbury, Prescott visionna une nouvelle fois les images de la camionnette de désinsectisation, surprise par une caméra de surveillance à peu de distance de Rose Cottage. À l'évidence, le conducteur du véhicule était grimé et il serra les mâchoires de frustration.

*

L'aube commençait à peine à poindre et les projecteurs discrets installés autour de la première tombe d'Harry Rawlins fournissaient tout juste assez de lumière pour que le conducteur de la mini-pelleteuse

puisse creuser la terre. Le gazon avait été découpé en carrés au préalable et déposé soigneusement à l'écart afin d'être remis en place, une fois l'opération achevée. Ridley et Raeburn assistaient à la manœuvre tandis que des agents en uniforme surveillaient le périmètre, au cas où d'éventuels promeneurs de chien et autres ados en quête d'un lieu tranquille pour fumer un joint auraient été tentés de s'approcher.

— J'espère pour vous que ces fichus diamants seront bien là, Simon, murmura Raeburn en se dandinant d'une jambe sur l'autre pour échapper à la morsure du froid.

— Il est surtout grand temps qu'on sache qui est vraiment enterré là, madame la commissaire. L'individu concerné avait sans doute une famille.

Raeburn, imperméable à toute forme de sentimentalisme, ricana en retour. Elle n'avait aucune envie d'expliquer aux médias pour quelle raison la police avait inhumé autrefois le même gangster dans deux sépultures différentes. Retrouver les diamants créerait une diversion bienvenue.

*

Angela, lasse de coudre des liasses de billets dans les sièges du bus, entraîna Connie jusqu'au cimetière afin d'effectuer sa visite hebdomadaire de la tombe de Dolly. Il était rare qu'elle s'y rende de si bonne heure, mais elles avaient travaillé toute la nuit et Connie avait besoin de prendre l'air. Les deux femmes ne s'attendaient pas à trouver sur place une telle présence policière et Connie aurait été prise de panique si elle n'avait pas été ivre.

Les agents s'étant excusés de ne pouvoir les laisser pénétrer dans le cimetière, les deux femmes rebroussèrent chemin, mais Connie eut le temps de remarquer une silhouette qu'elle reconnut aussitôt.

— C'est lui ! C'est Jack Warr ! glissa-t-elle à sa compagne. Ils sont là à cause de nous, Angela. Ils ont décidé d'ouvrir la tombe de Dolly !

— Pourquoi voudrais-tu qu'ils fassent un truc pareil ? répliqua Angela en entraînant vivement Connie. Calme-toi, ça n'a aucun rapport avec nous. Dolly n'est pas du tout enterrée dans ce coin du cimetière.

Tout en s'éloignant, Angela jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction des projecteurs.

*

Le cercueil était enfoui profondément et il fallut une bonne heure pour le déterrer, l'extraire de la fosse et le poser sur l'herbe à côté de la tombe. Raeburn grimaça intérieurement en voyant la plaque fixée sur la bière, sur laquelle s'étalaient les mots *Harry Rawlins*. Le véhicule des pompes funèbres emportant le cercueil ne tarda pas à s'éloigner et Ridley le suivit avec sa voiture en emmenant la commissaire Raeburn.

Foxy était allé dans son laboratoire à la première heure afin d'ouvrir la bière dès son arrivée. Il souleva le couvercle et ne trouva à l'intérieur qu'un squelette incomplet. Pas l'ombre d'un diamant.

Raeburn quitta aussitôt la pièce.

— Elle n'a pas l'air contente, remarqua Foxy. Elle s'attendait à quoi ?

— À une promotion, lui répondit Ridley avant de s'éclipser à son tour.

22

Audrey Whitey ne cachait pas son mécontentement d'être cueillie de force par la police à 7 h 30 du matin. Elle n'avait même pas eu le temps de se sécher les cheveux et elle se plaignit de sa tignasse rebelle lorsqu'on la fit entrer dans la salle d'interrogatoire n° 1 où l'attendaient un café et quelques biscuits.

— Je refuse qu'on me photographie ! hurla-t-elle. C'est hors de question !

La policière en uniforme postée à l'entrée de la pièce, habituée aux récriminations de ceux qu'on amenait là, étouffa les plaintes de la vieille femme en refermant la porte.

Ank avait délibérément frappé chez Audrey très tôt de façon à la déstabiliser, mais la vieille dame, habituée à fréquenter des délinquants, se tenait sur ses gardes. Son agressivité n'en traduisait pas moins son inquiétude.

Susan Whitey, retenue dans la salle d'interrogatoire n° 2, était pour sa part une lève-tôt et vaquait à ses occupations depuis deux bonnes heures lorsque Laura avait sonné chez elle. Tranquillement assise, elle buvait à petites gorgées le thé qu'on lui avait servi.

Ridley et Ank ne tardèrent pas à la rejoindre. Après lui avoir proposé un autre thé qu'elle accepta, ils s'installèrent face à elle. Si Ank se tenait droit sur sa chaise, Ridley avait adopté une pose plus détendue en mettant la cheville gauche sur son genou droit et Susan se montrait parfaitement sereine.

— Nous aurions besoin de votre aide, madame Whitey, se lança Ridley avec la plus grande courtoisie. Nous détenons désormais la preuve que Mike a été impliqué dans l'attaque du train postal survenue en 1995. J'imagine que vous serez aussi surprise que nous de l'apprendre.

Ank réprima un sourire. En l'espace d'une phrase, Ridley avait convaincu Susan qu'ils étaient du même côté de la barrière.

— Dans la mesure où Mike a longtemps appartenu à la police, nous souhaitons nous assurer que nous ne commettons aucune erreur. Je ne suis pas en mesure de vous fournir les détails, mais vous nous aideriez grandement en nous indiquant où se trouvait votre ex-mari à certaines périodes bien précises.

Ank ouvrit son bloc, prêt à prendre le relais.

— Je vais vous laisser en compagnie de l'agent Joshi qui a pris note des dates concernées. Il voudra aussi en savoir davantage sur la vente de la villa en Espagne et le financement de votre propriété actuelle. Je suis désolé si ces interrogations peuvent vous paraître indiscrètes, mais nous

n’avons pas le choix à ce stade de l’enquête.

Ridley doutait que Susan fût au courant des activités criminelles de celui qui était son mari à l’époque. Il lui fallait donc la traiter avec tous les égards dus à une victime.

Susan fit preuve d’une honnêteté et d’une transparence absolues.

— Mon mari était alcoolique, flambeur et dragueur. Il lui arrivait aussi de se montrer violent, ce qui traduisait sa faiblesse de caractère. En revanche, il était profondément respectueux de la loi. Sa déception a été réelle lorsque sa sœur a été tuée et que son frère a fait les frais d’un système judiciaire mal adapté, mais il l’a accepté.

Elle se redressa et l’amour qu’elle avait éprouvé à l’endroit de Mike se lut dans ses yeux noyés de larmes.

— Je suis toute disposée à vous aider, mais vous verrez que Mike n’avait rien à voir avec ce hold-up.

Ridley se leva en souriant.

— Je souhaite que vous ayez raison, madame Whitey, déclara-t-il avant de quitter la pièce.

*

L’ancienne belle-mère de Susan Whitey se montra infiniment moins coopérative. Solidement installée sur sa chaise, les bras croisés, les lèvres pincées et le regard sombre, elle s’était refermée comme une huître. Jack ouvrit à peine la bouche qu’elle répliqua :

— Je ne dirai rien.

— Vous n’êtes pas en état d’arrestation, madame Whitey. Nous avons besoin de votre aide pour retrouver le meurtrier de votre fils, rien de plus. Je ne connaissais pas Mike personnellement, mais on m’en a dit le plus grand bien. Tout comme vous, je cherche à ce que justice lui soit rendue. Cela vous ennuie si j’enregistre notre conversation ? Ça m’évitera de prendre des notes.

Laura, admirative, était convaincue que Mme Whitey allait se laisser amadouer après un tel préambule, mais elle se trompait.

— Vous êtes un sale con comme les autres, siffla la vieille dame qui se leva et quitta la pièce.

*

Audrey Whitey s’immobilisa sur le perron de l’immeuble de la police, aspira la moitié de sa cigarette d’une bouffée interminable et recracha un épais nuage de fumée. Susan émergea du bâtiment au même moment. Elle serra les mâchoires en reconnaissant les cheveux frisés encore humides de la vieille dame.

— Je suis désolée comme vous de la mort de Mike.

Audrey Whitey se retourna d’un bloc et constata que l’expression de Susan était infiniment moins amène que ses paroles.

— Il était sur une mauvaise pente, Audrey, et pendant que j'essayais de le retenir, vous le poussiez de toutes vos forces.

La vieille dame ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— Vous n'avez pas pu vous en empêcher, pas vrai ? poursuivit Susan. En cherchant à vous venger de Dolly Rawlins à cause de Shirley, vous avez détruit Mike. Je ne sais pas ce que vous lui avez fait, mais sa vie a basculé. Il a perdu son boulot, s'est mis à boire, à jouer, à me frapper… Oh oui, Audrey. Votre fils m'a envoyée plus d'une fois à l'hôpital.

Audrey Whitey voulut répliquer, mais Susan ne lui en laissa pas le temps.

— Je ne veux même pas savoir comment vous comptez vous justifier. Mon mari serait encore en vie si sa mère n'était pas un désastre ambulant. Si jamais il a commis ce hold-up pour réparer vos erreurs, je peux vous jurer que je vous enverrai en prison. Rien à foutre de votre vacherie de code d'honneur. Je dirai tout ce que je sais.

Des larmes roulèrent sur les joues ridées de la vieille dame, mais Susan n'avait pas l'intention de se taire.

— Mike est mort à cause de vous. Ils sont tous morts à cause de vous. Vous êtes toxique, Audrey. N'allez pas croire une seconde que vous allez pouvoir abîmer vos petites-filles. Vous ne les reverrez jamais.

Susan s'éloigna et Audrey Whitey resta pétrifiée sur place. Sous l'effet de la douleur, les larmes de toute une vie trouvèrent enfin une porte de sortie. Mais incapable de se remettre en cause, comme à son habitude, elle pleurait sur son sort.

Jack, qui l'observait depuis le garage à vélos des locaux de la police, se sentit presque pris de pitié. Il avait croisé de nombreuses victimes de l'existence comme elle, incapables de se comporter autrement. Sans doute Audrey Whitey serait-elle morte de honte si elle ne s'était pas protégée en s'enfermant dans le déni.

*

Connie émettait un ronflement digne d'un bulldozer sur le canapé d'Angela, pour la plus grande joie d'Aggie et Riel qui pouffaient à l'orée du salon en se bouchant les oreilles. Angela déposa une assiette fumante et une tasse de thé sur la table basse. Les effluves suffirent en quelques secondes à réveiller Connie qui se redressa d'un bond, son haut de pyjama tendu à craquer sur ses seins généreux. Hypnotisé par cette vision, Riel en resta bouche bée.

— Allez, les enfants ! Ouste ! les chassa Angela.

Elle se planta près de la fenêtre et embrassa son modeste royaume du regard, une tasse de thé à la main.

— Tu n'as pas faim quand tu as la gueule de bois ? s'étonna Connie en mâchant une bouchée d'œuf au bacon.

— J'ai déjeuné avec les enfants il y a une heure. Ils sont ravis que tu sois là car ils ont droit à des sandwichs à la saucisse.

— Ils seront encore plus contents quand ils dégusteront des petits plats par vingt-cinq degrés au bord de la piscine ! On y est presque, Angie ! On y est presque.

Angela ne put retenir un large sourire complice.

*

Jack commençait à s'inquiéter pour Audrey Whitey. Depuis dix minutes que Susan l'avait abandonnée, elle n'avait pas bougé. Il allait s'assurer que tout allait bien lorsqu'elle émergea de sa torpeur et alluma une cigarette. Jack la rejoignit.

— Tout va bien, madame Whitey ?

Elle ne répondit pas immédiatement, se contentant de fumer. Elle éteignit soudain sa cigarette à demi consumée qu'elle glissa dans le paquet.

— J'ai un truc à dire.

Jack la conduisit dans une pièce arrangée à la façon d'un salon avec des canapés, des lampes, des tables basses, quelques jouets d'enfants et un grand miroir sur le mur du fond. Le lieu servait ordinairement à recevoir les victimes d'abus sexuels ou de violences physiques, ou encore les enfants appelés à témoigner. Jack souhaitait montrer de la police un visage radicalement différent de celui qu'Audrey avait pu voir ce matin-là dans la salle d'interrogatoire. Il l'invita à s'asseoir et s'absenta sous le prétexte d'aller chercher des boissons chaudes. À peine avait-il quitté la pièce qu'il demandait à un jeune collègue de mettre de l'eau à bouillir et de prévenir Laura. Réfugié dans la pièce voisine, de l'autre côté du miroir sans tain, il observa le manège d'Audrey Whitey. Perchée sur le bord du canapé, elle se tordait les mains en observant le décor de la pièce d'un air nerveux.

Lorsque Laura le rejoignit avec un thé et un café, Jack la mit au courant.

— Je suis sûr qu'un détail la tracasse. Ça t'ennuie de rester là et de regarder ?

Quelques instants plus tard, Jack alla retrouver la vieille femme et s'installa sur le canapé d'en face après avoir posé les mugs sur la table qui les séparait, lui laissant tout le temps de se décider.

*

Dans le bureau de la commissaire Raeburn, Ridley écoutait patiemment celle-ci s'énerver.

— Une vraie boîte de Pandore ! explosa-t-elle. Maintenant qu'on l'a ouverte, impossible de rabattre le couvercle. On va devoir identifier des ossements dont personne ne s'inquiétait, sans parler du procès que ne manquera pas de nous intenter la famille le jour venu.

Ridley ne pouvait pas lui donner tort. Ils n'avaient pas le choix.

*

Audrey n'avait nullement décidé de se racheter. Brisée, elle venait uniquement chercher un peu de réconfort en attendant la mort. Les accusations de Susan lui trottaient douloureusement dans la tête.

— Tout a commencé par l'histoire des diamants, commença-t-elle en regardant fixement son mug.

De l'autre côté de la vitre, Laura laissa échapper un petit cri de ravissement tandis que Jack, face à la vieille femme, affichait une mine calme et professionnelle.

— J'étais heureuse d'être enceinte et voilà qu'on m'annonce la mort de ma Shirl et l'arrestation de mon mari pour avoir participé au vol de ces pierres. Je savais plus comment réagir. Greg se droguait tellement qu'il avait perdu la boule. Il venait à peine de partir chercher sa dose qu'on sonne à la porte. C'était Dolly Rawlins. Elle commence par me dire qu'elle est désolée pour Shirl, et puis elle me demande de l'aider car elle avait personne d'autre. Tout ça dans la même phrase.

Sans quitter Audrey Whitey des yeux, Jack nota dans son bloc les questions qui lui venaient à l'esprit, sans savoir par quel bout commencer.

— Elle avait les diamants sur elle. Elle était venue chez moi avec ses putains de diamants. Elle m'a promis de s'occuper de moi pour le restant de mes jours si je faisais ce qu'elle voulait. Elle m'a demandé…

Elle laissa sa phrase en suspens, le temps de laisser remonter les souvenirs.

— Elle m'a demandé de porter les diamants à Jimmy Donaldson, à qui elle était censée les fourguer.

Jack prit note du nom.

— Je vous écoute, madame Whitey.

— J'étais sous le choc ! reprit la vieille femme. Je pleurais ma fille, et voilà qu'elle me colle ces diamants de malheur sous le nez en me promettant la lune ! Comme si elle pouvait m'acheter alors que ma fille était pas encore à la morgue.

Elle était furieuse, mais Jack eut le plus grand mal à ne pas sourire en entendant la suite.

— Bref, je prends les diamants et je vais les porter à Jimmy dans son atelier, derrière chez lui. Il se dépêche de planquer les pierres dans un mur et puis on se sépare.

À mesure qu'elle poursuivait son récit, Audrey Whitey s'animait.

— D'un seul coup, voilà que j'apprends par les journaux qu'elle avait tué son mari ! Elle avait forcément pris sa décision d'avance, c'est pour ça qu'elle m'avait apporté les diamants pour les mettre au chaud pendant qu'elle serait en prison.

La vieille dame tremblait de tous ses membres.

— Ça vous ennuierait de m'apporter un autre café ? Avec les biscuits de tout à l'heure ?

Jack sortit de la pièce et trouva Laura dans le couloir. Ils se serrèrent dans les bras l'un de l'autre comme des gamins tombés par hasard sur un trésor.

— Je m'occupe de son café, déclara Laura avant même que Jack ait pu lui en parler. Pourquoi diable crache-t-elle le morceau d'un seul coup ?

— Elle a croisé Susan en sortant, lui expliqua Jack. Je n'étais pas assez près pour surprendre leur conversation, mais elle a paru très choquée.

— Tu ferais mieux d'aller la voir avant qu'elle change d'avis.

Jack regagna le faux salon, armé d'un café et de biscuits, et la vieille dame reprit rapidement son récit.

— Comme Dolly était en prison, elle avait aucun moyen de s'occuper de moi pour le restant de mes jours, pas vrai ? Jamais je toucherais un sou pour l'avoir aidée. Jamais elle me donnerait ce qu'elle m'avait promis.

Le visage d'Audrey Whitey refléta son dépit.

— Je travaillais du matin au soir au marché, je buvais trop et j'ai fini par perdre mon bébé. Jusqu'au jour où j'ai appris que Jimmy avait été arrêté. J'ai tout de suite pensé que c'était à cause des diamants et qu'on allait m'arrêter ! En fait, il s'était fait pincer pour avoir lavé des chèques, j'avais rien à craindre. Du coup, j'étais la seule à savoir où étaient les diamants.

Elle s'arrêta le temps de grignoter un biscuit et Jack crut un instant qu'elle n'irait pas plus loin. Il se trompait.

— Je suis allée chez Jimmy. Je connaissais sa femme pour l'avoir croisée quand je jouais au bingo. Je lui ai donné un paquet de clopes et pendant qu'elle en fumait une, je lui ai proposé d'aller préparer du thé. J'en ai profité pour jeter un œil dans l'atelier, le mur avait pas bougé.

Elle se redressa.

— Je jure sur ma vie, Mike l'a jamais su. Vous pouvez l'écrire dans votre carnet ! Allez pas croire que c'était la faute de Mike, c'était uniquement la mienne. D'autant plus qu'il peut plus se défendre.

Jack s'exécuta sous le regard attentif de la vieille femme.

— C'est à cause de ces diamants que ma Shirl a été tuée, vous pensez bien que j'en voulais plus. Je les ai revendus pour un dixième de leur valeur et j'ai fait construire une villa en Espagne. Entre-temps, mon mari était mort en taule d'un cancer, alors j'ai raconté à tout le monde que j'avais touché l'argent de son assurance vie.

Elle reprit sa respiration.

— Je peux aller fumer une cigarette, maintenant ?

Jack l'accompagna à l'extérieur où elle se contenta de savourer le sentiment de liberté qu'elle éprouvait depuis sa confession, les yeux tournés vers le ciel tout bleu. Elle se tourna vers Jack avec un sourire.

— Quand Dolly a frappé à ma porte la fois suivante, c'était pour me

réclamer les diamants. Je vois encore sa tête quand je lui ai dit que j'en avais tiré moins d'un demi-million. Vous savez pour combien y en avait vraiment ? Trois millions !

Audrey Whitey partit d'un rire interminable, au point d'en perdre le souffle. Le souvenir de cette petite victoire l'enchantait.

Jack la trouva soudain pathétique. Non contente de rester aveugle aux dangers du milieu dans lequel elle évoluait, elle ne retenait rien des drames qui avaient frappé ses enfants.

— Quand j'ai annoncé à Dolly que j'avais perdu mon bébé à cause du stress, reprit la vieille femme, vous savez ce qu'elle m'a dit ? « Heureusement pour l'enfant » ! Elle était chez moi et elle m'expliquait que mon bébé était mieux mort ! J'aurais dû la tuer sur place, mais je l'ai pas fait. Que Dieu me pardonne. Mike serait en vie si j'avais pris mes responsabilités. C'est à ce moment-là que je lui ai tout raconté. Il était au courant de rien avant, il s'est contenté ensuite de remettre de l'ordre dans tout ça. Si vous me croyez pas, je m'en vais tout de suite.

Les mains de la vieille dame tremblaient de rage.

— Mike était un bon gamin. Promettez-moi de jamais salir sa mémoire.

— Je vous le promets, répondit spontanément Jack.

S'il était conduit à revenir sur sa parole, il serait temps d'aviser le moment venu.

— Allez, dit-il en prenant Audrey Whitey par le coude, avec l'intention de recueillir ses aveux officiellement en présence d'un enregistreur.

De retour en salle d'interrogatoire, un café et des biscuits devant elle, elle ne se fit pas prier pour continuer.

— La dette que j'avais contractée auprès de Dolly a placé Mike dans une position intenable. Si jamais il a trempé dans l'affaire du train postal, c'est parce que Dolly l'a obligé. Mike était une victime, pas un criminel !

Il suffisait que la vieille femme prononce le nom de Dolly pour cracher son venin.

— Dolly Rawlins a seulement écopé de huit ans pour avoir débarrassé la société d'un gangster, déclara-t-elle, les larmes aux yeux, mais elle a rien pris du tout pour avoir tué ma Shirl. Et maintenant, c'est au tour de Mike ! Cette salope a tué mes bébés, mais vous vous en fichez complètement.

— Elle a tout de même pris six balles à bout portant, lui fit remarquer Jack.

— Sauf que c'est pas moi qui ai appuyé sur la détente.

Audrey Whitey reposa son mug, se prit la tête dans les mains et sanglota. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait enfin responsable, mais uniquement de ne pas avoir tué Dolly Rawlins.

*

Lorsque Jack et Laura pénétrèrent dans son bureau et refermèrent la porte derrière eux, Ridley les regarda sévèrement. À moins de lui annoncer un fichu miracle, ils n'avaient qu'à bien se tenir. Debout comme à son habitude, il finit par se percher sur le bord de son fauteuil en apprenant les révélations d'Audrey Whitey. À peine Jack avait-il terminé qu'il se précipitait dans la grande salle voisine.

— Votre attention à tous ! déclara-t-il d'une voix forte. Nous avons du pain sur la planche, vous aurez tout le temps de poser des questions plus tard.

Dans la foulée, il se lança dans une longue explication pendant que Jack disposait de nouveau les photos des suspects sur les trois tableaux.

— C'est bien la bande de Rawlins qui a volé les diamants autrefois, reprit Jack, mais les pierres se sont retrouvées entre les mains de Dolly qui les a confiées à Audrey Whitey afin qu'elle les mette en sécurité pendant qu'elle était emprisonnée pour le meurtre de son mari.

Ridley prit le relais, passant cette fois au meurtre de Rose Cottage.

— Nous savons que Mike s'est rendu sur place à bord de son Range Rover et que quelqu'un d'autre, probablement Barry Cooper, en est reparti à bord d'une camionnette. Nous savons aussi que Mike a été tué par quelqu'un, probablement Cooper, qui a ensuite incendié le cottage et son contenu. Nous savons que l'argent du hold-up a été emporté dans la camionnette, et nous savons que Cooper a pris la fuite. Il est impératif de le retrouver au plus vite. Cooper est la clé de toute l'affaire.

Ridley balaya des yeux l'assistance et remarqua que Laura observait Jack d'un air perplexe. Il suivit le regard de la sergente et constata que Jack avait la main levée.

— Je suis persuadé comme vous que Cooper est impliqué, inspecteur, mais rien ne prouve qu'il soit le cerveau de l'affaire. Nous serions bien inspirés de nous intéresser à nouveau aux occupantes de La Grange. Si Dolly était aussi audacieuse que l'affirme Audrey Whitey, elle était parfaitement capable de cacher vingt-sept millions de livres dans la cave de l'une de nos collègues.

Ridley accueillit cette annonce avec scepticisme.

— Ces femmes ont été éliminées de la liste des suspects. À deux reprises. En 1995, et à nouveau au moment du meurtre. Par vous-même.

— Nous ne savions pas que Dolly avait participé au vol des diamants. Nous savons désormais qu'elle les avait en sa possession.

— Ce manque de preuves contre ces femmes serait la marque de leur culpabilité, selon vous ?

Ank laissa échapper un ricanement.

— En outre, si elles avaient autant d'argent après avoir commis le vol du siècle, pourquoi diable se seraient-elles entretuées deux jours plus tard ?

— Vous faites référence à Ester, rétorqua Jack. Elle est instable, ce qui n'est pas le cas des autres. Sauf votre respect, inspecteur, vous ne les

avez pas rencontrées. Elles sont… je ne sais pas, mais elles sont d'un calme olympien, comme des personnes qui se cachent à la vue et au su de tout le monde.

— Ou des personnes innocentes, suggéra Ank.

Jack, sourd à la remarque de son collègue, continua de s'adresser à son chef.

— Nous savons qu'Angela travaillait pour Ester et qu'elle a eu une aventure avec Mike, dont la famille était en lien avec Dolly. On réussissait peu à peu à démêler l'écheveau, et voilà qu'Audrey nous annonce l'implication de son fils dans l'attaque du train.

— Je suis d'accord, mais…

— Mettez ça sur le compte de mon instinct, inspecteur, le coupa Jack, mais nous devrions nous intéresser de plus près à ces femmes.

— Votre « instinct » nous a déjà coûté un mois d'heures supplémentaires en nous poussant à déterrer un cercueil de façon inconsidérée, gronda Ridley. C'est moi qui vais devoir en payer les conséquences, pas vous. Votre « instinct » n'est pas encore au point, Jack. Commençons par chercher Barry Cooper. Quand on lui aura mis la main dessus, mon instinct à moi me dit qu'on retrouvera l'argent, ainsi que la bande d'anciens militaires qui ont attaqué le train postal.

*

Jack arriva dans le laboratoire du médecin légiste en sept minutes alors qu'il lui en fallait habituellement une dizaine pour traverser tout le bâtiment. Il écumait de rage. Au moment où il se passionnait enfin pour ce boulot ingrat, on l'ignorait superbement. Les pensées se bousculaient dans sa tête jusqu'à ce que s'impose à lui un nom lu par hasard quelques semaines plus tôt : celui de George Resnick. Tout le monde s'était moqué de ce dernier lorsqu'il avait prétendu qu'Harry Rawlins n'avait pas été tué lors de l'explosion survenue dans le tunnel du Strand. Tous les éléments recueillis semblaient lui donner tort, mais il était persuadé d'avoir raison. Lorsqu'il avait étudié l'affaire, Jack avait jalousé la ténacité de Resnick, et voilà qu'il s'entêtait contre vents et marées, comme lui. Jack avait la certitude que les femmes de La Grange étaient mêlées à l'attaque du train.

Jack poussa la porte du labo de Foxy et son portable se trouva hors de portée des émetteurs, de sorte que Maggie tomba directement sur sa messagerie lorsqu'elle tenta de le joindre.

Jack tendit à son ami un test ADN commandé sur Internet contenant deux écouvillons : le premier avait déjà servi, et le second permettrait à Foxy d'effectuer un prélèvement sur les ossements retrouvés dans la tombe.

— Qui s'est servi du premier écouvillon ? s'étonna Foxy.

— Moi, répondit Jack avant de s'en aller.

Foxy en resta abasourdi.
— Moi qui croyais avoir tout vu…

*

— Salut, mon chéri.
La jolie voix de Maggie suffit à apaiser Jack qui aurait tout donné pour rentrer chez lui et se glisser sous la couette à côté d'elle.
— J'ai reçu un appel de l'agent immobilier de ton père. Il a reçu une offre supérieure au prix de réserve, et il l'a acceptée. L'acheteur est pressé, il va falloir vider la maison de tes parents. J'ai bien conscience que tu es débordé ces temps-ci, mais je ne peux pas m'en occuper à ta place. En revanche, je peux t'accompagner. Je t'aime.
Jack s'adossa au mur gris du couloir et répondit par un texto à sa femme.

On ira ce soir.

Après une hésitation, il ajouta :

Ils n'ont pas besoin de moi ici.

23

Ridley, conscient que Jack se trouvait dans une situation familiale douloureuse, lui avait accordé sans peine l'autorisation de s'absenter afin de régler les affaires de Charlie. Jack eut le sentiment que son chef n'était pas mécontent de le voir s'éloigner, et le sentiment était réciproque.

Maggie conduisait et Jack regardait le paysage à travers la fenêtre, son portable sur les genoux. Elle avait bien tenté d'entamer la conversation au début du voyage, avant de se résoudre à fredonner des chansons de Queen afin de le laisser seul dans ses pensées. Le portable de Jack était réglé en mode silencieux et, chaque fois qu'il vibrait, il espérait voir le nom de Foxy s'afficher sur l'écran. Si l'ADN des ossements correspondait au sien, son père biologique serait mort. Dans le cas contraire, il avait peut-être encore un géniteur quelque part. Tony Fisher avait évoqué la possibilité que Jimmy Nunn se la coule douce sur une île au soleil avec de l'argent qui ne lui appartenait pas. Si tel était le cas, il était fort possible que Dolly Rawlins ait entraîné Jimmy dans l'attaque du train postal.

L'instinct de Jack refusait de le laisser en paix. Et si Julia avait séduit Norma ? Et si Mike et Angela étaient amants depuis le jour où il lui avait sauvé la mise lors de la descente de police dans le bordel d'Ester ? Les enquêteurs de l'époque, à commencer par Bill Thorn, avaient sous-estimé les occupantes de La Grange en pensant qu'elles n'auraient jamais eu la force physique d'emporter les sacs contenant l'argent. On savait qu'un cavalier avait participé à l'attaque du train, pourquoi les cinq femmes n'auraient pas toutes utilisé des chevaux pour emporter leur butin ?

— Ce sont elles, murmura-t-il.

Maggie se garda bien de lui demander de qui il parlait.

*

Perdue au milieu des touristes sur le quai de Cowes, dans le nord de l'île de Wight, Ester ressemblait à un personnage d'une adaptation télévisée d'Agatha Christie avec sa toque en fourrure extravagante.

— Je ne suis pas certain que te balader avec un castor mort sur la tête soit une bonne idée, remarqua Geoffrey. Il suffit que tu tombes sur un défenseur des droits des animaux pour être dénoncée. La police étudiera d'un peu trop près ton nouveau passeport et je te perdrai à jamais.

Le malheureux tremblait de tous ses membres, au bord des larmes.

— Geoffrey ! Écoute-moi ! aboya Ester. Ressaisis-toi un peu. Dès que je serai partie, rentre chez toi et trouve-toi au plus vite une nouvelle maîtresse. Une femme dévouée de préférence. Évite de céder aux charmes de la première coureuse de dot qui sonnera à ta porte.

Elle ponctua sa recommandation d'un sourire, puis elle ajouta :

— Regarde où ça t'a mené la dernière fois.

Ester ne tenait pas plus à Geoffrey qu'à n'importe quel autre de ses semblables, mais elle n'en était pas moins consciente qu'il l'aimait de tout son pauvre petit cœur. Malheureusement pour Geoffrey, Ester était de celles qui préfèrent retirer un sparadrap d'un grand coup.

— Tu sais bien que je ne t'aime pas, Geoffrey, même si j'ai toujours toléré ta présence avec plaisir. Achète-toi un costume, ça te va si bien, et mets-toi en chasse. Un dernier conseil ! Le jour où tu te dégotes une femme consentante, cache bien tes godemichés et tes fouets en attendant d'être certain qu'elle apprécie ce genre d'aventure.

Ester retira sa toque de fourrure et en coiffa Geoffrey, mais le chapeau glissa sur son crâne dénudé et s'abattit sur son visage. Lorsqu'elle le redressa, Ester constata qu'il pleurait.

— Surtout, ne va pas t'imaginer que je vais revenir. D'accord ? dit-elle en lui adressant un ultime regard par-dessus son épaule en se dirigeant vers la passerelle du ferry de Southampton.

*

L'insert de cheminée électrique n'avait pas fonctionné depuis si longtemps qu'une odeur de poussière brûlée s'éleva de l'âtre lorsque Jack le mit en route. Des piles de cartons encombraient la cuisine et la moitié du salon, menaçant d'emprisonner Jack dans un coin de la pièce.

— Je me demande si on ne ferait pas mieux de trier tout ça avant de l'emballer, suggéra Maggie.

Jack découvrit derrière une étagère une flèche couverte de toiles d'araignée. La hampe, superbement lissée au papier de verre, était munie d'une pointe métallique triangulaire réalisée à partir d'une cannette de Coca. L'empennage de plumes de pigeon était intact.

— Notre chat ne tuait jamais d'oiseau, expliqua Jack. Il se contentait de rapporter des plumes à papa. Je me souviens qu'on a fabriqué un arc et des flèches dans la cabane de jardin un jour où maman était sortie. On a trouvé assez de plumes pour fabriquer l'empennage de sept flèches, si mes souvenirs sont bons. Reste à savoir pourquoi on a testé l'ensemble dans le salon au lieu d'aller dehors. Il devait pleuvoir ce jour-là. Et papa déteste le froid.

Jack leva les yeux en direction de la corniche du plafond, sous laquelle on distinguait une longue griffure dans le papier peint.

— Celle-ci a touché le mur avant de retomber derrière la bibliothèque au moment précis où maman rentrait. J'ai bien cru que papa allait se chier dessus ! Il s'est empressé de jeter l'arc par la fenêtre et on a fait

semblant de lire sur le canapé.

Maggie était toujours émue par les souvenirs de « petit garçon » de Jack. Le sourire de ce dernier s'effaça alors qu'il prenait conscience de la disparition prochaine de son père. Elle lui passa les bras autour du cou et l'obligea à poser sa tête sur son épaule. Elle savoura la chaleur de l'haleine de Jack contre sa peau jusqu'à ce qu'il se dégage doucement. Elle l'aurait serré contre elle le temps d'une éternité s'il l'avait voulu.

En fin de journée, ils réchauffèrent une pizza et la mangèrent devant la cheminée en buvant du vin, heureux d'être ensemble dans ce lieu familier qu'ils ne reverraient jamais.

— Je m'excuse de m'être comporté comme un sale con, dit brusquement Jack. Je veux parler de Jimmy Nunn. Je ne suis pas en quête d'un autre père, Mags. J'aimerais juste savoir de qui j'ai hérité mon instabilité, ou bien si elle est due à l'incertitude de mes origines. J'ai demandé à Foxy de m'aider, mais je te promets de ne jamais laisser Jimmy Nunn m'éloigner des gens qui comptent pour moi. On devrait aller retrouver papa et maman pendant une escale, comme on leur a promis. Tu crois que tu pourrais prendre quelques jours à ton boulot ?

Si Maggie disposait bien d'une marge de manœuvre en l'espèce, elle s'inquiétait en revanche du coût de deux billets pour Sainte-Lucie. Elle consultait les tarifs sur Internet lorsque le téléphone de Jack vibra, signalant l'arrivée d'un SMS de Foxy :

L'ADN ne colle pas.

Les bonnes résolutions de Jack s'envolèrent en un éclair. Si ce n'était pas la dépouille de Jimmy Nunn qui reposait dans la première sépulture d'Harry Rawlins, son père biologique était peut-être toujours en vie.

Il vit remuer les lèvres de Maggie sans entendre un mot de ce qu'elle lui disait.

24

Le lendemain matin, alors que Maggie peinait à se réveiller après avoir bu plus que sa part des deux bouteilles de vin vidées la veille, Jack voulut joindre Foxy par téléphone.

— Non, se défendit le médecin légiste, coincé dans un embouteillage. Ce n'est pas du tout ce que j'ai dit. Tu n'as aucun lien de parenté avec le squelette qu'on m'a confié, mais je n'ai jamais prétendu que ce n'était pas celui de Jimmy Nunn.

Comme Jack ne disait rien, il enchaîna :

— Tu m'as parlé d'une blessure à l'épaule qui aurait handicapé Nunn. Son dossier médical le confirme et le squelette présente des séquelles identiques. On ne possède pas l'ADN de ce type dans nos bases de données, mais son dossier dentaire nous confirmera qu'il s'agit bien de lui, j'en suis persuadé.

Jack garda le silence à l'autre bout du fil. Le moteur de Foxy se ralluma et sa voiture avança de quelques dizaines de centimètres à peine.

— Quel rapport avec toi, vieux gars ? Tu pensais quoi ? Que c'était ton père ? Eh bien ce n'est pas le cas.

Foxy passa à hauteur de l'accident qui bloquait la circulation.

— À voir l'état des voitures, je devrais avoir du boulot toute la semaine. Tu veux qu'on se retrouve pour un verre en fin de journée ? Tu pourras me poser toutes les questions que tu veux.

Jack laissa un mot sur la table de la cuisine, coincé sous une assiette de petits gâteaux :

Une urgence à régler. Je serai là à midi. Désolé. Bisou.

Il laissait Maggie seule sans voiture, mais une petite visite à sa tante Fran à Burnham-on-Sea, à une centaine de kilomètres du pavillon de ses parents à Totnes, était la meilleure façon d'en avoir le cœur net. Il trouverait bien le moyen de concocter une excuse pour Maggie sur le chemin du retour.

*

Fran sortait la poubelle lorsque Jack se gara devant chez elle. Elle n'eut pas l'air très heureuse de le voir, mais il s'en moquait.

— Il faut qu'on parle, dit-il en se plantant devant Fran jusqu'à ce qu'elle se sente obligée de l'inviter à entrer.

Elle s'excusa de l'état de son intérieur, comme la fois précédente. Jack

en conclut que sa tante et Clay étaient habitués à vivre de la sorte.

Peu soucieux de leur offrir une échappatoire, il refusa la tasse de thé qu'on lui proposait.

— Où est allée Trudie quand elle m'a laissé chez vous ?

Fran haussa les épaules.

— Aucune idée.

La réponse ne surprit pas Jack.

— Vous l'avez sentie inquiète ? Elle avait peur ?

— Quelque chose la tracassait. Quelques jours plus tôt, elle a reçu un coup de téléphone qui l'a mise en joie. Elle a fait sa valise et t'a emporté en nous disant qu'elle allait refaire sa vie. Sans un merci. Du jour où elle n'avait plus besoin de nous, on n'existait même plus. Et puis on l'a vue revenir un jour plus tard, la queue entre les jambes. Comme tu pleurais, elle s'est mise à hurler : « Sale chiard ! Je le déteste ! Je le déteste ! » On a pensé que Jimmy lui avait promis la lune sans tenir parole, une fois de plus. Elle est repartie le lendemain matin en te laissant chez nous, et on ne l'a jamais revue.

— À votre avis, quelqu'un lui a posé un lapin ?

— C'est ce qu'on a pensé, répondit Fran en mettant la bouilloire en route. Tu es sûr que tu ne veux pas une tasse de thé ?

— Non merci.

Jack se laissa choir sur un fauteuil pendant que Fran s'activait. Qui donc avait bien pu appeler Trudie, s'il ne s'agissait pas de Jimmy ? Quel était le type qu'elle semblait si heureuse de retrouver ? Qui avait bien pu provoquer chez elle une telle souffrance en la laissant seule avec un bébé ?

— À quelle date s'est passé tout ça, tante Fran ? Tu t'en souviens ?

— Seigneur ! Jamais de la vie. Désolé, mon chéri. C'était il y a si longtemps. Je la vois encore là où tu es, en train de lire le journal en buvant son thé. D'un seul coup, tout a basculé. Une minute plus tard, elle partait avec toutes ses affaires en te laissant chez nous. J'aimerais vraiment pouvoir t'aider davantage, Jack.

Le portable de ce dernier vibra dans sa poche. Maggie, peut-être ? C'était Ridley. Il laissa sonner jusqu'à ce que la messagerie prenne le relais. Il avait trois messages : un appel manqué, un nouveau message et une alerte à la suite d'une catastrophe naturelle quelconque à l'autre bout du monde.

— Quel journal lisait-elle ? demanda-t-il soudain.

*

La bibliothèque municipale de Burnham-on-Sea, nettement plus grande que ne l'imaginait Jack, disposait d'importantes archives de presse. Il passa en revue le contenu du *Daily Mail*, le quotidien que lisait Trudie le jour de son départ final. Sans connaître la date exacte, Jack savait à quelle saison s'était déroulé l'incident puisqu'il était resté dix

mois chez Fran et Clay avant d'être pris en charge par les services sociaux.

Il commença par s'intéresser aux gros titres, jour après jour, à compter du mois de juillet 1984. Parvenu à la date du 12 août, il se figea en découvrant la une. Il la relut à plusieurs reprises en retenant son souffle afin d'être certain de ne pas se tromper : HARRY RAWLINS ABATTU. Pouvait-il s'agir de l'article qui avait tant bouleversé Trudie ? Était-ce Rawlins qu'elle était allée voir la veille et qui lui avait posé un lapin ? Et pour cause, puisqu'il était mort.

Tout en contemplant la une du journal, Jack repensa à ce qu'il savait d'Harry Rawlins. Rawlins qui s'en tirait toujours à bon compte, trop heureux de damer le pion à Resnick, son ennemi intime. Rawlins, intelligent et rusé, aussi téméraire qu'impitoyable, au point d'être redouté des frères Fisher. La mère de Jack était-elle tombée amoureuse de lui ?

Harry Rawlins était-il le vrai père de Jack ?

25

L'heure du déjeuner était largement passée lorsque Jack regagna enfin Totnes. En se garant devant le pavillon de ses parents, il remarqua les empilements de cartons d'un regard à travers la fenêtre du salon. L'assiette de petits gâteaux était presque vide sur la table de la cuisine. Jack prit un petit pain à la cannelle et Maggie le rejoignit, un carton étiqueté « Babioles de Penny » dans les mains.

— J'ai terminé, à l'exception de ce dont on a besoin ici. J'ai démonté le lit et l'armoire de leur chambre, ainsi que ton lit. Je n'arrive pas à défaire ta commode. C'est toi qui l'as installée ? J'ai l'impression qu'elle est collée. Sinon, il me reste à vider les placards de la salle de bains. Je te laisse la cabane de jardin, la plupart des trucs qui y sont entreposés sont trop lourds pour moi. Tu n'as qu'à mettre de l'eau à bouillir pendant que je termine la salle de bains.

Elle posa le carton à ses pieds, en choisit un plus petit et disparut aussitôt. Elle se comportait comme si de rien n'était, mais Jack aurait préféré de beaucoup qu'elle lui crie dessus.

*

Le retour à Londres fut pénible. Maggie avait retrouvé les mélodies de Queen qu'elle chantonnait de façon à éviter toute conversation. Jack savait que garder le silence ne pouvait qu'empirer la situation, mais quoi dire en pareil cas ? « Finalement, Mags, Jimmy Nunn n'est pas mon père. C'est probablement Harry Rawlins, le gangster dont je t'ai parlé » ? Certainement pas.

Il lui fallait en avoir la certitude s'il souhaitait annoncer la nouvelle à Maggie.

Cette dernière le déposa devant les locaux de la police sans même un au revoir. Il aurait voulu s'excuser de l'avoir laissée seule toute la matinée, mais elle démarra avant qu'il ait pu ouvrir la bouche.

*

Retrouve-moi à l'entrée du parking.

Lorsque Laura reçut le SMS de Jack, son cœur se mit à battre plus fort et elle rougit. Elle se tempéra en se disant qu'il s'agissait forcément d'un rendez-vous de boulot, que Jack souhaitait lui parler hors de la présence de Ridley. Elle ne se trompait pas.

*

Les fauteuils reboulonnés à l'intérieur du bus, personne n'aurait pu se douter que la valeur de l'antique véhicule était brusquement passée de trois mille sept cents livres à vingt-cinq millions.

Angela était particulièrement heureuse du résultat, obtenu à grand renfort de vin.

— Je sens le fric, se plaignit Ester en sautillant sur son siège.

— Personne ne pensera à faire du trampoline comme toi, la tempéra Angela. Si ça se trouve, ce ne sont pas les liasses de billets que tu sens, mais ta cellulite.

— En parlant de cellulite, rebondit Ester, j'ai cru comprendre que Connie avait pris un ou deux kilos. Où est donc cette pouffiasse ?

— Connie s'occupe de son gîte. Elle revient cet après-midi. Mais toi, Ester ? Où es-tu descendue ? J'imagine que tu n'as pas fait une réservation sous ton vrai nom ?

— Ne t'inquiète pas de ça, Angela chérie, répondit Ester d'un air supérieur. Je baisais déjà les keufs quand tu n'étais qu'une lueur dans les yeux de ton père.

Angela hésita à lui dire qu'elle avait passé beaucoup de temps derrière les barreaux pour quelqu'un qui baisait aussi bien les flics. Ça n'en valait pas la peine. Tant qu'Ester serait convaincue d'avoir la main, tout irait bien.

— Dis-moi un peu, demanda Ester. Quelle raison donne-t-on si quelqu'un s'étonne de voir quatre femmes d'âge moyen se rendre sur le continent à bord d'un bus ?

— N'oublie pas Rob et les enfants. On aura l'air d'amis qui partent en vacances, à condition que tu daignes sourire.

Julia avait également décidé d'emmener trois de ses petits pensionnaires avec elle, mais il n'était pas question d'en souffler mot d'avance à Ester. Elle serait bien obligée d'accepter quand elle se retrouverait au pied du mur. Sam, Darren et Suzie, tous trois orphelins sans lien de parenté entre eux, n'avaient pas une chance sur un million d'être adoptés. Le genre de gamins que Dolly aurait accueillis avec bonheur si elle avait réussi à transformer La Grange en foyer pour enfants. Julia adorait ses trois petits. Ils étaient difficiles, mais elle serait récompensée le jour venu de l'amour qu'elle leur prodiguait. Jamais elle ne les aurait abandonnés.

*

Laura remercia le sergent de fermer les yeux pendant que Jack rendait visite à Audrey Whitey dans sa cellule.

— Pas plus de cinq minutes, Jack. D'accord ?

Jack tendit à la vieille femme un café alors qu'elle n'avait rien demandé. Elle se souvint de la présence d'une caméra de surveillance

dans sa cellule et comprit la manœuvre : Jack avait usé de ce prétexte parce qu'il n'avait aucune raison officielle de venir la voir. Audrey comprit immédiatement qu'elle n'avait plus affaire au même flic compatissant que la veille.

— Parlez-moi d'Harry Rawlins.

— Je l'ai jamais rencontré. Je sais que c'était un caïd autrefois. Il foutait la trouille aux frères Fisher, c'est dire.

— Poursuivez, l'aiguillonna Jack avec froideur.

— Je ne comprends pas ce que vous cherchez, geignit Audrey Whitey. Je viens de vous le dire, je l'ai jamais croisé.

— Vous fréquentiez tous les deux le même monde, Audrey. Comment était-il ?

La vieille femme se tortilla sur son matelas protégé par une housse en plastique.

— Il vivait dans le quartier de Potter's Bar. Dolly était sa femme, mais je vous apprends rien. Ils avaient pas d'enfants. À part ça, je sais quasiment rien. Je fréquentais pas du tout le même monde, m'sieur Warr, j'étais pas à leur niveau.

Pour qu'elle l'appelle « m'sieur Warr », Audrey avait peur.

— Ce type-là était une légende. Ma Shirl m'a expliqué un jour qu'elle l'avait rencontré, même que j'en étais inquiète. Je voulais pas la voir tourner autour de ce type. Les gens comme nous, Harry Rawlins s'en servait avant de s'en débarrasser. Quand je pense à tous ces pauvres gars qui ont été réduits en bouillie par sa faute pendant le hold-up des diamants. C'était censé être ses amis, alors imaginez un peu avec les autres. Je le connaissais pas, moi.

Le silence retomba sur la cellule et Laura, qui suivait la conversation depuis le couloir, se tritura les méninges afin de comprendre en quoi Rawlins pouvait être mêlé à l'enquête.

— Harry avait-il une famille ? s'enquit Jack d'une voix monocorde.

— J'en sais rien du tout.

— Réfléchissez, insista Jack. Il avait forcément des proches. Des cousins, des neveux. Des acolytes auxquels il avait recours. Qui traînait autour de lui ?

L'air hébété de la vieille dame commençait à l'agacer.

— Allez, Audrey !

— Je sais pas, je vous dis. Je sais vraiment rien.

Laura se précipita et découvrit Audrey apeurée face à Jack.

— L'entretien est terminé, s'écria-t-elle.

Jack quitta aussitôt la cellule, laissant le soin à Laura de remercier le sergent. Lorsqu'elle rejoignit son collègue, elle dut l'agripper par la manche pour l'obliger à la regarder.

— Je ne sais pas ce qui ne va pas, Jack, mais… Écoute, je t'ai toujours suivi, mais ça ne te ressemble pas. Tu te comportes comme si tu avais une idée derrière la tête dont tu ne me parles pas.

— Je suis sincèrement désolé, Laura. J'ai passé la journée d'hier à vider le pavillon de mon père et…

Il baissa la tête, honteux. Comment pouvait-il se servir de la mort prochaine de son père comme alibi ? Laura, se méprenant sur son geste, lui posa une main sur l'épaule.

— Rentre chez toi, lui conseilla-t-elle. Je m'arrangerai avec Ridley.

Jack caressa du pouce la main de la jeune femme, la regarda dans les yeux et lui dit toute sa reconnaissance, sans pour autant trouver la force de se soucier des sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Il voulait uniquement savoir si Harry Rawlins était son père et si ces fichues bonnes femmes de La Grange avaient commis le plus grand hold-up de l'histoire du pays.

C'était à ce prix qu'il se sentirait bien dans sa peau.

26

Jack cherchait désespérément quelqu'un qui aurait connu Harry Rawlins. De préférence une personne qui serait en contact avec un membre de la famille Rawlins. Il ne savait même pas à quoi ressemblait l'ancien gangster. Toutes les photos de lui qu'il avait pu dénicher étaient floues, ou bien son visage était en partie masqué, ou encore de profil. Ce type avait cultivé l'art de rester incognito.

À force de fouiller de vieux dossiers et des bases de données, il trouva de nombreuses personnes qui auraient pu l'aider si elles n'avaient pas été mortes. À ce stade, il allait devoir convaincre Ridley d'exhumer la véritable dépouille de Rawlins.

Au terme d'une heure de recherches, Jack nota le nom du sergent Alex Fuller, essentiellement parce qu'il était l'un des rares survivants de cette époque. Fuller était le bras droit de Resnick dans les années 1980, parfois aussi son plus grand critique. Jack découvrit un rapport dans lequel Fuller s'inquiétait auprès de sa hiérarchie de l'équilibre psychique de Resnick, au point de demander à quitter son équipe. La prose de Fuller dessinait un personnage honnête et ambitieux qui ne souhaitait pas voir sa propre carrière pâtir des travers obsessionnels de son patron. Jack y vit le reflet de sa propre situation avec Ridley. Il prit son téléphone et appela Fuller.

*

Alex Fuller était un personnage trapu d'à peu près soixante-cinq ans. Il avait dû être bel homme en son temps et le temps l'avait relativement épargné. Il avait d'épais cheveux blancs et portait bien sa silhouette musclée.

— Je vous remercie d'avoir accepté de me rencontrer, monsieur Fuller.

— Appelez-moi Alex. Et ravi de pouvoir vous aider.

Sans même demander à Jack son avis, Fuller prépara du thé.

— Allez-y, jeune homme. Je vous écoute.

— Je m'intéresse à Harry Rawlins.

Fuller partit d'un grand rire.

— Putain, mais ce type-là ne me laissera donc jamais en paix ? Qu'a-t-il encore fait ? Il a trouvé le moyen de sortir de sa tombe et de braquer une banque ?

— Je lisais tout à l'heure vos rapports d'enquête. Rawlins n'était pas un enfant de chœur.

— C’est le moins qu’on puisse dire. Il serait mêlé d’une façon ou d’une autre à une affaire récente ?

— Nous explorons un certain nombre de pistes.

Fuller, à qui l’utilisation d’une expression aussi bateau n’avait pas échappé, sourit en retour.

— Dans un rapport de 1984, vous évoquez une perquisition chez Trudie Nunn. Vous précisez qu’elle hurlait de façon hystérique : « Il n’est plus là ! Il n’est plus là ! » À l’époque, vous aviez pensé qu’elle faisait allusion à Jimmy Nunn.

Fuller baissa la tête, s’efforçant de rassembler ses souvenirs.

— Tout le monde pensait que Rawlins était mort dans l’explosion du tunnel du Strand. À partir de là, tout le reste était un écran de fumée. Le seul qui ne soit pas tombé dans le panneau était George Resnick. Je me souviens très bien de cette perquisition chez Trudie Nunn… Vous pensez qu’elle faisait allusion à Harry Rawlins, c’est ça ? Vous avez probablement raison.

Jack résuma à Fuller les résultats de l’exhumation et la possibilité que le corps soit celui de Jimmy Nunn, ce que confirmerait peut-être son dossier dentaire. Fuller écouta l’explication avec attention et hocha la tête d’un air approbateur.

— Dieu sait que Resnick ne m’a rien appris sur mon métier. C’était un vieux con acariâtre, rancunier et détestable, si bien que personne ne voulait travailler avec lui. Ce qui ne l’empêchait pas d’être un flic d’exception, décoré à outrance pour avoir mis à l’ombre plus de voyous que n’importe lequel de ceux avec lesquels j’ai pu travailler. Il avait un instinct incroyable. Tout a basculé le jour où le service en a eu assez de lui. C’est malheureusement à cette époque que je l’ai connu. J’aurais sincèrement aimé le rencontrer quand il était plus jeune.

Fuller regarda Jack droit dans les yeux.

— Vous avez exactement le même regard que lui. Comme si vous alliez me demander de vous suivre les yeux fermés en me fiant à votre instinct. Je n’ai pas été à la hauteur avec lui dans bien des situations, et ça pèse sur ma conscience. Alors posez-moi la question qui vous taraude.

— Je cherche un proche de Rawlins pour voir si son ADN colle avec celui de quelqu’un.

— Le seul auquel je pense spontanément est son cousin Eddie, mais je ne sais pas s’il est toujours de ce monde.

Fuller tendit un mug à Jack qui l’accepta avec reconnaissance. Toute cette histoire l’épuisait et il écouta distraitement Fuller évoquer les voyous d’autrefois. Il dressa l’oreille en entendant le nom de Dolly Rawlins.

— Une vieille chienne au visage de marbre. Du moins était-ce ce qu’elle voulait bien montrer. Les gens la respectaient parce qu’elle était la femme de Rawlins, mais elle le méritait. Elle était intelligente. Elle

nous a fait tourner en bourrique pendant des mois. Sans oublier qu'Harry n'a jamais passé un seul jour derrière les barreaux, grâce à elle. On disait que Dolly avait eu la chance de rencontrer Harry, mais je suis persuadé que c'était l'inverse.

*

Connie mangeait un fish and chips sur l'un des bancs installés face à son gîte, une cannette de stout à la main. Elle contemplait les Blackdown Hills, les yeux remplis de larmes. Une vue à couper le souffle, avec ses ondulations herbeuses de couleur tendre que venait rompre la teinte plus soutenue des haies. Dans ce petit coin de paradis, sillonné de chemins parcourus par de rares promeneurs, cohabitaient chevaux, moutons et lapins. Connie n'avait pas envie de renoncer au confort paisible de son havre de paix, tout en espérant réaliser dans la nouvelle vie qui l'attendait tout ce dont elle avait pu rêver. Le sentiment d'excitation qu'elle avait ressenti le soir de l'attaque du train l'envahit soudain, avec les images de tous ces billets avalés par un aspirateur géant et recrachés peu après dans le trou noir de la trappe à charbon. Connie gloussa malgré ses pleurs. Jamais de toute son existence elle n'avait connu un moment aussi intense. Un moment digne de tous les sacrifices.

*

Ank terminait sa journée à son bureau de la Criminelle lorsque lui parvint le coup de fil. Ses collègues de l'Essex avaient réussi à localiser Barry Cooper. Ils le maintenaient sous surveillance en attendant l'arrivée des hommes de l'Armed Response Unit, ce qui laissait le temps à Ridley d'assister à l'assaut final s'il le souhaitait. Après tout, il s'agissait de son enquête.

Ridley réunit son équipe et gagna le parking sans même s'inquiéter de savoir où se trouvait Jack.

*

Le portable collé à l'oreille, Jack subit la petite musique de rigueur en attendant que le standard puisse joindre Maggie. Son regard suivit l'alignement des façades et s'arrêta sur une maison dont le salon était éclairé, la lueur bleutée d'un poste de télévision vacillant dans un coin de la pièce. À la rumeur des aboiements, des cris des amateurs de foot devant leur télé et des voix de femmes s'apostrophant dans diverses langues se mêlaient des effluves de plats exotiques. Ce quartier de Whitechapel connaissait un renouveau depuis quelque temps, mais on était encore loin de la gentrification.

— J'ai deux minutes à t'accorder, fit la voix de Maggie.

— Je suis désolé, Mags. Je m'excuse infiniment de t'avoir laissée

tomber chez mes parents. Je ne suis pas en mesure de t'expliquer. C'est encore trop tôt. Je voulais… Je te supplie d'être patiente avec moi, je n'en ai plus pour longtemps. Vraiment.

Maggie se montra directe.

— Je t'aime Jack Warr, et je serai toujours là pour toi, mais quand je rentre à la maison demain matin, j'exige un petit déjeuner au lit et un gros câlin, même si je pue. Je ne travaille pas demain soir, alors tu m'emmènes au restaurant. Il faut que je te laisse.

Jack rempocha son téléphone, un sourire aux lèvres, et se dirigea vers la maison qu'il surveillait.

Le septuagénaire qui lui ouvrit n'avait pas l'air commode. Eddie Rawlins était grand et costaud pour son âge, il était clair qu'il n'avait pas gagné ses rides en multipliant les sourires.

— C'est pour quoi ? s'enquit-il d'une voix grave et sonore de vieux voyou de l'East End.

Son expression butée se modifia du tout au tout lorsqu'il découvrit le visage de son visiteur. Ses épaules se voûtèrent et il recula d'un pas, le visage blême. Il contempla Jack, bouche bée, les yeux exorbités.

— D-d-désolé, bégaya-t-il avec un sourire forcé. L'espace d'un instant, j'ai cru que vous étiez… Votre visage me rappelle quelqu'un que j'ai bien connu autrefois.

27

Eddie se servit un autre whisky et remplit un verre à l'intention de Jack. Tout en sirotant son single malt en silence, ce dernier ressentit une impression inédite. Pour la première fois de sa vie, il inspirait la crainte. Eddie avait peur de lui. Plus exactement, Eddie transférait sur lui la crainte éprouvée à l'endroit de celui qu'il avait cru découvrir, un court instant, sur le pas de sa porte.

— Je suis venu vous parler d'Harry Rawlins, dit Jack.

— Tu m'étonnes.

Eddie vida son verre d'un trait et le remplit à nouveau.

— Laissez-moi deviner… Vous voulez savoir si ce bon vieux Harry n'aurait pas connu votre mère il y a trente ans.

Il dévisagea Jack.

— Et comment, qu'il l'a connue !

Jack, venu avec l'intention de supplier Eddie de lui donner un échantillon de son ADN, tombait sur un vieil homme terrifié par sa présence. Si cette ressemblance avec Harry lui faisait un tel effet, il imaginait sans peine l'effroi qu'avait pu inspirer le gangster à ses semblables. À commencer par les membres de la pègre londonienne, ce salopard de Tony Fisher, ou encore les femmes.

Jack s'aperçut qu'il regardait fixement son hôte et que ce dernier se tortillait, le front couvert de transpiration. Voilà qu'il devenait d'un seul coup le fils d'Harry Rawlins ! Il lui fallait pourtant être sûr. En observant le décor de la pièce, inchangé depuis les années 1980, son regard s'arrêta sur une photo de deux adolescents. Il s'approcha et l'examina de plus près. Le premier ado était blond aux yeux bleus. Le second, brun avec des yeux marron et un grand front, n'était pas sans rappeler Jack au même âge.

— Le blond est Liam. C'est mon aîné. L'autre, c'est Jason. Il faut croire qu'Harry avait des putains de gènes.

Eddie se planta à côté de Jack et lui prit la photo des mains.

— J'aimais Jason comme mon fils.

— C'est un fils d'Harry ?

— Liam a fait des études de microbiologie et travaille à Édimbourg. Il est marié, sa femme attend un deuxième gamin. Je ne serais pas surpris qu'il reste toute sa vie dans la même maison, alors que Jason a toujours eu la bougeotte. Il avait seize ans quand il a acheté sa première bécane.

— Où vit-il ?

— Il s'est tué à moto il y a onze ans. Traîné sur plusieurs centaines de mètres par un camion qui lui a roulé dessus. Il a glissé à cause de la

pluie. Il est mort sur le coup. C'est ce qu'on m'a dit, en tout cas. On ne m'a pas laissé le voir. Fin de l'histoire.

Eddie remit la photo à sa place exacte et lorsqu'il retourna s'asseoir, Jack remarqua qu'elle faisait face au fauteuil du vieil homme.

— Je sais même pas comment vous vous appelez, dit Eddie.

— Jack. Jack Nunn, répondit-il sans réfléchir.

— Le fils de Trudie ! Tout s'explique ! Pauvre Jimmy…

Eddie secoua la tête en se servant un énième whisky.

— Pourquoi vous êtes venu me voir, Jack ? Vous voulez savoir quoi, au juste ?

— J'aimerais recueillir un échantillon de votre ADN, pour être sûr.

— Moi je suis sûr, mon gars. Il a suffi que je te voie. Ton regard, en particulier.

Il posa brièvement les yeux sur la photo de ses deux fils.

— Ma Jackie m'a quitté pour un motard, un certain Harvey Rintle. C'est lui qui a offert à Jason la moto avec laquelle il s'est tué. Je lui pardonnerai jamais. Harry, c'est une autre histoire… je lui pardonne. Il a donné à mon gamin un truc que j'aurais jamais pu lui offrir. Il lui a légué l'« étincelle ». Les gens respectent la force de caractère. J'adore mon Liam, mais on sent bien que l'existence ne le fait pas vibrer. Il ne sera jamais…

Il porta les mains à son ventre et les écarta brusquement, dessinant un volcan en éruption.

— J'ai pas besoin d'un test ADN pour te dire d'où tu viens, Jack.

*

Les deux hommes passèrent les deux heures suivantes à vider la bouteille de single malt. Jack mit Eddie à l'aise en évoquant Ken Moore, l'ancien mécano de Jimmy Nunn, ainsi que les frères Fisher. Il fit comprendre à son interlocuteur que le passé criminel d'Harry ne le dérangeait nullement, oubliant de préciser qu'il faisait partie de la police.

— À la suite de l'affaire du Strand, Harry s'est caché ici pendant un moment, expliqua Eddie que l'alcool avait désinhibé, l'incitant à se donner le beau rôle. Je sais bien qu'il m'avait toujours regardé de haut, mais quand la merde se met à voler en escadrille, on se tourne vers la famille. Dolly a vécu des moments terribles. La police lui a présenté la montre d'Harry, puisqu'il ne restait rien d'autre. C'était Jimmy qui conduisait ce jour-là. Harry buvait du single malt avec moi.

Il avala une gorgée de whisky.

— Je te donnerai un échantillon d'ADN si tu veux, Jack, mais je peux déjà te dire que tu as les mêmes yeux que Jason. Et Harry.

Le regard de Jack se posa une nouvelle fois sur la photo des deux ados. Jason avait-il souffert de l'absence d'Harry ? Ou bien avait-il été plus heureux avec son père adoptif, au même titre que Jack avec Charlie

?

— Harry savait pour Jason ? voulut savoir Jack.

Un sourire illumina le visage d'Eddie.

— Le seul cadeau que m'a donné la vie et qu'elle a refusé à Harry, c'est d'avoir un fils dont je suis fier. Pour répondre à ta question, je ne lui ai jamais dit. Jason est né juste après la première fausse couche de Dolly. Harry a mis toutes les affaires du bébé dans une camionnette et il a demandé à un de ses gars de me les apporter. Il ne voulait plus les voir. Plus de bébé, plus de souvenirs, on passe à la suite. Harry tout craché. Dolly en a eu le cœur meurtri, mais elle a fait passer le chagrin de son mari avant le sien. Après la troisième fausse couche, Harry a fini par se résigner, mais pas Dolly. Ça la détruisait à chaque fois. Alors ils ont décidé de renoncer et elle a fait de la chambre d'enfant un mausolée. Le plus étrange quand il m'a donné toutes ces affaires de bébé, c'est qu'il en faisait cadeau à son propre fils.

Le même sourire réapparut.

— Je te laisse imaginer le sort qu'il m'aurait réservé s'il avait su. Il m'aurait arraché le cœur à mains nues. Tu es la preuve vivante qu'Harry pouvait avoir des enfants, mais il n'a jamais eu de fils à qui apprendre la vie. Il n'a jamais eu d'héritier.

Jack dévisagea longuement le vieil homme, sans savoir que dire. Comment pouvait-on se montrer si fier d'un acte aussi cruel ?

— On pourrait croire que vous haïssiez Harry.

— Pas du tout. Je l'aimais, mais il était égoïste. Il aurait bousillé Jason comme il t'aurait bousillé. Qu'on soit bien clairs. Harry Rawlins a baisé ma femme, Jack. Sans se soucier un instant de moi. Quand il a dû se cacher, c'est ma Jackie qu'il est venu trouver pour qu'elle lui donne des fringues et de l'argent. Alors pas de leçon de morale. C'est lui qui m'a pris le premier ce qui m'appartenait !

L'alcool rendait Eddie plus courageux qu'il ne l'était réellement, mais Jack n'en avait cure. Il était venu là dans l'espoir d'en apprendre un peu plus sur son père biologique et il était servi.

Le regard d'Eddie se figea à la vue de son fils disparu. Jack repensa à Charlie. C'était donc ça, perdre un être aimé ? Une souffrance qui vous prenait jusqu'à votre dernier souffle ?

— Jackie ne m'a jamais avoué que Jason était le fils d'Harry et je ne lui ai jamais posé la question, poursuivit Eddie en essuyant une larme. Un jour, Jason devait avoir dans les cinq ans, je lui ai refusé un truc quelconque et il m'a regardé d'une telle façon, il aurait pu me tuer avec ses yeux. Ce jour-là, j'ai su qui était son père. Harry était mort à ce moment-là, si bien que…

Il se leva et s'ébroua.

— Jason était plus grand que toi. Comme Harry. Tu tiens de Trudie de ce côté-là.

Il glousса en indiquant de la main qu'elle était petite.

— Je peux me tromper, ricana-t-il. Peut-être que je la vois surtout quand elle était à genoux… Non, je plaisante. Ta mère était bonne fille.

Jack fronça les sourcils et le vieil homme recouvra brusquement son sérieux en voyant l'expression de Jack.

— D-d-désolé, s'excusa-t-il. Je pensais pas à mal.

Jack se contenta d'un hochement de tête.

— Que sont devenus les autres membres de la famille ?

Autant profiter de cet incident pour achever de tirer les vers du nez d'Eddie.

— Mon père et celui d'Harry étaient frères. Son père était dans les affaires, il achetait et vendait des antiquités de façon assez légale tout en traînant avec des gens pas très recommandables. Il a été condamné pour vol à main armée à peu près au moment où mon propre père était emporté par un cancer du poumon. Iris, la mère d'Harry, a veillé sur ma mère et moi en nous aidant financièrement. Iris n'était pas une rigolote. Elle a pris la tête de la famille, s'est occupée du commerce de son mari, et Harry est devenu ce qu'il était grâce à elle. Moi aussi, d'une certaine façon. Elle était dure avec Harry, mais elle l'adorait.

Eddie reprit son fauteuil en riant.

— Quand Harry avait treize ans, elle lui faisait apprendre par cœur tous les poinçons d'orfèvrerie qu'elle connaissait. Elle convoquait ensuite Eli Jacobson, un bijoutier mort depuis longtemps, qui apportait tous ses trésors dans une mallette. Iris demandait à Harry de les évaluer et de repérer les faux.

Eddie, heureux de se plonger dans ces souvenirs, était à nouveau détendu.

— Je me souviens d'un jour où elle a présenté trois diamants à Harry en lui demandant de désigner celui qui valait cinq cents livres, celui qui en valait cent, et celui qui ne valait pas un clou. Elle lui avait promis cinquante balles s'il ne se trompait pas. C'était beaucoup d'argent pour l'époque.

— Et il ne s'est pas trompé ? demanda Jack.

Eddie lui répondit par un sourire en coin.

— Quand il était ado, Harry se baladait avec du fric plein les poches. Il était généreux, mais ça ne l'empêchait pas de narguer son monde. Moi en particulier. Qui paye commande. Iris lui a enseigné ça très tôt, en lui apprenant à connaître sa propre valeur comme celle des autres. À la mort de mon père, Harry a tout de suite compris qu'il pouvait m'acheter pour l'argent des courses.

Eddie poursuivit son récit, fier de raconter les exploits de son cousin. Ses Jaguar E, ses costumes et ses chemises taillés sur mesure, ses conquêtes féminines. Jack comprenait bien comment un ado aussi doué et charmeur avait pu se métamorphoser en un être arrogant et dominateur, à la fois aimé et craint.

— Iris avait placé tous ses espoirs en lui, et le soir où Harry est arrivé

avec Dolly à son bras, elle a pété les plombs. Elle refusait catégoriquement que son fils épouse une traînée de l'East End !

Eddie se leva et se dirigea vers un bureau dont il ouvrit un tiroir. Il en sortit un épais album de photos qu'il serra contre lui en regagnant son fauteuil.

— Quand Dolly a compris qu'Harry l'avait trahie en lui laissant croire qu'il était mort dans le hold-up du Strand, elle a brûlé toutes les photos de lui qu'elle avait.

Jack se pencha, avide de consulter l'album. Allait-il enfin découvrir un vrai portrait de son père biologique ? Il s'installa sur le fauteuil voisin de celui d'Eddie. Le vieil homme, partiellement attendri par le whisky, en eut les larmes aux yeux. Il aurait tout donné pour que Jason occupe la place de cet étranger prénommé Jack avec lequel son fils partageait un regard aussi pénétrant. Jack sourit à Eddie qui se mit à sangloter. Jack en profita pour lui prendre l'album des mains et il ne fut pas déçu en découvrant son contenu.

Eddie et Harry enfants, puis adolescents, adultes avec leurs épouses respectives. Eddie, après s'être mouché avec sa manche de chemise, se contentait de tapoter les photos l'une après l'autre, la gorge nouée. Les films de protection séparant les pages entre elles avaient prouvé leur efficacité car les couleurs n'avaient pas bougé. Et si certaines photos ne parlaient guère à Jack, d'autres le bouleversaient. Les parents d'Eddie, ceux d'Harry.

— Il m'a donné ce vélo, expliqua Eddie en désignant une photo de son cousin sur un vélo équipé d'un guidon de course. Il en recevait un tout neuf chaque année… Du coup, moi aussi. Et le voilà le jour de son mariage.

Harry portait ce jour-là un costume Tommy Nutter fait sur mesure. À côté de lui, le teint très pâle, Dolly tenait un petit bouquet de fleurs. Page après page, Jack voyait surgir sous ses yeux la femme d'Eddie, Jackie, ainsi que Liam et Jason. À mesure des années, le second ravissait la vedette à son aîné. On le voyait la plupart du temps avec une tenue en cuir sur sa moto, ses yeux de braise fixant l'appareil photo.

Eddie referma l'album.

— Quand j'ai conduit Dolly aux obsèques d'Harry, la première fois, j'ai eu le même réflexe que le jour où j'ai enterré Jason. Je me suis dit : « Pas de souci, Eddie, c'est pas lui qui se trouve dans le cercueil. C'est les restes carbonisés d'un inconnu. » J'ai passé ma vie à croire que Jason et Harry pouvaient sonner à ma porte à tout moment. Et voilà que tu arrives chez moi aujourd'hui, Jack. Un mélange d'Harry et de Jason. Qui aurait pu croire un truc pareil ?

Jack se leva afin de ranger l'album dans son tiroir, il en profita pour empocher discrètement une photo d'Harry Rawlins.

— Harry était un roi, Jack, déclara Eddie au moment de raccompagner à la porte son visiteur. Il inspirait spontanément la

confiance tout en te donnant l'envie de le protéger. Il ne souriait pas souvent, mais ses beaux yeux sombres s'éclairaient quand ça lui arrivait. J'étais fier d'être à ses côtés. Si seulement tu avais pu le connaître au faîte de sa gloire…

*

Le cœur de Jack battait à tout rompre lorsqu'il se retrouva dans la rue. Pour quelle raison la perspective d'avoir un père biologique qui écrasait tout le monde lui faisait-elle autant d'effet ? Un type incapable de s'attacher durablement à quiconque ? Jack n'avait pas en lui une once de cruauté. Il n'avait pas l'habitude d'obtenir tout ce qu'il voulait en se fichant des conséquences. En revanche, il éprouvait le besoin de remplir le vide qui occupait une place au fond de son âme. Pour la première fois depuis une éternité, il avait l'impression de trouver un univers qui lui ressemblait. Ce n'était pas le mépris des lois qui le séduisait chez Harry, mais l'acuité avec laquelle il avait vécu. Tout comme Jason. Ce dernier n'avait effectué qu'un passage éclair sur terre, mais il avait vécu pleinement, sans regret, alors que Liam menait une existence terne et prévisible. Quel modèle choisir ?

Jack sortit son portable et jura entre ses dents en constatant que Laura lui avait laissé un message. Pris par les souvenirs d'Eddie, il n'avait pas senti l'appareil vibrer dans sa poche. Elle lui annonçait l'arrestation imminente de Barry Cooper, et il n'était pas sur place.

28

Barry Cooper, accroupi dans un coin de la cuisine, donnait à manger à une petite chatte. Son avant-bras était emprisonné dans un plâtre couvert de graffitis obscènes, essentiellement des dessins réalisés par d'anciens copains de l'armée. Sous un établi se trouvait une boîte de céréales découpée dans laquelle étaient lovés quatre chatons. Lorsque leur mère rejoignit sa nichée, trois des chatons trouvèrent ses mamelles à l'aveugle et s'en donnèrent à cœur joie tandis que le quatrième restait inerte. Cooper le prit, l'emporta dehors et revint les mains vides quelques instants plus tard sans que la mère s'en soucie le moins du monde.

L'ancien artificier habitait un appartement au rez-de-chaussée d'un immeuble de quatre étages. Le lieu présentait plutôt bien de l'extérieur, le quartier avait récemment été préempté par les autorités locales afin de créer des logements destinés aux militaires. Topper, un copain de l'armée, vivait là entre deux missions. Il avait rejoint ce jour-là la garnison de Colchester où il entraînait les réservistes. Il resterait absent pendant trois jours, laissant son appartement à Cooper qui avait apparemment des ennuis.

Cooper se prépara un thé et gagna le salon où un lit de camp était rangé dans un coin afin de prendre le moins de place possible. Deux sacs à dos kaki, un petit et un gros, étaient entreposés derrière un fauteuil. Il s'installa pour regarder un film d'horreur de l'impressionnante collection de Topper sans se douter qu'il était épié par une véritable armée.

*

Ridley n'avait pas participé à la réunion préparatoire de l'Armed Response Unit, mais il savait qu'on lui passerait la main le moment venu. Il était censé rester à distance des hommes du commando, de façon à procéder à l'arrestation de Cooper une fois celui-ci désarmé et immobilisé au sol. Les informations recueillies indiquaient que Cooper n'avait pas d'armes de guerre en sa possession, mais Ridley préférait se méfier. Après tout, l'artificier avait participé à l'attaque du train postal.

*

Jack, la tête lourde à cause du whisky qu'il avait ingurgité, décida de se rendre au plus vite dans le comté d'Essex où Ridley avait conduit son équipe sans se soucier de lui. Sans chercher à l'écarter, Ridley se fichait de savoir où se trouvait Jack, si bien que Laura n'avait pas véritablement

désobéi à ses ordres en alertant Jack par SMS.

*

Les appartements de l'immeuble étaient desservis par une seule cage d'escalier, il suffisait que Cooper monte se réfugier chez un voisin pour que l'opération tourne à la catastrophe. Un premier groupe avait ainsi été chargé de bloquer l'accès aux étages.

Les policiers ignoraient toutefois que l'appartement du troisième était occupé par des soldats en permission.

Le portable de Cooper vibra.

Flics armés à l'entrée. Arrière dégagé pour l'instant.

Il attrapa au vol le plus gros des deux sacs qu'il enfila, puis il récupéra sous le coussin du fauteuil deux armes de poing. Il glissa dans son dos, au niveau des reins, le Webley Mk IV de calibre .38 qui avait appartenu à son père pendant la Seconde Guerre mondiale et qui lui avait toujours porté chance, puis il empoigna le Glock 9 mm acheté au marché noir avant de gagner silencieusement la cuisine. La maman chat l'observa à travers ses paupières endormies, entourée de ses trois petits rassasiés qui dormaient profondément.

Une fois dans la cour, Cooper leva la tête en direction du troisième étage où une silhouette lui signala d'un geste l'arrivée par l'ouest de trois policiers armés. Cooper leva le pouce en signe de remerciement et s'éloigna dans la direction opposée, en direction de la voie ferrée reliant Colchester à Hythe.

*

Sur un signe de leur chef, les hommes de l'ARU pénétrèrent dans l'appartement dont ils visitèrent toutes les pièces avant de se retrouver dans le salon. Ridley, arrivé dans la foulée, découvrit avec mauvaise humeur un sac à dos derrière le fauteuil, une étiquette « Soldat Cooper » cousue sur le rabat. Au moins contenait-il des vêtements sales qui serviraient au maître-chien de la brigade canine.

*

Cooper avançait le long des voies en direction de la gare de Hythe. Ank et Laura suivaient à distance les hommes de l'ARU dans la même direction. Quant à Ridley, il comprit que ses chaussures parfaitement cirées convenaient mal à un terrain aussi boueux. Cela faisait des années qu'il n'avait pas participé à une chasse à l'homme et il ne s'était pas équipé en conséquence ce matin-là, faute de savoir qu'une telle mission l'attendait. Il avait pensé qu'on lui servirait Barry Cooper sur un plateau

et que l'ancien militaire serait trop heureux de dénoncer ses complices en échange d'une peine de prison moins sévère. L'histoire s'était malheureusement écrite autrement.

Le maître-chien de l'ARU continuait de pister le fugitif et Ridley pria le ciel qu'il ne vienne pas l'idée à Cooper de s'éloigner du ballast et de rejoindre une zone habitée.

Tout en courant, Laura trouva le moyen d'envoyer un SMS à Jack. Ce dernier quitta aussitôt l'A134 toute proche et s'enfonça sur un chemin de terre longeant la voie ferrée. Il s'arrêta en entendant aboyer le chien policier, descendit précipitamment de voiture et suivit les grondements de l'animal qui tirait sur sa laisse. Le chemin de terre surplombait la voie ferrée de cinq mètres et Jack ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'avait aucun moyen de descendre du talus abrupt, au pied duquel courait une clôture de barbelés. Ridley risquait de péter un plomb si Jack assistait en spectateur à l'hallali.

*

Cooper commençait à fatiguer. Il trébuchait constamment dans l'épaisse couche de gravillons du ballast et mettait davantage de temps à se relever chaque fois qu'il chutait. Il sentait les cailloux acérés à travers les semelles de ses baskets, alors que le maître-chien était équipé de rangers. Le chien, de son côté, préférait continuer la poursuite dans l'herbe humide et grasse du talus.

Tout en courant, Cooper s'efforça de réfléchir. Il lui fallait trouver le moyen d'expliquer la présence de cinq millions de livres dans son sac à dos, et la raison pour laquelle il avait mis le feu au corps de Whitey.

*

Barry contempla le corps de Mike et constata que sa blessure à la tête ne saignait presque plus. Rattrapé par la douleur qui lui cisaillait l'avant-bras, il se laissa tomber sur le canapé en se mordant pour ne pas hurler.

Il balaya des yeux la pièce, en quête d'une attelle de fortune. Son canif lui permit de découper le t-shirt de Mike, d'en nouer les deux extrémités et de soulager son bras fracturé. De peur de s'évanouir, il sortit du cottage afin de se remplir les poumons d'air frais. Il fut accueilli par un ciel étoilé d'une beauté saisissante et parvint à maîtriser sa douleur. Il avait connu pire sur le champ de bataille et le seul moyen de s'éclaircir les idées était encore d'oublier qu'il venait de tuer son meilleur ami. À compter de cet instant, Mikey ne représenta plus pour lui qu'un cadavre anonyme dont il était facile de se débarrasser en y mettant le feu.

Cooper prit son temps, conscient qu'il se ferait prendre à la moindre erreur. Il planta ses deux pieds sur le tuyau d'arrosage et le sectionna à l'aide de son couteau. Il déposa dans un seau la longueur de tuyau coupée, regagna le cottage afin de récupérer les clés du Range Rover dans la poche de Mike et

s'éloigna dans la nuit. En moins de vingt minutes, il était de retour après avoir siphonné l'essence du réservoir.

Le sang s'était figé sur le tapis lorsqu'il voulut soulever le corps et il fut contraint d'attraper Mike par les cheveux pour lui décoller la tête. Il réunit ses forces et tira le cadavre jusqu'au petit canapé où il l'installa en position fœtale, puis il créa un bûcher de fortune en entourant la dépouille de Mike de tout ce qui pouvait brûler.

Il arrosa l'ensemble avec l'essence siphonnée, en garda un peu pour les billets de cinq et de dix entassés dans la cheminée, récupéra le volumineux sac vert contenant les cinq millions, quitta le cottage et alluma une cigarette, la jeta à l'intérieur de la maison et s'éloigna en direction des collines avec son butin.

*

Cooper savait déjà qu'il verrait le chien et ses poursuivants lourdement armés s'il se retournait. Le poids du sac à dos le ralentissait, mais il n'était pas question de s'en débarrasser. Il courait, le Glock au poing, le Webley de son père dissimulé sous son pull.

Le maître-chien céda sa place en tête de cortège aux hommes de l'ARU dès qu'il eut Cooper en ligne de mire. Le chien, privé de sa proie, aboya furieusement en tirant sur sa laisse.

— *Barry Cooper ! Arrêtez-vous !*

Le fugitif accéléra, conscient qu'il n'avait plus que deux options à ce stade : survivre… ou mourir.

— *Arrêtez-vous et jetez votre arme !*

Le grondement d'un train à l'approche traversa la nuit.

Le chef de l'ARU crut que le temps s'arrêtait. Aux abois comme il l'était, Cooper voudrait traverser les rails sous le nez du convoi, sans hésiter à tirer au besoin. Le chef ordonna à deux de ses hommes de passer de l'autre côté des voies, puis il apostropha à nouveau le fuyard :

— *Barry Cooper ! Jetez votre arme !*

L'intéressé, conscient du danger, se débarrassa du Glock sur le talus. Ses poursuivants risquaient moins de lui tirer dessus s'ils le croyaient désarmé.

Derrière le chef du commando, la voix de Ridley se fit entendre :

— *J'ai son arme !*

Sur les voies, les phares de la locomotive se rapprochaient.

— *Ne tentez pas de traverser les voies ! Vous êtes cerné des deux côtés. Arrêtez-vous !*

Le train apparut à la sortie d'une courbe, aveuglant ses poursuivants, ainsi que l'espérait Cooper.

Il attendit l'ultime seconde avant de bondir au-dessus des rails tout en récupérant le Webley dans son dos et fit feu sur l'un des hommes de l'ARU qui se trouvaient du côté opposé. Avant même qu'il ait pu abattre son second adversaire, cinq balles tirées par cinq armes différentes

l'atteignirent en pleine poitrine et il bascula en arrière juste devant la locomotive.

Le convoi déroula ses wagons de façon interminable. Le train passé, le chef du commando se précipita vers le policier touché par Cooper en réclamant des secours par radio. Ridley, Laura et Ank, figés sur place, se contentèrent d'observer la scène en priant le ciel que Cooper seul ait fait les frais de l'opération.

Le policier n'était que blessé et Ridley chercha des yeux la dépouille de Cooper dans l'obscurité. Ce qui restait de l'ancien militaire gisait un peu plus loin. Ridley s'approcha, suivi de Laura et Ank. Une silhouette perchée au sommet du talus les accompagna de loin. Depuis son poste d'observation, Jack n'avait rien perdu de la scène et cette vision d'horreur le poursuivrait jusqu'à la fin de ses jours.

Les jambes de Cooper avaient été sectionnées de façon à peu près nette, mais le bras et l'épaule gauches avaient été arrachés jusqu'à la base de l'oreille. Le reste du corps, ballotté par les remous du train, n'était plus qu'une masse informe de chair et de sang. Ridley sortit son portable dont il alluma la torche, imité par Laura et Ank.

— Ce ne sont pas ses jambes qui m'intéressent, déclara Ridley, mais son sac à dos.

Ils se déployèrent de part et d'autre des rails. Au rugissement du train avait succédé un silence que seuls trouaient les glapissements des renards attirés par les restes de Cooper.

Ank se figea, une main en l'air, muet de saisissement. Ridley et Laura comprirent qu'il avait fait une découverte.

Le sac à dos était resté accroché au torse de Cooper. Ridley en écarta le rabat et révéla une montagne de liasses de vingt et de cinquante livres, retenues par des bracelets semblables à celui découvert dans la cave à charbon de Rose Cottage.

Depuis le talus, Jack devina le contenu du sac à dos à la lueur des torches.

Et merde ! pensa-t-il. *Maintenant, Ridley sera définitivement convaincu que Whitey et Cooper étaient les auteurs de l'attaque du train.*

Avec la disparition de Barry Cooper, Jack voyait s'échapper ses chances de prouver que les occupantes de La Grange étaient les véritables commanditaires du hold-up.

29

Lorsque Maggie rentra de son travail, un plateau de petit déjeuner l'attendait sur la table de la cuisine, avec une rose rouge et un petit mot. Si le thé et les toasts étaient encore tièdes, Maggie grimaça intérieurement en sachant, à la vue de la terre maculant la tige, que Jack avait dérobé la rose dans la jardinière des voisins. Quant au petit mot, il se limitait à deux mots : *Désolé, bisous.*

Jack n'avait pas oublié l'ultimatum de la veille, mais il avait négligé le gros câlin.

*

Foxy s'aperçut que Jack l'attendait lorsqu'il arriva dans le parking de la police.

— Tu veux savoir si tu as un lien de parenté avec un autre macchabée ? plaisanta le médecin légiste.

Il comprit qu'il avait gaffé en voyant la mine grave de Jack.

— Tu plaisantes ? Ne me dis pas que Barry Cooper était ton frère ?

Jack lui tendit une casquette de baseball usée. Foxy la lui prit des mains et se dirigea vers l'entrée du bâtiment.

— Tu vas finir par me devoir pas mal de pintes de bière, Jack. Évite de mourir avant que j'aie pu les boire.

*

Ridley trouva Jack à son poste en poussant la porte des locaux de la Criminelle. Il se dirigea vers son bureau sans un mot et Jack attendit que ses collègues arrivent à leur tour.

Ridley tint à diriger en personne la réunion quotidienne.

— Barry Cooper est mort hier, comme vous le savez, et nous avons retrouvé dans son sac un peu moins de cinq millions de livres. Nous avons la certitude que cet argent provenait du hold-up de 1995 grâce aux bracelets qui entouraient les liasses. L'empreinte de semelle retrouvée près du Range Rover de Whitey correspond aux baskets que portait Cooper hier.

Ridley leva les yeux sur les trois tableaux et retira sans hésiter les portraits d'Angela, de Julia, de Connie et d'Ester qu'il remplaça par les photos de Whitey et de Cooper.

— Cooper a été aidé dans sa fuite par Thomas Kurts, surnommé Topper, Rashid Wassan et Dennis Marchant. Nous allons les interroger afin de savoir s'ils ont participé à l'attaque du train. Ils en ont le profil.

Nous avons pu localiser Topper à Colchester où il entraîne des réservistes, mais il nous reste à retrouver les deux autres et je vous demanderai de collaborer avec nos collègues de l'Essex dans ce but. Fouillez leur dossier militaire pour savoir où ils se trouvaient le soir du hold-up, je ne veux pas qu'on puisse nous opposer des alibis imparables. La mort de Cooper a été tenue secrète jusqu'à présent de façon à ne pas effrayer ses complices. Au travail.

Alors que ses collègues s'activaient sur leurs ordinateurs, Jack contempla les photos que son chef avait retirées des tableaux. Une fois de plus, la police se fourrait le doigt dans l'œil. Ces femmes étaient tout aussi capables que les frères d'armes de Cooper d'avoir attaqué le train. Grâce à Gloria, elles connaissaient le maniement des armes. En les sous-estimant, Ridley courait à sa perte.

*

Julia se dirigea d'un pas vif vers le lieu de rendez-vous, la main de Suzie serrée dans la sienne. L'enfant peinait à la suivre, son petit sac à dos tressautant sur ses épaules. Sam, qui avait pris les devants, était déjà arrivé là où ils étaient censés embarquer dans le bus. Il jouait dans le champ voisin avec un ballon de foot qu'il faisait tourner autour de son sac, posé sans ménagement dans la boue.

— Où on va ? demanda-t-il à Julia. Sur une plage ? J'ai jamais joué au foot sur du sable.

— Où est Darren ? s'enquit Julia d'une voix qu'elle voulait calme.

Sam haussa les épaules. Tout comme Suzie, il se fichait bien de cet abruti de Darren, mais Julia savait que ce dernier n'avait aucune chance de s'en tirer si elle l'abandonnait.

— Je t'ai expliqué qu'un bus venait nous chercher, Sam. Il est conduit par un Noir qui s'appelle Rob. Angela s'occupe de tout, je te demande de lui obéir. C'est compris ? Tu m'écoutes au moins ? Qu'est-ce que je viens de te dire ?

— Qu'un Noir conduisait le bus et qu'Angela était la cheffe.

— Suzie, tu ne quittes pas Sam d'une semelle. Tu me le promets ?

Suzie hocha vigoureusement la tête, à la fois perdue et excitée par ce qui se passait. Pendant que Julia retournait chercher Darren, Sam demanda à Suzie de poser son sac à quelques mètres du sien pour dessiner un but.

— Tire pas si fort, Sam ! se plaignit-elle.

Julia entendit de loin les récriminations de la fillette en s'éloignant au pas de course.

Comment allait-elle se débrouiller avec ces trois sauvageons ?

Darren pédalait de toutes ses forces, mais ce n'était pas son vélo, la bicyclette tanguait et il faillit tomber à plusieurs reprises, gêné par le sac qu'il portait en bandoulière autour de l'épaule droite. Julia n'eut aucun

mal à comprendre en l'apercevant. Depuis le temps qu'il voulait un vélo, il avait volé celui-là en apprenant qu'il partait pour de bon ! Le gamin releva la tête, vit Julia à qui il adressa un sourire et lâcha fièrement le guidon. Au même moment, deux agents apparurent qui prirent l'enfant en tenaille, l'attrapèrent au vol et le plaquèrent sur la petite route. Julia se colla contre le mur le plus proche et ferma les yeux pour ne pas assister à ce spectacle. Une voiture de patrouille survint au même moment et Julia, paupières serrées, entendit les flics traiter Darren de « bon à rien » et de « chien errant ». Elle serra les poings à s'en meurtrir les paumes, honteuse d'abandonner Darren à son sort.

Elle finit par rouvrir les yeux et vit de loin Sam et Suzie, main dans la main. Sam lui fit signe que le bus était là, mais Julia restait comme paralysée. Elle attendit que la voiture de police se soit éloignée pour rejoindre ses deux autres protégés.

Sam, remarquant ses larmes, lui tapota la poitrine d'un doigt.

— C'est un faible, déclara-t-il avec une assurance que seul aurait dû posséder un adulte. En plus, il est pas malin.

Prenant Julia et Suzie par la main, il les entraîna vers le bus.

*

Le temps que le lourd véhicule gagne l'A1 en direction de Newcastle, Sam apprenait à Riel et Aggie des couplets salaces posés sur les airs de tubes du moment, à l'amusement de Connie. Ester, comme à son habitude, se plaignait.

— J'ai passé ma putain de vie à éviter d'aller dans le Nord, Angela. Pourquoi ne pas prendre le ferry à Douvres ? C'est plus près.

Angela, qui avait expliqué son plan à Ester une bonne dizaine de fois, savait qu'elle lui posait la question uniquement pour l'agacer. Quand bien même ils auraient emprunté un yacht plaqué or, Ester aurait trouvé le moyen de se plaindre de la couleur.

Julia, à l'écart, regardait défiler les landes du Yorkshire de l'autre côté de la vitre en retenant ses larmes. Elle vit Angela s'approcher dans le reflet du carreau. Elle crut un instant que c'était Dolly qui s'adressait à elle.

— On ne pouvait pas sauver tout le monde.

*

Le QG de la Criminelle ressemblait à une ruche. Les fibres retrouvées sur ce qui restait du pantalon de Cooper correspondaient au crin du canapé de Rose Cottage et des traces d'essence provenant du réservoir du Range Rover de Whitey avaient été découvertes sur les billets. Ank avait pu reconstituer le parcours de Cooper depuis son départ de l'armée grâce à la police du comté d'Essex. L'ancien artificier avait travaillé pendant trois ans pour une entreprise de démolition dont il avait été

licencié pour avoir « égaré » quatre bâtons de dynamite deux semaines avant le hold-up du train. Whitey l'avait ensuite engagé dans son entreprise de gardiennage. Cooper s'était apparemment servi des relations qu'il avait gardées dans le milieu de la démolition pour savoir à quelle date précise les bulldozers devaient raser Rose Cottage. Une information capitale pour les auteurs du hold-up, car il ne s'agissait pas que les démolisseurs trouvent l'argent avant que les auteurs du vol aient pu le récupérer.

Ridley, dopé par l'ardeur de son équipe, entrevoyait la fin de l'enquête. Ank se voyait déjà sergent, alors que Jack se voyait dans la mouise en constatant que son chef était tombé dans le panneau.

Un message apparut sur l'écran de son téléphone : *Dîner avec Maggie*. C'était la deuxième alerte qu'il avait programmée pour ne pas oublier et il lui restait à peine dix minutes pour traverser Londres.

Jack n'en pouvait plus. Ce chef qu'il admirait jusque-là commettait une erreur magistrale. Jack lui avait pourtant fait part de ses réflexions au sujet des occupantes de La Grange, mais Ridley lui avait ri au nez. Au moment où il se passionnait enfin pour son métier d'enquêteur, tout le monde refusait de l'écouter.

À ce stade, seule Maggie pouvait le réconcilier avec l'existence.

30

Le bus, coincé au milieu d’une longue file de véhicules, attendait d’embarquer sur le ferry reliant Newcastle à Amsterdam. Les enfants, épuisés, essayaient de dormir. Quant à Ester, elle se montrait plus insupportable que jamais après avoir vidé la première des trois flasques dont elle s’était munie.

— On dirait une poubelle flottante, déclara-t-elle d’une voix acerbe en apercevant le bateau.

Elle ne manquait jamais une occasion de dénigrer les plans d’Angela. On aurait pu croire qu’elle espérait l’échec de l’opération dans le seul but de remettre à sa place la petite « grue » d’autrefois qui aurait mieux fait de rester tout en bas de l’échelle au lieu de chercher à péter plus haut que son cul. Ses compagnes connaissaient depuis longtemps les penchants autodestructeurs d’Ester, mais elles s’étaient résolues à supporter celle-ci pendant une ou deux semaines avant de l’envoyer définitivement au diable.

— On dormira au Hyatt de Düsseldorf demain soir, Ester, tenta de l’apaiser Rob, ancré à son volant. Je vous conseille de regarder le site de l’hôtel, le lieu est magique.

Ester sortit docilement son portable et son visage se dérida lorsqu’elle découvrit les colonnades et le double escalier de cet établissement luxueux. Cette vision de rêve lui donna l’envie d’entamer sa deuxième flasque.

Angela glissa sa main dans celle de Rob alors que se profilait le contrôle de leurs faux passeports. Elle était terrifiée à l’idée que son rêve puisse s’écrouler au dernier moment. Rob serra délicatement ses doigts. Le contact de ses mains calleuses la rassura.

Les pneus du lourd véhicule hésitèrent à l’entrée de la rampe d’accès au bateau, le bus repartit légèrement en arrière, prit son élan et franchit l’obstacle. Ils étaient à bord.

Un type vêtu d’une veste jaune leur désigna un emplacement, Rob se gara et coupa le moteur. Connie sourit la première, marquant son contentement d’un petit cri qui effraya Suzie. Riel et Aggie, accoutumés à sa bizarrerie, n’y prêtèrent guère attention. Quant à Sam, il trompait son ennui en tailladant les coutures de son siège avec un canif.

Angela, Julia et Connie s’étreignirent spontanément dans l’allée centrale du bus. Elles voulurent associer Ester à leur joie en la prenant à son tour dans leurs bras, mais la vieille femme se rebella pour la forme.

— Lâchez-moi ! Vous sentez mauvais ! Lâchez-moi, je vous dis !

Elle se leva en repoussant ses compagnes.

— Je vais au bar. Vous viendrez me chercher quand on arrivera.

Connie lui fit une révérence et Ester descendit du bus.

— Allez, les enfants ! fit Julia.

Elle se figea en voyant Sam, un billet de cinquante livres à la main. Elle se précipita et le lui arracha des mains en le fusillant des yeux. À force de tirer sur les coutures de son siège, il avait pratiqué dans le skaï une ouverture de quelques centimètres, mettant au jour une liasse de billets. Il s'empressa de serrer les jambes dans l'espoir de dissimuler son méfait. Le message muet que Julia lut dans ses yeux était clair : « Je n'en parlerai à personne. » Julia glissa le billet à travers l'interstice et caressa les cheveux du petit garçon. En dépit de ses dix ans et de sa nature fouineuse, elle lui faisait entièrement confiance.

— Je vais le recoudre, fit la voix d'Angela dans son dos.

Julia se retourna d'un bloc.

— En attendant, ajouta Angela, tu ferais mieux de lui retirer ce canif.

Quelques instants plus tard, Sam descendait du bus avec les autres enfants.

Alors que le ferry s'éloignait du terminal, restée seule, Angela se laissa tomber sur le siège conducteur et se mit à pleurer de soulagement. Elle ouvrit la boîte à gants où elle récupéra son petit ours en peluche et l'anneau de dentition jaune. Le visage de Dolly Rawlins lui apparut.

Tu es une bonne fille, murmura la voix de Dolly dans sa tête, comme le jour où elle l'avait emmenée acheter des jouets et de la layette. *Sois forte, mais surtout, sois heureuse. La vie n'a aucun sens si on n'est pas heureux.*

Angela comprit soudain combien Dolly était triste ce jour-là. Dolly qui n'avait jamais pu avoir d'enfants. Quand bien même Ester ne l'aurait pas abattue, elle n'aurait jamais été heureuse. Angela reposa l'ours en peluche et sortit de la boîte à gants une bobine de fil et une aiguille.

*

Maggie attendait depuis vingt minutes dans le restaurant. Elle buvait plus vite que d'habitude afin de cacher son trouble, seule à cette table dressée pour deux. Elle avait mis sa plus belle tenue, passé plus d'une heure à se coiffer et se maquiller, trois fois plus longtemps que pour une sortie ordinaire.

Jack n'avait pas vraiment rempli sa part du contrat le matin, et voilà qu'il lui posait un lapin ce soir. Maggie n'était pas simplement agacée, elle était profondément blessée. La volonté soudaine de Jack de retrouver son père biologique tournait à l'obsession et risquait fort de mettre leur couple en danger. Elle avait bien conscience que la mort prochaine de Charlie le minait, elle avait tout fait pour le soutenir dans cette épreuve, mais il ne lui facilitait pas la tâche.

La bouteille de vin blanc était presque vide, elle se servit un dernier

verre. Le sommelier se précipita, mais il n’avait pas été assez rapide. Il s’empressa de retirer la bouteille et lui demanda sur un ton condescendant s’il pouvait l’aider à patienter en lui apportant du pain.

— Non merci, sourit-elle en lieu et place du « Va te faire foutre » qui lui brûlait les lèvres.

Un coup d’œil à la pendule murale lui indiqua qu’elle poireautait depuis maintenant trente-cinq minutes. Elle était affamée et furieuse.

Lorsque la porte du restaurant s’écarta enfin sur la silhouette de Jack, elle faillit ne pas le reconnaître tant elle le trouva changé. Elle avait répété dans sa tête ce qu’elle lui dirait lorsqu’il arriverait tout penaud, à ceci près qu’il la regardait avec un sourire conquérant aux lèvres, comme s’il n’avait rien à se reprocher. Elle le trouva beau et plein d’assurance avec sa mine décidée.

Il s’assit en face d’elle sans un mot d’excuse, la sonda au plus profond de son âme avec ses yeux bruns rieurs, et lui dit à quel point il l’aimait.

Maggie, pétrifiée, en oublia de l’invectiver.

31

L'hôtel de police de Colchester était un cube de béton moderne de couleur beige au bord de l'A134, percé en son centre d'une cour arborée. Le bâtiment se fondait parfaitement dans le paysage et trouvait le moyen de paraître presque rassurant. C'était là que se rendaient Ank, Ridley et Laura ce matin-là, le premier coincé au volant, les deux autres perdus dans la lecture des dossiers de Thomas Kurts, Rashid Wassan et Dennis Marchant.

— Les trois suspects ont tous subi un entraînement poussé à l'armée, résuma Ridley à l'intention d'Ank qui avait pris le volant car il avait mal au cœur en voiture lorsqu'il lisait. Marchant est expert en munitions, mais il se trouvait à la maternité où la femme de son frère mettait au monde son deuxième enfant le soir de l'attaque du train. Le frère en question avait perdu son permis une semaine plus tôt et Marchant faisait le taxi pour sa belle-sœur cette nuit-là. On le voit sur les photos prises à la naissance, mais autant l'interroger tout de même, il a très bien pu participer à la préparation de l'opération. Wassan, qui n'a pas d'alibi, était artificier dans le génie avec Cooper. Des types dangereux. Je ne serais pas surpris que nos suspects refusent de répondre à nos questions. Ils ne sont pas du genre à se laisser intimider. Je doute qu'ils passent aux aveux, il va falloir trouver des preuves. Ce sera fastidieux, mais tant pis. Soyons méthodiques et patients.

*

Jack posa sur Foxy un regard morne en attendant qu'il s'explique en termes compréhensibles après avoir longuement jargonné.

— En clair, résuma le médecin légiste, tu as le même père que le propriétaire de cette casquette de baseball. Tu t'y attendais, j'imagine ? Reste à savoir si tu avais envie de l'entendre.

Jack ne répondit pas, perdu dans ses pensées.

— Comment va Charlie ? reprit Foxy.

Jack sortit de son hébétude.

— Tu es sûr ?

— Absolument sûr.

— Charlie va bien. Il se maintient, en tout cas, répondit Jack à retardement.

— Ça t'ennuie de me dire à qui tu enverras une carte l'an prochain le jour de la fête des Pères ?

Jack se força à sourire. Dieu sait qu'il adorait Foxy, mais ce connard

manquait parfois de tact. Charlie était au bord de la tombe, mais ça ne l'empêchait pas de plaisanter.

*

Maggie, assise au bureau de Jack dans le QG de la Criminelle, trompa son ennui en regardant autour d'elle. Une forêt de photos s'étalait sur les tableaux dédiés à l'enquête en cours, avec des noms, des dates et des heures qui ne lui parlaient pas. Elle reconnut certains visages pour les avoir vus punaisés au mur de leur chambre d'amis.

Jack poussa la porte de la grande salle et elle se leva. Jack lui fit signe de se rasseoir et prit place sur la chaise voisine, ouvrit le tiroir de son bureau dont il sortit le classeur usé que lui avait confié Charlie. Il souleva le rabat et Maggie découvrit, en plus des clichés qu'elle connaissait déjà, la photo subtilisée par Jack dans l'album d'Eddie Rawlins.

— Je te présente Harry Rawlins, l'un des gangsters les plus tristement célèbres des années 1980.

Il s'exprimait dans un murmure, de sorte qu'elle seule puisse l'entendre. Maggie, à qui Jack avait déjà longuement parlé de Rawlins depuis le début de l'enquête, comprit que ce n'était pas tout.

— C'était un personnage à la fois craint et respecté. Y compris par le flic qui a passé sa vie à essayer de le coincer. Y compris par sa femme Dolly, alors qu'il multipliait les aventures. Y compris par son cousin Eddie, dont le fils cadet était en réalité celui d'Harry. Il avait beau cracher à la gueule des autres, tout le monde l'aimait.

Jack étala sur le bureau des articles de presse évoquant les obsèques de Rawlins en août 1984.

— Des centaines de personnes, des flics comme des voyous, se sont rendues à son enterrement. Pour lui rendre hommage, ou s'assurer qu'il était bien mort, je ne sais pas, mais tu as vu le monde qu'il y avait, Maggie ? Eh bien c'était mon père.

Maggie pencha la tête de côté, haussa les sourcils et posa sur Jack un regard compatissant.

— Ne fais pas ça, réagit Jack d'une voix douce. Ne me regarde pas comme si je disais n'importe quoi. J'ai fait un test ADN.

Pour la première fois depuis que Jack s'était lancé dans sa quête, Maggie le prit au sérieux. Elle commença par lire attentivement les articles posés devant elle.

Jack en profita pour regarder autour de lui. Il se sentait parfaitement étranger au milieu de tous ces gens. Quant à Laura et Ank, ils étaient en mission dans l'Essex en compagnie d'un chef qui ne croyait plus en lui.

— Charlie ne laissera jamais un tel souvenir derrière lui, dit-il en montrant du doigt la foule venue enterrer Rawlins sur l'une des photos.

Quelques anciens collègues et les amies de maman prendront un sherry avec elle après les obsèques, mais dans quarante ans, il sera totalement oublié.

Maggie prit la main de Jack dans la sienne afin de l'obliger à se taire. Elle en avait presque la nausée.

— Tu t'entends un peu, Jack ? Le personnage horrible que tu viens de me décrire ne mérite pas que tu sois fier de lui ! Charlie, que tu appelais papa, laissera derrière lui le souvenir d'un type bien que regretteront des amis courageux et travailleurs, même s'ils ne sont pas des milliers. Écoute-toi un peu ! Ce n'est pas toi !

— Si, c'est moi ! s'écria Jack, à la surprise de Maggie.

Il aurait aimé pouvoir lui expliquer, mais il ne comprenait pas lui-même et se contenta de répéter ce que lui avait déclaré Eddie : « Les gens respectent la force de caractère. » Quand on s'est installés à Londres, ce n'était pas ce boulot qui déconnait, Mags. C'était moi. J'ai l'intention de devenir qui je suis vraiment. J'ai envie que Ridley me traite avec le respect que je mérite.

32

Ridley ne s'était pas trompé, les trois hommes avaient refusé de parler. Comme Cooper se cachait chez Kurts, ce dernier aurait pu être inculpé, mais encore fallait-il apporter la preuve qu'il était au courant des agissements de son ami. Wassan ne tarderait pas à être relâché, tout comme Marchant, sauvé par sa présence auprès de son frère et sa belle-sœur la nuit de l'attaque du train.

Ridley, installé dans son bureau, la porte grande ouverte, passait au peigne fin les dossiers de tous les anciens militaires des deux sexes qui avaient pu croiser la route de Mike Whitey ou de Barry Cooper. À mesure que les heures s'écoulaient, son instinct lui souffla qu'il ne suivait pas la bonne piste. Il releva la tête et découvrit Jack devant lui.

— L'avocat de Rashid Wassan exige qu'on le libère si on ne l'inculpe pas, inspecteur.

— Laissez-le filer, décida Ridley, qui n'avait pas le choix.

Lorsque Jack regagna le QG, sa mission accomplie, il trouva Ridley plongé dans la contemplation des tableaux de l'enquête. Il avait retiré les photos de Marchant et Wassan, ne laissant que celles de Whitey, Cooper et Kurts dont les regards figés le mettaient au défi de résoudre une enquête vieille d'un quart de siècle.

— Une fois éliminé l'impossible, marmonna-t-il…

Il feuilleta la liasse des portraits précédemment écartés, sélectionna celui de Dolly Rawlins, le punaisa à côté de celui de Whitey et acheva sa phrase :

— … il ne reste que la vérité, aussi improbable soit-elle.

Il poussa un soupir et fit signe à Jack de le rejoindre. Debout l'un à côté de l'autre, les mains dans les poches, les deux hommes observèrent longuement les clichés des occupantes de La Grange. Laura et Ank, qui assistaient à la scène, n'en croyaient pas leurs yeux.

— Avons-nous suffisamment d'éléments pour obtenir des mandats de perquisition ? demanda Ridley.

— On ne trouverait rien, inspecteur, répondit Jack avec une assurance qui poussa Ridley à le dévisager. Elles sont plus malines que ça. Depuis le début. Elles sont restées cachées à la vue de tout le monde, autrefois comme aujourd'hui.

Jack tapota de l'index la photo de Dolly Rawlins, puis il fit de même avec les portraits de ses compagnes à mesure qu'il décrivait la situation.

— Dolly Rawlins, la femme d'un cerveau de la pègre qu'elle a fini par abattre au prétexte qu'il la trompait. Ester Freeman, une mère maquerelle de trois sous dirigeant un bordel. Connie Stephens, une

prostituée sans cervelle. Julia Lawson, toxico et ancienne médecin réduite au rôle de dealeuse pour survivre. Gloria Raiford, femme et souffre-douleur d'un trafiquant d'armes. Angela Down, une petite bonne anonyme. Et enfin Mike Whitey, un alcoolo au bout du rouleau. Séparément, aucun d'eux ne paye de mine, mais tous ensemble…

Ridley et Jack sondèrent les sept visages alignés devant eux.

— Une cheffe de bande, son adjointe, une cavalière, une femme rompue au maniement des armes, une séductrice, un flic ripou et une gamine opportunément absente le jour du hold-up. Ester aura grippé cette belle machine en tuant Dolly, et voilà toute la bande contrainte d'attendre pour récupérer le butin pendant qu'Ester purge sa peine, menaçant de dénoncer ses complices. Il fallait aussi attendre la disparition de Norma. Le jour où tous les astres sont enfin alignés, Whitey commet l'erreur de solliciter l'aide de Cooper pour incendier Rose Cottage. Les deux seuls mecs impliqués, et ils fichent tout en l'air !

— À la façon dont vous parlez d'elles, Jack, on dirait que vous éprouvez de l'admiration pour ces femmes.

— C'est le cas, inspecteur. La police les a sous-estimées en 95, et à nouveau aujourd'hui. Moi le premier.

Ridley retira les photos de Dolly, de Gloria et de Whitey, laissant uniquement celles d'Ester, de Julia, de Connie et d'Angela.

— Qui dirige la bande désormais, à votre avis ?

— Sûrement pas Ester. Les autres ne l'aiment pas et ne se fient pas à elle. Sans compter qu'elle est restée trop longtemps hors du circuit. Connie n'en est pas capable, restent Julia et Angela. Deux femmes intelligentes et organisées. Je pencherais pour Angela. C'était la protégée de Dolly dont elle continue de fleurir la tombe.

Ridley, bras croisés, jambes écartées, mâchoires serrées, acquiesça.

— Allons la voir.

*

Le trajet jusqu'à l'appartement d'Angela fut aussi court que silencieux. Ridley conduisait plus vite qu'à son habitude, preuve de son énervement. Une fois garés dans le parking qui faisait face à l'immeuble, les deux hommes levèrent les yeux en direction de l'appartement du troisième étage. Les lumières étaient éteintes. Tout indiquait qu'Angela, Rob et leurs enfants avaient disparu.

En l'espace de quelques minutes, Ridley obtint des mandats et alerta ses collègues de l'île de Wight, de Chester et de Taunton. Quant à l'appartement d'Angela, il souhaitait le perquisitionner lui-même.

*

La police de Chester se présenta en force chez Julia et ne trouva sur place que les deux éducateurs. Le premier prit en charge les enfants

pendant que la seconde faisait visiter les trois maisons réunies aux enquêteurs.

Ceux-ci ne découvrirent rien d'anormal. Ni drogue, ni alcool. Les papiers de Julia étaient méticuleusement ordonnés et les enfants parfaitement soignés. Le sergent qui dirigeait les fouilles tenta bien de savoir où s'était enfuie Julia, mais personne ne savait rien.

*

La blonde décolorée qui tenait le gîte de Connie à Taunton expliqua aux policiers que sa patronne était probablement « en courses ».

— Je me lève à 5 heures pour préparer les petits déjeuners, ensuite je fais les chambres, je prépare les pique-niques des randonneurs, sans parler de tout le reste avant de préparer le dîner ! Je crois bien avoir vu Connie hier à l'étage. Peut-être pas, après tout. Ça nous arrive de pas nous croiser de la semaine. Vous dites qu'elle est partie ? Je vois pas bien où elle aurait pu aller.

Elle continuait de soliloquer lorsque la police quitta les lieux.

*

À l'île de Wight, le sergent Henderson toqua pour la quatrième fois à l'adresse d'Ester avant de contourner la maison avec l'agent en uniforme qui l'accompagnait. Casser un carreau entraînerait toutes sortes de paperasses et il serait infiniment plus simple de trouver une fenêtre ouverte sur l'arrière.

En regardant à travers l'un des carreaux de la cuisine, le flic en uniforme eut la surprise de voir Geoffrey étalé de tout son long sur le congélateur, les yeux fermés. L'agent toqua doucement au carreau pour ne pas l'effrayer.

Tel un lévrier, Geoffrey bondit de son perchoir, traversa la maison en courant jusqu'à la porte principale et tomba nez à nez avec le sergent Henderson. Il s'effondra aux pieds de ce dernier en répétant à l'envi :

— Elle me manque trop ! Elle me manque trop !

Henderson s'empressa de sortir son portable.

*

Ridley se planta devant la baie vitrée du salon d'Angela et contempla le ciel pluvieux de Londres. En dépit de son apparence calme, il serrait son portable à le casser. Jack, qui ne l'avait jamais vu dans cet état, sursauta en voyant Ridley shooter dans l'empilement des boîtes en plastique transparent contenant les travaux de couture d'Angela.

Ridley retourna à la fenêtre, les épaules tendues, en s'efforçant de recouvrer son sang-froid.

Jack fit des yeux le tour de la pièce et constata que l'ours en peluche et l'anneau de dentition avaient disparu. Il sourit, admiratif de l'exploit de ces femmes. Elles avaient fait preuve d'une patience, d'un esprit de solidarité et d'un sens de l'organisation stupéfiants. Tout en étant frustré d'arriver trop tard, Jack ne pouvait que leur tirer son chapeau.

— J'ai demandé qu'on nous amène Geoffrey Porter-Lewis, finit par déclarer Ridley. C'est notre seul véritable lien avec elles. Vous l'avez rencontré, Jack. Le croyez-vous capable de les trahir ?

— Il ne sera au courant de rien, inspecteur. Ester le connaissait suffisamment pour savoir qu'il craquerait à la première occasion.

— Nos équipes vont passer cet appartement au peigne fin. Quand Geoffrey arrivera, je vous confie son interrogatoire.

Sur ces mots, Ridley quitta la pièce.

Jack enfonça les mains dans ses poches et se planta à son tour devant la baie vitrée. Un bouquet de fleurs reposait dans un seau sur le balcon, à côté d'un vélo d'enfant. Jack lut la petite carte agrafée au bouquet : « À Dolly. On ne t'oubliera jamais. Baisers. »

Ridley avait à peine retrouvé la rue qu'un nuage éclatait au-dessus de sa tête, l'obligeant à rejoindre sa BMW précipitamment. Jack, qui l'observait depuis le troisième étage, eut pitié de lui, en dépit de son arrogance. À bien y réfléchir, ce n'était pas vraiment de l'arrogance. Ridley était un excellent flic, mais il se contentait d'appliquer le règlement sans imagination, ce qui rendait prévisibles ses réactions. Ces quatre femmes avaient anticipé celles-ci à chaque étape, le conduisant à sa perte. Jack était d'une eau différente. Pour la première fois de sa carrière, il s'autorisait à se mettre en quête de la vérité sans se soucier des apparences. À penser comme ses proies.

33

Le QG ressemblait à une ruche. Pas moins de quatorze enquêteurs s'efforçaient de remonter dans le temps jusqu'au jour où les noms des quatre femmes avaient fait leur apparition pour la première fois. Il s'agissait de réunir un maximum d'informations à leur sujet.

Il était clair qu'elles disposaient de faux passeports et qu'elles s'étaient évaporées dans la nature en oubliant leurs portables derrière elles. À l'école des enfants d'Angela, on croyait savoir que la famille Down prenait des vacances en Grèce, d'après ce qu'avaient pu dire Riel et Aggie. Sans doute s'agissait-il d'une manœuvre de diversion imaginée par Angela, mais il fallait bien vérifier. Quant à Ester, son contrôleur judiciaire était d'une nullité crasse, il ne savait même pas qu'elle avait quitté l'île de Wight.

*

Sous le regard de Jack, trois de ses collègues procédaient à une fouille en règle de l'appartement d'Angela dans l'espoir de découvrir un indice. Restait à savoir lequel. Le détail d'un vol noté sur une feuille, un nom d'hôtel ? Jack savait déjà qu'ils perdaient leur temps, Angela était trop maligne pour ça. Il tournait comme un lion en cage dans le salon, emporté par le cours de ses pensées. Les quatre femmes ne s'étaient pas contentées de disparaître, elles l'avaient fait en emportant vingt-sept millions de livres. Jack, pris d'une idée, sortit en trombe de l'appartement.

Irène, la voisine de l'appartement 36, se souvenait de Jack et lui montra fièrement ses chaises de salle à manger retapissées.

— J'aurais une question à vous poser au sujet de Rob, fit Jack en sortant sa carte de police.

Irène afficha sa perplexité.

— Il n'a rien fait de mal, la rassura Jack. J'ai juste besoin de savoir : il est mécanicien, non ?

Voyant que son interlocutrice hésitait, il insista.

— Dites-moi au moins s'il disposait d'un garage pour leur voiture.

*

Le double garage de Rob lui servait également d'atelier, mais tout indiquait qu'il avait emporté avec lui ses meilleurs outils car les étagères étaient à moitié vides. Un type ordinaire, entraîné dans une aventure extraordinaire par la femme qu'il aimait. En pareille situation, Jack

aurait également suivi Maggie jusqu'au bout du monde.

Il fouilla les tiroirs, remua des boulons et des écrous maculés de graisse sans rien découvrir d'intéressant. Au terme de vingt minutes de recherches vaines, il regagna l'extérieur en quête d'une bouffée d'air frais. Des gamins à vélo tournèrent autour de lui en regardant par-dessus son épaule l'intérieur du double garage, au cas où il y aurait eu quoi que ce soit d'intéressant à voler.

— À quoi ressemblait sa voiture ? s'enquit Jack qui dut acheter le plus grand des enfants avec un billet de cinq livres pour apprendre qu'il ne s'agissait pas d'une voiture, mais d'un bus.

Il se pinça l'arête du nez en tentant de rassembler ses souvenirs, puis il se précipita à l'intérieur de l'immeuble. À la gauche de la porte d'entrée se trouvait un petit local contenant cinq grandes poubelles : quatre noires et une bleue. Au fond du local, des couvertures, des sacs de couchage, un sac à dos et quelques carrés de mousse signalaient la présence de plusieurs SDF. Jack ne s'était pas trompé, il avait bien remarqué la présence de ces carrés de mousse chez Angela.

De retour dans l'appartement d'Angela, il appela Ridley afin de partager avec lui son intuition, veillant à ne pas lui parler d'instinct. Il lui conseilla de demander à l'un de ses hommes si le dénommé Robert Chuke n'avait pas récemment fait l'acquisition d'un bus. Il croyait avoir deviné la raison pour laquelle les femmes s'étaient débarrassées de la mousse des sièges. Angela était couturière, elle aurait trouvé le moyen de glisser l'argent à la place. Fuir le pays avec leurs enfants à bord d'un vieux bus était bien dans les cordes de ces femmes.

Une autre idée lui vint :

— Inspecteur, la police de Chester disposerait-elle de la liste des enfants dont s'occupait Julia ?

— Si c'est le cas, vous trouverez l'information sur HOLMES.

Son appel terminé, Jack consulta la base de données. Lorsqu'il avait rendu visite à Julia, elle semblait prête à donner sa vie pour ses gamins. Il la voyait mal s'en aller en les abandonnant tous à leur sort.

Il revit le visage de Sam, ce gamin paumé auquel elle tenait tant. Son nom ne figurait pas sur la liste des enfants retrouvés au foyer. Il repensa à Suzie, cette fillette dégingandée qui avait pris sous son aile l'orpheline maltraitée par Darren. Elle non plus n'était pas citée. Quant à Darren, son nom apparaissait en rouge car il avait été placé dans un autre foyer après avoir volé un vélo quelques jours plus tôt. Le jour de son arrestation, il portait un sac à dos contenant toutes ses affaires et on avait cru à une fugue.

La plupart de ces gosses ne sauront jamais d'où ils viennent, alors il leur faut un but dans l'existence. Vous connaissez vos origines ?

Les paroles de Julia tournaient dans la tête de Jack. Elle donnait tout pour ces enfants qui auraient connu une existence terrible si elle ne les avait pas pris en charge. Jack aurait pu devenir comme Sam s'il n'avait

pas été sauvé par Charlie et Penny. En poursuivant cette enquête, il n'avait pas le sentiment de pourchasser des criminelles endurcies, ni même de rendre service à la société. Bien au contraire. Que faisaient-elles de mal en recommençant leur vie grâce à de l'argent oublié depuis longtemps ?

*

Darren s'était bagarré à trois reprises depuis son arrivée au foyer. Il en était sorti vainqueur à chaque fois, de sorte qu'il bénéficiait d'une place en vue dans la hiérarchie du groupe. Sa présence serait recherchée le jour où il se retrouverait dans la rue.

Daniel, l'un des deux éducateurs recrutés par Julia, était passé le voir le jour de son arrestation. Darren l'avait attaqué en le griffant et en lui assenant un grand coup de poing au niveau de l'entrejambe. L'enfant se murait dans le silence depuis, étouffé par un mélange autodestructeur de dépression, d'impuissance et de rage. On le sentait brisé.

La pièce dans laquelle Jack le trouva ressemblait à s'y méprendre au salon d'accueil des locaux de la police métropolitaine, avec ses canapés moelleux et son grand miroir équipé d'une glace sans tain. La caméra installée dans la pièce voisine ne perdait rien de l'entretien.

Jack décida de traiter le petit garçon en adulte.

— Je sais que Julia comptait t'emmener, commença-t-il. Je sais aussi que ce projet est tombé à l'eau quand tu as piqué ce vélo. Tu pensais sans doute qu'elle le mettrait dans la soute à bagages du bus.

Darren, qui fixait le sol à ses pieds, releva la tête sans que son expression trahisse sa pensée.

— Ton sac était rempli de vêtements d'été, j'imagine que vous alliez dans un pays du sud. Quel nom Julia avait-elle prévu de te donner ? Si j'avais le choix de recommencer à zéro, je crois bien que je choisirais…

Jack faillit dire « Harry », mais il laissa sa phrase en suspens.

— Écoute, Darren. Je sais que tu aimes Julia. Moi aussi, mais elle fait une grosse bêtise qui pourrait lui coûter très cher et je m'efforce de l'aider avant qu'il soit trop tard.

Darren leva les yeux au ciel. Julia était l'adulte la plus forte et la plus aimante qu'il connaissait. Si elle avait décidé de changer de vie, ce n'était pas lui qui l'en empêcherait.

Jack, conscient de se trouver dans une impasse, changea son fusil d'épaule.

— Que veux-tu devenir quand tu seras grand ?

Darren posa sur lui un regard méprisant, l'air de dire : « Je serai jamais grand ».

Jack se pencha vers lui.

— Quand on m'a adopté…

Darren ouvrit de grands yeux.

— … j'ai échappé à la vie en foyer. Tu n'as pas eu de chance jusqu'à présent, Darren, mais c'est de toi que dépend la suite. Soit tu entres dans un gang, pour assurer ta protection et avoir le sentiment d'appartenir à une communauté. Ou alors tu te débrouilles tout seul et tu t'arranges pour être le meilleur. Les gens qu'on respecte n'ont pas besoin de crier ou de rouler des mécaniques, Darren. Ils se contentent d'inspirer la crainte. Je te conseille de choisir cette voie. Contente-toi de sourire, et personne ne se doutera de quoi tu es capable.

Jack ponctua sa recommandation par un sourire qui apportait la preuve de sa sincérité.

Il se leva si brusquement que Darren sursauta légèrement, puis il tendit sa main à l'enfant. Darren se leva à son tour et lui prit la main. Jack la garda serrée dans la sienne.

— Je suis l'agent Jack Warr. N'oublie pas ce nom. Si jamais tu as besoin de quoi que ce soit, fais-le moi savoir.

Et Jack quitta la pièce, laissant derrière lui un Darren changé à jamais.

*

Jack se dirigea vers la grande salle de la Criminelle par le couloir d'un gris sinistre, repassant dans sa tête les éléments dont il disposait. Laura aurait eu le temps de récupérer le numéro d'immatriculation du bus, même s'il était probable que la plaque avait été changée. Si Jack connaissait les fugitifs aussi bien qu'il le pensait, ils auraient pris un ferry dans le nord du pays au lieu de se rendre à Douvres.

Jack se sentit électrisé. Il avait réussi à lui seul à découvrir de quelle façon les femmes s'étaient enfuies et avaient caché l'argent. Il ne lui restait plus qu'à savoir sous quelles identités elles voyageaient pour les retrouver et élucider l'affaire du train postal.

Gonflé à bloc, il poussa la porte de la grande salle et s'arrêta net en découvrant Maggie dans le bureau de Ridley.

Elle se leva en l'apercevant.

— Penny m'a appelée, dit-elle.

Elle regardait Jack avec la mine qu'elle devait avoir lorsqu'elle s'entretenait avec la famille d'un patient à l'article de la mort.

— Charlie a été hospitalisé à Sainte-Lucie. Je viens de mettre au courant l'inspecteur Ridley, il accepte de te laisser partir.

34

Une boîte de mouchoirs en papier était posée devant Geoffrey dans la salle d'interrogatoire et Ridley se demandait s'il n'allait pas devoir envoyer Laura en chercher une autre. En règle générale, les témoins perdent leurs moyens quand on leur pose une question dérangeante ou que l'on porte contre eux une accusation, mais Geoffrey se contentait de pleurer la perte de la femme qu'il aimait. Fidèle client d'Ester depuis le milieu des années 1980, il lui avait proposé de s'installer chez lui lorsqu'elle était sortie de prison après avoir purgé sa peine pour le meurtre de Dolly. Geoffrey n'avait pas beaucoup de personnalité, pas plus qu'il n'était un amant exceptionnel, mais il avait rapidement formé avec Ester un couple soudé. Ils avaient trouvé le moyen de se mettre à dos la moitié des habitants de l'île de Wight à force d'excentricités. Pour ne prendre qu'un exemple, Ester s'était un jour rendue à la poste en tenant Geoffrey en laisse. Cet épisode leur avait laissé un souvenir inoubliable.

— En quoi puis-je vous aider, monsieur Porter-Lewis ? s'enquit Ridley. Puis-je vous proposer à boire ?

— Je veux bien de l'eau pétillante, murmura Geoffrey.

Ridley envoya Laura en chercher à la cafétéria.

— Je tiens à préciser que nous n'avons rien à vous reprocher. Nous sommes persuadés qu'Ester ne vous a pas fait part de ses intentions, nous cherchons uniquement à savoir où elle comptait se rendre en quittant l'île de Wight.

Geoffrey secoua la tête à plusieurs reprises.

— Elle ne m'a jamais aimé, renifla-t-il avec un pauvre sourire. Je lui ai consacré la moitié de ma vie et donné tout mon amour, mais elle ne m'aimait pas. Elle m'aimait bien, et je m'en contentais. Si seulement elle avait accepté que je lui montre la voie ! L'amour est une si belle aventure !

Ridley, en dépit de tous ses efforts, comprit qu'il n'en tirerait rien.

*

Le vol jusqu'à Sainte-Lucie n'en finissait pas. Jack restait silencieux et Maggie ne voulut pas l'obliger à parler, se contentant de lui tenir la main. C'est tout juste si elle lui jetait des regards en coin de temps à autre afin de voir si son front se déridait, mais ce n'était pas le cas. Depuis qu'ils se connaissaient, c'était la première fois qu'il perdait un proche. Sans doute repensait-il à tous les moments passés avec Charlie,

conscient qu'ils appartenaient définitivement au passé.

Elle se trompait. Obsédé par les anciennes occupantes de La Grange, Jack se demandait comment elles avaient pu se procurer de faux passeports. Il était clair à ses yeux qu'elles n'avaient gardé aucun contact dans le milieu depuis le hold-up de 1995. Pendant qu'Ester purgeait sa peine, les autres avaient mené une vie tranquille. Le mieux était sans doute de s'intéresser aux faussaires qui fournissaient autrefois le milieu en faux papiers. Eddie Rawlins aurait très certainement pu le renseigner. Si seulement il avait pu s'éviter ce voyage dans les Antilles ! Il remarqua soudain le visage inquiet de Maggie. Ses traits s'adoucirent et il pressa entre les siens les doigts de sa compagne.

— On va le ramener à la maison, lui chuchota-t-elle. J'ai rangé la chambre d'amis et ai remplacé ton mur de photos par des portraits de famille. Je doute que tes parents aient envie de voir des anciens gangsters et des photos de scènes de crime en se réveillant.

— Tu as bien fait, la remercia Jack avec un sourire. Je suis désolé de t'avoir laissée gérer tout ça.

— Je sais à quel point ton enquête te préoccupe, mais oublie-la un peu. Ridley a toutes les cartes en main. Quant à Harry Rawlins… il ne risque pas de disparaître puisqu'il est déjà mort.

Le visage de Maggie se ferma légèrement.

— Je comprends ton admiration pour lui, poursuivit-elle, mais Charlie est tout aussi admirable. Les jours qui viennent sont cruciaux, ne te laisse pas distraire par quoi que ce soit d'autre.

— Tu parles de jours ? s'étonna Jack.

On aurait dit un petit garçon brusquement confronté à la perte d'un parent. Maggie savait déjà que le chagrin de Jack serait immense et qu'elle aurait la lourde tâche de le réconforter le moment venu.

Elle posa la tête sur l'épaule de Jack.

— La vie continue, déclara-t-elle d'une voix étrangement optimiste.

— Que veux-tu dire ?

— Rien.

Le regard de Maggie pétillait trop pour que sa réflexion soit anodine.

— J'ai bien conscience que le moment n'est pas très approprié, ajouta-t-elle.

Le visage de Jack s'illumina.

— Tu es enceinte ! s'écria-t-il d'une voix si forte que tout l'avion en profita. C'est le meilleur moment, au contraire, enchaîna-t-il en couvrant Maggie de baisers. Épouse-moi !

Les mots étaient sortis tout seuls et il fut le premier choqué de sa réaction. Il leur était arrivé d'évoquer la possibilité de se marier, mais il était entendu entre eux qu'ils attendraient d'être plus à l'aise financièrement. Quelle idiotie ! Ils volaient à dix mille mètres d'altitude et voilà que tout était bouleversé, d'un seul coup : Charlie était mourant,

Maggie était enceinte, et Jack lui demandait sa main.

Les passagers les plus proches attendirent que Maggie ait donné sa réponse dans un souffle à Jack pour applaudir.

La grossesse, le rangement de la chambre d'amis, la réponse de Maggie, la fin prochaine de Charlie, le passé douteux d'Harry… Tout se bousculait dans la tête de Jack.

Penser à son père adoptif était rassurant, alors que l'évocation d'Harry Rawlins provoquait chez lui une forme d'excitation. N'importe quel individu de sexe masculin aurait voulu être comme Harry. Mais ce dernier aurait-il fait neuf heures d'avion pour aller chercher son père et s'occuper de lui jusqu'à son dernier souffle ? Son cœur aurait-il été aussi serré à l'idée de perdre celui qui lui avait appris à faire du vélo, draguer les filles, fabriquer un arc et des flèches, apprécier la beauté des paysages anglais ? Harry avait-il seulement aimé quelqu'un dans sa vie ? Jack était fier d'être le fils de Charlie Warr, il espérait que son propre fils serait fier un jour de l'avoir comme père.

*

Au QG de la Criminelle, le portrait de Rob Chuke avait rejoint celui d'Angela sur le tableau mural. Ridley venait de s'entretenir avec le capitaine de gendarmerie Gallatos en Grèce et ce dernier l'avait assuré que le bus n'avait pas franchi les frontières de son pays.

— Concentrons nos efforts sur Angela Down et Robert Chuke, s'écria Ridley en sortant de son bureau. Angela est la plus jeune de la bande, c'est une mère de famille ordinaire, je doute qu'elle ait menti à ses enfants. Si elle leur a dit qu'ils allaient en Grèce, il s'agit certainement de leur destination finale. Les fugitifs ont très bien pu se débarrasser du bus en chemin. Angela est le maillon faible, il suffit de lui mettre la main dessus pour avoir les autres.

— Avec tout le respect que je vous dois, inspecteur, intervint Laura, je doute qu'on puisse soupçonner ces femmes d'avoir un maillon faible au sein de leur groupe.

— Dans ce cas, que proposez-vous ? s'agaça Ridley.

— Elles sont passées maîtres dans l'art de nous mystifier. Angela aura parlé de la Grèce à ses enfants pour nous lancer sur une fausse piste. Si vous voulez mon avis, elles iront n'importe où en Europe, sauf en Grèce.

*

Laura, baignant dans le halo de sa lampe de bureau, restait seule dans la grande salle de la Criminelle. La porte de Ridley était ouverte, mais il n'était pas dans son bureau. Sans doute était-il en conférence avec la commissaire Raeburn.

Personne ne savait quel jour exact les quatre femmes avaient quitté le pays, mais c'était forcément après l'arrestation de Darren et Laura avait

réclamé les vidéos de surveillance de tous les ports d'Europe du Nord au cours des trois jours suivants. Les yeux rivés sur son écran, elle vit un bus correspondant au signalement de celui acheté par Rob descendre du ferry dans le port d'Amsterdam et s'éloigner en direction du sud par la N236. Une demi-heure plus tard, elle perdait le véhicule de vue à l'embranchement avec la N238 et l'A28, la caméra installée au niveau de l'échangeur étant en panne.

Ridley arriva sur ces entrefaites et s'assit derrière le bureau de Jack.

— Visionnez les images des caméras de surveillance de la première route, suggéra-t-il, une fois informé du problème. Je m'occupe de la seconde.

Absorbés par leurs tâches respectives, ils travaillèrent tard dans la nuit.

*

Il était 23 heures lorsque Maggie et Jack se présentèrent à l'accueil de l'hôpital Victoria de Sainte-Lucie. Installé dans une chambre particulière, Charlie dormait. Assise à son chevet, Penny reprisait le jean de son mari, troué au genou.

— Salut, maman, dit Jack.

Elle se réfugia dans les bras de son fils, en larmes, et le jean se retrouva à ses pieds. Jack serra Penny contre lui le temps d'une éternité.

— Tout ira bien, tu verras, lui chuchota-t-il à l'oreille, sachant que c'était faux.

Maggie ramassa le jean.

— Il l'a troué au genou quand il est tombé, expliqua Penny entre deux sanglots. J'ai voulu le retenir, mais il était trop lourd. Oh Jack ! J'ai cru qu'il était mort !

— Où êtes-vous descendue, Penny ? s'enquit Maggie.

Voyant que sa future belle-mère ne répondait pas, elle ajouta.

— Je vous ai pris une chambre à l'hôtel avec nous.

Penny hocha la tête, mais Maggie comprit qu'elle ne l'avait pas vraiment entendue. Charlie était sous sédatif, mais Penny ne voulait pas abandonner son mari et il leur fallut lui promettre de revenir dès 8 heures le lendemain pour qu'elle accepte de les suivre.

— Tout le monde est si gentil avec lui, remarqua Penny au milieu de ses larmes.

Maggie y vit le signe que les équipes soignantes étaient convaincues de la fin prochaine de Charlie.

L'hôtel Le Haut n'avait que trois étoiles, mais il disposait d'une piscine et presque toutes les chambres donnaient sur la mer. Jack se fichait de savoir où ils dormaient tant qu'il était avec Maggie. Allongé dans l'obscurité, caressé par le souffle du ventilateur accroché au plafond, il entendit Penny pleurer dans la chambre voisine.

— Depuis qu'on s'est installés à Londres, j'ai vu papa trois fois. La

deuxième fois, c'était le jour où il m'a annoncé qu'il allait mourir, déclara-t-il sur un ton coupable. Je m'étais toujours dit que je pourrais le voir n'importe quand… Si seulement…

— À quoi bon regretter ce qu'on ne peut pas changer, Jack ? Contente-toi de l'aimer tant qu'il est encore là.

Jack vit un lézard jaune et vert traverser le plafond au-dessus de sa tête.

— Mags, murmura-t-il.

Elle glissa ses doigts dans la toison de sa poitrine.

— Tu es enceinte de combien ?

— De quelques semaines à peine, je viens seulement d'en avoir la confirmation.

Ils discutèrent à voix basse du congé maternité de Maggie, qui entraînerait une baisse de ses revenus, du prix des couches, de l'éventualité de déménager dans un endroit plus grand. Ils disposaient déjà d'un budget serré, l'arrivée d'un bébé rendrait leurs fins de mois plus difficiles encore. Maggie fit remarquer que Charlie n'avait pu prendre une assurance avant d'entamer cette croisière, du fait de sa maladie, si bien que le montant de sa retraite et le produit de la vente de la maison n'y suffiraient pas s'ils ne le rapatriaient pas au plus vite. Il ne s'agissait nullement de reprocher aux parents de Jack d'avoir dépensé leurs économies, mais de souligner qu'il leur faudrait sans doute s'occuper de Penny s'il ne lui restait rien. Maggie et Jack, qui avaient vécu à deux jusque-là, auraient bientôt deux autres bouches à nourrir.

Un léger ronflement leur parvint à travers la cloison, et ils s'autorisèrent enfin à s'endormir.

*

Le lendemain, Maggie s'occupa du dossier médical et des médicaments dont ils auraient besoin au cours du voyage pendant que Penny, assise au chevet de Charlie, regardait les deux hommes de sa vie jouer aux dominos. Un sourire étira ses lèvres en se souvenant de toutes ces parties d'autrefois que Charlie avait gentiment concédées à son fils. Aujourd'hui, c'était Jack qui laissait gagner son père. Quelques minutes plus tard, les paupières de Penny papillotaient et elle s'assoupit. Charlie et Jack échangèrent un regard, l'un et l'autre conscients de l'épreuve qu'elle traversait, et ils la laissèrent dormir.

*

La police allemande retrouva le bus à Düsseldorf et le désossa sans rien y découvrir. Ni argent, ni indice permettant de localiser les fugitives. Sur les conseils de Ridley, les policiers s'intéressèrent aux sièges et constatèrent qu'ils avaient été décousus récemment. Jack ne

s’était pas trompé.

Le personnel de l’hôtel Hyatt avait mystérieusement « perdu » les fiches de leurs quatre clientes et le parking réservé aux cars n’était pas équipé d’une caméra de surveillance. Il était donc impossible de savoir quel type de véhicule elles avaient emprunté en abandonnant leur bus, et sous quels pseudonymes elles voyageaient, d’autant qu’aucun faussaire connu de la police anglaise ne semblait leur avoir fourni de faux papiers. Ridley, dans une impasse, regretta pour la première fois depuis le début de l’enquête l’absence de Jack.

*

À Londres, la voisine d’Angela se faisait du souci depuis qu’elle avait parlé à l’agent Warr du garage de Rob. Elle récupéra au fond d’un tiroir un téléphone portable sur lequel était programmé un seul numéro auquel elle adressa un SMS :

Jack Warr a découvert l’existence du bus. Il a retrouvé les morceaux de mousse dans le local à poubelles. Mes chaises de salle à manger retapissées ont fait l’admiration de tout le monde au thé de lundi après-midi ! Bisous aux enfants, Irène.

Le message expédié, elle retira la carte SIM, s’en débarrassa dans les toilettes, tira la chasse, et mit de l’eau à bouillir.

35

Charlie fut subjugué en voyant avec quel goût Maggie avait transformé leur chambre d'amis. Elle avait acheté de jolis draps et accroché au mur des photos encadrées qu'il n'avait pas vues depuis des années. C'est tout juste si le décor se trouvait altéré par la présence des flacons à urine que Maggie avait récupérés à son travail en apprenant que Charlie était hospitalisé à Sainte-Lucie.

Sur l'une des photos, on voyait Jack très jeune, perché sur les épaules d'un Charlie aux bras et aux épaules moulés par son t-shirt blanc. Un géant débonnaire.

Jack ouvrit grand la porte de la chambre en entendant son père ahaner dans le couloir. Charlie avait le teint gris et sa peau flottait sur sa silhouette décharnée. Jack sentit monter en lui une bouffée de colère. Comment son père pouvait-il en être réduit à cet état, lui qui touchait le ciel lorsqu'il hissait Jack à bout de bras autrefois ? Comment son père pouvait-il être victime d'un tel sort alors que la planète regorgeait de salopards comme Tony Fisher qui refusaient de mourir ? Comment pouvait-on enlever aux siens un type aussi généreux et bienveillant ?

On aurait pu croire que Charlie avait entendu les sombres pensées de son fils car il lui passa autour des épaules un bras tout tremblant.

— Tu avais cinq ans sur cette photo. C'était l'année où tu es arrivé chez nous. Je t'avais emmené au boulot tant j'étais fier. Et ça n'a pas changé.

Jack serra doucement son père contre lui, l'invitant muettement à se laisser aller pour mieux se reposer. Le portable de Jack, en sonnant, vint rompre la magie.

— Aucune importance, papa. Je le laisse sonner.

— Réponds, insista Charlie. Je suis tellement heureux de tout ce que tu entreprends. J'en mourrais plus vite que de n'importe quel cancer si je pouvais imaginer que ma présence t'empêche de travailler. Fais ce qui te rend heureux.

*

Ridley savait d'expérience qu'il fallait suivre de nombreuses pistes avant de trouver la bonne, mais il paraissait au bout du rouleau lorsque Jack le prit au téléphone. Son coup de fil ressemblait fort à un appel au secours.

— On a changé de stratégie après avoir perdu leur trace à Düsseldorf. Elles vont devoir recycler tout cet argent, nous les cherchons dans les

pays où le blanchiment est le plus aisé. Impossible de savoir si chacune d'elles ne dispose pas de plusieurs identités, nous n'avons toujours pas remis la main sur le faussaire qui leur a procuré des papiers.

— J'ai peut-être une idée à ce sujet, inspecteur. Je compte vérifier en chemin avant de me rendre au bureau.

— Tous mes vœux pour votre père, répondit Ridley. Ah, Jack ! La commissaire Raeburn souhaite vous voir dans son bureau à votre arrivée.

Jack crut deviner qu'elle souhaitait lui parler du poste de sergent auquel il avait postulé. Ridley lui ayant annoncé qu'il ne soutiendrait pas la candidature d'Ank, Jack y voyait une simple formalité. La perspective de cette promotion le laissait relativement froid, il se réjouissait avant tout de l'augmentation qui l'accompagnerait et dont il allait avoir besoin, à cause de ses parents et du bébé.

Il raccrocha, s'avança dans la chambre et trouva Charlie seul, assis au bord du lit.

— Je peux te confier un secret, papa ?

Un triple secret, à la vérité, puisqu'il lui annonça sa promotion, l'arrivée du bébé et son mariage prochain avec Maggie. Charlie en pleura de fierté, et Jack le serra contre lui comme jamais.

*

Eddie Rawlins ne cacha pas sa joie de voir Jack en ouvrant la porte.

— Entre donc ! l'invita-t-il.

Ni Jack ni Eddie ne remarquèrent l'ombre qui les observait, tapie sous un arbre de l'autre côté de la rue.

Eddie avait déjà entamé sa ration quotidienne de whisky, sans doute par désœuvrement. Jack alla droit au but.

— À qui s'adresserait quelqu'un de ta génération s'il avait besoin d'un faux passeport ?

— Tu as des ennuis, fiston ?

— Je cherche à mettre la main sur des types de la vieille école qui ne feraient jamais confiance à un jeunot dans mon genre.

Une ombre passa sur le visage d'Eddie qui préféra s'asseoir pour dissimuler son trouble.

— Tu parles comme un poulet, plaisanta-t-il.

— C'est normal puisque j'ai le grade de sergent.

Eddie, indigné, voulut se lever d'un bond, mais c'est tout juste s'il parvint à se mettre péniblement debout.

— Tu lui ferais honte ! dit-il sur un ton courroucé. Tu sonnes à ma porte sous un prétexte, tu me passes la main dans le dos et tu t'imagines me tirer les vers du nez uniquement parce que tu es le fils d'Harry ? Fous le camp et ne remets jamais les pieds ici !

Quelqu'un d'aussi respectueux de la loi que Ridley aurait obéi sans

sourciller à l’injonction du vieil homme, mais Ridley était un flic dans l’âme alors que Jack… Jack n’était pas de la même eau. Le front barré d’un pli, il écouta avec une fureur grandissante l’autre le traiter de tous les noms. Il était temps de reprendre la main : à défaut de craindre le sergent Warr, Eddie redoutait le fils d’Harry Rawlins.

Jack s’approcha de son oncle à le toucher.

— Je suis le fils d’Harry, grinça-t-il d’un air menaçant, ravi de voir blêmir le vieil homme. Mais je suis aussi le fils de Charlie Warr, et je peux t’assurer que ça donne un mélange détonant. J’exige les noms de tous les anciens faussaires encore en vie, sinon je t’embarque.

Il fit un pas en avant, obligeant Eddie à reculer jusqu’à son fauteuil dans lequel il s’écroula.

— Mets-toi bien ça dans la tête, Oncle Eddie. Je ne suis pas un tendre.

Il menaçait son oncle de si près que l’haleine chargée de whisky du vieil homme lui assaillit les narines.

— Ils sont tous morts, répliqua Eddie en tremblant. Je te jure.

Jack s’assit sur le fauteuil voisin, comme le soir où ils avaient regardé ensemble le vieil album de photos.

— Prends ton temps, déclara-t-il avec un sourire carnassier. Je pars nous préparer du thé.

*

Interpol avait été alerté et la moitié des forces de police de la planète recherchaient désormais quatre femmes susceptibles d’écouler d’importants stocks de billets en livres sterling. Monaco, Rio, Zurich… tous les paradis réservés aux plus riches faisaient l’objet d’une attention particulière et les équipes de Ridley n’en pouvaient plus d’attendre.

Assis à côté de Laura au bureau de cette dernière, Jack fournissait à sa collègue les noms des principaux faussaires en activité dans les années 1980 afin qu’elle procède à des vérifications sur son ordinateur.

Marcia Amante : décédée. Thomas Sykes : atteint de la maladie d’Alzheimer. Scott Hughes : décédé. Dougie Marshall : en maison de retraite. Rachel Yarborough : atteinte d’un glaucome.

À première vue, Dougie était le seul encore capable de travailler, de sorte que Jack le plaça en tête de liste.

Il enfila son manteau et Ridley sortit de son bureau afin de lui demander où il allait. S’il pensa que Jack se fourvoyait en s’intéressant au vieillard, il préféra n’en rien dire, conscient que son instinct l’avait trahi récemment, contrairement à celui de Jack.

*

À l’accueil de la maison de retraite, on signala à Jack qu’il trouverait Dougie dans l’officine de son fils Gareth, bookmaker à Croydon.

Jack pénétra dans le bâtiment par une petite porte donnant sur le côté

et monta à l'étage, gêné par la présence du monte-escalier qui encombrait les marches. Parvenu sur le palier, il passa à côté d'une salle de bains miteuse dont s'échappaient des effluves fétides. Au fond du couloir, il trouva une porte à la peinture écaillée permettant d'accéder au bureau de l'ancien faussaire. Jack toqua, tourna la poignée et poussa le battant.

Dougie Marshall était à peine visible derrière sa table de travail, voilé par un épais nuage de cigare. Il portait une veste en tweed bleu pâle aux épaules rembourrées, une chemise jaune et une cravate mal assortie. L'homme était obèse avec un teint fleuri et un gros nez violacé. Ses dents, entre lesquelles était serrée l'extrémité du cigare, étaient du même jaune que les rares mèches ramenées en arrière sur son crâne presque chauve. Il collait sur des prospectus des étiquettes précisant l'adresse Internet du site de son fils, en attendant sans doute de les donner à distribuer à des ados en manque d'argent de poche.

Jack sortit sa carte de police et exposa à Dougie le but de sa visite.

— Je suis venu vous parler d'Angela Down.

— Une personne charmante, dit le vieil homme. Je ne saurais trop vous recommander ses services. C'est elle qui m'a fabriqué les rideaux et les coussins que vous voyez sur ces fauteuils.

L'aplomb du vieil homme fit sourire Jack.

— Je m'intéresse surtout aux faux passeports que vous lui avez vendus.

— Quelle drôle d'idée ! ricana Dougie. Comme vous pouvez le constater, mes activités sont loin d'être aussi palpitantes.

— Je sais que vous lui avez…

— Vous ne savez rien du tout ! le coupa Dougie. Je ne fabrique aucun faux je-ne-sais-quoi pour je-ne-sais-qui, monsieur Souliers-à-clous.

Jack se demanda un instant si Eddie avait alerté le vieil homme de sa visite, mais c'était peu probable. Jamais il n'en aurait eu le cran.

— Quoi d'autre pour votre service ? insista le faussaire.

Jack tira un siège et s'installa face au vieil homme, loin du nuage de fumée.

— Votre visage me rappelle quelqu'un, fit Dougie. Ça va me revenir.

En regardant autour de lui, Jack remarqua sur une étagère des bouteilles d'encre, des pinceaux, une essoreuse à l'ancienne, ainsi qu'un séchoir de peintre. Autant d'outils prisés par les faussaires. Dougie suivit des yeux le manège de Jack sans paraître s'en émouvoir. Libre à ce jeune flic de penser ce qu'il voulait.

— Vous aimez les faux ? s'enquit Jack en désignant la copie de *La Charrette de foin* de Constable accrochée au mur.

Il s'approcha du tableau, le décrocha, et découvrit un coffre encastré dans le mur.

— Deux-six-neuf-huit, annonça Dougie, mais il vous faudra un mandat

si vous souhaitez l'ouvrir.

Jack replaça le tableau en veillant à le remettre bien droit, puis il enfonça les mains au fond de ses poches et fit lentement le tour de la pièce. Dougie avait raison, il ne pouvait rien sans mandat et le vieil homme ne le quittait pas des yeux. On aurait dit qu'il ne cillait même pas. Jack s'approchait d'un vieux fauteuil lorsque Dougie se leva brusquement.

— Vous commencez à m'agacer sérieusement, jeune homme !

Sans que Jack le remarque, Dougie avait appuyé sur un bouton dissimulé sous son bureau en se levant. — Si vous insistez vraiment pour que je perde mon temps à ces idioties, procurez-vous un mandat. En attendant, du balai !

Jack, planté au milieu de la pièce, regarda le vieil homme s'approcher d'un pas pesant.

— Sale petit merdeux !

Il se traînait littéralement, incapable de plier les genoux.

Jack se demandait ce qui avait bien pu provoquer un tel changement de ton chez son interlocuteur lorsque la porte s'ouvrit à la volée.

— Un problème, papa ?

Gareth, la quarantaine florissante, était plutôt bel homme dans le genre canaille, avec son nez épaté de boxeur. Il était vêtu d'une chemise immaculée et d'un costume trois-pièces assorti d'une cravate. L'inverse de son père.

Le nouveau venu afficha son mécontentement à la vue de Jack.

— Putain, mais qui vous êtes, d'abord ?

Il aida le vieil homme à reprendre sa place derrière le bureau.

— Je t'ai déjà dit mille fois de verrouiller la porte de côté, déclara Gareth d'une voix douce.

Il se retourna vers le visiteur.

— Je suis venu poser quelques questions à votre père au sujet d'Angela Down, expliqua Jack. Vous êtes monsieur… ?

— Y'a pas de « monsieur » qui tienne. Vous êtes pas venu ici pour parler des rideaux.

— Non. Je cherche à savoir où Angela a pu se procurer un faux passeport.

Gareth fit un pas en direction de Jack. Ce dernier s'empressa de sortir les mains de ses poches, prêt à se défendre.

Il regretta aussitôt son geste, d'autant que l'autre était nettement plus imposant. Dougie ricana au fond de son fauteuil, fier de son rejeton.

— Pas question d'emmerder mon père avec toutes ces conneries. Il a quatre-vingt-quatre ans, bordel ! Et un cœur fatigué ! Il est pas en état de se laisser asticoter par un flic à deux balles. Vous êtes bien flic, non ?

— Je n'ai nullement cherché à…

— Il a voulu ouvrir le coffre alors qu'il n'a pas de mandat,

l'interrompit Dougie. Je lui ai demandé de s'en aller, mais il a refusé.

Jack recula en voyant Gareth s'avancer. Le bookmaker ne lui faisait pas peur, malgré sa carrure, mais il ne pouvait se payer le luxe de se battre alors qu'on lui avait ordonné de déguerpir.

— Inutile de s'énerver, déclara-t-il. Je m'en vais.

— Alors plus vite que ça !

Jack franchit le seuil de la pièce en toute hâte et traversa le palier, mais il avait oublié la présence du monte-escalier contre lequel il buta. L'instant suivant, il dévalait les marches crasseuses la tête la première. Sonné par sa chute, le nez collé contre le carrelage, il entendit Gareth éclater de rire à l'étage.

*

Maggie palpa le nez et les pommettes de Jack. Assis sur l'une des chaises de leur salle à manger, la tête en arrière, il voulut la repousser tant la douleur était brutale.

— Je ne crois pas qu'il soit cassé, déclara Maggie d'un air sévère, comme s'il était responsable de son infortune. Tu as dénoncé ces types, au moins ? Je vois suffisamment passer de flics aux urgences pour savoir de quoi il retourne. C'est une honte, Jack. Ce genre de violence est inacceptable.

Jack voulut rassurer Maggie en lui saisissant les hanches.

— C'était ma faute, Mags.

Elle se méprit.

— Ne me dis pas que tu as voulu jouer les « Harry Rawlins » !

— Pas du tout, se récria Jack en se levant.

— Jack, ce monde-là n'est pas le tien. Tu es un type bien, pas un gangster. Ces gens-là n'ont pas d'état d'âme, et rien à perdre. Contrairement à toi !

Elle posa machinalement une main sur son ventre.

— Je t'en supplie, Jack. Je ne supporte pas l'idée que tu puisses te mettre en danger de cette façon. Tu es suffisamment intelligent pour savoir qu'on se bat plus efficacement avec des mots qu'avec des coups de poing. Je ne veux plus jamais te voir dans cet état. Compris ? Je t'en prie, Jack. Plus jamais de bagarre.

Jack parvint enfin à s'expliquer.

— Je suis tombé dans un escalier, Mags ! s'écria-t-il. Je me suis pris les pieds dans un foutu monte-escalier. Personne ne m'a frappé, bon sang. Je préfère mille fois que tu me prennes pour un crétin que pour un voyou. Mais si jamais tu racontes à quiconque ce qui m'est arrivé, je te quitte.

Maggie riait tant qu'elle faillit s'étrangler.

*

Le lendemain, Jack s'arrêta à hauteur du rétroviseur latéral d'une voiture garée dans le parking afin d'examiner son visage. Son nez lui faisait un mal de chien, le moindre coup de vent le faisait grimacer. Il appela Laura.

— Comment s'est passé ton rendez-vous avec Dougie ? s'enquit-elle.

— Ce n'est pas lui. J'avais l'intention d'aller voir Rachel Yarborough ce matin.

Laura éclata de rire.

— Elle est aveugle, lui rappela-t-elle.

— Elle est atteinte d'un glaucome, la corrigea Jack. J'ai posé la question à Mags, elle me dit que si la maladie n'est pas très avancée, elle est parfaitement capable de travailler.

*

Dès qu'il vit l'intéressée, Jack comprit qu'elle n'était pas en mesure de réaliser de faux papiers. Le mobilier était disposé de sorte qu'elle se cogne le moins possible et elle regardait la télévision sur un écran géant.

— Avec le contraste au maximum, je vois un peu, lui expliqua-t-elle. Une tasse de thé ?

Jack crut bon de refuser pour ne pas lui infliger cette corvée, mais la vieille dame insista.

— Je ne suis pas tout à fait bonne à rien, monsieur Warr, se défendit-elle tout en s'activant dans la cuisine. Vous êtes allé voir Dougie Marshall, dites-vous ? Comment va ce vieux grigou ?

Sous le regard ébahi de Jack, Rachel prépara le thé en se servant d'une bouilloire électrique spéciale qui versait la bonne quantité d'eau chaude dans des mugs équipés de palpeurs parlants. À la voir se déplacer, et sans l'horloge du salon qui annonçait l'heure toutes les quinze minutes, il n'aurait jamais imaginé qu'elle était quasiment aveugle.

— Dougie était un artiste dans son genre. Un vieux renard, avec une vivacité d'esprit extraordinaire. Il ne s'est retrouvé en prison qu'une seule fois, le jour où son imbécile de fils s'est fait pincer en fabriquant des faux reçus dans son agence de bookmaker. Dougie s'est dénoncé pour lui sauver la mise en pensant que jamais on n'enverrait en prison un vieillard malade. Il a quand même pris trois ans. Il faut avoir un casier vierge pour être bookmaker, alors Dougie s'est sacrifié pour Gareth. Il se moquait d'être enfermé, à la vérité. Au bout d'une semaine, il s'était fabriqué un faux certificat médical et s'est retrouvé tranquillement à l'infirmerie. Ce dont il se moquait moins, c'est qu'on puisse croire qu'il avait fabriqué les faux bulletins de pronostic de son fils. Du boulot d'amateur. Gareth n'a aucune classe. Vous l'avez rencontré ?

— Brièvement, répondit Jack. Madame Yarborough, je me demandais si vous pourriez me fournir les noms de faussaires de la vieille époque qui seraient encore en activité.

— La vieille époque, c'est-à-dire la mienne et celle de Dougie ? Nous sommes les derniers, jeune homme. J'ai arrêté il y a longtemps, avant que mes yeux ne me jouent des tours, pour la bonne raison que je suis très mauvaise menteuse. J'étais sûre de me trahir si jamais la police m'interrogeait, alors j'ai préféré me ranger. Dougie a continué, mais c'est un menteur hors pair. C'est bien pour ça que les barons lui faisaient confiance.

— Les barons, comme Harry Rawlins, par exemple ?

— Vous faites remonter de vieux souvenirs ! Harry a pas mal fait travailler Dougie, c'est vrai, sourit Rachel à l'évocation de Rawlins. C'était un seigneur dont nous étions les esclaves consentants. Si vous vous comportiez bien avec Harry, il se comportait bien avec vous. Il appréciait Dougie parce qu'il n'avait pas la tête de l'emploi. Quand les flics voyaient ce gros plein de soupe dans son officine de bookmaker, ils ne se doutaient pas de son génie.

Rachel prit Jack de court en lui posant une question inattendue.

— Puis-je toucher votre visage ?

— En temps ordinaire, ça ne me dérangerait pas, répondit Jack, à peine revenu de sa surprise, mais j'ai le nez particulièrement sensible en ce moment.

*

Avec son nez tuméfié, Jack ne faisait nullement tache dans les couloirs de l'hôpital. Il était 18 h 30, Maggie disposait d'une demi-heure avant de prendre son service et Jack savoura ce court moment de répit en se contentant de regarder la future mère de son bébé manger une salade au thon pendant que lui-même grignotait un sandwich au rosbif.

Le service prénatal était désert, mais le badge de Maggie lui en avait ouvert les portes. Elle ouvrit un placard dont elle tira une étrange veste d'un vilain beige au ventre rembourré. Elle la tendit à Jack et l'invita à l'enfiler.

— C'est confortable ? s'enquit-elle.

— Pas du tout.

— Alors tu vois ce que c'est que d'être enceinte.

— Mais enfin, Mags ! Comment vas-tu pouvoir vivre avec un poids pareil ?

Les mains dans le dos, il tendit le ventre en avant, gonfla ses joues et fit le tour de la pièce en écartant les jambes.

— Regarde, Mags ! C'est toi !

Il continua de se dandiner d'une façon grotesque jusqu'à ce que Maggie se rue sur lui. Il parvint à l'éviter à deux ou trois reprises, mais le poids de la veste était tel qu'il s'écroula sur un tapis de yoga, épuisé. Maggie le chevaucha et voulut se pencher pour l'embrasser, mais le ventre rembourré l'en empêcha et ils éclatèrent de rire.

Maggie ne s'était jamais sentie aussi heureuse.

— Je t’aime, Jack Warr. Je suis impatiente de devenir Mme Warr.

Elle se mit à pleurer, envahie par une bouffée d’hormones.

— Toi comme moi côtoyons la souffrance au quotidien, Jack. Promets-moi de protéger notre bébé.

Jack se mit en position assise, dégrafa sa veste de femme enceinte, et enroula ses bras autour de Maggie.

— Promets-moi que nous lui enseignerons l’art d’être heureux, Jack. Qu’on jouera à cache-cache et à chaud et froid, qu’on cachera des œufs à Pâques.

— Je te le promets, murmura-t-il.

Au fond de sa tête, le jeu de chaud et froid fit soudain naître en lui un soupçon. Il repensa au petit bureau dans lequel Dougie Marshall passait ses journées.

Chaud et froid… J’ai remis le tableau à sa place, fait le tour de la pièce, aperçu son matériel de faussaire, longé le meuble classeur… À aucun moment il n’a réagi. C’est seulement quand je me suis approché de lui qu’il a appelé son fils à la rescousse…

Il repassa la scène dans sa tête et revit le vieux fauteuil.

Le vieux fauteuil ! Voilà ce qui était chaud !

Jack comprit soudain que Dougie était bel et bien le faussaire qu’il recherchait. « Un vieux renard », comme le lui avait dit Rachel. Il décida de retourner à Croydon le soir même et de découvrir ce que Dougie cachait dans ce vieux fauteuil.

Maggie se libéra de l’étreinte de Jack et s’essuya les yeux sur le t-shirt de son compagnon.

— Tu le mettras au sale en rentrant. Ça te fera du bien de passer la soirée avec tes parents. Tu n’as qu’à acheter des plats à emporter en chemin.

Elle se releva et rangea la veste rembourrée dans le placard. Jack, perdu dans ses pensées sur le tapis de yoga, se demandait si partager un riz au poulet avec Charlie était plus important que de s’introduire dans le bureau de Dougie afin d’obtenir la preuve qu’il avait aidé Angela et ses compagnes à fuir le pays.

36

Le bus de nuit à destination de Croydon véhiculait toutes sortes de rebuts de l'humanité. Sur la banquette du fond, un homme dormait dans un état comateux, tête en arrière et bouche ouverte. Deux jeunes à l'avant se roulaient un joint. Un couple de personnes âgées, sans doute des SDF, somnolaient appuyés l'un sur l'autre. Jack s'était installé au milieu du véhicule. Le chauffeur freina soudain et le type avachi sur la banquette du fond laissa échapper un grognement sonore et une femme, invisible jusqu'alors, se leva brusquement juste devant Jack. Le type dont elle s'occupait remonta précipitamment sa braguette et ils descendirent aussitôt. Jack serra les paupières. Il ne risquait pas d'oublier de sitôt un tel spectacle.

La petite porte permettant d'accéder au bureau de Dougie était située à l'écart de la rue, dans une ruelle sombre, de sorte que Jack ne courait aucun risque d'être vu par un passant, ou filmé par une caméra de sécurité. Il se tapit dans un coin d'ombre, enfila des gants et une cagoule, et tira de sa poche l'une de ces trousses de cambrioleur que l'on achète pour une bouchée de pain sur Amazon. Il était capable de crocheter une serrure depuis qu'un copain très précoce lui en avait enseigné l'art au collège…

La veille de leur entrée en terminale, Jack et son copain avaient forcé la serrure de leur salle de classe et remplacé les bureaux par des canapés, une machine à café et un four à micro-ondes empruntés à la salle des profs. La manœuvre ne leur avait pas profité longtemps, mais ils avaient pleinement savouré leur première journée de classe.

À l'étage, la puanteur qui s'échappait de la salle de bains était presque masquée par une odeur âcre d'eau de javel, au point de donner mal à la tête à Jack et de lui piquer les yeux dans les trous de sa cagoule. Guidé par la lampe de son portable, il s'avança dans le bureau et s'approcha du vieux fauteuil dont il releva le coussin, révélant la présence d'une ouverture recouverte par un morceau de contreplaqué. La cachette dissimulait cinq liasses de dix mille livres, retenues par des bracelets qu'il reconnut aussitôt, mais aussi des passeports vierges, de l'encre, des tampons et tout un attirail de faussaire.

Au fond de la cachette, il découvrit un petit carnet noir contenant une liste de cinq noms : Elaine Fortescue, Joanne Lewis, Anita Davidson, Reginald Davidson, Claire Simeon. Fidèle à l'une des règles d'or de son métier, Dougie avait conservé les initiales originales de ses clients afin de leur faciliter la tâche.

D'autres noms figuraient sur les pages suivantes. Steven Kirkwood onze ans, probablement pour Sam. David Steiner, onze ans, sans doute à l'intention de Darren s'il ne s'était pas fait prendre bêtement. Quant à Sharon Whitaker, dix ans, il s'agissait à l'évidence de Suzie. De leur côté, les enfants de Rob et Angela se prénommaient désormais Abbi et Raul.

Jack en avait les mains toutes tremblantes. Il touchait au nœud de l'enquête. Il lui suffisait de donner ce carnet à Ridley qui se chargerait de contacter Interpol. En moins de vingt-quatre heures, les quatre femmes seraient de retour en Angleterre. Jack se laissa tomber sur le siège de Dougie, derrière son bureau, et contempla longuement la liste.

Il éclata de rire en voyant la date de naissance d'Elaine Fortescue. Elle aurait eu soixante-deux ans ! Comment Ester pouvait-elle imaginer un instant s'en tirer en prétendant avoir quinze ans de moins que la réalité ?

*

Jack, installé dans un café de nuit, buvait le thé qu'on lui avait servi dans un mug géant tout taché. Il avait besoin de réfléchir. Il feuilleta le reste du carnet, dans l'espoir d'identifier par la même occasion d'autres malfrats. Le terme « malfrat » convenait mal à ces femmes, à la vérité, même s'il était techniquement adéquat. Lui-même s'était introduit dans le bureau de Dougie par effraction, comme un malfrat. Il avait envie de croire à son ingénuité plus qu'à sa culpabilité, mais il n'en restait pas moins qu'il ne pouvait apporter ce carnet à Ridley comme si de rien n'était.

Il commença par éprouver un grand sentiment de honte à l'idée de son méfait, avec l'intuition qu'il se sentirait plus honteux encore s'il brisait la vie de ces neuf personnes dont le plus grand tort avait été de récupérer un butin vieux de plus de deux décennies auquel plus personne ne s'intéressait vraiment.

Il se sentit brusquement tout puissant. Il tenait entre ses mains un document capable de détruire le groupe tout entier. La tentation de provoquer l'hallali n'avait jamais été aussi forte. Pourquoi épargner ces femmes ? Elles avaient bel et bien commis ce hold-up, après tout. Elles s'étaient moquées de lui en se montrant plus malines et il entendait leur montrer qui était le maître.

Et puis il repensa à la seule personne qui comptait vraiment à ses yeux : Maggie. Avec l'arrivée du bébé et l'installation probable de Penny chez eux, les fins de mois seraient difficiles. Seule sa promotion au rang de sergent pouvait leur permettre de s'en tirer. Il allait devoir sacrifier ces femmes et leurs enfants au nom de sa propre famille. Chacun pour soi. Ces femmes avaient égoïstement voulu améliorer leur sort, c'était au tour de Jack de penser à celui des siens.

Il composa un numéro.

— Bonsoir, sergent. J'ai un service à vous demander. Il faudrait

prévenir l'inspecteur-chef Ridley que le faussaire n'est autre que Dougie Marshall, ce que confirmera une perquisition en règle de son bureau à Croydon, au-dessus de l'échoppe de bookmaker de son fils. Je lui envoie tous les détails par mail. Je serai au bureau demain à 8 heures.

De l'autre côté de la rue, la silhouette qui avait observé Jack lors de sa visite à Eddie Rawlins ne perdait pas un seul de ses faits et gestes.

*

Il était 7 h 30, une demi-heure avant l'heure prévue pour la perquisition du bureau de Dougie, lorsque Jack se gara dans le parking des locaux de la police. Ridley l'avait appelé la veille au soir à l'instant où il recevait son mail. Jack lui avait expliqué qu'un indic lui avait soufflé le nom du vieux faussaire. Il avait insisté sur la nécessité de procéder à une perquisition, se promettant intérieurement de « trouver » lui-même le petit carnet à cette occasion.

Il savoura quelques instants son succès à venir, assis derrière son volant, puis il vérifia que le carnet se trouvait bien dans le petit sac à dos posé sur le siège passager.

Le couloir gris menant au QG de la Criminelle lui apparut infiniment moins triste que d'habitude et il fut accueilli par les félicitations plus ou moins sincères de ses collègues lorsqu'il pénétra dans la grande salle.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? lui demanda un inspecteur près duquel il passait, à la vue de son nez tuméfié.

Ridley se leva afin de saluer Jack à qui il serra la main pour la première fois depuis le jour où il lui avait fait passer son entretien d'embauche. Jack accepta avec fierté cette marque d'estime, mais il tempéra son sourire à cause de son nez douloureux.

— Vous avez été blessé en service ? s'enquit Ridley.

— Une mauvaise chute, inspecteur. Plus de peur que de mal.

— En tout cas, vous ne vous étiez pas trompé et nous en avons eu pour notre argent.

Le sourire de Jack se figea. *Notre argent ? Quel argent ?*

Ridley brandit une liasse de billets dans un sachet scellé.

— Ank m'a convaincu d'avancer l'heure de la perquisition. Il devait vous prévenir par téléphone. Ça vous apprendra à ne pas relever votre messagerie.

Jack était furieux. Comment allait-il pouvoir s'en tirer à présent ? Comment prétendre qu'il avait découvert le petit carnet alors qu'il n'avait pas participé à la perquisition ? Il évita de regarder en direction du bureau d'Ank, de peur de l'égorger. Tout son plan était à l'eau à cause de ce petit merdeux envieux.

— Gareth est au rez-de-chaussée, poursuivit Ridley. Nous attendons l'arrivée de son avocat pour pouvoir l'interroger.

— Et Dougie ? demanda Jack.

— Il est mort.

Jack afficha une mine choquée.

— À en croire Gareth, un type qui se prétendait flic a fait irruption dans le bureau de son père hier et lui a fichu une trouille bleue. Il a fait une crise cardiaque dans la nuit et les secours n'ont pas pu le ranimer. Les locaux ne sont pas équipés de caméras de surveillance, mais Gareth affirme qu'il reconnaîtrait l'homme en question s'il le voyait. Mais on les tient, Jack ! On a retrouvé des passeports vierges, de faux permis de conduire, et cinq mille livres provenant du train postal. Gareth parlera. On les tient, je vous dis !

37

Jack se reconnut à peine dans la glace des toilettes pour hommes tant son visage était déformé par la fureur. Il s'efforça d'adoucir ses traits sans y parvenir. La trahison d'Ank était impardonnable, tout comme la décision de Ridley de confier à cet abruti immature le soin de l'informer du changement d'horaire de la perquisition. Jack en arrivait à se demander s'il croyait encore en la justice, si la police méritait vraiment qu'il lui consacre son temps, son talent et son énergie.

La porte d'un box s'ouvrit derrière lui et il reconnut Ank dans la glace. Le jeune policier se pétrifia en voyant Jack, puis il se reprit et quitta les toilettes sans même se passer les mains sous l'eau.

*

Jack était toujours aussi sombre lorsqu'il poussa la porte de la salle d'interrogatoire. Il y trouva Gareth seul sur une chaise, les jambes croisées, un café à la main. Comme son avocat n'était pas encore là, la caméra ne tournait pas.

Gareth fronça les sourcils en voyant Jack.

— Vous ! Vous n'avez pas idée du tombereau de merde qui va vous tomber sur la gueule, flicard de mes deux !

Jack ne se laissa pas impressionner.

— Avec la mort de votre daron, vous êtes riche. Vous voulez rester en liberté et dépenser votre argent ? Ou bien vous préférez tomber pour avoir protégé la fuite des quatre femmes les plus recherchées du pays ? Sans parler des quarante-cinq mille livres qui se trouvaient dans cette cachette et que vous avez subtilisées ? Je vous laisse le choix. Tout ça n'est qu'un jeu, Gareth. Vous avez vos règles, nous avons les nôtres. Il n'y a pas forcément un gagnant et un perdant. Vous avez la possibilité de rentrer tranquillement chez vous aujourd'hui si vous prenez la bonne décision.

Gareth, livide, s'empressa de se défendre en affirmant n'avoir jamais rien su des activités de son père.

— Je m'en fiche, rétorqua Jack. L'important est de convaincre mon chef.

Jack savait déjà que Ridley, heureux comme il l'était, aurait cru quiconque lui aurait dit que le ciel était vert.

Le portable de Jack sonna et il quitta la pièce.

Le responsable du foyer dans lequel était temporairement placé

Darren venait de recevoir un coup de fil pour l'enfant depuis l'étranger, il tenait à en alerter Jack.

Quand bien même Julia aurait utilisé un téléphone jetable, Jack pouvait désormais savoir de quel pays avait été émis l'appel, ce qui aiderait grandement ses recherches à présent qu'il connaissait les identités d'emprunt des fugitifs. Il remercia son correspondant et raccrocha.

Une fois de plus, Jack avait une longueur d'avance sur Ridley, sachant que ce dernier n'obtiendrait rien de Gareth, mais il se sentait trahi par son propre camp et ne pouvait se résoudre à partager les informations dont il disposait alors que personne ne reconnaissait son travail. La poignée de main de Ridley n'y changerait rien ! Il ne supportait plus qu'on ne le prenne pas au sérieux.

Il décida de rentrer chez lui sans même récupérer sa voiture. Il avait besoin de marcher pour s'oxygéner. Et il avait surtout besoin de réfléchir.

38

Gareth répondait à ses questions avec une telle assurance qu'Ank eut le sentiment de voir le bout du tunnel, au terme de cette enquête interminable. À l'inverse, Ridley ressentit un certain malaise. Pourquoi le bookmaker se montrait-il si bavard ? Probablement parce qu'il souhaitait donner l'impression de coopérer avec les autorités sans révéler de véritable secret pour autant. Ridley poursuivit l'interrogatoire dans l'espoir que son interlocuteur se prenne les pieds dans le tapis à un moment ou à un autre.

— Mon père retrouvait ses copains d'autrefois pour boire un verre, mais ils avaient tous tourné la page. Mon père avait toute sa tête, c'est le reste qui ne suivait plus. Je vous jure, j'avais aucune idée qu'il continuait de fabriquer des faux papiers. Je pensais qu'il collait des étiquettes sur des prospectus, ricana Gareth.

— Parlez-moi un peu d'Angela Down, insista Ank d'une voix autoritaire.

Ridley aurait été impressionné par sa fermeté s'il n'avait pas déjà compris que le témoin ne leur dirait rien.

— Elle faisait le ménage chez mes parents. Quand ma mère est morte et que mon père est entré en maison de retraite, Ange lui rendait visite de temps à autre, ils parlaient de maman. À part ça, elle nous a fabriqué des rideaux et des coussins.

— Vous dites qu'un faux policier a rendu visite à votre père hier, que c'est à cause de lui qu'il a été victime d'une crise cardiaque, enchaîna Ank.

— Exact. Un grand type presque aussi costaud que moi, avec des cheveux noirs. En même temps, mon daron était très malade, il allait vraiment pas fort depuis un moment, il a pas eu de chance, c'est tout. Désolé de pas pouvoir vous aider. Vraiment désolé.

*

— *Mort d'un commis voyageur* ! s'écria Penny.

Maggie tenta de dessiner une dernière fois avec ses mains une planète, dans l'espoir que la mère de Jack devine quel film elle avait choisi. À ce rythme, la partie pouvait durer encore longtemps.

Jack regardait son père dormir. Confortablement installé dans un fauteuil relax, une couverture sur les genoux, Charlie s'était assoupi. Le chauffage était au maximum, mais il se plaignait constamment du froid. Il avait la tête penchée sur le côté, on aurait dit que la peau se détachait

du crâne, faute de muscles pour la retenir.

— *La Planète des singes* !

— Oui ! cria Maggie en applaudissant.

C'était au tour de Penny de mimer un titre de film et Maggie se glissa sur le bras du fauteuil de Jack en se collant contre lui. Penny se leva de sa chaise et arpenta lourdement le salon en imitant la démarche d'un singe. Sa bouche dessina le mot *Godzilla*. Elle avait toujours été mauvaise aux jeux de société.

À 20 heures, elle ronflait doucement sur le canapé, Charlie était couché, Maggie et Jack remettaient la cuisine en ordre.

Jack rangeait le beurre dans le frigo lorsqu'il vit sur une clayette des packs entiers de compléments alimentaires.

— Merci, Mags, murmura-t-il.

— Merci de quoi ?

— D'avoir acheté pour un mois de ces fichus trucs. Imagine un peu la réaction de maman si elle avait vu que tu en prenais juste pour une semaine.

Maggie l'obligea à se retourner et constata qu'il pleurait.

— Je ne pourrais jamais y arriver sans toi, balbutia-t-il.

— On restera toujours ensemble, Jack. Et Penny vivra avec nous aussi longtemps qu'elle le voudra.

— Mais ils dorment dans la nursery…, dit-il comme s'il se parlait à lui-même, se demandant comment ils tiendraient tous à terme dans leur petit appartement.

Cette pensée en fit naître une autre, plus dérangeante encore.

— Mags, il va mourir dans la chambre du bébé. On dit souvent que les petits sentent ce qui s'est passé avant leur naissance. Et si papa… ?

Maggie le serra dans ses bras.

— Ton père est un être généreux doté d'une âme pure. Une chambre est une chambre, Jack.

Au milieu de ses larmes, il trouva la force de rire de ses angoisses irrationnelles. Maggie attendit qu'il se calme.

— N'empêche, Mags. On aura besoin de trois pièces. Il faut que je trouve le moyen de demander à maman ce qui leur reste de leur retraite et de la vente du pavillon. Sans compter ma promotion.

— Tant que nous sommes heureux, on trouvera toujours une solution.

Jack adorait sa façon de se moquer des contingences financières, mais il fallait qu'au moins l'un d'eux ait les pieds sur terre.

*

Jack parcourut à pied les derniers kilomètres du trajet qui séparait son domicile du parking de la police. La nuit tombait, sur les trottoirs se croisaient ceux qui rentraient du travail et les oiseaux de nuit. Tout en marchant, il essayait de se convaincre d'abandonner les quatre femmes

au sort qu'elles méritaient, de devenir sergent et de vivre heureux au côté de Maggie. Il avait de l'affection pour les fugitives, mais son amour pour Maggie passait avant le reste. Rapporter à Ridley la teneur de sa conversation avec le responsable du foyer où était placé Darren ne posait aucun problème, mais trouver une explication plausible en lui fournissant les noms d'emprunts des quatre femmes était plus délicat. Le mieux était encore de demander à Gareth de prétendre avoir trouvé le carnet dans les affaires de son père, à la maison de retraite.

Il arrivait en vue du parking lorsqu'il vit une ombre forcer sa voiture. Il avait laissé le petit carnet dans la boîte à gants, pas question qu'on le lui vole. Il se rua sur l'inconnu au moment où ce dernier ouvrait la portière et les deux hommes roulèrent brutalement à terre. L'épaule de son adversaire fouetta le visage de Jack, une douleur fulgurante au nez le priva momentanément de ses moyens et le voleur en profita pour s'enfuir.

Jack se releva d'un bond et entama la poursuite. L'homme, relativement corpulent, courait moins vite que lui, mais la lutte serait inégale s'il y avait lutte. Ils venaient de tourner le coin de la rue lorsque Jack vit sa proie traverser un terre-plein herbeux. Il le plaqua au sol avec l'intention de lui tordre le bras dans le dos, mais l'autre était plus fort et le repoussa comme une poupée de chiffon. L'inconnu, comprenant qu'il ne se relèverait jamais assez vite, se retourna sur le dos et attendit que Jack se jette à nouveau sur lui pour lui envoyer un direct à la mâchoire. Sonné, Jack se releva péniblement et s'adossa contre un arbre en regardant le voleur s'éloigner en courant.

Il s'élança à son tour, et s'engageait à sa suite dans une rue adjacente lorsqu'il encaissa un violent coup de poing à l'estomac. Il ressentit une douleur fulgurante et s'écroula à quatre pattes sur le trottoir où il vomit. Le sang qui s'échappait de son nez forma une flaque devant lui.

L'inconnu le toisait de toute sa masse et Jack crut l'entendre déclarer :

— Je cherchais pas à te piquer ta bagnole, pauvre con, mais à te laisser un petit cadeau…

Pris de vertige, Jack s'allongea sur le macadam glacé, aveuglé par le réverbère au-dessus de sa tête. Un fort goût de sang lui envahit la gorge, il se positionna sur le côté et recracha tout ce qu'il pouvait tandis que l'inconnu disparaissait dans la nuit.

Jack avait dû s'évanouir car il reprit connaissance en sentant un Yorkshire terrier, attiré par l'odeur du sang, lui lécher le visage. Il se releva péniblement et la douleur qui traversait son bras droit lui fit comprendre que celui-ci était cassé. Il s'adossa contre le mur, glissa en position assise, se redressa et écarta cette fois les jambes pour ne pas tomber à nouveau. La propriétaire du chien lui demanda s'il fallait appeler les secours. Jack lui répondit par la négative d'un mouvement de tête et prit péniblement la direction du parking de la police.

La portière de sa voiture côté passager était restée ouverte et il

découvrit sur le siège un sac qui ne lui appartenait pas. Il ouvrit la boîte à gants afin de s'assurer que le petit carnet n'avait pas été volé. Il était toujours là.

— *Je cherchais pas à te piquer ta bagnole, pauvre con, mais à te laisser un petit cadeau…*

Jack tira la fermeture Éclair du sac de sa main valide et y trouva une centaine de liasses de billets de cinquante livres. Il en saisit une avec ses doigts couverts de sang et compta les billets : il y en avait cinquante. Cinquante fois cinquante, multiplié par cent… Le sac contenait un quart de million de livres.

Son portable sonna. Un numéro inconnu. Il se laissa glisser à terre, adossé à la carrosserie.

— Ça va ? résonna dans son oreille la voix d'Angela Down, si claire qu'il aurait pu la croire à côté de lui. Il n'avait pas l'intention de se battre avec vous, mais… Je suis désolée. Il a appelé les secours, ils ne devraient pas tarder à arriver. C'est l'un des enfants paumés dont Julia s'est occupée il y a des années. N'essayez pas de le retrouver, il a le don de disparaître.

Jack, muet de saisissement, ne sut pas quoi répondre.

— Si la vie m'a enseigné une vertu depuis plus de vingt ans, Jack, c'est la patience. Ceux qui le méritent sont toujours récompensés, et nous le méritons.

— Je sais où vous êtes, Anita Davidson, parvint à dire Jack.

Elle observa un long silence. Lorsqu'elle se décida enfin, elle le fit d'une voix parfaitement sereine.

— J'en déduis que vous êtes en mesure de nous priver du fruit de tous nos efforts. Je serais bien en peine de vous expliquer comment tout ça a commencé, et comment ça finira. La décision vous en revient, apparemment… Je n'ai pas voulu vous acheter avec cet argent, Jack. Uniquement vous remercier. D'avoir pris le temps de chercher à savoir qui nous sommes, contrairement à tous les autres. Nous ne sommes pas des monstres, et nous n'avons rien à voir dans le meurtre de Mike Whitey. Nous nous efforçons uniquement d'aider au mieux ceux que nous aimons. Vous savez de quoi je parle.

— Ne mêlez pas ma famille à ça ! s'énerva Jack.

— Désolée, s'excusa Angela. Quelle que soit votre décision, cet argent vous appartient. J'ai envie de commencer à vivre, Jack, poursuivit-elle sur un ton qui ne laissait planer aucun doute sur sa sincérité. J'en ai assez d'avoir du mal à joindre les deux bouts. Je vaux mieux que ça. Je mérite mieux que ça. Pour avoir grandi dans un milieu terrible, j'ai décidé de m'en sortir avant de mourir. Je ne sais pas ce que je pourrais vous dire d'autre, sinon que… J'espère que vous serez heureux un jour. C'est plus facile une fois qu'on sait qui on est vraiment… Qui on a besoin d'être, plus exactement.

Une sirène hulula dans le lointain.

— J'entends l'ambulance, reprit Angela. Prenez bien soin de vous, Jack. Et si on se revoit un jour, j'espère que nous serons amis.

À peine avait-elle raccroché que Jack lâchait son téléphone et se remettait péniblement debout en veillant à épargner son bras cassé. Il referma le sac, le glissa sous le siège passager avec une grimace de douleur, puis il s'écroula sur le dos, le souffle court et s'accorda la grâce de perdre connaissance.

39

Jack n'en revenait pas de toutes ces voitures qui déposaient leur lot de passagers au crématorium de Totnes. Il y avait là des centaines de gens qu'il ne connaissait pas. Des amis de boulot, du pub, du syndicat, du club de bridge de Penny. La grande allée était noire de monde.

Maggie passa un bras dans celui de Jack, immobilisé par un plâtre. Il portait son tout nouvel uniforme de sergent.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit un jour ? Que ton père laisserait peu de souvenirs derrière lui, contrairement à Harry Rawlins ? Je ne pense pas que tous ces gens seraient d'accord avec toi.

Jack ne l'avait pas oublié. À l'époque, il avait passé en revue tous les articles de presse consacrés aux obsèques de Rawlins où se pressaient la moitié des gangsters de Londres et une bonne partie des flics de la ville. Un spectacle impressionnant dont il n'imaginait pas une seconde qu'il pourrait se reproduire à l'enterrement de Charlie. À ceci près que c'était encore plus touchant. Les présents étaient là parce qu'ils aimaient sincèrement Charlie.

Ridley remonta l'allée, martial dans son costume noir. Sans être aussi grand et large d'épaules que les collègues du bâtiment de Charlie au milieu desquels il marchait, il n'en imposait pas moins le respect.

— Toutes mes condoléances, dit-il en serrant la main de Jack. Cet uniforme vous va bien. Je ne m'attendais pas à voir autant de monde, votre père était manifestement quelqu'un de très apprécié.

— Je vous remercie, inspecteur. Et merci d'avoir accepté de prendre ma place puisque je ne pouvais pas à cause de mon bras. Ma mère n'aurait pas souhaité confier cette tâche à un inconnu.

— C'est un honneur pour moi, Jack.

Ridley embrassa Maggie sur la joue.

— Vous traversez une période difficile, tous les deux.

Cinq géants, la soixantaine bien tassée, s'avancèrent. Des amis de Charlie à qui Penny avait demandé de porter le cercueil. Maggie passa un bras autour de la taille de Penny afin de la soutenir.

La mère de Jack se contentait de vivre au jour le jour en s'efforçant de rester digne, mais la présence de Maggie à côté d'elle vint à bout de ses résolutions et elle fondit en larmes.

— Je suis désolée, s'excusa Maggie. Je ne voulais pas vous faire pleurer.

— Tu ne trouves pas que Jack est beau ? déclara Penny d'une voix à peine audible. Il a toujours bien porté l'uniforme, c'était déjà le cas

quand il était scout. D'où ma déception quand ils l'ont renvoyé. Ils n'ont même pas voulu que je garde sa belle petite chemise.

— Jack s'est fait renvoyer des scouts ? s'étonna Maggie, heureuse d'une telle diversion.

— Il a toujours été très indépendant. Il refusait de se mettre en rang ou en cercle avec les autres. Il n'en faisait qu'à sa tête. Son chef m'a expliqué qu'il supportait mal l'autorité. Quand il réapparaissait et que son chef lui demandait ce qu'il avait fait, il lui expliquait qu'il jouait aux gendarmes et aux voleurs. Ne me demande pas dans quel camp il se voyait.

Penny continua de se plonger dans ses souvenirs pour éviter de penser au présent, ou à l'avenir.

— Il vivait dans un monde à lui. Il avait besoin de ressentir un frisson d'excitation, comme je disais toujours. Ce n'était pas avec nous qu'il aurait pu trouver ça, je ne m'étonne pas qu'il ait choisi d'entrer dans la police.

Elle trouva la force de laisser échapper un petit rire.

— Et menteur sur les bords, avec ça. Les quinze premiers jours après t'avoir rencontrée, il nous a expliqué qu'il avait trouvé un boulot au pub.

Maggie se cabra légèrement et la vieille dame s'empressa de la rassurer.

— Ce n'est pas du tout qu'il avait honte de toi, mais il ne voulait te partager avec personne. Rien de plus… Regarde-le un peu. Mon beau garçon qui accompagne une dernière fois mon beau mari.

Quelques notes de musique s'échappèrent de la chapelle et Maggie sentit les doigts de Penny se crisper autour de son bras. Ridley et ses cinq compagnons s'avancèrent derrière le corbillard en deux rangées de trois. Les employés des pompes funèbres sortirent le cercueil de sorte que les six hommes puissent le soulever et le poser sur leurs épaules, puis le cortège pénétra sous la voûte. Jack marchait juste derrière le cercueil et il ne fallut pas moins de vingt minutes pour que tous les présents trouvent une petite place à l'intérieur du crématorium. Les bancs étaient bondés, tous ceux qui n'avaient pas pu s'asseoir se pressaient le long des murs. Le spectacle était particulièrement émouvant.

Le seul à ne pas savoir qui était Charlie Warr était l'officiant qui se contenta de lire, avec un semblant de spontanéité, le laïus rédigé par Maggie sous la direction de Penny.

Maggie observa Jack du coin de l'œil. Son bras valide serré autour des épaules de sa mère, il écoutait d'un air lointain. Elle le ramena à la réalité en serrant ses doigts dans les siens.

— Pense à Charlie, lui glissa-t-elle à l'oreille en lui caressant la main. Tu ne pourras jamais revivre cette journée, passe-la avec nous.

Jack comprit le message. Maggie l'aimait infiniment, mais elle n'entendait pas le laisser s'enfermer dans ses élucubrations. Pas ce jour-



là, en tout cas.

12 août 2019

Jack déposa sur la tombe de Dolly un bouquet de fleurs accompagné d'une petite carte sur laquelle était écrit, de sa main : « Avec tout l'amour d'Angela. Baisers. » Il tira de sa poche deux verres et une flasque de whisky, remplit les verres, vida le premier d'un trait et posa l'autre sur la sépulture voisine de celle de Dolly.

— À la santé de ton premier petit-fils, papa.

Lorsqu'il sortit du cimetière, il trouva Maggie adossée au capot de leur voiture. Il s'approcha et elle lui prit des mains le second verre de whisky, encore plein, duquel s'échappait un fort parfum tourbé. Elle ferma les yeux.

— Encore quatre mois, soupira-t-elle.

Jack posa une main caressante sur son ventre et déposa un baiser sur ses lèvres glacées.

— On ferait mieux de rentrer avant que tu ne te transformes en glaçon, murmura-t-il. Tu commanderas à manger pendant que je finis de peindre la chambre du bébé. Prends du chinois, maman aime ça.

*

— Une baby-sitter à domicile ! Le paradis !

La décision d'emménager dans une maison dotée d'une annexe pour Penny n'avait pas été difficile à prendre lorsque Jack avait annoncé avoir gagné deux cent cinquante mille livres au loto après avoir rempli une grille sur un coup de tête. Maggie n'était pas fâchée de disposer enfin d'un foyer digne de ce nom, même si elle ne croyait pas un instant la fable que lui servait Jack. Le jour venu, elle comptait bien l'obliger à lui avouer la vérité. Son mari avait enfin trouvé une place à sa mesure dans sa vie, mais il n'était pas question qu'il puisse lui mentir.

Jack Warr se sentait bien dans sa peau depuis qu'il connaissait ses origines. Entre l'inné hérité d'Harry et l'acquis offert par Charlie, il vivait désormais à cheval entre deux mondes. Entre crime et châtiment.

Beaucoup de ses semblables y auraient vu des univers radicalement opposés. Ce n'était pas le cas de Jack qui les savait aussi complémentaires que l'ombre et la lumière.

Jack avait besoin des deux s'il entendait accomplir son destin.

Achevé de numériser en avril 2023
par Atlant'Communication